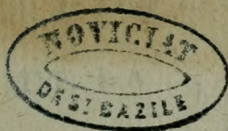

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Marie Chevrier



PRATIQUE
DE LA
PERFECTION
CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE DE PERISSE FILS.

PRATIQUE
DE LA
PERFECTION
CHRÉTIENNE,

Du R. P. Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus,

Traduite de l'Espagnol par M. l'abbé Régnier Desmarais, de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DEUXIEME.

A LYON,
CHEZ RUSAND, IMPRIM.-LIBRAIRE,
rue Mercière, n.° 26.

1814.

CINQUIÈME TRAITÉ.

DE L'ORAISON.

CHAPITRE PREMIER.

Du mérite et de l'excellence de l'oraison.

SAINT Jean, dans le cinquième et dans le huitième chapitre de l'Apocalypse, marque très-bien l'excellence et le mérite de l'oraison. Il dit dans le huitième, *Qu'il vint un ange qui se tint debout devant l'autel, ayant un encensoir d'or; et que lui ayant été donné quantité d'encens, afin qu'il offrît les prières de tous les saints sur l'autel d'or, qui étoit devant le trône de Dieu, la fumée de l'encens de ces oraisons s'éleva de la main de l'ange, jusqu'en la présence de Dieu* (1). Saint Chrysostome, parlant sur ce passage, dit (2) : qu'une preuve du mérite de l'oraison, est, que dans l'Ecriture

(1) Et alius angelus venit, et stetit ante altare, habens thuribulum aureum, et data sunt illi incensa multa, ut daret de orationibus sanctorum omnium super altare aureum, quod est ante thronum Dei. Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo. *Apoc.* 8. 3. et 4.

(2) *Chrys. hom.* 18 *sup. Matth. in op. Imp.*

sainte il n'y a que l'oraison seule qui soit comparée au thymiane, qui étoit une composition d'encens et de plusieurs autres parfums admirables. Car de même que l'odeur du thymiane bien composé, est très-délicieuse; de même l'oraison, quand elle est bien faite, est très-agréable à Dieu, et donne une extrême joie aux anges et aux habitans de la Jérusalem céleste. C'est pourquoi saint Jean parlant des vingt-quatre vieillards, dit, *Qu'ils avoient des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les oraisons des saints* (1). Aussi, qu'y a-t-il de plus excellent que l'oraison ? dit saint Augustin; qu'y a-t-il de plus utile dans la vie ? qu'y a-t-il de plus doux à l'esprit ? qu'y a-t-il de plus relevé dans toute la religion (2) ? Saint Grégoire de Nysse est du même sentiment, et dit que de toutes les choses qu'on estime dans la vie, il n'y en a point qui doive être préférée à l'oraison (3).

Saint Bernard, pour en faire mieux connoître le mérite, dit (4) que quoiqu'il soit constant que souvent les anges sont effectivement présens d'une présence invisible auprès des serviteurs de Dieu, pour les défendre des tromperies et des embûches du dé-

---

(1) Habentes singuli phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum. *Apoc.* 5. 8.

(2) Quid est oratione præclarius ? quid vitæ nostræ utilius ? quid animo dulcius ? quid in tota religione sublimius ? *S. Aug. tract. de mis. tom.* 10.

(3) Nihil ex his quæ per hanc vitam coluntur, et in pretio sunt, orationi præstat. *Greg. Nyss. de Or. Dom.*

(4) *Bern. serm.* 7. *sup. Cant. et Ep.* 78. *ad Sug. Ab. S. Dionys.*

mon, et pour élever de plus en plus leurs désirs à Dieu; cependant ils nous favorisent encore plus particulièrement de cette présence, lorsque nous sommes occupés à l'oraison. Il prouve cette proposition par plusieurs passages de l'Ecriture, comme par celui-ci: *Je vous chanterai des hymnes en la présence des anges* (1); par cet autre: *Les princes, joints aux musiciens, alloient devant, au milieu des jeunes filles, qui jouoient du tambour* (2), (entendant par *les princes*, les anges qui se joignent à ceux qui sont en prière); et par ces paroles de l'Ange à Tobie: *Lorsque vous étiez en prière, et que vous répandiez des larmes, j'offrois vos prières au Seigneur* (3). Nous voyons, par ce dernier passage, qu'à peine la prière sort de la bouche de celui qui prie, qu'aussitôt les anges qui sont auprès de lui, la reçoivent et la présentent à Dieu. Saint Hilaire nous assure (4) aussi que les anges président aux prières des fidèles, et les offrent tous les jours à Dieu: de sorte que quand nous sommes en prière, nous sommes au milieu des anges; et nous faisons effectivement l'office des anges, en nous exerçant dès à présent à ce que nous devons pratiquer éternellement avec eux. C'est pourquoi, eux qui nous regardent

---

(1) In conspectu angelorum psallam tibi. *Ps.* 137. 1.

(2) Prævenerunt principes conjuncti psallentibus, in medio juvencularum tympanistriarum. *Ps.* 67. 26.

(3) Quandò orabas cum lacrymis, *etc.* ego obtuli orationem tuam Domino. *Tobie.* 12. 12.

(4) Angeli præsunt fidelium orationibus, et eas Deo quotidiè offerunt. *Hilar. can.* 18. *in Matth.*

comme étant déjà leurs compagnons, et comme devant l'être dans le ciel, et y remplir les places de ceux qui se sont perdus, nous favorisent plus particulièrement alors, que dans tous les autres temps.

Saint Chrysostome parlant de l'excellence de la prière, et voulant en faire voir les avantages: Considérez, dit-il, à quel degré de bonheur vous êtes élevé par l'oraison, et quelles prérogatives y sont attribuées. Vous y parlez avec Dieu, vous vous y entretenez avec Jésus-Christ, vous y désirez ce qui vous plaît, et vous y demandez tout ce que vous désirez (1). Il n'y a point de langue qui puisse jamais assez exprimer de quel prix est cette communication de l'homme avec Dieu, et combien elle nous apporte d'utilité. Car, si dans le monde, ceux qui fréquentent ordinairement des gens sages et prudens, se forment l'esprit et le jugement dans leur entretien; et si on devient vertueux, en pratiquant les gens de bien: quels avantages ne devons-nous point croire qu'on retire d'une fréquente communication avec Dieu? *Approchez de lui*, dit le Prophète royal, *et vous serez éclairés* (2). En effet de quelles lumières et de quelles connoissances ne doit-on point se remplir? Quels biens et quelle félicité ne doit-on point acquérir dans cette sorte de commerce? C'est pourquoi le même

(1) Considera quanta est tibi concessa fælicitas; quanta gloria attributa orationibus, fabulari cum Deo, cum Christo miscere colloquia, optare quod velis, quod desideras postulare. *Chrys. lib. 2. de oran. Deum.*

(2) Accedite ad eum, et illuminamini. *Psal.* 33. 6.

saint Chrysostome assure (1) que rien ne peut tant contribuer à notre progrès dans la vertu, que la prière fréquente et les fréquens entretiens avec Dieu ; d'autant que par ce moyen le cœur de l'homme prend de plus nobles sentimens, s'élève au-dessus de toutes les choses de la terre, enfin se rend spirituel et saint, et se transforme en quelque sorte tout en Dieu.

CHAPITRE II.

Du besoin que nous avons de l'oraison.

Nous n'avons que trop d'expérience du besoin que nous avons de la prière ; et plût à Dieu que cette expérience fût moins fréquente ! Mais l'homme est sujet à tant de foiblesses, il se trouve environné de tant d'ennemis, et il a besoin de tant de choses, et pour l'âme et pour le corps, qu'il faut qu'il ait continuellement recours à Dieu, pour implorer son assistance, et lui dire comme le roi Josaphat, lorsque les Ammonites et les Moabites s'étoient assemblés contre lui: *Seigneur, dans l'extrémité où nous sommes réduits, et ne sachant plus que faire, le seul remède qui nous reste, est de lever nos yeux à vous* (2). Je ne saurois, dit le pape Célestin, parlant de l'importance de la prière,

(1) *Chrys. hom. de Orat.*

(2) Cùm ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te 2. *Paral.* 20. 12.

rien vous dire de mieux là-dessus, que ce que mon prédécesseur Zosime vous a dit. Quel temps y a-t-il où nous n'ayons pas besoin du secours de Dieu? C'est pourquoi en toutes sortes de rencontres et d'affaires, recourons toujours à sa protection : car ce seroit un orgueil insupportable, que l'homme osât présumer de pouvoir quelque chose de lui-même (1).

Saint Thomas, voulant prouver la nécessité de la prière (2), en rend une raison très-bonne et très-essentielle, tirée de la doctrine des saints Pères, et qui a pour fondement, que ce que Dieu a déterminé de toute éternité par sa providence divine, de donner aux âmes, il le donne dans le temps, par le moyen de la prière. Ainsi de même qu'il est de l'ordre et de la disposition de la Providence, que le genre humain se multiplie par le moyen du mariage; que la terre devienne féconde par les soins qu'on prend de la cultiver; et qu'avec des matériaux et des ouvriers on fasse des bâtimens : de même il est de l'ordre et de la disposition de la Providence, que par le moyen de l'oraison les âmes obtiennent beaucoup de grâces et de lumières. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit dans l'Evangile : *Demandez, et on vous*

---

(1) Quod est tempus, in quo ejus auxilio non indigemus? in omnibus igitur rebus, causis et negotiis exorandus est protector Deus. Superbum est enim, ut natura humana aliquid de se præsumat. *Cælest.* 1. *c.* 9. *contr. Pelag.*

(2) *S. Th.* 2, 2. *q.* 83. *art.* 2. *Damasc. lib.* 3. *fidei. c.* 24. *Aug. lib.* 2. *de serm. Do. c.* 7. *Basil. in Julian. Mart. Chrys. hom.* 30. *in Genes. Greg. l.* 1. *Dial. c.* 8.

donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira : car quiconque demande, reçoit ; quiconque cherche, trouve ; et on ouvre la porte à quiconque heurte (1). Il est donc aisé de voir le besoin que nous avons de recourir souvent à l'oraison, puisque c'est le canal par lequel Notre Seigneur nous communique ses faveurs, nous assiste dans nos besoins, et nous enrichit de ses biens. Quelques saints disent, que c'est une chaîne d'or, qui est attachée au ciel, et qui pend jusqu'à terre ; et que c'est par-là que nous descendent les grâces, et que nous devons nous élever à Dieu. On peut dire encore que c'est l'échelle de Jacob (2), qui touche de la terre jusqu'au ciel, et le long de laquelle les anges montent et descendent incessamment, pour porter nos demandes à Dieu, et nous rapporter ses bénédictions. Saint Augustin l'appelle *la clef du ciel* (3) ; et c'est en effet une clef qui en ouvre toutes les portes, et par laquelle tous les coffres des trésors célestes sont ouverts. Il dit aussi que comme les alimens corporels nourrissent le corps ; aussi la parole de Dieu et l'oraison entretiennent et nourrissent l'homme intérieur (4).

---

(1) Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit ; et qui quærit, invenit, et pulsanti aperietur. *Matth.* 7. 7. *et* 8.

(2) *Gen.* 28. 12.

(3) Oratio justi clavis est cœli. *Aug. serm.* 22.

(4) Sicut ex carnalibus escis alitur caro ; ita ex divinis eloquiis, et orationibus interior homo nutritur, et pascitur. *Id. lib. de salut. Monitis ad quemdam comitem, c.* 28.

Mais, une des choses qui nous marque encore plus l'estime que nous devons faire de l'oraison, et le besoin que nous en avons, c'est que l'oraison est un moyen très-efficace pour nous aider à régler notre vie, et à surmonter tous les obstacles qui peuvent se rencontrer dans le chemin de la vertu. C'est pourquoi les saints disent, que de là dépend toute la conduite de notre vie; et qu'elle est bien ou mal réglée, suivant que nous nous acquittons bien ou mal de l'oraison. Qui sait prier comme il faut, sait vivre aussi comme il faut, dit saint Augustin (1); et saint Jean Climaque rapporte, qu'un serviteur de Dieu lui dit une fois ces paroles très-remarquables: Que dès le matin il savoit quel devoit être le reste de la journée; c'est-à-dire, que quand il avoit bien fait l'oraison du matin, toute la suite du jour répondoit à ce bon commencement, et que lorsqu'il s'en étoit mal acquitté, il étoit déconcerté tout le jour. Il en est de même de toute la vie en général; et nous éprouvons très-souvent, que quand nous avons bien fait notre oraison, nous nous trouvons dans une assiette plus tranquille qu'à l'ordinaire, et nous sentons augmenter en nous la joie intérieure de l'âme, la ferveur et les saintes résolutions. Mais, dès que nous venons à nous relâcher dans l'oraison, nous nous apercevons bientôt de la vérité de ce que dit saint Bonaventure: Que sans cette application, la religion est aride, imparfaite

(1) Rectè novit vivere, qui rectè novit orare. *Aug. hom. 4. ex. 50.*

et voisine de sa ruine (1). La tiédeur survient aussitôt : l'âme commence à s'affoiblir peu à peu, et à perdre insensiblement ce qu'elle avoit de ferveur et de courage pour les choses du ciel : les bons désirs et les saintes résolutions se dissipent et s'évanouissent; les mauvaises inclinations se réveillent et se rallument. Enfin on vient à ne se plaire qu'à des choses vaines et inutiles; à avoir des emportemens de joie ridicules, et à tomber dans une honteuse nonchalance; et ce qui est encore pis, le désir de la vaine gloire, la colère, l'envie, l'ambition et tous les autres sentimens condamnables que l'on croyoit avoir entièrement étouffés, reviennent alors dans le cœur, et y portent le désordre et la corruption.

L'abbé Nil dit que l'oraison doit être le miroir des religieux. C'est en effet, dans ce miroir qu'il faut que nous nous regardions tous les jours à loisir, pour y reconnoître nos défauts, et pour tâcher d'y remédier; c'est dans ce miroir qu'il faut que nous considérions les vertus qui éclatent en Jésus-Christ, pour en parer et en embellir notre âme. Un religieux ne doit rien tant souhaiter, disoit S. François, que d'avoir la grâce de l'oraison : car sans cela, on ne peut espérer de faire aucun progrès dans le service de Dieu (2); et avec cela, il n'y a rien que

(1) Sine isto studio omnis religio est arida et imperfecta, et ad ruinam promptior. *Bon. de prog. Relig. c. 7.*

(2) Gratia orationis viro religioso maximè desideranda

l'on ne puisse se promettre. C'est pourquoi S. Thomas d'Aquin disoit (1) qu'un religieux sans l'oraison, étoit un soldat sans armes au jour d'une bataille ; et saint Thomas de Villeneuve avoit coutume de dire (2) que l'oraison étoit à l'âme, ce que la chaleur naturelle est à l'estomac. Comme sans cette chaleur, il est impossible que les alimens profitent à l'homme, ni même qu'il vive ; et qu'avec cette chaleur, ils se convertissent en un suc louable, qui se distribue dans toutes les parties du corps pour le besoin de ses fonctions ; ainsi la vie spirituelle ne peut subsister sans l'oraison. C'est l'oraison qui nous donne des forces pour satisfaire à toutes les obligations de notre profession, et pour recevoir comme nous le devons, les occasions les plus fâcheuses : c'est elle qui nous fait digérer aisément toutes choses ; c'est par elle que tout nous devient supportable et facile, et qu'il n'y a rien dont l'âme ne sache faire son profit. Enfin, si nous faisons un bon usage de l'oraison, nous y trouverons un remède infaillible à toutes nos fautes, et un moyen assuré, pour nous maintenir dans la vertu et dans la pureté de la religion. Car si d'aventure vous n'avez pas été fidèle à l'observation de vos règles ; si vous vous êtes émancipé en quelque chose ; enfin si vous sentez que les passions qui

---

est ; nullus enim sine eâ in Dei servitio fructus sperari potest. *S. Franç. lib.* 2. *consor. et p.* 1. *hist. Min. l.* 1. *c.* 77.

(1) *S. Th.* 1. *p. hist. S. Dom. l.* 3. *c.* 37.

(2) *S. Th. de Villanova, c.* 11. *vitæ suæ.*

étoient comme assoupies en vous, viennent à se réveiller : ayez recours aussitôt à l'oraison ; et par la grâce de Dieu vous y trouverez un remède prompt et salutaire à tout. Que si vous tombez dans le relâchement et dans la tiédeur pendant l'oraison même, c'est encore à l'oraison que vous devez recourir ; c'est elle qui vous remettra dans le premier état de ferveur où vous étiez : elle a des remèdes propres pour toutes sortes de maux, même pour les fautes qui se commettent dans l'oraison. C'est pourquoi ceux-là font une comparaison très-juste, qui disent que l'oraison est à l'égard de la vie spirituelle, ce que la main est à l'égard du corps. La main sert d'instrument à tout le corps en général, et à elle-même en particulier : elle travaille pour la nourriture, pour le vêtement et pour les autres besoins du corps, et travaille aussi pour elle-même. Car si la main est malade, c'est la main qui la panse ; si la main est sale, c'est la main qui la lave ; et si la main est froide, c'est la main qui la réchauffe : enfin ce sont les mains qui font tout ; et il en est de même de l'oraison.

CHAPITRE III.

De l'obligation que nous avons à Dieu de nous avoir rendu si facile une chose aussi excellente et aussi nécessaire que l'oraison.

L'ORAISON étant une chose d'un si grand prix en elle-même, et dont nous avons tant de besoin, il est juste de considérer combien nous sommes redevables à Dieu de nous en avoir rendu la pratique si aisée, qu'il est en notre pouvoir d'y vaquer en quelque temps, et en quelque lieu que ce soit. *Il est en ma disposition*, dit David, *de prier continuellement le Seigneur, qui m'a donné l'être* (1). Jamais les portes de la miséricorde de Dieu ne se ferment; elles sont toujours ouvertes à tout le monde: nous le trouverons toujours sans affaire, toujours disposé à nous faire du bien, et quelquefois même nous pressant de lui demander des grâces. On fait à ce sujet une réflexion très-pieuse, et l'on dit: Si une fois le mois seulement Dieu donnoit audience à tous ceux qui voudroient lui parler, qu'il les écoutât favorablement, et qu'il leur fît outre cela plusieurs grâces; c'en seroit une sans doute que nous ne pourrions trop estimer, puisque

(1) Apud me oratio Deo vitæ meæ, *Psal.* 41. 10.

nous regarderions comme un bonheur qu'un roi de la terre en voulût user de cette sorte. Que si cela est, quel cas ne devons-nous pas faire de l'offre que Dieu nous fait, en nous invitant de nous adresser à lui, non-seulement une fois le mois, mais chaque jour, et à toutes les heures du jour? *Le soir, le matin et à midi, je raconterai mes afflictions au Seigneur*, dit le Prophète royal; *je lui représenterai mes nécessités, et il m'exaucera* (1). Dieu n'est point semblable aux hommes, qui se rebutent des demandes qu'on leur fait : car il ne s'appauvrit pas comme eux, en donnant. Un homme a de moins ce qu'il donne à un autre : il s'ôte à lui-même tout ce qu'il donne à autrui, et s'appauvrit de toutes les libéralités qu'il fait; et c'est pour cela que les hommes se rebutent aisément, quand on leur demande, et que s'ils donnent une fois ou deux de bonne grâce, ils se fâchent à la troisième, et ne donnent point, ou s'ils donnent, c'est de manière qu'ils ôtent l'assurance de leur rien demander une autre fois. *Mais Dieu*, dit l'Apôtre, *est toujours riche pour tous ceux qui implorent son assistance* (2). Comme il ne s'appauvrit point à donner, aussi ne se lasse-t-il point qu'on lui demande, ni de voir que tout le monde lui demande à tout moment : il est assez riche pour tout le monde, et il peut nous enrichir tous, sans cesser

(1) Vesperè, et manè, et meridiè narrabo, et annuntiabo, et exaudiet vocem meam. *Ps.* 54. 18.
(2) Et dives in omnes qui invocant illum. *Ad Rom.* 10. 12.

d'être toujours également riche comme auparavant. Que si le fonds de ses richesses est infini, la source de sa miséricorde est de même inépuisable : de sorte que si d'un côté il a abondamment de quoi nous secourir dans tous nos besoins, il a aussi de l'autre une volonté continuelle de nous assister, et de nous voir recourir à lui. Il est donc raisonnable que nous ayons une extrême reconnoissance d'une si grande grâce, et que faisant notre profit d'une permission si ample, nous tâchions de vaquer continuellement à l'oraison. Car, comme dit saint Augustin sur ces paroles du Psalmiste : *Béni soit le Seigneur qui ne m'a pas privé de l'esprit de l'oraison, ni de sa miséricorde* (1) ; tenez pour assuré, que si Dieu ne retire pas de vous l'esprit de l'oraison, il n'en retire pas non plus sa miséricorde : c'est pourquoi, afin que sa miséricorde ne nous abandonne pas, n'abandonnons jamais la pratique de l'oraison.

CHAPITRE IV.

De deux sortes d'oraison mentale.

Laissant maintenant à part l'oraison vocale, dont l'usage est pourtant si saint et si fréquent dans l'Eglise, nous ne parlerons que de l'oraison mentale, que l'Apôtre nous a désignée, lorsqu'écrivant aux Corinthiens :

(1) Benedictus Deus qui non amovit orationem meam, et misericordiam suam à me, *Aug. sup. Ps.* 65. 20.

Je prierai, dit-il, *en esprit; je prierai au-dedans de mon cœur: je chanterai les louanges de Dieu en esprit; je les chanterai au-dedans de mon cœur* (1). Il y a deux espèces d'oraison mentale: l'une commune et aisée; l'autre extraordinaire et sublime, et que, pour parler avec ceux qui y ont été les plus versés, nous formons moins en nous-mêmes, qu'elle n'y est formée par le Saint-Esprit. C'est de celle-ci que parle le grand Aréopagite, quand il dit que son maître Hiérothée *souffroit des choses divines* (2); c'est-à-dire, qu'il étoit tellement absorbé en Dieu, que ce qu'il faisoit, étoit moins une production qui partoit de lui, qu'une impression qu'il recevoit de Dieu même. Il y a une très-grande différence entre ces deux sortes d'oraisons: car la première peut en quelque façon s'enseigner par des paroles; mais il n'en est pas de même de l'autre, parce qu'il n'y a point de paroles qui puissent l'exprimer, et que *personne ne peut savoir ce que c'est, sinon celui qui la reçoit* (3), et qui l'éprouve en lui-même. Encore celui-là ne peut-il bien dire, ni bien connoître ce que c'est, ni comment elle se fait; et c'est ce que remarque très-bien Cassien, qui rapporte à ce sujet cette sentence toute céleste et toute divine du grand saint Antoine: Que l'oraison n'est pas entièrement

(1) Orabo spiritu, orabo et mente: psallam spiritu, psallam et mente. 1. *Cor.* 14. 15.

(2) Erat patiens divina. *Dion. c.* 2. *de Div. nom.*

(3) Quia nemo scit, nisi qui accipit. *Apoc.* 2. 17.

parfaite, lorsque celui qui prie n'a pas encore perdu toute connoissance de lui-même, ou qu'il comprend ce qu'il dit (1). Cette espèce d'oraison si haute et si élevée, ne permet pas qu'on puisse se ressouvenir de soi-même, ni faire aucune réflexion sur ce que l'on fait, ou, pour mieux dire, sur ce que l'on souffre alors. Il arrive quelquefois qu'un homme a l'esprit tellement absorbé dans une affaire, que s'oubliant lui-même, il ne sait plus où il est, ni à quoi il pense, ou comment il y pense : il en est de même dans cette espèce d'oraison si parfaite; l'homme y est tellement ravi et abîmé en Dieu, qu'il ne se souvient plus de lui-même; ne connoît, ni les choses qui se passent au dedans de son cœur, ni comment elles s'y passent; et sans regarder aucune méthode, sans songer à passer d'un point à l'autre, il se perd dans une profonde méditation. C'est ce qui arrivoit à saint Antoine, dont Cassien rapporte que souvent s'etant mis le soir en oraison, il y demeuroit jusqu'au lendemain; et qu'alors le jour venant à lui donner dans les yeux, il se plaignoit que le soleil ne se levoit de si bonne heure, que pour le priver des lumières que Dieu lui communiquoit intérieurement. Saint Bernard, parlant de cette espèce d'oraison, dit que rarement on en trouve l'heure, et que le temps qu'on y

(1) Divina, cælestis, et plus quàm humana sententia: Non est perfecta oratio, in qua se monachus, vel hoc ipsum quod orat intelligit. *Cass. Coll.* 6. *Abb. Isaac.* c. 31.

emploie est toujours court (1); d'autant que quelque long qu'il puisse être, il semble toujours qu'il n'ait duré qu'un moment. Et saint Augustin éprouvant en lui-même les effets qu'elle produit: Seigneur, dit-il, vous faites naître en moi certains sentimens de tendresse si extraordinaires, et je ne sais quelle douceur si grande, que si cela passe plus avant, je ne sais ce qu'il en arrivera (2).

Mais cette dernière espèce d'oraison a encore ses subdivisions et ses degrés. Saint Bernard en compte trois (3), par rapport à ces paroles de l'Epoux dans les Cantiques: *Mangez, mes amis; buvez, et enivrez-vous, mes très-chers* (4). L'Epoux dit en premier lieu: *Mangez;* ensuite: *Buvez;* enfin: *Enivrez-vous:* et par ces différentes gradations, il nous conduit à la manière la plus élevée de toutes; quoique toutes cependant soient très-parfaites, et qu'elles soient plutôt en nous une passion et un effet de l'impression divine, qu'une action et un effet de notre propre mouvement. Quelquefois le jardinier est obligé, pour arroser son jardin, de tirer de l'eau du puits à force de bras; quelquefois aussi, se tenant les bras croisés, il voit tomber doucement la pluie du ciel,

(1) Rara hora, et parva mora. *Bern. ser. in dominica inf. oct. Epiphaniæ.*

(2) Introducis me in affectum nimis inusitatum, ac nescio quam dulcedinem, quæ si perficiatur, quid futurum sit, ignoro. *Aug. l.* 10. *Conf. c.* 40.

(3) *Bern. ser.* 32. *ex parvis.*

(4) Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi. *Cant.* 5. 1.

qui abreuve la terre, sans qu'il ait rien à faire qu'à laisser pleuvoir, ou tout au plus à donner quelque pente à l'eau, afin qu'elle aille en plus grande abondance au pied des arbres, et que par ce moyen ils puissent porter plus de fruits. Il en est de même des deux premières espèces d'oraison mentale dont nous avons parlé : l'une s'acquiert par le soin qu'on y apporte, et par la miséricorde de Dieu ; l'autre nous est purement donnée, sans que nous y contribuions rien du nôtre. La première demande beaucoup de travail et d'application, et avec tout cela, ne vous rassasie pas entièrement : mais la dernière vous mène à une table que Dieu vous a lui-même préparée, sans que vous en ayez pris aucun soin ; une table délicieuse, une table abondante en toutes sortes de viandes célestes. C'est ce que signifient ces paroles de l'Epouse : *Le roi m'a menée dans ses celliers, et m'a remplie de son amour* (1) ; ce que le Seigneur nous promet dans Isaïe, quand il dit : *Je les réjouirai dans la maison de la prière* (2).

Cette dernière espèce d'oraison est un don très-particulier de Dieu ; un don qu'il fait à qui il lui plaît ; quelquefois en récompense des services qu'on lui a rendus, et des mortifications que l'on a souffertes pour l'amour de lui, et quelquefois gratuitement et sans aucun égard au passé. Car c'est une grâce

---

(1) Introduxit me rex in cellam vinariam; ordinavit in me charitatem. *Cant.* 2. 4.

(2) Et lætificabo eos in domo orationis meæ. *Isa.* 56. 7.

qui ne part que de sa pure libéralité, et que par conséquent, il communique à qui bon lui semble; suivant ce qu'il dit lui-même dans l'Evangile : *Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux* (1) ? Enfin c'est une chose tellement au-dessus de la portée et de la conception de l'esprit humain, que nous ne pouvons jamais ni l'enseigner, ni la comprendre. C'est pourquoi ce n'est pas sans raison qu'on a repris, et même défendu la lecture de certains auteurs, qui se figurant qu'il peut y avoir des règles, pour rendre infailliblement un homme contemplatif, se sont jamais voulu mêler d'enseigner ce que personne ne peut apprendre, et de réduire en art ce qui est entièrement au-dessus de l'art et de la nature. Gerson, dans un livre qu'il a composé contre Rusbroque, le reprend sévèrement de cette témérité, en lui reprochant que c'est avoir séparé la fleur de la tige. Car de même qu'une fleur qu'on a cueillie, et que l'on porte à la main, se fanne bientôt, et perd toute sa beauté : de même les choses les plus sublimes que Dieu communique intérieurement à l'âme qu'il élève jusqu'à un si haut degré de contemplation, perdent leur éclat et leur beauté, lorsque les ôtant de leur place, on veut entreprendre de les exprimer et de les communiquer aux autres. Après tout, ces anagogies mystérieuses, ces transformations de l'âme, ce silence de toutes les facultés, cet anéan-

(1) Non licet mihi quod volo facere ? *Matth.* 20. 15.

tissement, cette union immédiate, cette profondeur de Thaulère, et tous les autres termes de cette nature, que veulent-ils dire? quelqu'un y comprend-il quelque chose? pour moi j'avoue franchement que je n'y comprends rien. Il y a même cette différence, disent très-bien quelques-uns, entre cette science divine et les autres sciences, que dans les autres, avant que de les acquérir, il faut en entendre les termes; au lieu que dans celle-ci, on n'en entend point les termes, jusqu'à ce qu'on la possède parfaitement. Dans les autres, la théorie précède la pratique; dans celle-ci, la pratique marche avant la théorie.

Je dis encore, que non-seulement on ne sauroit bien exprimer ce que c'est que cette oraison, ni l'enseigner aux autres; mais, que même personne ne doit chercher à s'y élever lui-même, si Dieu ne l'y élève, parce qu'autrement, ce seroit un sentiment d'orgueil et de présomption, par lequel on mériteroit d'être privé de la grâce de l'oraison ordinaire, et de demeurer entièrement à sec. *Il m'a menée dans son cellier* (1), dit l'Epouse; et cette manière d'agir de Dieu, cette entrée qu'il donne à une âme, pour l'enivrer du vin de son amour, est une grâce particulière, et un insigne privilége, qu'il n'accorde qu'à qui il lui plaît. Ce n'est pas l'épouse qui entre d'elle-même; c'est l'époux qui la prend par la main, qui l'introduit.

(1) Introduxit me in cellam vinariam. *Cant.* 2. 4.

Elle n'ose pas non plus prendre d'elle-même la liberté de baiser son époux aux lèvres, elle est trop timide et retenue, pour l'entreprendre; elle lui demande cette faveur : *Qu'il me donne*, lui dit-elle, *un baiser de sa bouche* (1) ; comme si elle vouloit dire, reprend saint Bernard (2) : Pour moi je ne saurois, par mes propres forces, m'élever à une si grande perfection d'amour, à une union si glorieuse, et à une contemplation si sublime, si lui-même ne m'en fait la grâce. C'est de lui donc, et de sa pure libéralité que nous devons l'attendre; c'est sa bonté seule, qui peut nous élever jusqu'à l'honneur de le baiser à la bouche, jusqu'à une espèce d'oraison et de contemplation si sublime et si au-dessus de nous : ce n'est pas une chose que nous soyons capables d'acquérir de nous-mêmes, ni que de nous-mêmes nous devions, ou nous puissions enseigner aux autres.

CHAPITRE V.

Explication de ces deux sortes d'oraison, tirée de l'Ecriture-Sainte.

Les deux sortes d'oraison dont nous venons de parler nous sont clairement désignées par le Saint-Esprit, l'orsqu'il dit que le sage, c'est-à-dire, l'homme juste, *livrera son cœur, pour veiller dès le point du jour, au Seigneur qui l'a formé, et qu'il priera en la*

(1) Osculetur me osculo oris sui. *Cant.* I. I.
(2) *Bern. serm.* 5. *ex par.*

présence du Très-Haut (1). L'Ecriture parle premièrement de l'oraison ordinaire, et dénote le temps du matin, comme un temps propre pour la prière, ainsi qu'elle le marque en beaucoup d'autres endroits. *Je me présenterai devant vous dès le matin* (2). *Je me suis hâté de bonne heure, et j'ai crié* (3). *Mes yeux ont prévenu le soleil, afin que je méditasse votre parole* (4). *Je vous cherche dès la pointe du jour* (5). Elle dit que cet homme juste *livrera son cœur pour veiller*, parce qu'il ne faut pas être endormi dans l'oraison, et n'y être présent que de corps, tandis que le cœur est dissipé à toute autre chose. C'est ce que les saints appellent assoupissement de cœur (6), et ce qui est un très-grand obstacle à la prière : car lorsque le cœur est assoupi de cette sorte, on ne sauroit demeurer dans le respect où l'on doit être pour s'entretenir avec Dieu. Mais qu'est-ce qui imprime ce respect dans l'esprit du juste ? C'est la réflexion qu'il fait *qu'il est en la présence du Seigneur qui l'a formé, et qu'il prie devant le Très-Haut ;* et cette réflexion fait qu'il se recueille, et qu'il a une attention plus particulière à tout ce

(1) Cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur. *Eccli.* 39. 6.

(2) Manè astabo tibi. *Ps.* 5. 5.

(3) Præveni in maturitate, et clamavi. *Ps.* 118. 147.

(4) Prævenerunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua. *Ibid.* 148.

(5) Ad te de luce vigilo. *Ps.* 62. 1.

(6) Cordis somnolentia.

qu'il dit. Voilà avec quelle préparation et quelle disposition nous devons nous mettre à l'oraison : voyons maintenant quelle est la prière que fait le juste. *Il ouvrira sa bouche dans l'oraison, et il priera, pour obtenir pardon de ses péchés* (1) : c'est-à-dire, il aura de la confusion de ses péchés, il s'en repentira, il fera une ferme résolution de n'y plus tomber. C'est là proprement l'oraison que nous devons faire, de pleurer nos fautes, et d'implorer la miséricorde de Dieu sur nous. Il ne suffit pas de dire, qu'on a fait une confession générale au commencement de sa conversion, et qu'alors on a employé quelques jours à pleurer amèrement ses péchés, et à s'en repentir : car il n'est pas juste que, pour les avoir confessés, on les oublie; au contraire, il faut tâcher de se les mettre à tous momens devant les yeux, suivant ces mots du Prophète royal : *Mon péché est toujours contre moi* (2), c'est-à-dire, est toujours devant moi, et m'est continuellement présent à l'esprit.

Saint Bernard, écrivant sur ces paroles des Cantiques : *Notre lit est tout couvert de fleurs* (3) : Votre lit, dit-il, qui est votre cœur, est encore tout sale ; il est encore infecté de la mauvaise odeur des vices, et des mauvaises habitudes que vous avez apportées

---

(1) Aperiet os suum in oratione, et pro delictis suis deprecabitur. *Eccli.* 39. 7.

(2) Peccatum contra me est semper. *Ps.* 50. 5.

(3) Lectulus noster floridus. *Bern. serm.* 46. *sup. Cant.* 1. 15.

du monde ; cependant vous avez la hardiesse d'inviter l'époux à y venir coucher : vous prétendez vous élever à la contemplation et aux exercices les plus sublimes de l'union avec Dieu, comme si vous aviez déjà acquis le dernier degré de la perfection chrétienne. Songez premièrement à bien nettoyer votre lit avec vos larmes. *Toutes les nuits je laverai mon lit*, dit le Psalmiste, *et j'arroserai ma couche de mes pleurs* (1). Songez à le parer des fleurs de toutes les vertus, et vous pourrez ensuite, comme l'épouse, inviter l'époux à venir y prendre son repos. Occupez-vous à lui baiser les pieds, en vous humiliant, et en vous repentant de vos fautes; et à lui baiser les mains, en lui offrant tout le bien que vous faites, et en tâchant de recevoir des siennes la grâce des vertus solides et véritables. Quant au baiser de la bouche, quant à cette union si sublime et si parfaite, attendez qu'il plaise à Dieu de vous élever lui-même jusque-là. Un ancien religieux de la compagnie (2) très-estimé pour sa piété, et très-versé dans la spiritualité, demeura, dit-on, vingt ans dans les seuls exercices de la vie purgative; et pour nous, à peine les avons-nous commencés, que nous nous lassons aussitôt, et nous voulons passer aux exercices de l'amour de Dieu. Il faut que les fondemens soient bien profonds et bien solides, pour oser entreprendre

---

(1) Lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo. *Ps.* 6. 7.
(2) *P. Doctor. Araoz.*

d'élever

d'élever un bâtiment si haut. Mais, ce qu'il y a de particulier dans l'exercice de la connoissance et du regret de ses fautes, c'est qu'outre plusieurs biens et plusieurs avantages que l'on en retire, et dont nous parlerons dans la suite, il n'y a point de remède plus spécifique, ni de meilleur préservatif, pour nous empêcher de tomber dans le péché. Car celui qui s'occupe continuellement à détester le péché, qui à toute heure conçoit une sainte confusion de ceux qu'il a commis, et qui s'entretient perpétuellement dans la douleur d'avoir offensé Dieu, est très-éloigné de l'offenser de nouveau. Au contraire, les saints remarquent (1) que la chute de quelques-uns qui paroissent très-adonnés à la vie spirituelle et à la contemplation, n'est venue que faute de s'exercer à réfléchir sur eux-mêmes. A force de s'abandonner à des exercices plus sublimes et plus agréables, ils ont quitté celui de la connoissance d'eux-mêmes, et de la considération de leurs péchés; et la confiance, qu'ils prenoient en leurs propres forces, les accoutumant à ne plus se tenir sur leurs gardes, comme ils devoient, ils sont enfin malheureusement tombés dans le désordre. Pour avoir trop tôt oublié leur bassesse, ils ont été précipités du comble de la perfection, où il sembloit qu'ils fussent déjà arrivés. C'est pourquoi, il faut que pendant long-temps toute notre oraison se réduise à pleurer nos fautes; il faut que ce

(1) *Tract.* 8. *c.* 23. *et p.* 2. *Tract.* 7. *c.* 4.

soit là tout notre exercice, jusqu'à ce que le Seigneur nous tende la main, et nous dise : *Mon ami, montez plus haut* (1).

Mais voyons maintenant quelle est cette espèce d'oraison si sublime et si particulière, dont Dieu nous donne la grâce, quand il lui plaît. L'Ecriture-Sainte nous l'apprend encore en ces termes : *Que si le Seigneur le veut, il le remplira de l'esprit d'intelligence* (2). Elle dit : *Si le Seigneur le veut ;* car ce n'est point une chose qui nous soit due, et à laquelle il se soit obligé envers nous ; c'est une pure grâce ; c'est un pur effet de sa libéralité. *S'il le veut* donc, dans le temps que vous serez en oraison, il surviendra une lumière du ciel, un éclair, qui frappera les yeux de votre entendement; et alors vous viendrez tout d'un coup à concevoir ce que vous ne compreniez pas auparavant. Voilà ce que c'est proprement que le don d'oraison dont nous parlons. Combien de fois la même chose s'étoit-elle présentée à vous, sans que vous vous y fussiez arrêté? Or l'Ecriture-Sainte appelle ce don *Esprit d'intelligence*, parce qu'il nous fait connoître les choses par une simple appréhension, sans que l'imagination travaille, et que l'esprit fasse aucun effort. C'est ainsi qu'un homme, qui aime la peinture, rencontrant un tableau très-achevé, s'arrête à le regarder sans siller les yeux, et sans rien

(1) Amice, ascende superiùs. *Luc.* 14. 10.

(1) Si enim Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum. *Eccli.* 39. 8.

dire; et prend tant de plaisir à le voir, qu'il n'en sauroit détacher sa vue. Disons mieux: l'état où l'âme se trouve alors, ressemble à celui des bienheureux dans le ciel. La béatitude consiste dans la vue et dans la contemplation de Dieu; et lorsque nous serons dans la gloire, cette seule vue nous absorbera entièrement en lui pour toujours, et nous fera jouir d'une félicité éternelle, sans aucun secours du raisonnement, et sans que nous nous lassions jamais de le regarder. Au contraire, nous serons continuellement transportés d'une nouvelle joie; nous trouverons à tous momens un nouveau goût à cette manne céleste (1); enfin il nous semblera que nous aurons sans cesse de nouveaux sujets d'admiration. La même chose arrive dans cette espèce d'oraison si parfaite et si sublime, que l'on appelle contemplation. Quand il plaît à Dieu d'élever une âme jusque-là, elle ne se lasse point de le contempler; et sans se servir de son raisonnement, sans s'ennuyer jamais, elle ne fait que tenir perpétuellement la vue attachée sur lui. Mais, l'Ecriture ne marque pas seulement que Dieu fera cette grâce au juste: elle dit qu'*il l'en remplira*, parce que cette grâce est si abondante, que ne pouvant tenir dans un vase aussi étroit que le cœur de l'homme, elle s'épanche nécessairement au dehors; aussi ajoute-t-elle aussitôt: *Que les discours de sagesse pleuvront de sa bouche, et que dans son*

(1) *Apoc.* 14. 13.

oraison, il bénira le Seigneur (1). C'est alors que se font les colloques avec Dieu ; c'est alors que l'âme étant éclairée par cette lumière céleste, et élevée au-dessus d'elle-même, le temps est propre pour s'entretenir avec lui. C'est pourquoi saint Ignace nous avertit (2) que nous entrions dans ces colloques, dès que nous nous y sentons poussés par un mouvement intérieur de la grâce. Ces paroles méritent d'être bien remarquées, et veulent dire en substance, que quand après avoir appliqué toutes les puissances de notre âme à la méditation, notre cœur vient à s'enflammer, et que nous nous sentons secrètement excités à nous entretenir familièrement avec Dieu ; c'est alors que nous devons le faire avec confiance, et que le temps est propre pour demander et pour obtenir toutes choses. Car la prière, qui part d'un cœur, que Dieu a touché de cette sorte, est celle qu'il exauce ; d'autant, comme dit saint Augustin (3), que quand il nous porte lui-même à lui demander quelque chose, c'est une marque qu'il a dessein de nous l'accorder. Voilà donc quelle est cette espèce d'oraison si sublime, que Dieu donne à qui il lui plaît, et quand il lui plaît, suivant ces paroles : *Si le Seigneur le veut, il le remplira de l'esprit d'intelligence.*

---

(1) Et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ ; et in oratione confitebitur Domino. *Eccli.* 39. 9.

(2) Occurente nobis spirituali motu ad colloquia veniamus. *S. Ign. exer. spirit. in repet.* 1. *et* 2.

(3) *Aug. lib. de verb. Dom. serm.* 5. *et* 29.

Que si le Seigneur ne veut pas nous favoriser d'une grâce si singulière, il ne faut pas pour cela, dit S. Bernard, nous affliger, et perdre courage; mais il faut nous contenter de la pratique des vertus, et nous croire heureux, pourvu que Dieu nous maintienne dans sa grâce, et qu'il nous préserve de tomber dans le péché. Dieu veuille, dit ce grand saint, que j'aie la paix de l'âme, la douceur et le repos d'une bonne conscience; l'esprit de miséricorde, de simplicité et de charité envers le prochain; le don de me réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et de pleurer avec ceux qui pleurent : je n'en demande pas davantage. Tout ce qui est au-delà, je le laisse aux apôtres, et aux hommes purement apostoliques (1). *Le haut des montagnes sert de retraite aux chamois; mais le creux des rochers est celle des hérissons* (2). Que ces montagnes de la contemplation, qui sont si hautes et si élevées, soient donc le refuge de ceux, qui avec une légèreté extraordinaire courent à la perfection : moi, qui ne suis qu'un pécheur, tout hérissé des épines de mes péchés, je me retirerai dans les trous de la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ; je me cacherai dans ses plaies; je laverai mes fautes dans son sang : et ce

(1) Utinam detur mihi pax, bonitas, gaudium in Spiritu Sancto, misereri in hilaritate, tribuere in simplicitate, gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus, et his contentus ero. Cætera sanctis apostolis, virisque apostolicis derelinquo. *Bern. serm. 46. sup. Cant.*

(2) Montes excelsi cervis, petra refugium herinaceis. *Ps.* 103. 18.

sera là mon oraison. Que si le grand saint Bernard se contente de la pratique des vertus, et d'une vive douleur de ses péchés, et laisse cette autre espèce d'oraison plus sublime aux hommes apostoliques, à qui il plaira à Dieu de communiquer une grâce si signalée; il est juste que nous nous contentions aussi de la même chose, que nous ne nous appliquions dans l'oraison qu'à pleurer nos péchés, à mortifier nos passions, à déraciner nos mauvaises habitudes, et à surmonter tous les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vertu; et que cette espèce d'oraison, qui est si au-dessus de notre portée, nous la laissions pour quand il plaira à Dieu de nous y appeler, et de nous y élever lui-même. Encore sera-t-il bon d'être extrêmement sur nos gardes, lors même qu'il nous semblera qu'il nous y appelle: car il y a souvent de grands abus en cela. On s'imagine quelquefois être appelé à l'exercice de la contemplation, parce qu'on y trouve je ne sais quelle douceur et quelle facilité, et néanmoins on se trompe; ce n'est point une vocation de Dieu, c'est une entreprise de l'homme, c'est une illusion du démon, qui vous porte à la vie contemplative, pour vous détourner des obligations de la vie active, et pour faire que vous vous acquittiez mal de l'une et de l'autre. Un grand maître de la vie spirituelle dit très-bien (1), que comme ce seroit une hardiesse et une imprudence

(1) *Blos. in. spec. spirit. c.* 11.

extrême, qu'un homme, à qui un roi auroit commandé de le servir à table, osât s'y asseoir sans sa permission; aussi est-ce une indiscrétion très-condamnable, de s'abandonner entièrement à la douce oisiveté de la contemplation, si on n'y est expressément appelé de Dieu même. Saint Bonaventure donne à ce sujet un très-bon conseil, et dit (1) qu'il faut s'exercer à ce qui est d'une utilité assurée, comme à se défaire de ses habitudes vicieuses et de ses mauvaises inclinations, et à acquérir les vertus solides; et qu'en cela il n'y a aucun abus à craindre: parce qu'il est infaillible, que plus on travaillera à se mortifier, à s'humilier, et à se résigner à la volonté de Dieu, plus on lui sera agréable, et on acquerra de mérite pour le ciel. Mais ces autres exercices si sublimes et si relevés sont sujets, dit-il, aux tromperies et aux illusions du démon: parce que souvent on prend pour être de Dieu ce qui n'en est pas, et que l'on compte pour beaucoup ce qui est en effet moins que rien. C'est pourquoi, dans la vie spirituelle, on doit choisir ses exercices, et s'y appliquer, non pas suivant la douceur qu'on y trouve, mais selon l'utilité qu'on en retire pour son avancement dans la vertu; et ce sentiment est entièrement conforme à la doctrine générale des saints, comme nous allons le faire voir.

(1) *Bon. de processu Relig. c.* 20.

CHAPITRE VI.

Dans lequel cette doctrine est plus particulièrement expliquée, et confirmée.

Pour un plus ample éclaircissement, et une plus grande confirmation de cette doctrine, les saints et les maîtres de la vie spirituelle disent (1), que pour parvenir à cette espèce d'oraison et de contemplation si élevée, dont nous venons de parler, il faut, premièrement, s'appliquer à mortifier ses passions, faire un fondement solide de toutes les vertus de la morale chrétienne, et s'exercer long temps à les pratiquer. Sans cela, ajoutent-ils, c'est inutilement que l'on prétend s'adonner à la contemplation, et en faire comme une profession particulière. Car il faut que vous luttiez comme Jacob, avant que de voir Dieu comme Israël, et de pouvoir dire : J'ai vu Dieu face à face (2). Il faut que vous combattiez contre vos passions, que vous les vainquiez, et que vous surmontiez toutes vos mauvaises habitudes, avant que de pouvoir parvenir à cette union intime avec Dieu. Blosius dit (3) que celui

(1) *Greg. lib. 7. Mor. c. 27. Bern. serm. 46. sup. Cant. Isidor. lib. 3. c. 15. S. Thom. 2. 2. q. 182. art. 3. et Cajetan, ibid.*

(2) Oportet ut priùs sit Jacob luctans quàm Israël, ac Deum videns, ac dicens : Vidi deum facie ad faciem.

(3) *Blosius in tabula spirit. addit. 1.*

qui veut s'élever à un degré très-éminent de l'amour de Dieu, et qui cependant ne travaille pas soigneusement à se corriger, à réprimer ses vices, et à se dépouiller de l'amour déréglé des créatures, est semblable à un homme, qui étant chargé de fer et de plomb, et étant lié par les pieds et les mains, voudroit monter au haut d'un grand arbre. C'est pourquoi on avertit d'ordinaire ceux qui sont préposés à la direction spirituelle des autres, qu'avant que de leur parler de contemplation, ils leur apprennent premièrement à bien mortifier leurs passions; qu'ils les forment à la patience, à l'humilité, à l'obéissance; et que les exerçant continuellement à toutes les vertus de la vie active chrétienne, ils leur en fassent acquérir une habitude parfaite. Plusieurs, pour n'avoir pas observé cette méthode, et s'être élevés tout d'un coup à la vie contemplative, sans avoir passé par l'active, qui doit être la première, se trouvent après plusieurs années d'oraison, aussi dépourvus de vertus, aussi impatiens, aussi colères, et aussi orgueilleux qu'auparavant: de sorte que si on les touche le moins du monde sur quelqu'un de leurs défauts, ils font éclater aussitôt leur ressentiment par des paroles d'impatience et d'aigreur, et découvrent ainsi leur imperfection et leur peu de retenue. Le père Everard Mercuriano, général de la compagnie, explique très-bien cette vérité dans une lettre qu'il a écrite sur ce sujet. Plusieurs, dit-il, entendant parler d'un autre exercice

d'oraison et d'amour de Dieu plus sublime que l'oraison ordinaire, de certains actes anagogiques, et de je ne sais quel silence de toutes les facultés de l'âme, ont voulu, plutôt par défaut de discernement que par aucun véritable désir de leur avancement spirituel, s'élever avant le temps à l'exercice de la vie unitive, comme à l'exercice le plus héroïque et le plus parfait de tous, et par le moyen duquel on surmonte les vices avec moins de peine, et l'on acquiert les vertus, avec plus de facilité. Mais, parce qu'ils se sont élevés à cela avant le temps, ils ont perdu beaucoup de temps, et ont si peu avancé, qu'au bout de plusieurs années, ils se trouvent aussi bouillans dans leurs passions, aussi entiers dans leurs sentimens et dans leurs volontés, et aussi attachés à leurs propres commodités, que s'ils n'avoient jamais eu aucun commerce, ni aucune communication avec Dieu. Enfin, lorsque l'on veut disposer d'eux dans les choses qui ne leur plaisent pas, ou qui ne sont pas selon leurs sens, ils sont aussi peu dociles que le premier jour, et ils ont autant de répugnance que jamais à soumettre leur jugement à la volonté de leurs supérieurs. Cela vient de ce qu'ils ont voulu voler avant que d'avoir des ailes; et qu'au lieu d'aller par le grand chemin, qu'ils devoient tenir, ils ont voulu l'abréger, en prenant mal à propos la traverse. Ils n'ont point bâti sur le fondement de la mortification de leurs passions, et de la pratique des vertus; ainsi ils n'ont pu rien

faire de solide : ils ont bâti sur le sable ; et l'édifice qu'ils avoient élevé avec beaucoup de travail, est tombé par terre à la première secousse de vent.

Mais ce qui fait encore mieux voir combien cette doctrine est véritable, et combien elle est généralement reçue, c'est qu'elle est communément suivie par tous les saints, lorsqu'ils établissent les trois espèces d'oraisons qui répondent aux trois sortes de voies, qu'ils appellent purgative, illuminative, et unitive. Saint Grégoire de Nazianze, et tous ceux qui ont écrit de la vie spirituelle, ont tiré cette doctrine de saint Denys aréopagite ; ils conviennent tous en ce point, qu'avant que de nous adonner à cette espèce d'oraison élevée, qui répond à la voie unitive, il faut s'appliquer à ce qui concerne la voie purgative et illuminative. Il faut premièrement nous exercer long-temps à avoir une vive douleur de nos péchés ; travailler à déraciner nos vices et nos mauvaises inclinations, et tâcher, en imitant Jésus-Christ, d'acquérir les véritables vertus qui éclatent dans toute sa vie. Que si nous voulons faire autrement, et que sans passer par ce chemin, nous prétendions aller plus avant, nous ne ferons que des tentatives inutiles, et nous serons toujours abusés. Pour s'élever à la connoissance des plus hautes sciences, il faut avoir étudié long-temps dans les moindres ; et pour arriver au haut de l'échelle, il faut avoir passé par les premiers échelons.

CHAPITRE VII.

De l'oraison mentale ordinaire.

LAISSANT à part l'oraison la plus sublime, puisqu'on ne peut l'enseigner, ni même expliquer ce que c'est, ni de quelle manière elle se fait, et qu'enfin elle n'est point en notre pouvoir ; que Dieu ne nous la commande point, et ne nous en demandera point compte : nous parlerons maintenant de l'oraison mentale ordinaire, qui peut en quelque sorte s'enseigner, et que chacun peut acquérir, si, au conseil des directeurs spirituels, et au secours de la grâce de Dieu, il joint, comme il doit, ses propres soins.

Entre plusieurs grâces très-considérables, qu'il a plu à Dieu de faire à la compagnie de Jésus, c'en est une très-particulière, de nous avoir donné une forme d'oraison approuvée par le saint Siége, ainsi qu'il se peut voir par le bref qui est au commencement du livre des exercices spirituels, composé par saint Ignace. Dans ce bref, qui est de Paul III. il est porté expressément, que le pape, après avoir fait examiner ces exercices avec une très-grande attention, non-seulement les approuve et les confirme ; mais comme ils sont très-utiles et très-salutaires, il exhorte tous les fidèles à les pratiquer. Cette forme d'oraison fut communiquée par Notre-

Seigneur à saint Ignace, qui nous l'a communiquée ensuite de la même manière qu'il l'avoit reçue. Cela étant, nous avons droit d'espérer de la miséricorde de Dieu qu'il nous fera plusieurs grâces par le moyen de cette oraison, puisque lui-même nous en a prescrit la forme. C'est par-là qu'il a attiré à lui notre bienheureux fondateur et ses compagnons; c'est dans la pratique de cette sainte méthode qu'il lui a fait concevoir le dessein, et former le plan de la compagnie; et c'est par le même moyen qu'il a gagné plusieurs autres âmes à lui. Ne cherchons donc point à aller par d'autres voies, ne nous attachons point à d'autres espèces d'oraisons extraordinaires; mais embrassons celle que nous avons : tâchons de nous y conformer entièrement, et comme de bons enfans, imitons l'exemple de notre Père.

Dans l'exercice des trois puissances de l'âme, qui est le premier des exercices dont nous venons de parler, saint Ignace nous enseigne la méthode qu'on doit garder dans l'oraison pour les autres exercices. C'est que quelque point spirituel que nous choisissions, nous devons y exercer les trois puissances de notre âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. La mémoire, en nous remettant devant les yeux de l'esprit, le point, ou le mystère qui doit faire le sujet de notre oraison; l'entendement, en recherchant et considérant les choses qui peuvent le plus servir à échauffer notre volonté; la volonté enfin, en lui faisant produire les actes qui

dépendent d'elle. C'est ce dernier point, qui est le principal de tous, et celui auquel nous devons nous arrêter; parce qu'il est la fin de la méditation, et parce que le fruit, qui doit se tirer de toutes les réflexions et de tous les discours de l'entendement, ne va qu'à émouvoir la volonté à la recherche du bien, et à la fuite du mal. Au reste, on n'a donné à cet exercice le nom d'exercice des trois puissances, que parce que c'est le premier dans lequel cette espèce d'oraison nous est enseignée : car d'ailleurs, les trois puissances de l'âme doivent être employées également dans les exercices suivans, aussi-bien que dans celui-ci.

Cette forme d'oraison, que notre saint fondateur nous a enseignée, et qui est en usage dans la compagnie, n'est point singulière, et n'est point, comme quelques autres, remplie d'inventions et de nouveautés qui tiennent de l'illusion. Au contraire, c'est une méthode très commune, pratiquée par les anciens Pères, et très-conforme à la nature humaine, qui étant raisonnable, se gouverne par la raison, et s'y laisse persuader et convaincre : de sorte qu'il n'y a point de doute que cette manière doit être par conséquent plus facile, plus sûre et plus utile que les autres. Il ne faut donc pas que dans l'oraison nous soyons comme des statues, ou comme des gens extasiés ; mais il faut que par le moyen de cet exercice des puissances de notre âme, nous attirions l'esprit de Dieu sur nous, et que comme il demande la coo-

pération de ses créatures, nous ayons soin de coopérer avec lui : c'est ce que nous apprend saint Ignace (1) dans le livre des Exercices. Toutes les autres espèces d'oraison, où le discours et l'entendement n'ont point de part, où toutes les opérations de l'âme demeurent dans la suspension et dans le silence; toutes ces espèces, dis-je, qui sont prises de la théologie mystique, ne doivent, communément parlant, ni s'enseigner ni se rechercher; et ceux qui les embrassent étant encore nouveaux dans la spiritualité, et n'ayant pas encore une parfaite connoissance de leurs passions, ni une grande pratique des vertus, sont sujets à beaucoup d'illusions et de tromperies. Lorsqu'ils pensent être fort avancés, et avoir beaucoup gagné sur eux, ils trouvent que leurs passions, qui étoient comme assoupies par l'appas et par la douceur de l'oraison, se réveillent ensuite avec un extrême danger pour eux, et sont aussi vives et aussi bouillantes que jamais. Ce qu'il y a encore de mal dans ces manières si retirées et si particulières, c'est que d'ordinaire on y contracte une certaine dureté d'esprit, et je ne sais quelle disposition à recevoir toute sorte d'illusions et de tromperies, pour des vérités essentielles; et c'est pour cela que saint Ignace se défioit de cette espèce d'oraison, et disoit que ceux qui s'y appliquoient, étoient communément sujets à ces sortes d'inconvénients.

(1) *Lib. Exerc. spir. c. 4 et 5.*

Je dis donc, que la première chose que nous devons faire dans l'oraison, c'est de nous représenter, par le moyen de notre mémoire, le point ou le mystère dont nous voulons faire le sujet de notre oraison; qu'ensuite il faut que l'entendement l'examine, le repasse et en considère les particularités; et qu'en dernier lieu, c'est à la volonté à former des actes, selon que l'entendement a digéré la matière qui lui a été proposée par la mémoire. Mais comme le discours et la méditation que fait l'entendement, sont la source d'où procèdent tous les actes que nous produisons dans l'oraison, et que nous n'y en faisons aucun qui ne soit une suite nécessaire de cette méditation, nous devons par conséquent apporter un soin particulier à la bien faire. La vérité de cette proposition est claire d'elle-même : car il n'y a personne qui ait assez peu de teinture de philosophie, pour ne pas savoir que la volonté est une puissance aveugle, qui ne peut se porter à rien d'elle-même, si l'entendement ne la guide. C'est pourquoi c'est une maxime commune chez les philosophes, *Qu'on ne peut rien vouloir, qu'on ne le connoisse* (1). Il faut que la volonté, qui d'elle-même n'a aucune lumière, l'emprunte de l'entendement, qui marche devant elle pour l'éclairer, et qui lui découvre ce qu'elle doit ou aimer, ou haïr. De-là vient que saint Augustin a dit, qu'on peut aimer les choses que l'on ne voit pas,

(1) Nihil volitum, quin præcognitum.

mais nullement celles dont on n'a aucune connoissance (1). Personne, dit encore saint Grégoire, ne peut aimer ce qu'il ignore entièrement (2). Et la raison de cela est, que l'objet de la volonté étant le bien connu, nous n'aimons une chose, que parce que nous la concevons comme bonne et comme digne d'être aimée : de même, qu'au contraire, nous ne la haïsons et nous ne la fuyons, que parce que nous croyons qu'elle est mauvaise, et qu'elle mérite d'être haïe. Aussi, quand nous voulons faire changer de résolution à quelqu'un, le moyen dont nous nous servons, pour l'obliger à quitter celle qu'il a prise, et à suivre le parti que nous souhaitons, est de tâcher de le persuader, et de le convaincre par raison, que ce qu'il veut faire, n'est pas bien, et que ce que nous lui proposons, est beaucoup mieux et beaucoup plus convenable. Il est donc clair, que l'opération de l'entendement est le fondement de tous les autres actes que nous produisons dans l'oraison ; par conséquent, il est vrai de dire, que la méditation est extrêmement nécessaire, comme nous le montrerons encore plus particulièrement dans les chapitres suivans.

---

(1) Invisa diligi posse, incognita nequaquam. *Aug. lib.* 10. *de Trin. c.* 1.

(2) Nemo potest diligere quod prorsùs ignorat. *Greg. hom.* 36. *sup. Evang.*

CHAPITRE VIII.

De la nécessité de la méditation.

HUGUES de saint Victor dit (1) que l'oraison ne peut être parfaite, si la méditation ne la précède, ou ne l'accompagne ; et cette doctrine est tirée de saint Augustin, qui dit (2) que l'oraison est tiède sans la méditation. La preuve de cette proposition est aisée : car si on ne s'exerce à connoître et à examiner sa foiblesse et sa misère, on sera trompé, on sera mal informé de ses besoins ; ainsi il arrivera que dans l'oraison, on ne saura ni demander ce qu'il faut, ni le demander avec tout l'empressement et toute la ferveur qu'il faut. Plusieurs, faute de réfléchir sur eux, et de connoître leurs défauts, présument d'eux-mêmes ce qu'ils n'en présumeroient pas, s'ils se connoissoient ; de-là vient que dans l'oraison ils s'arrêtent à toute autre chose qu'à ce qui leur est le plus nécessaire. Si vous voulez donc apprendre à prier, et à demander à Dieu ce qui vous convient, exercez-vous à considérer exactement vos défauts et votre foiblesse ; et quand vous en aurez une parfaite connoissance, alors vous saurez ce que vous devez demander, et, comme un homme qui se sent pressé de

(1) *Hugo de S. Vict. tract. de laude Orat.*
(2) *August.*

la nécessité et de la misère, vous le demanderez avec toute l'instance et toute l'ardeur que vous devez. Saint Bernard parlant de la manière dont on parvient à la perfection : Personne, dit-il, ne devient parfait tout d'un coup ; c'est en montant et non pas en volant, que l'on arrive au haut de l'échelle : montons-y donc ; et que la méditation et l'oraison soient comme les deux pieds qui nous servent à y monter. Car la méditation nous fait voir ce qui nous manque ; et l'oraison obtient de Dieu qu'il ne nous manque rien : l'une nous montre le chemin, l'autre nous y conduit ; enfin, la méditation nous fait connoître clairement les périls qui nous environnent, et l'oraison nous les fait heureusement éviter (1). Mais saint Augustin passe encore plus loin, et dit que la méditation est le principe de toute sorte de biens (2). On ne sauroit en effet considérer combien Dieu est bon en lui-même, combien il est bon et miséricordieux envers nous, combien il nous a aimés, et combien il a fait et souffert de choses pour nous, sans se sentir brûler aussitôt d'amour pour un si bon maître. On ne sauroit envisager ses fautes et ses infirmités, sans s'humilier, et sans

---

(1) Nemo repentè fit summus ; ascendendo, non volando, apprehenditur summitas scalæ. Ascendamus igitur velut duobus quibusdam pedibus, meditatione et oratione. Meditatio siquidem docet quid desit : oratio, ne quid desit obtinet. Illa viam ostendit, ista deducit. Meditatione denique agnoscimus imminentia pericula, oratione evadimus. *Bern. serm. 1. de S. Andrea.*

(2) Intellectus cogitabundus est principium omnis boni. *Aug.*

concevoir du mépris pour soi-même. On ne sauroit faire réflexion sur la lâcheté que l'on a eue dans le service de Dieu, et sur les offenses que l'on a commises contre lui, sans reconnoître en même temps que l'on mérite toute sorte de châtimens. Et c'est ainsi que par le moyen de la méditation l'âme s'enrichit de toutes les vertus qui peuvent la rendre agréable aux yeux de Dieu.

C'est pour ce sujet que la sainte Ecriture nous recommande si particulièrement la méditation. *Heureux l'homme*, dit le Prophète royal, *qui médite jour et nuit sur la loi du Seigneur ! Il sera comme un arbre qui est planté sur le courant des eaux, et qui rapportera son fruit dans sa saison* (1). *Heureux*, dit-il ailleurs, *ceux qui réfléchissent sur ses promesses, c'est une marque qu'ils le cherchent de tout leur cœur* (2) ; ou plutôt, c'est ce qui fait qu'ils le recherchent de cette sorte. Aussi le même prophète parlant à Dieu : *Donnez-moi*, dit il, *l'entendement, et je ferai de profondes réflexions sur votre loi, je l'observerai de tout mon cœur* (3). *Que si*, dit-il au contraire dans un autre endroit, *votre loi n'eût été le sujet ordinaire de ma méditation, peut-être je*

(1) Et in lege ejus meditabitur die ac nocte. Et erit tanquam lignum quod plantatum est secùs decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. *Ps.* 1. 2. *et* 3.

(2) Beati qui scrutantur testimonia ejus; in toto corde exquirunt eum. *Ps.* 118. 2.

(3) Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo. *Ps.* 118. 34.

serois demeuré dans mon humilité, et j'y serois péri (1); c'est-à-dire, comme l'interprète saint Jerôme, je serois demeuré dans les peines et dans les misères qui m'environnent. Ce qui doit nous donner encore une haute estime de la méditation, c'est que les saints disent qu'elle sert à toutes les vertus et à toutes les bonnes œuvres. Elle est, dit Gerson, la sœur de la lecture spirituelle, la nourrice de l'oraison, la directrice des bonnes actions, et enfin la perfection et la consommation de toutes choses (2).

Mais afin que par l'opposition de son contraire, on vienne à la mieux connoître, il faut savoir que le défaut de réflexion est une des principales causes de tous les maux qui arrivent dans le monde, suivant ces paroles de Jérémie: *Toute la terre est désolée d'une désolation universelle, parce qu'il n'y a personne qui fasse aucune réflexion dans son cœur* (3). Savez-vous pourquoi la terre est si désolée, quant au spirituel? C'est parce qu'il n'y a presque personne qui rentre en lui-même, et qui repasse en son esprit les mystères ineffables de la religion, et les bontés infinies de Dieu. Car quel est celui qui oseroit pécher, s'il considéroit que Dieu est mort pour le péché: et que le pé-

(1) Nisi quòd lex tua meditatio mea est; tunc fortè periissem in humilitate mea. *Ps.* 118. 92.

(2) Soror lectionis, nutrix orationis, directrix operis, omniumque pariter perfectio, et consummatrix existens. *Gerson.*

(3) Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. *Jer.* 12. 11.

ché est un si grand mal, qu'il a fallu que Dieu se soit fait homme, afin que par sa mort il satisfît entièrement pour le péché, à la justice rigoureuse du Père Eternel? Et qui oseroit pécher, s'il considéroit qu'un seul péché mortel est puni par les peines éternelles de l'enfer? Si on faisoit une sérieuse réflexion sur ces paroles : *Allez, maudits, dans le feu éternel* (1); si on songeoit bien à la durée infinie d'une éternité malheureuse, et que tant que Dieu sera Dieu, il faudra brûler en enfer; y auroit-il quelqu'un, qui pour un plaisir d'un moment, voulût s'exposer à des tourmens éternels? Saint Thomas d'Aquin disoit (2), qu'il ne pouvoit comprendre comment il étoit possible, que celui qui étoit en péché mortel, eût quelque repos et quelque joie. Et, sans doute, il avoit beaucoup de raison, puisqu'un homme ne pouvant jamais être assuré d'un moment de vie, sait néanmoins infailliblement que s'il alloit mourir dans cet état, il seroit damné pour toujours. Nous lisons (3) que Damocle, dans un superbe festin, et au milieu d'un concert admirable de toute sorte d'instrumens, ne pouvoit goûter le plaisir de la bonne chère et de la musique, parce que sachant qu'il y avoit une épée nue qui lui pendoit sur la tête, et qui n'étoit attachée qu'à un fil, il trembloit à tout moment qu'elle ne vînt à tomber. Quelle frayeur devroit donc

(1) Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Matth.* 25. 41.

(2) *Hist. Ord. S. Domin. p.* 1. *lib.* 3. *c.* 37.

(3) *Damocles apud Cicer. Tusc.* 5.

avoir celui qui, au milieu des délices criminelles du monde et des ordures du péché, sait qu'à chaque instant il est menacé, non-seulement de la mort temporelle, mais de la mort éternelle; que tout dépend d'un filet de vie; qu'à toute heure il peut mourir subitement; et que s'étant couché le soir en parfaite santé, il peut se trouver le lendemain en enfer? Un grand serviteur de Dieu disoit à ce sujet : Qu'il lui sembloit que dans la république chrétienne, il ne devoit y avoir que deux sortes de prisons; l'une pour les hérétiques, et l'autre pour les fous. Car, ou l'on croit qu'il y a un enfer destiné au châtiment éternel de ceux qui pèchent, ou on ne le croit pas. Si on ne le croit point, on mérite d'être mis à l'inquisition comme hérétique; et si on le croit, et que cependant on demeure en péché mortel, on mérite d'être mis avec les fous, comme ayant l'esprit gâté de la plus insigne folie que l'on puisse jamais imaginer. Il n'y a point de doute que si nous faisions les réflexions que nous devons faire, cela nous serviroit d'un puissant frein, pour nous empêcher de tomber dans le crime : aussi est-ce par cette raison que le démon qui connoît l'utilité que nous pouvons retirer de la méditation, essaie continuellement de nous en détourner par toute sorte de moyens. La première chose que les Philistins firent à Samson (1), lorsqu'ils l'eurent pris, fut de lui crever les yeux. C'est aussi la première chose que le démon

(1) *Judic.* 16. 21.

tâche de faire aux pécheurs ; s'il ne peut leur arracher entièrement les yeux de la foi, il tâche au moins de faire en sorte qu'ils ne s'en servent pas, et qu'ils croient comme s'ils ne croyoient point, *Afin qu'en voyant, ils ne voient pas ; qu'en écoutant, ils n'écoutent pas, et ne comprennent point* (1). Il tâche de les empêcher de réfléchir sur ce qu'ils croient ; il fait qu'ils n'y songent non plus, que s'ils ne croyoient aucunement ; et, ce qui est à peu près égal pour les fins, ne pouvant leur crever les yeux, il les leur ferme. Car de même qu'il est inutile de les ouvrir, si on est dans l'obscurité ; aussi ne sert-il de rien d'être dans un lieu fort clair, si on les ferme, puisqu'on ne voit pas plus d'une manière que de l'autre. Or la méditation est particulièrement importante, parce qu'elle a cela de propre, qu'elle nous les fait ouvrir.

CHAPITRE IX.

D'un grand avantage que nous pouvons tirer de la méditation; et comment il faut faire pour en profiter.

Il est très-bon de nous exercer dans l'oraison à produire des actes de la volonté, et c'est de quoi nous parlerons maintenant ; mais il faut que ces actes soient bien fondés sur la raison. Car l'homme étant raisonnable,

(1) Videntes non vident, et audientes non audiunt, neque intelligunt. *Matth.* 13. 13.

veut

veut être conduit par la raison ; par conséquent, il est nécessaire que son entendement soit persuadé avant que sa volonté soit échauffée. C'est pourquoi une des principales vues que nous devons avoir dans la méditation, est de nous désabuser des erreurs du monde, de nous confirmer dans les vérités solides, et de nous déterminer fermement sur ce que nous avons à faire et à éviter. Lorsqu'un homme du monde se réduit à une forme de vie plus chrétienne et plus réglée qu'à l'ordinaire, on a coutume de dire qu'il est désabusé ; et ce désabusement (si on peut parler ainsi) est un des principaux avantages que nous devons essayer de tirer de l'oraison. Comme ce point est d'une extrême importance, il est à propos aussi d'y faire une particulière réflexion; surtout il est nécessaire que dans les commencemens on s'y attache avec une application extrême, afin que par le moyen d'une exacte discussion des choses, on se confirme d'autant plus dans les vérités essentielles.

Pour cet effet, et pour recueillir beaucoup de fruit de la méditation, il faut qu'elle se fasse, non pas superficiellement et comme en courant, ni d'une manière lâche et languissante, mais avec une extrême ferveur, et avec toute l'attention et tout le repos d'esprit possible. Considérez mûrement et à loisir la brièveté de la vie, la fragilité et la vanité des choses du monde, et le peu qu'il vous en restera après la mort; et par-là vous viendrez bientôt à mépriser tout ce qui est

ici-bas, et à n'attacher votre cœur qu'à ce qui doit durer éternellement. Considérez sérieusement, et pesez plusieurs fois combien il y a peu de solidité dans l'estime et dans l'opinion des hommes, et combien il est ridicule de s'en tourmenter, puisqu'elle ne nous donne, ni ne nous ôte rien, et qu'elle ne peut nous rendre ni meilleurs, ni pires que nous sommes; et bientôt vous parviendrez à n'en faire plus de cas. Enfin réfléchissez ainsi sur tout le reste; et par ce moyen, vous vous détromperez peu à peu des chimères du siècle; vous vous affermirez dans les sentimens de piété; vous vous déterminerez à ce qui sera le plus convenable pour votre salut; et vous commencerez à devenir un autre homme et à mener une vie entièrement spirituelle. *Le solitaire s'assiéra*, dit Jérémie, *et gardera le silence, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même* (1). Il se sentira le cœur plus grand qu'à l'ordinaire : il portera ses pensées jusque dans le ciel; méprisant toutes les choses de la terre, il dira avec saint Paul, *Que pour l'amour de Jésus-Christ, elles lui ont toutes semblé pernicieuses, et que pour gagner Jésus-Christ, tout le reste ne lui paroît que boue et qu'ordure* (2).

Il y a une très-grande différence entre méditer et méditer, entre connoître et con-

---

(1) Sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit super se. *Thren*. 3. 28.

(2) Propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Ad Philip*. 3. 8.

noître : car l'homme sage connoît les choses d'une façon, et l'ignorant les connoît d'une autre : Le sage les connoît comme elles sont en effet; l'ignorant ne les connoît que selon qu'elles paroissent extérieurement. Si un homme simple et grossier trouve une pierre de grand prix, il l'estimera à cause de son éclat et de sa beauté extérieure, et nullement pour autre chose, parcè qu'il n'en connoît pas la valeur. Mais si cette même pierre tombe entre les mains d'un habile lapidaire, ce ne sera pas seulement à cause de cet éclat extérieur qu'il en fera cas ; mais ce sera parce qu'il a une parfaite connoissance de ce qu'elle vaut. Cette même différence se rencontre entre celui qui sait méditer sur les choses spirituelles, et celui qui ne le sait pas. Celui-ci ne les regarde que superficiellement, et par le dehors ; et quoique leur éclat extérieur lui plaise, il ne se porte pas cependant avec ardeur à les désirer. Mais celui qui sait les envisager comme il faut, et qui sait bien les peser et bien les considérer, se détrompe facilement de tout le reste, se détermine à les embrasser ; et connoissant parfaitement bien de quelle valeur est la pierre précieuse qu'il a trouvée, il ne fait plus cas de rien, *et il vend tout ce qu'il avoit, et l'achète* (1).

Cette différence nous est marquée par Jésus-Christ, dans la guérison de la femme malade du flux de sang. Le Sauveur du

(1) Et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. *Matth.* 13. 46.

monde alloit ressusciter la fille du prince de la Synagogue, et étoit accompagné d'une grande foule de peuple qui l'environnoit, et le pressoit de tous côtés. Cette femme, qui depuis douze ans avoit un flux de sang, et qui après avoir dépensé tout son bien à se faire traiter par les médecins, se trouvoit en pire état que jamais, voit passer le Fils de Dieu; et dans l'extrême envie qu'elle avoit d'être guérie, elle fend la presse avec une foi et une confiance merveilleuse; *Car elle disoit en elle-même : Pourvu seulement que je puisse toucher son habit, je serai guérie* (1). Elle s'approche enfin, et le touche; et cette source de sang, qui couloit continuellement depuis tant d'années, s'arrête tout d'un coup. Alors Jésus-Christ se tourne, et demande *qui l'a touché ?* Saint Pierre prenant la parole : *Maître*, lui dit-il, *la foule vous accable de toutes parts, et vous demandez qui vous a touché ?* Ce n'est pas cela, répond le Sauveur; mais, *quelqu'un m'a touché autrement que les autres : car j'ai senti qu'une vertu est sortie de moi* (2). C'est là le point de l'affaire, de toucher Jésus-Christ de telle sorte qu'il demande qui l'a touché : car ce n'est rien de le toucher en foule comme le peuple et comme tout le reste du monde. L'importance donc dans la méditation est d'y toucher Jésus-Christ et les mystères, de telle façon que nous en

(1) Dicebat enim intra se : Si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero. *Matth.* 9. 21.

(2) Quis me tetigit ? Præceptor, turbæ te comprimunt, et affligunt, et dicis : Quis me tetigit ? Tetigit me aliquis; nam ego novi virtutem de me exiisse. *Luc* 8. 45. *et* 46.

sentions le fruit et la vertu en nous-mêmes; et pour cet effet, il faut examiner les choses avec attention, les prendre en détail, et y réfléchir à loisir. On ne trouve ni saveur, ni amertume à celles qu'on ne se donne pas le temps de goûter : ainsi le pécheur ne sent point l'amertume du péché, ni de la mort, ni du jugement, ni de l'enfer, parce qu'à l'imitation des malades qui avalent les pilules entières de peur d'en sentir le mauvais goût, il ne regarde toutes ces choses qu'en gros, et sans jamais les approfondir. Ce qui fait pareillement qu'on ne goûte point les mystères de l'incarnation, de la passion, de la résurrection, et tous les autres, c'est qu'on ne les considère que superficiellement, sans venir au détail, et sans les approfondir comme on doit par une longue et solide méditation. On ne sent pas un grain de poivre ou de moutarde, si on ne fait que l'avaler, mais si on l'écrase sous les dents, il pique, il brûle et fait venir les larmes aux yeux.

CHAPITRE X.

De quelques autres biens qui se rencontrent dans la méditation.

Il y a encore un autre avantage dans la méditation, dit S. Thomas (1), c'est qu'elle fait naître la véritable dévotion, qui est si importante dans la vie spirituelle, et si re-

(1) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 82. *art.* 3.

cherchée de tous ceux qui marchent dans le chemin de la perfection. Or la dévotion n'est autre chose qu'une prompte et ardente disposition de la volonté au bien, et cette dévotion a deux causes : l'une hors de nous, et la principale, qui est Dieu; l'autre au dedans de nous-mêmes, qui est la méditation. Car la méditation est ce qui, après la grâce de Dieu, nous échauffe le plus le cœur et la volonté, et ce qui produit en nous cette disposition si prompte à toutes les choses vertueuses. De sorte que la véritable dévotion et la ferveur de l'esprit ne consistent point dans une certaine douceur sensible que quelques-uns éprouvent dans l'oraison : mais elles consistent à avoir une volonté toujours disposée et toujours prête à tout ce qui peut être de la gloire et du service de Dieu. Cette espèce de dévotion, est celle qui dure: pour l'autre, elle finit bientôt, car ce n'est qu'un mouvement affectueux et sensible, qui naît tout à coup du désir que l'on a de quelque chose d'aimable; ce n'est que l'effet de la complexion naturelle ; c'est que l'on a un cœur tendre et aisé à émouvoir, et en qui on ne sauroit si peu remuer les sentimens, qu'il n'exprime sa tendresse par les larmes. Mais aussi à peine ont-elles cessé de couler, que la dévotion tarit avec elles, et qu'on ne se souvient presque plus de toutes les bonnes résolutions qu'on a faites. Enfin ce n'est qu'un amour de tendresse, fondé sur des douceurs et des consolations sensibles; tant qu'elles durent, l'amour et la dé-

votion durent aussi ; on est soigneux, on est ponctuel, on aime le silence et la retraite, mais quand ces douceurs manquent, tout le reste vient aussi à manquer en même temps. Il n'en est pas de même de ceux dont la dévotion a des fondemens plus solides, et qui par le moyen d'une exacte méditation, sont désabusés et convaincus comme ils doivent l'être. Ceux-là persévèrent toujours constamment dans la vertu ; et quoiqu'ils n'aient plus les mêmes douceurs, ni les mêmes consolations, ils sont toujours cependant les mêmes, parce que la raison qui a fait naître leurs sentimens subsiste toujours. Un amour de cette nature est véritablement un amour fort et viril : c'est la marque des véritables serviteurs de Dieu, et c'est à cette marque, non pas aux douceurs et aux consolations sensibles, qu'on doit juger si on a effectivement profité dans la vertu. Les passions dans ceux qui cherchent des consolations sensibles, sont, dit-on, comme de petits chiens, qui ne cessent d'aboyer, jusqu'à ce qu'on leur jette quelque morceau de pain pour les apaiser : elles sont tranquilles tant que la consolation dure, et elles ne demandent rien pour un temps ; sitôt que ce pain de consolation leur manque, elles commencent à aboyer de nouveau, et c'est alors que l'on reconnoît ce que chacun est effectivement. On compare aussi ces douceurs et ces consolations aux biens meubles, qui se consument et se dissipent bientôt ; les vertus solides aux immeubles, qui durent tou-

jours, et dont on doit faire par conséquent beaucoup plus d'estime.

Il y a encore à ce sujet une chose à remarquer, dont on a de grandes expériences : c'est que d'un côté on voit des personnes qui reçoivent de très-grandes consolations dans l'oraison, et qui ensuite dans les occasions sont foibles, et se laissent vaincre facilement à la tentation. Et d'ailleurs on en voit d'autres, qui au contraire n'éprouvent que des sécheresses dans l'oraison, et ne savent ce que c'est que consolation, et douceur, et qui cependant résistent courageusement aux tentations, et sortent toujours du combat avec gloire. La véritable cause de cela, est celle que nous avons déjà touchée, c'est-à-dire, que la ferveur des uns ne vient que d'une certaine douceur sensible, qui passe, et qui les laisse à sec, et que les autres ont une dévotion établie sur des fondemens solides : c'est qu'ils ont employé les lumières de la vraie raison à se détromper et à se vaincre, et qu'ainsi ils demeurent inébranlables dans les vérités qu'ils ont embrassées, et dans les résolutions qu'ils ont prises. Aussi un des meilleurs moyens dont on puisse se servir, pour s'entretenir dans les bons desseins que l'on a formés dans l'oraison, et pour les exécuter, est de tâcher de bien retenir quelle raison nous a portés à les concevoir, parce que ce qui en a fait naître la pensée, aidera ensuite à la conserver, et à la faire mettre en pratique. Il y a même cet avantage à bien se

désabuser, et à bien se convaincre par raison dans la prière, que quoiqu'ensuite on ne se souvienne pas en détail du motif qui a obligé à former cette résolution, on ne laisse pas d'y demeurer toujours ferme, parce qu'on sait en général qu'on ne l'a prise qu'avec raison; et cette certitude donne des forces pour résister à la tentation, et pour persévérer dans la voie de la vertu.

C'est pour ce sujet que Gerson faisoit tant de cas de la méditation, qu'étant interrogé, quelle occupation lui sembloit la plus utile à un religieux retiré dans sa cellule, ou la lecture spirituelle, ou la prière vocale, ou le travail des mains, ou la méditation; il répondit (1), que l'obéissance à part, on ne pouvoit mieux faire que de vaquer à la méditation. La raison qu'il en donne, est que quoique dans le temps de la prière vocale, ou de la lecture spirituelle, on se sente peut-être plus de ferveur, et qu'on fasse, ce semble, plus de profit que dans la méditation; cependant dès que l'on cesse de lire, ou de parler, la dévotion cesse ordinairement de même. Mais la méditation va plus loin, et est d'autant plus utile, qu'elle dispose l'esprit pour l'avenir; c'est pourquoi il dit qu'il faut s'y accoutumer, afin que quand la voix et les livres viendroient à nous manquer, la méditation puisse nous servir de voix et de livres, et qu'ainsi la véritable dévotion ne s'éteigne jamais en nous.

---

(1) *Gerson, p. 2. Alphab.* 34. *litt. M.*

CHAPITRE XI.

De la méthode qu'il faut observer dans l'oraison, et du fruit que nous devons en tirer.

Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, dit le Prophète royal, *et le feu s'y allumera dans la méditation* (1). La méthode que nous devons suivre dans l'oraison, nous est prescrite dans ces paroles, suivant l'interprétation qu'y donnent les saints Pères (2), qui expliquent ce passage du feu de la charité, et de l'amour de Dieu et du prochain, qui s'allumoit dans les entrailles du saint Prophète, par la méditation des choses célestes. *Mon cœur*, dit-il, *s'est échauffé au dedans de moi ;* voilà l'effet de l'oraison. Mais comment s'est-il échauffé? Par la méditation : *Et le feu s'y allumera dans ma méditation.* Voilà le moyen, voilà l'instrument qui a servi à allumer ce feu. Ainsi méditer, dit saint Cyrille Alexandrin (3), est comme frapper avec du fer sur un caillou, pour en faire sortir du feu. C'est donc avec la méditation, et avec les réflexions de l'entendement, qu'il faut que vous frappiez sans

(1) Concaluit cor meum intra me, et in meditatione meâ exardescet ignis. *Ps.* 38. 4.

(2) *Hieron. Amb. Greg. lib.* 23. *Moral c.* 5. *Interlinealis, et alii.*

(3) *Cyrillus Alex.*

cesse sur le caillou de votre cœur endurci, jusqu'à ce que vous en tiriez du feu, et que vous l'embrasiez enfin lui-même de l'amour de Dieu, et de la charité du prochain, et du désir ardent de l'humilité, de la mortification, et de toutes les vertus chrétiennes.

Cependant, quoique la méditation soit si utile et si nécessaire, il ne faut pas que toute notre oraison se passe en raisonnemens et en réflexions ; ce n'est pas là que nous devons nous arrêter, parce que de cette sorte, ce seroit plutôt une étude qu'une oraison: mais il faut que toutes les méditations que nous ferons, nous servent d'autant de moyens, pour exciter dans notre cœur le désir de la vertu. Car la perfection de la vie chrétienne et religieuse ne consiste pas dans les bonnes pensées, ni dans l'intelligence des choses saintes ; mais elle consiste dans les solides et véritables vertus, et particulièrement dans les actes que l'on en produit, qui sont, comme dit saint Thomas (1), l'accomplissement de toute la perfection. C'est pourquoi c'est là-dessus que nous devons le plus insister ; et c'est à cela que nous devons principalement nous occuper dans l'oraison. Ce doit être un premier principe pour nous en cette matière, qu'il faut s'appliquer à chercher ce que c'est que la vertu, non pas simplement afin de le savoir, mais afin de devenir vertueux (2). On a besoin d'aiguille pour coudre : mais ce

(1) *S. Th.* 1.2. *q.* 3. *art.* 2.

(2) Inquirimus quid sit virtus, non ut sciamus, sed ut boni efficiamur. *Gerson sup. Magnificat. alph.* 86. *littera D.*

n'est pas l'aiguille qui coud, c'est le fil; et ce seroit un travail bien inutile et bien ridicule, que celui d'un homme qui emploieroit tout le jour à passer dans la toile une aiguille sans fil. Cependant c'est à peu près ce que font ceux qui dans l'oraison méditent et réfléchissent beaucoup, sans s'appliquer aucunement à produire des actes de volonté et de charité. Car la méditation doit être comme l'aiguille : il faut qu'elle passe la première; mais c'est pour faire passer après elle le fil de l'amour, et les mouvemens affectueux, par lesquels notre volonté nous unit à Dieu.

Saint Ignace nous avertit particulièrement de cela, et nous le répète même plusieurs fois dans le livre des exercices spirituels, lorsqu'après avoir établi les points sur lesquels nous devons méditer, et après y avoir fait quelques légères observations, il ajoute aussitôt que l'on doit ensuite appliquer tout à soi-même, afin d'en tirer quelque fruit. En effet, toute l'utilité de l'oraison consiste à savoir rapporter à soi-même tout ce que l'on médite et l'appliquer à son profit, suivant le besoin que l'on en a. Comme le soleil, dit saint Bernard (1), n'échauffe pas tous ceux qu'il éclaire; aussi la méditation, quoiqu'elle enseigne ce que l'on doit faire, n'excite pas tout le monde à faire ce qu'elle enseigne, et ne remue pas les affections en tout le monde. Et comme il y a une grande différence entre savoir où il y a beaucoup

(1) *Bern. serm.* 23. *sup. Cant.*

de trésors, et les posséder; et que c'est la seule possession, et non pas cette simple connoissance qui rend un homme riche : aussi y a-t-il une extrême différence entre connoître Dieu, et le craindre et l'aimer; et ce n'est pas la connoissance qu'on a des choses de Dieu, mais c'est son amour et sa crainte qui nous rendent véritablement sages et riches. On fait encore une autre comparaison très-juste sur le même sujet. De même, dit-on, qu'il ne serviroit de rien à un homme affamé, d'être devant une table couverte de toute sorte de viandes, s'il ne lui étoit pas permis d'y toucher; de même il est inutile à celui qui fait oraison, d'avoir beaucoup de saintes pensées, s'il ne s'en nourrit pas en se les appliquant à lui-même, et en formant une ferme et constante résolution de les mettre en pratique.

Pour entrer encore dans un plus grand détail, je dis que tout le fruit que l'on doit tirer de la méditation, consiste à former de saints désirs dans le fond du cœur, pour les exécuter ensuite dans leur temps; c'est pourquoi saint Ambroise dit, que *l'action est la fin de la méditation des commandemens de Dieu* (1). Entre plusieurs particularités que l'Ecriture rapporte des saints animaux de la vision d'Ezéchiel (2), elle dit qu'ils avoient *des mains d'hommes sous leurs ailes*, pour

(1) Meditationis præceptorum cœlestium intentio, vel finis, operatio est. *Amb. sup. illud. Psal.* 118. Et meditabar in præceptis tuis.

(2) Et manus hominis sub pennis eorum. *Ezechiel.* 1. 8.

nous donner à connoître que nous ne devons nous élever par la méditation de l'entendement, que pour exécuter ensuite avec la volonté. Ce que nous devons donc avoir en vue dans l'oraison, c'est d'exciter en nous, ou des mouvemens d'humilité, en nous méprisant nous-mêmes, et souhaitant d'être méprisés des autres; ou une volonté ardente de souffrir pour l'amour de Dieu, en nous proposant de supporter avec joie les peines et les afflictions présentes; ou des sentimens d'affection pour la pauvreté d'esprit, en désirant de n'avoir jamais que le rebut des autres, et de manquer même quelquefois des choses les plus nécessaires. Enfin nous devons essayer de rapporter de l'oraison une vive douleur de nos péchés; une ferme résolution de plutôt mourir, que d'offenser Dieu; une extrême reconnoissance de ses bienfaits, une entière résignation de nous-mêmes entre ses mains, et un désir ardent d'imiter notre divin maître, dans la pratique des vertus dont il nous a donné l'exemple. Voilà quel doit être le but de notre méditation, et quel est le fruit que nous devons en tirer.

De tout ceci il s'ensuit que, puisque nous nous servons de la méditation et de la réflexion, comme d'un moyen pour exciter notre volonté à des mouvemens affectueux et à de saintes résolutions, et que c'est là notre unique but; nous ne devons par conséquent nous entretenir dans la méditation, qu'autant de temps qu'il en faut pour émou-

voir notre volonté. Car les moyens doivent être proportionnés à leur fin : ainsi dès que nous sentons que notre volonté est touchée de quelque sentiment de piété, par exemple, du regret de nos péchés, du mépris du monde, de l'amour de Dieu, du désir de souffrir pour lui, et de quelque autre mouvement semblable, il faut faire alors comme les architectes, qui, dès que l'arcade d'une voûte est achevée, en retirent le cintre de bois sur lequel elle a été formée : je veux dire qu'il faut interrompre aussitôt notre méditation, et nous arrêter à ces mouvemens affectueux jusqu'à ce que notre âme en soit toute pénétrée. Cet avertissement est très-important, et nous est donné par saint Ignace dans le livre des exercices spirituels, où il dit (1): Qu'au moment que dans la méditation nous commencerons à sentir en nous ces mouvemens de ferveur et de dévotion, il faut nous arrêter là, et nous y fixer, sans avoir aucune inquiétude de passer à d'autres choses, qu'auparavant nous ne soyons bien remplis, bien pénétrés des premiers. De même qu'un jardinier qui arrose une couche de jardin, et qui voit que l'eau commence à y entrer, s'arrête pour la laisser imbiber, et ne passe point outre qu'elle n'ait pénétré jusqu'au fond, et que la terre n'en soit abreuvée : de même, quand l'eau des saintes affections et des saints désirs commence à entrer dans notre âme, *qui est*, pour parler avec le Psalmiste, *comme*

(1) *S. Ign. l. Exerc. spir. add.* 4.

une terre sans eau (1), nous devons suspendre les opérations de l'entendement pour ne songer qu'à recevoir cette eau salutaire, et à jouir de cet épanchement de notre volonté, jusqu'à ce que notre cœur en étant rempli, nous sentions qu'il ne nous manque plus rien. Le grand saint Chrysostome (2) explique la même chose par une autre comparaison. N'avez-vous point pris garde, dit-il, à ce que fait un agneau qui cherche à tirer sa mère; il se tourne premièrement de côté et d'autre, il prend, il laisse, et reprend à diverses fois, tantôt une mamelle et tantôt une autre; mais dès qu'il sent que le lait commence à venir, il s'arrête aussitôt, et ne fait plus que le recevoir, et le goûter à longs traits. Il en est de même dans l'oraison: tant que la rosée du ciel ne tombe point, on se retourne de côté et d'autre par le moyen du raisonnement et des réflexions; mais sitôt que l'on commence à la sentir, il faut s'arrêter, ne songer plus qu'à la recevoir au fond de son cœur, et jouir tranquillement des douceurs dont elle nous comble.

---

(1) Anima mea sicut terra sine aquâ tibi. *Psal.* 142. 6.
(2) *Chrysost. tract. de Orat.*



CHAPITRE XII.

De quelle importance il est de nous arrêter dans les actes et dans les mouvemens affectueux de la volonté.

Il est si important de s'arrêter long-temps dans les mouvemens affectueux de la volonté, que les maîtres de la vie spirituelle disent que l'oraison est alors dans le souverain degré de la perfection, quand on ne cherche plus à s'exciter à l'amour de Dieu par le moyen de la méditation, mais que le cœur étant pénétré de cet amour, après lequel il soupiroit, en jouit, et s'y repose comme dans le terme de ses recherches et de ses désirs. C'est ce que l'Epouse nous enseigne par son exemple dans les Cantiques, lorsqu'elle dit: *J'ai trouvé celui que mon âme chérit; je le tiens, et je ne le laisserai point aller* (1); et ce qu'elle nous apprend encore par ces paroles: *Je dors, et mon cœur veille* (2). Car dans la parfaite oraison, l'entendement est comme endormi, parce que toutes ses fonctions sont suspendues; mais la volonté et le cœur veillent, et se fondent de tendresse pour l'Epoux céleste. Aussi ce sommeil de l'Epouse est si agréable à l'Epoux,

(1) Inveni quem diligit anima mea: tenui eum, nec dimittam. *Cant.* 3. 4.

(2) Ego dormio, et cor meum vigilat. *Ibid.* 5. 2.

qu'il conjure les filles de Jérusalem *de ne point troubler le repos de sa bien-aimée, et de ne point l'éveiller, jusqu'à ce qu'elle-même le veuille* (1). Ainsi la méditation, et toutes les autres fonctions de l'esprit dans l'oraison, sont toutes dirigées à cette contemplation, et sont comme les échelons par lesquels nous devons y monter. C'est ainsi qu'en parle saint Augustin dans le livre qu'il a intitulé, l'Echelle du Paradis, où il dit qu'on cherche par la lecture, qu'on trouve par la méditation, qu'on demande par la prière, et que l'on obtient par la contemplation (2). Il rapporte ensuite à ce propos, ce passage de l'Evangile : *Cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira* (3), et l'appliquant à la même pensée : Cherchez, dit-il, en lisant, et vous trouverez en méditant ; heurtez par le moyen de la prière, et la porte vous sera ouverte par le moyen de la contemplation (4). Aussi y a-t-il cette différence, dit Albert-le-Grand après plusieurs saints, entre la contemplation des fidèles et celle des philosophes païens, que celle des philosophes ne tend qu'à perfectionner l'entendement par la connoissance de la vérité, et s'arrête dans l'entendement,

(1) Ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit. *Cant.* 3. 5.

(2) Lectio inquirit, meditatio invenit, oratio postulat, contemplatio degustat. *Aug. lib. de scala Parad.*

(3) Quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. *Matth.* 7. 7.

(4) Quærite legendo, invenietis meditando. Pulsate orando, et aperietur vobis contemplando.

comme n'ayant point d'autre fin que de savoir et de connoître toujours de plus en plus : mais la contemplation des fidèles passe plus avant, et tend à émouvoir la volonté, à l'échauffer, et à l'embraser de l'amour de Dieu, conformément à ces paroles de l'Epouse: *Mon âme s'est fondue de tendresse, au moment que mon bien-aimé a parlé* (1). Saint Thomas a bien connu cette différence, lorsque parlant de la contemplation, il dit, que quoiqu'essentiellement elle consiste dans les opérations de l'entendement, elle ne reçoit cependant sa dernière perfection que dans les mouvemens affectueux, et dans les actes d'amour de Dieu que la volonté produit : de manière que ce sont ces mouvemens et ces actes qui doivent être la fin principale de notre contemplation.

Cette forme de prière nous est enseignée, comme le remarque saint Augustin, par Jésus-Christ lui-même dans l'Evangile, lorsqu'il nous avertit : *Que dans nos oraisons nous ne parlions pas beaucoup* (2). Sur quoi le même saint ajoute qu'autre chose est de s'occuper à de longs discours, et autre chose de s'entretenir long-temps dans des sentimens affectueux : qu'il faut, autant que l'on peut, retrancher les uns de l'oraison ; mais qu'elle doit être toujours accompagnée des autres. Car c'est une affaire, continue-t-il, qui se traite plus par gémissemens que

(1) Anima mea liquefacta est, ut locutus est. *Cant.* 5. 6.

(2) Orantes autem nolite multùm loqui. *Matth.* 6. 7.

par paroles (1). La délicatesse des pensées, la force des raisonnemens, et l'abondance du discours, tout cela ne sert de rien, quand on négocie avec Dieu.

Il n'y a que les désirs du cœur, que les soupirs, que les gémissemens et les larmes qu'il faille employer auprès de lui, suivant ce conseil de Jérémie : *Que la prunelle de votre œil ne se taise point* (2). Saint Jérôme (3) se fait là-dessus une question à lui-même ; et après avoir demandé comment il peut se faire que les prunelles des yeux ne se taisent point, puisqu'il n'y a que la langue qui puisse parler : Quand nous répandons des larmes devant Dieu, répond-il, alors les prunelles de nos yeux lui parlent, et se font entendre à lui ; de même que quoique notre bouche ne profère aucune parole, notre cœur ne laisse pas de lui faire entendre ses cris. C'est ce que nous exprime saint Paul, lorsqu'écrivant aux Galates : *Dieu*, dit-il, *a envoyé l'esprit de son fils*, *qui crie dans vos cœurs*, *Mon père*, *mon père* (4); et c'est ce que Dieu lui-même nous a donné à entendre, lorsque parlant à Moïse : *Pourquoi*, dit-il, *criez-vous à moi* (5) ? Moïse cepen-

---

(1) Aliud est sermo multus, aliud diuturnus affectus : absit ab oratione multa locutio, sed non desit multa præcatio. Et negotium hoc plus gemitibus quàm sermonibus agitur. *Aug. lib. de orando Deum*, *c.* 10. *quæ est ep.* 121. *ad Prov.* 6

(2) Neque taceat pupilla oculi tui. *Thren.* 2. 18.

(3) *Hier. in Psal.* 50.

(4) Misit Deus spiritum filii sui in corda vestra clamantem, Abba pater. *Ad Gal.* 4. 6.

(5) Quid clamas ad me ? *Exod.* 14. 15.

dant n'avoit pas ouvert la bouche : mais au défaut de sa bouche il faisoit parler son cœur; et il prioit avec tant de ferveur et tant d'efficace, que Dieu lui demande pourquoi il crie. C'est ainsi que nous devons élever notre voix à Dieu dans notre oraison ; c'est ainsi que nous devons lui parler avec les yeux : *Que la prunelle de votre œil ne se taise point.* Et c'est ainsi que nous devons crier à lui, avec les soupirs, les larmes, les sanglots et les gémissemens de notre cœur.

CHAPITRE XIII.

Dans lequel on satisfait aux plaintes de ceux qui disent qu'ils sont incapables de méditer.

Ce que nous venons de dire peut servir de réponse à ceux qui se plaignent, qu'ils ne sauroient méditer, parce qu'il ne se présente jamais rien à leur esprit dont ils puissent se servir pour étendre les points qu'ils ont pris, et que la matière leur manque d'abord. Il n'y a rien en cela qui doive les affliger; parce que, comme nous l'avons déjà dit, l'oraison est une affaire qui consiste plus dans les actes de la volonté, que dans les discours et dans les spéculations de l'entendement. Les maîtres de la vie spirituelle avertissent même de prendre garde que la méditation ne soit point trop longue, parce que de cette sorte,

et particulièrement lorsqu'on s'entretient dans des réflexions subtiles et délicates, elle ne sert qu'à empêcher les mouvemens et les affections de la volonté, qui cependant doivent être le but principal de l'oraison. La raison de cela est très-naturelle et très-claire; car il est constant que si une source ne donne qu'un pouce d'eau, et qu'elle soit partagée en divers tuyaux ; plus il s'en écoulera par l'un, moins il en ira par l'autre. Or la vertu de l'âme est finie et limitée : ainsi plus il se fait d'effusion par le canal de l'entendement, moins il s'en fait par celui de la volonté, et nous voyons par expérience, que si dans le temps qu'on a le cœur le plus rempli de dévotion, l'entendement s'échappe dans des spéculations et des réflexions curieuses, la dévotion s'épuise aussitôt, et le cœur demeure à sec. C'est que la source s'est tout entière écoulée par le canal de l'entendement, et qu'ainsi il a fallu nécessairement que celui de la volonté se tarît. De-là vient, dit Gerson (1), que ceux qui ne sont pas savans, sont quelquefois plus dévots, et réussissent mieux dans l'oraison que les autres ; parce qu'il se fait en eux une moindre dissipation d'esprits par l'entendement, et que sans courir après des spéculations recherchées, ils tâchent d'abord d'émouvoir leur volonté par des réflexions simples et familières, qui font une plus forte impression sur eux, que les méditations les plus

(1) *Gerson de monte contempl. Alpha.* 73. *c.* 2. *et seq.*

sublimes et les plus exquises n'en font d'ordinaire sur les autres. Nous en avons un exemple en ce religieux cuisinier, dont nous avons déjà parlé (1), qui du feu matériel qu'il avoit continuellement devant les yeux, prenoit occasion de se souvenir du feu éternel, et d'entrer en de si grands sentimens de dévotion, qu'au milieu de ses occupations, il avoit continuellement le don des larmes.

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que pourvu que les mouvemens de la volonté, et les sentimens du cœur soient très-élevés, il importe peu que la pensée, ou la réflexion qui les a produits soit basse et commune. Nous avons assez de preuves et assez d'exemples de cette vérité dans la Sainte Ecriture, où le Saint-Esprit, par des comparaisons simples et aisées, se plaît souvent à nous expliquer les choses les plus hautes et les plus sublimes. Saint Ambroise, parlant sur ce verset du Psalmiste : *Qui me donnera des ailes comme celles d'une colombe, afin que je vole, et que je me repose* (2), demande pourquoi le Prophète désirant de pouvoir voler, et de s'élever en haut, souhaite les ailes d'une colombe, plutôt que celles de quelqu'autre oiseau, puisqu'il y en a plusieurs qui sont beaucoup plus légers que la colombe ? C'est, répond-il, que le Prophète savoit bien que pour voler au sommet de la

---

(1) 3. *Trait. ch.* 9.

(2) *Ambr. serm.* 70. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? *Ps.* 54. 7.

perfection, et pour s'élever à ce qu'il y a de plus sublime dans l'oraison, les ailes de la colombe sont les meilleures, c'est-à-dire, que la simplicité du cœur y est plus propre que sa subtilité et la délicatesse de l'entendement, suivant les paroles du Sage : *L'entretien du Seigneur est avec les simples* (1).

Il n'y a donc pas sujet de se mettre en peine, lorsque dans l'oraison on n'a pas la facilité de faire de grands raisonnemens, et qu'on ne trouve point de réflexions pour étendre les points de la méditation. Au contraire, on tient avec beaucoup de raison que dans la vie spirituelle, la meilleure et la plus avantageuse de toutes les conditions, est celle de ceux à qui Dieu bouchant la source d'une spéculation trop vague et trop diffuse, ouvre en même temps la source des affections et des sentimens du cœur; afin que l'entendement demeurant dans une tranquillité profonde, la volonté puisse se reposer en Dieu seul, et s'occuper tout entière dans l'amour et dans la jouissance du souverain bien. Si Notre-Seigneur vous fait tant de grâce, que par le moyen de quelque réflexion simple, ou seulement en considérant qu'il s'est fait homme pour vous, qu'il est né pour vous dans une étable, et que c'est pour vous qu'il est mort sur une croix, vous vous sentiez enflammé de son amour, et du désir de vous humilier et de vous mortifier pour lui, et que vous vous entreteniez long-temps dans

(1) Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.* 3. 32.

ces sentimens, cette espèce d'oraison est sans doute bien meilleure et bien plus utile, que si vous aviez été occupé à de longues réflexions, et à des raisonnemens sublimes; puisque vous vous êtes arrêté à ce qu'il y a de plus exquis et de plus essentiel dans l'oraison, et à ce qui doit en être la fin et le fruit. Cela peut nous faire voir combien s'abusent ceux qui s'imaginent qu'ils n'ont pas fait une bonne oraison, lorsqu'il ne s'est pas présenté à eux des réflexions auxquelles ils pussent s'arrêter, et qui croient avoir très-bien réussi, quand il s'en est beaucoup offert.

Nous lisons dans les Chroniques de saint François (1), qu'un saint religieux nommé frère Gilles, dit un jour à saint Bonaventure, qui étoit général de l'ordre : Dieu vous a donné de grands talens, à vous autres savans, avec lesquels vous pouvez le servir, et le louer; mais nous autres simples et ignorans, qui n'avons aucune lumière, que pourrons-nous faire pour plaire à Dieu? Quand Notre-Seigneur, répondit saint Bonaventure, n'auroit point donné d'autre grâce à un homme que celle de pouvoir aimer Dieu, elle suffiroit pour faire qu'il pût lui être plus agréable par-là, et mériter davantage, que par tous les autres moyens ensemble. Hé quoi, repartit ce bon religieux, un ignorant, un homme grossier peut donc avoir autant d'amour pour Jésus-Christ, qu'un homme savant? Il le peut, répliqua saint

(1) *Hist. Ord. Min.* 1. *p. lib.* 7. *c.* 14.

Bonaventure, et une pauvre femme simple et grossière peut avoir autant de charité qu'un célèbre théologien. Alors ce bon religieux, tout transporté de ferveur, courut au jardin du côté qui répond à la ville, et se mit à crier à haute voix : Pauvre femme simple et grossière, aimez votre Seigneur Jésus-Christ, et vous pourrez devenir plus grande en mérite que Frère Bonaventure. A peine eut-il achevé ces paroles qu'il entra en extase à son ordinaire, et y demeura pendant trois heures.

CHAPITRE XIV.

De deux avertissemens, qui peuvent beaucoup aider à bien faire l'oraison, et à en tirer un grand fruit.

Pour bien faire l'oraison, et pour en tirer le fruit nécessaire, il sera d'une extrême utilité de nous mettre premièrement dans l'esprit, que l'oraison n'est pas la fin que nous nous proposons dans la vie spirituelle; mais que c'est un moyen dont nous nous servons pour notre avancement et pour notre perfection. Ainsi nous ne devons point nous borner à l'oraison comme à une fin où nous puissions nous arrêter : car notre perfection ne consiste pas à avoir de grandes consolations et de grandes douceurs dans la contemplation; mais à acquérir une parfaite

mortification de nos sens, à obtenir la victoire sur nous-mêmes, à surmonter nos passions et nos penchans, et à nous remettre, autant qu'il est possible, dans l'état bienheureux de la justice originelle, dans lequel nous avions tous été créés en la personne de notre premier père. Alors la chair et la concupiscence étoient entièrement soumises à la raison, de même que la raison étoit soumise et conforme à Dieu ; et c'est pour parvenir à un but si élevé, que nous devons nous servir de l'oraison comme d'un moyen très-propre et très-utile. Quelque dur que soit le fer, il s'amollit au feu, et devient propre à être employé à tout ce que l'on veut. Il en est de même de notre cœur, à l'égard de l'oraison : il est naturellement dur, il a de la répugnance pour les mortifications et pour les mépris ; il a peine à plier sous la volonté d'autrui. Il faut avoir recours à l'oraison, pour vaincre cette dureté : et avec le feu et l'ardeur de la dévotion, et avec l'exemple de Jésus-Christ, il s'amollira de telle sorte, que nous pourrons ensuite le manier aisément, et le conformer à tout ce qui sera nécessaire pour la plus grande gloire et le plus grand service de Dieu. Voilà ce que doit faire l'oraison en nous ; voilà le fruit que nous en devons recueillir. Quant aux douceurs et aux consolations intérieures que nous y recevons de Dieu quelquefois, ce n'est point afin que nous nous y arrêtions, qu'il nous les envoie ; c'est afin que nous en soyons plus prompts et plus ardens à

courir dans la voie de la vertu et de la perfection.

C'est ce que le Saint-Esprit a voulu nous donner à entendre dans ce qui arriva à Moïse (1), en descendant de la montagne où il s'étoit entretenu avec Dieu. Le texte sacré porte, qu'il en sortit le visage brillant de lumière, et que cette lumière étoit faite en forme de cornes; et comme dans l'Ecriture les cornes sont un symbole de la force, le Saint-Esprit a voulu nous insinuer par-là, que nous devons sortir de l'oraison avec de nouvelles forces, pour bien opérer. Le Fils de Dieu nous a enseigné aussi la même chose par son propre exemple la nuit de sa Passion. Il se mit trois fois en prière, pour se préparer aux souffrances qui l'attendoient; et dès qu'il eut achevé sa prière : *Levez-vous*, dit-il à ses disciples, *allons : celui qui me trahira est déjà proche* (2). Lui-même s'offre et se livre entre les mains de ses ennemis. *Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu* (3). Ce n'est pas cependant, comme l'observe très-bien saint Ambroise (4), qu'il eût besoin, ni de préparation, ni de secours; mais c'est qu'il vouloit nous apprendre par son exemple, à nous servir de l'oraison, comme d'un moyen très-propre pour surmonter toutes les difficultés qui se rencon-

(1) *Exod.* 34. 29.
(2) Surgite, eamus: ecce appropinquavit qui me tradet. *Matth.* 26. 46.
(3) Oblatus est, quia ipse voluit. *Is.* 53. 7.
(4) *Ambr.*

trent dans le chemin de la vertu. Saint Chrysostome (1) compare notre cœur à un instrument de musique, et dit que l'oraison en accorde tous les différens tons, pour en tirer une harmonie qui soit agréable à Dieu. En effet, ce que nous devons nous proposer dans l'oraison, c'est d'y régler tellement tous les mouvemens de notre cœur, et toutes nos passions et nos actions, que tout cela soit parfaitement de concert avec la raison et avec Dieu. C'est pourquoi on nous dit tous les jours dans les exhortations qu'on nous fait, que notre oraison doit être pratique, c'est-à-dire, qu'elle doit se rapporter tout entière au règlement de notre vie, et à l'aplanissement des difficultés et des obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vie spirituelle. Aussi le Saint-Esprit donne le nom de prudence à *la science des saints* (2), qui n'est autre chose que l'oraison, parce que la prudence tend à régler les actions : au lieu que la science humaine se borne à la simple connoissance des objets.

Théodoret (3), dans son Histoire Religieuse, rapporte qu'un solitaire avoit coutume de dire que les médecins traitent chaque maladie du corps avec quelque remède particulier, et que souvent même ils en appliquent plusieurs pour en guérir une seule, parce que tous leurs remèdes sont foibles et n'ont qu'une vertu très-bornée : mais que

(1) *Chrysost. Tract. de Orat.*
(2) Scientia sanctorum prudentia. *Prov.* 9. 10.
(3) *Theodoret.*

l'oraison est un remède universel et efficace pour toute sorte de besoins, pour repousser toutes les attaques du démon, et pour acquérir toute sorte de vertus ; parce qu'elle applique à tous les maux de l'âme un bien infini qui est Dieu, de qui elle emprunte toute sa force. Aussi l'appelle-t-on toute-puissante(1), et c'est à juste titre, puisque c'est en effet le souverain remède que le Sauveur du monde nous a donné contre toute sorte de tentations : *Veillez et priez*, dit-il, *afin que vous n'entriez point en tentation* (2).

Le second avertissement que nous avons à donner, et qui aidera à mettre l'autre en pratique, c'est que, comme avant que de se mettre en oraison, on sait les points sur lesquels on doit méditer, aussi faut-il savoir le fruit qu'on doit en tirer. Mais le moyen, dira-t-on, de savoir par avance le fruit que l'on tirera de l'oraison qu'on va faire ? Cette proposition a besoin d'éclaircissement : hé bien, je vais l'éclaircir, et la rendre plus intelligible. Ne venons-nous pas de dire que lorsque nous avons recours à l'oraison, c'est pour y chercher le remède à nos infirmités spirituelles, pour remporter la victoire sur nous-mêmes, sur nos passions et sur nos mauvaises habitudes, et que l'oraison est un moyen dont nous nous servons pour l'amendement et la réforme de notre vie ? Cela étant, il faut, avant que de commencer notre

(1) Omnipotens oratio : cùm sit una, omnia potest.
(2) Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem. *Matth.* 26. 41.

oraison, songer long-temps en nous-mêmes, quelle est la plus grande infirmité spirituelle que nous ayons, quel est l'obstacle qui s'oppose le plus à notre progrès dans la vertu, et quel est l'ennemi qui fait une plus rude guerre à notre âme. Que chacun se remette bien cela devant les yeux; qu'il le repasse d'avance dans son esprit, pour insister ensuite plus ardemment à tirer de l'oraison le remède nécessaire au mal dont il est le plus pressé, et que toute la préparation qu'il apporte à disposer les points de sa méditation, ne tende qu'à cette fin. Vous êtes tourmenté, par exemple, d'un désir déréglé de l'estime et de la louange des hommes, et cela vous rend si sensible aux moindres marques de mépris, que quelquefois même vous ne sauriez vous empêcher d'en laisser paroître quelque chose au dehors. Vous sentez que c'est là ce qui vous fait une plus rude guerre, ce qui met le plus d'obstacle à votre avancement, ce qui altère davantage la paix et la tranquillité de votre âme, et ce qui vous fait tomber en des fautes plus considérables. Puisque vous reconnoissez que c'est là votre plus grand défaut, c'est aussi à le vaincre et à le déraciner que vous devez vous appliquer principalement : et par conséquent, c'est là le fruit que vous devez vous être proposé de tirer de votre oraison; c'est ce que vous devez y avoir sans cesse devant les yeux, et sur quoi il faut que vous insistiez sans relâche. C'est pourquoi c'est un grand abus que celui de quelques personnes, qui, sans songer à

ce qui leur est le plus important, et semblables à un chasseur qui ne tireroit jamais qu'au hasard, ne vont à l'oraison qu'avec un dessein vague de profiter de ce qui pourra se présenter à leur esprit. Nous n'allons pas à l'oraison, pour y prendre tout ce qui peut se trouver sous notre main; nous y allons pour y chercher ce qui nous est le plus nécessaire : de même qu'un malade ne va pas chez un apothicaire, pour y prendre les premières drogues qu'il y trouvera, mais pour choisir celles dont il a le plus besoin. L'un est bouffi d'orgueil et de vanité; l'autre bouillonne d'impatience et de colère; l'autre abonde en son propre sens, et est attaché à sa volonté; tous les jours ils se surprennent eux-mêmes en faute : cependant ils s'occupent dans l'oraison à des spéculations recherchées, et à des réflexions subtiles ; ils prennent la première chose qui se présente agréablement à eux; et sans s'arrêter directement à rien, ils ne font que promener leur esprit de côté et d'autre. Ce n'est pas là le moyen de profiter. Il faut songer continuellement à ce qui a le plus besoin d'être réformé en nous, et tâcher d'y remédier par l'oraison, puisque c'est pour cela qu'elle est établie. Saint Ephrem (1) rapporte à ce sujet l'exemple de l'aveugle de l'Evangile, qui eut recours à Jésus-Christ, en lui criant qu'il eût pitié de lui. Considérez, dit-il, que le Sauveur lui

(1) *Ephrem. exhort. ad relig. de armat. spirituali, tom. 2. p. 260.*

ayant demandé ce qu'il vouloit, cet homme lui représente aussitôt sa plus grande misère, qui étoit d'être aveugle, et lui dit : *Seigneur, faites que je voie* (1). Il ne lui demande aucune des autres choses dont il a besoin : il ne lui représente point qu'il est pauvre, et qu'il n'a pas de quoi se vêtir ; mais laissant tout cela à part, il ne songe qu'au plus pressé. C'est ainsi, continue ce grand saint, que nous devons en user dans l'oraison. Il faut regarder ce qui nous manque principalement, et insister et persévérer jusqu'à ce que nous l'obtenions.

Mais afin d'aller au-devant d'une difficulté qu'on pourroit former, il est bon de remarquer, que quoiqu'il soit vrai, que pour s'exciter à l'amour des vertus particulières dont on a besoin, on doive essayer que la matière et les points qu'on choisira pour méditer, soient tels qu'il faut pour émouvoir plus facilement la volonté à produire des actes pleins de ferveur ; cependant il est vrai aussi de dire, que quelque mystère et quelque point que l'on prenne pour le sujet de sa méditation, on peut l'appliquer également à toute sorte de besoins. Car l'oraison est comme la manne du ciel, qui a tel goût que chacun veut : si vous voulez y trouver des sentimens d'humilité, vous les trouverez dans la considération que vous ferez sur les péchés, sur la mort, sur l'enfer, sur la Passion du Fils de Dieu, et sur les

(1) Domine, ut videam. *Luc.* 18. 41.

bienfaits que vous en avez reçus. Si vous voulez vous exciter à une vive douleur, et à une extrême confusion de vos fautes, chacun de ces points suffira pour cet effet. Si vous voulez y acquérir un esprit de douceur et de patience, ils y serviront de la même manière; enfin, quelque chose que vous puissiez chercher dans l'oraison, vous l'y trouverez toujours infailliblement.

CHAPITRE XV.

Comment il faut entendre que dans l'oraison on doit prendre à cœur la chose dont on a le plus besoin, et y insister jusqu'à ce qu'on l'obtienne.

Je ne veux pas dire par-là que dans l'oraison nous devions toujours nous appliquer à une seule chose; parce que, quoique l'humilité, par exemple, ou quelque vertu semblable, soit ce qui nous est le plus nécessaire, nous pouvons encore dans l'oraison nous exercer aux autres vertus, et nous occuper à en former des actes. Il vous vient un mouvement de produire un acte de conformité à la volonté de Dieu en tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous: arrêtez-vous-y le plus que vous pourrez; tout le temps que vous y mettrez sera très-bien employé; votre oraison sera très-bonne de cette sorte; et loin de vous détourner des sentimens

d'humilité, elle ne servira qu'à vous y exciter davantage. Il vous vient un mouvement de reconnoissance de tous les bienfaits que avez reçus de Dieu, tant en général qu'en particulier : arrêtez-vous-y le plus qu'il vous sera possible ; car il est juste de remercier Dieu chaque jour des grâces que nous en avons reçues, et principalement de celle qu'il nous a faite de nous appeler à la religion. Il vous vient un mouvement d'horreur et de componction de vos péchés, et une ferme résolution de mourir plutôt mille fois que d'offenser Dieu : arrêtez-vous long-temps là-dessus ; vous ne sauriez produire d'acte qui puisse être plus utile pour votre salut. Il vous vient un mouvement d'un extrême amour de Dieu, d'un zèle fervent pour le salut des âmes, et d'un désir ardent de vous exposer pour cela à toutes sortes de souffrances et de fatigues : arrêtez-vous là-dessus, et attachez-vous encore, si vous voulez, à demander des grâces à Dieu, tant pour vous que pour votre prochain, et pour toute l'Eglise en général ; car c'est là un des principaux points de l'oraison, et vous pouvez, en vous arrêtant, ou sur ceux que nous venons de marquer, ou sur d'autres de même nature, faire une oraison très-bonne et très-utile. Aussi voyons-nous que les Psaumes qui sont une oraison très-parfaite, sont remplis d'une infinité de divers mouvemens affectueux ; et c'est pourquoi Cassien dit (1)

(1) *Cassian. collat. 9. c. 7.*

que l'oraison est comme un pré émaillé de mille fleurs d'odeur différente. *L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile, que le Seigneur a béni* (1). Mais il y a de plus un avantage dans cette variété; c'est qu'elle sert d'ordinaire à nous rendre l'oraison plus aisée, et fait par conséquent que nous y persévérons plus long-temps: car la fréquente répétition d'une même chose a coutume d'ennuyer, et la variété au contraire occupe agréablement.

Ce que je veux dire, c'est qu'il importe extrêmement pour notre progrès spirituel, de prendre une chose particulièrement à cœur pendant quelque temps, et que ce doit être précisément celle dont nous sentons que nous avons le plus besoin : qu'il faut y insister principalement dans notre oraison, la demander à Dieu avec ferveur plusieurs fois, plusieurs jours et pendant plusieurs mois, en faire notre affaire capitale, et l'avoir continuellement devant les yeux et au fond du cœur, jusqu'à ce que nous l'ayons enfin obtenue. Les affaires même dans le monde ne se font que de cette sorte; et c'est pour cela qu'on y dit ordinairement : Dieu nous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire. Saint Thomas, parlant de l'oraison, dit (2) que plus le désir se réduit à une seule chose, plus il est parfait et efficace; et à

(1) Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni cui benedixit Dominus. *Genes.* 27. 27.

(2) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 83. *art.* 14. *arg.* 4.

ce sujet il rapporte ces mots du Psalmiste : *J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai de la demander, jusqu'à ce que je l'obtienne* (1). Celui qui prétend se rendre habile en quelque science, ou en quelque art, ne commence pas à apprendre un jour une chose et le lendemain une autre ; mais il continue quelque temps une même étude, jusqu'à ce qu'il soit bien instruit de ce qu'il a entrepris de savoir. Celui qui veut acquérir une vertu qui lui manque, doit de même en faire pendant quelque temps son principal exercice, et diriger son oraison et tous ses exercices spirituels à cette fin ; et cela avec d'autant plus de persévérance, que toutes les vertus morales étant, selon la doctrine du même saint (2), inséparablement attachées les unes avec les autres, celui qui en possède parfaitement une, les possède toutes. Arrachez l'orgueil de votre cœur, et établissez-y une très-profonde humilité. Dès que vous serez véritablement humble, vous serez obéissant, vous serez patient, vous ne vous plaindrez de rien, vous ne trouverez rien de pénible ; et quoiqu'il vous arrive de fâcheux à supporter, il vous semblera toujours que c'est peu de chose en comparaison de ce que vous méritez. Dès que vous serez humble, vous serez charitable envers vos frères, parce que vous croirez qu'ils sont tous bons, et qu'il n'y a

---

(1) Unam petii à Domino, hanc requiram. *Ps.* 26. 4.
(2) 1. 2. q. 63. *art.* 1.

que vous de méchant : vous aurez une extrême simplicité de cœur, et vous ne jugerez mal de personne; parce que vous aurez tant de douleur et de honte de vos propres défauts, que vous ne ferez pas de réflexion sur ceux d'autrui; et ce que nous disons maintenant de quelques vertus, peut s'étendre de même à toutes les autres.

Il est encore très-utile de prendre pour sujet de l'examen particulier, la même matière que l'on aura prise pour sujet de l'oraison, et de joindre ainsi l'oraison et l'examen; parce que de cette sorte tous nos exercices ne tendant qu'à un même but, nous pourrons faire de plus grands progrès. Mais Cassien va encore plus loin, et veut (1) que non-seulement dans l'examen et dans l'oraison nous insistions sur ce qui nous est le plus nécessaire; mais que plusieurs fois pendant le jour nous élevions notre esprit à Dieu avec des prières courtes et vives, et avec des soupirs et des gémissemens du cœur; et que nous ajoutions encore à cela des pénitences, des mortifications et des dévotions particulières pour l'obtenir. Car, puisqu'il s'agit du plus grand besoin que j'aie, et qu'il est question du vice qui domine le plus en moi, et de la mauvaise inclination qui me fait tomber en des fautes plus grièves, et puisqu'en domptant et en déracinant ce vice, et en acquérant cette vertu, je dompte et déracine tous les vices, et j'acquiers toutes les

(1) *Collat.* 9. *c.* 35.

vertus : quelque soin que je puisse apporter, et quelque peine que je puisse prendre pour cet effet, mon soin et ma peine ne peuvent jamais être mieux employés.

Saint Chrysostome dit (1), que l'oraison est comme une fontaine au milieu d'un jardin, sans laquelle tout y seroit sec et stérile, et par le moyen de laquelle tout y fleurit, et tout y est frais et délicieux : de sorte que c'est à l'oraison d'entretenir toujours dans une beauté et dans une fraîcheur perpétuelle, les saintes plantes de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la mortification, du silence, du recueillement et de toutes les autres vertus. Mais, comme dans un jardin, il y a ordinairement quelque plante ou quelque fleur que l'on cultive avec plus de soin que toutes les autres, et pour laquelle on trouve toujours du temps et de l'eau de reste, quand on en manqueroit pour toutes les autres ; aussi dans le jardin spirituel de notre âme, où tout doit être arrosé par les eaux salutaires de l'oraison, il faut qu'il y ait toujours quelque chose sur quoi on ait principalement l'œil, et pour quoi on ne manque jamais de temps, je veux dire, qu'il faut regarder quelle est la vertu dont on a le plus besoin, et s'y appliquer plus particulièrement qu'à tout le reste. De plus, comme il arrive d'ordinaire, qu'avant de sortir d'un jardin, on recueille la fleur qui y aura plu davantage ; aussi doit-on dans

(1) *Chrysost. Tract. de orat.*

l'oraison s'attacher particulièrement non pas à ce qui est le plus agréable, mais à ce qui est le plus nécessaire, et tâcher de l'emporter avant que de s'en retirer.

Ce que nous venons de dire peut servir d'une suffisante réponse à ceux qui demandent, s'il est à propos que le fruit que l'on retire de l'oraison soit conforme à la matière sur laquelle on médite. Nous avons déjà marqué, que quoiqu'on doive toujours s'appliquer principalement à ce que chacun sent lui être le plus nécessaire, on peut cependant s'exercer aussi à produire des actes de quelques autres vertus, suivant le point que l'on aura choisi pour le sujet de sa méditation. Mais il y a en cela une chose très-essentielle à observer, c'est qu'il ne faut pas que les sentimens affectueux qui naîtront ainsi en nous du sujet sur lequel nous méditons, ne soient formés que superficiellement à la hâte, mais, quand même on devroit y employer tout le temps de l'oraison, il faut les produire, et les reproduire à loisir, et s'y entretenir avec quiétude et tranquillité, jusqu'à ce qu'on sente que le cœur en soit bien pénétré et bien rempli. Car il vaut mieux sans doute former et continuer un seul acte, que d'en produire plusieurs de différentes vertus, et ne faire, pour ainsi dire, que les ébaucher.

Une des choses qui empêchent le plus quelques personnes de tirer de l'oraison autant de fruit qu'ils devroient, c'est qu'ils passent légèrement sur tous les actes qu'ils forment.

Ils ne font qu'effleurer les matières, et sauter de l'une à l'autre : s'il leur vient en pensée de faire un acte d'humilité, ils le font, et aussitôt ils passent à un autre ; s'il est à propos ensuite d'en faire un d'obéissance, ils le font de même, sans s'y arrêter plus que sur le premier : après cela ils en font un de patience, auquel ils n'emploient pas plus de temps ; et ils passent si légèrement sur tout, que s'ils couroient de la même manière sur des charbons ardens, ils ne pourroient se brûler. Le Père Avila (1) reprend sévèrement ceux qui ne font qu'aller ainsi d'une chose à l'autre, et dit que c'est un effet de la tromperie du démon, qui leur offre ainsi plusieurs matières, afin que ne faisant que voler incessamment de branche en branche, ils ne puissent recueillir aucun fruit considérable de leur oraison. Il importe extrêmement de s'arrêter sur une chose, jusqu'a ce qu'on en ait l'âme toute pénétrée et toute remplie. Si vous voulez, par exemple, produire un acte de contrition, et avoir une très-vive douleur de vos fautes, il faut insister là-dessus, jusqu'à ce que vous sentant l'âme saisie d'horreur pour le péché, vous puissiez dire véritablement avec le Prophète: *J'ai l'iniquité en haine et en abomination* (2) : car cela vous fera faire une ferme résolution de mourir plutôt de mille morts, que d'offenser Dieu mortellement. C'est

(1) *Avila c.* 75. Audi, filia.

(2) Iniquitatem odio habui, et abominatus sum. *Ps.* 118. 163.

pourquoi saint Augustin remarque très-judicieusement que l'horreur que les hommes ont conçue de certains péchés, comme du parricide, et de quelques autres, fait qu'ils n'y tombent que très-rarement; et qu'au contraire, il y en a d'autres que la fréquente habitude de les commettre a tellement dépouillés de toute horreur, et rendus, ce semble, si légers, que l'on s'y laisse aller très-facilement (1). Si vous voulez de même vous exercer dans l'humilité, et en former des actes, il faut vous entretenir dans des sentimens de mépris de vous-même, jusqu'à ce que ces sentimens aient tout-à-fait pénétré dans le fond de votre âme; qu'ils aient abattu en vous toutes les fumées de la vanité et de l'orgueil; et que vous vous sentiez dans la disposition de souffrir le mépris et les opprobres avec joie. Et ce que je dis ici de la contrition et de l'humilité, peut se dire semblablement de toutes sortes de vertus, et de tous les bons mouvemens de l'âme.

Par-là on peut voir de quelle utilité il sera pour notre avancement de prendre une chose à cœur, et d'y persévérer de la manière que nous l'avons dit, puisque si nous nous entretenions une heure le matin et une heure le soir dans le désir d'être méprisés, ou dans quelque autre sentiment de cette nature, et que nous continuassions plusieurs fois de même; il est constant que cela feroit un effet tout autre dans notre cœur, et que

(1) Consuetudine ipsa voluerunt. *Aug. in Enchyr.*

la vertu s'y imprimeroit tout autrement, que si nous ne faisions que couler légèrement sur les choses. Saint Chrysostome dit (1), que de même que quelque bonne que soit une terre, il faut pour la rendre bien fertile, qu'elle soit abreuvée de la pluie, non pas une fois, mais plusieurs : de même il faut que notre âme soit arrosée souvent par la prière, si nous voulons qu'elle porte des fruits de justice et de sainteté ; et il cite à ce sujet ces paroles de David : *Je chante vos louanges sept fois le jour* (2). Le Prophète royal arrosoit son âme sept fois le jour par le moyen de l'oraison ; et pour s'entretenir mieux dans un sentiment de piété, il le renouveloit plusieurs fois en très-peu de temps. Nous voyons cela dans le Psaume 135, où il répète jusqu'à vingt-sept fois, *Parce que sa miséricorde est éternelle* (3) ; et dans un autre Psaume (4), qui ne contient que cinq versets, il invite les hommes jusqu'à onze fois, à louer Dieu. Cette manière de prier en répétant une même chose, et y persévérant long-temps, nous a aussi été enseignée par le Sauveur lui-même dans le jardin des Olives, où il pria à trois diverses reprises, *disant toujours les mêmes paroles* (5). C'est ainsi qu'il vouloit nous apprendre par-là, à insister plusieurs fois dans

(1) *Chrysost. tract. de orat.*
(2) Septies in die laudem dixi tibi. *Ps.* 118. 164.
(3) Quoniam in æternum misericordia ejus. *Ps.* 135.
(4) *Ps.* 150.
(5) Eumdem sermonem dicens. *Matth.* 26. 44.

l'oraison sur une même chose, et toujours avec une nouvelle ferveur; car si nous persévérons long-temps de cette sorte, nous obtiendrons enfin la vertu et la perfection que nous désirons.



CHAPITRE XVI.

Des moyens de s'entretenir long-temps dans l'oraison sur un même sujet : et d'une forme d'oraison très-utile, qui est de descendre dans le détail des choses.

Après avoir montré que dans l'oraison il est d'une extrême utilité de s'arrêter long-temps sur les actes intérieurs d'une même vertu, il nous reste à enseigner les moyens de pouvoir le faire. Le plus commun, et celui que l'on donne ordinairement, est de reproduire en nous le même acte, soit en nous servant de la première considération qui nous a portés à le former, comme un homme qui par des secousses réitérées, entretient le mouvement d'une roue, et en nous excitant nous-mêmes par ces paroles du Prophète : *Mon âme, rentrez dans votre repos, au souvenir des bienfaits que vous avez reçus du Seigneur* (1) ; soit en ajoutant quelque autre considération à la première, quand

(1) Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi. *Ps.* 114. 7.

elle ne suffit plus pour nous émouvoir, de même qu'on jette de nouveau bois au feu, pour l'empêcher de s'éteindre. Que si après cela on ne se sent pas assez excité, il faudra passer à un autre point : car nous devons toujours en avoir préparé plusieurs, afin que quand l'un sera tellement épuisé que nous n'y trouverons plus de quoi échauffer notre volonté, nous passions à un autre, qui puisse mieux remuer nos sentimens, et les porter à ce que nous désirons. Outre cela, comme pour éviter le dégoût qu'il y a à manger toujours d'une même viande, on a coutume de la déguiser en plusieurs façons qui la rendent comme nouvelle, et donnent un nouvel appétit : de même, pour pouvoir persévérer long-temps en une même chose dans l'oraison, qui est la véritable nourriture de l'âme, il n'y a pas de meilleur moyen que de l'assaisonner en plusieurs manières, en pensant à une autre considération, ou à un autre point, comme nous venons de le dire, parce que toutes les fois que par une réflexion différente de la première, on reproduit le même acte, c'est une espèce de différent assaisonnement, qui rend la chose presque nouvelle. On peut même, sans se servir d'aucune nouvelle réflexion, varier un acte intérieur de vertu en plusieurs façons : par exemple, si on veut s'exercer sur l'humilité, on peut, tantôt s'arrêter sur la considération et la connoissance de sa misère et de sa foiblesse, et y trouver un ample sujet de confusion et d'abaissement ; tantôt s'occuper à

désirer d'être méprisé des hommes, en considérant que l'estime du monde n'est que vanité et que fumée, et que l'on ne doit par conséquent en faire nul cas ; tantôt concevoir une honte salutaire des fautes dans lesquelles on se surprend tous les jours, et en demander à Dieu le pardon et le remède ; tantôt entrer en admiration de la bonté divine, qui nous souffre, malgré toutes nos imperfections, nous qui ne pouvons quelquefois nous souffrir nous-mêmes ; tantôt enfin nous employer à lui rendre grâce de ce qu'il ne nous a pas laissé tomber en des fautes plus grièves. Avec cette variété, on évite le dégoût que cause ordinairement la continuation d'une même chose ; et la persévérance dans les désirs et dans les actes d'une même vertu, devenant par-là facile et agréable, cette vertu pénètre ainsi plus avant dans le cœur, et y jette de plus profondes racines. Car de même qu'à chaque fois que la lime passe sur le fer, elle emporte quelque chose ; de même chaque fois que l'on forme un acte, ou d'humilité, ou de quelqu'autre vertu, on diminue toujours quelque chose du vice contraire.

Il y a encore outre cela un autre moyen de persévérer plusieurs jours dans l'oraison sur une même matière ; et ce moyen, très-aisé et très-utile, consiste à descendre dans le détail des choses sur lesquelles on médite. Il ne suffit pas, disent les maîtres de la vie spirituelle, de former dans l'oraison un désir vague, et une résolution générale de servir

Dieu, de faire du progrès dans la vertu, et de se rendre parfait ; il faut de plus venir au détail de ce que nous savons pouvoir plaire davantage à Dieu : il ne suffit pas encore de concevoir un désir général de quelque vertu particulière, comme de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, ou de la mortification. Car cette sorte de désir général, ou plutôt de velléité, se forme même dans le cœur des plus vicieux ; parce que la vertu étant quelque chose de beau et d'honnête, et étant de plus très-utile, tant pour cette vie que pour l'autre, il est facile de l'aimer, et de la désirer ainsi en général. Mais ce n'est pas assez : il faut outre cela que dans la même vertu que nous désirons, nous venions encore au détail des circonstances particulières qui peuvent y avoir rapport. Si nous nous proposons, par exemple, d'acquérir une parfaite conformité à la volonté de Dieu, il faut se remettre devant les yeux les différens états dans lesquels on peut se trouver, et envisager la maladie et la santé, le temps de la tentation et celui de la consolation, la mort et la vie, avec une entière résignation à la volonté divine. Si nous avons dessein de devenir humbles, il faut de même entrer dans le détail des choses, en nous représentant celles dans lesquelles nous pourrions avoir occasion d'exercer l'humilité ; et ainsi de toutes les autres vertus. Car ce sont les faits particuliers qui touchent le plus : c'est en cela que consiste ce qu'il y a de difficile dans la vertu;

et c'est par là qu'elle s'éprouve, et qu'elle s'acquiert. La méthode que nous y devons observer, est de poser d'abord des exemples des choses aisées, pour en imaginer ensuite d'autres plus difficiles, en ajouter après de plus fâcheuses, quand il nous semble que nous nous sommes mis au-dessus de celles-là, et ainsi nous élever toujours peu à peu, en ne cessant de former des actes sur les unes et sur les autres, comme si elles étoient présentes, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien qui s'oppose à notre dessein, que nous ayons fait tête à tout, et qu'enfin nous soyons demeurés maîtres du champ. Que s'il y a alors quelques occasions présentes, c'est sur celles-là que nous devons premièrement nous exercer, en nous excitant à les supporter patiemment, et à en faire notre profit. Un serviteur de Dieu ajoutoit à cela, que l'on devoit chaque jour dans l'oraison se proposer quelque chose à faire ce jour-là même; tant il est vrai que l'on ne sauroit jamais trop descendre dans le détail de ce qui concerne notre perfection.

C'est là sans doute une des choses les plus utiles auxquelles nous puissions nous exercer dans l'oraison: car l'oraison, comme nous l'avons dit, doit être pratique, c'est-à-dire, qu'elle doit toujours tendre à la pratique de la vertu à laquelle nous aspirons, et à l'applanissement des difficultés qui s'y rencontrent; et pour cet effet, il est bon de s'essayer, et de s'exercer premièrement de cette sorte, comme des soldats à qui l'on fait faire

l'exercice

l'exercice durant la paix, afin de les rendre plus propres aux occasions de la guerre. Aussi Cassien (1) nous recommande particulièrement cette méthode; et c'est même un sentiment de Plutarque et de Sénèque (2) qu'il n'y a que les âmes foibles qui ne comprennent pas combien les maux et les déplaisirs de la vie s'adoucissent, en les repassant souvent par avance dans l'esprit. Il est d'une extrême utilité, disent-ils, d'arrêter souvent sa pensée sur la considération des choses fâcheuses; car de même qu'un homme qui ne s'occupe l'esprit que de celles qui peuvent lui plaire, contracte par-là une certaine mollesse, qui fait que craignant la peine et le travail, il perd courage à la moindre occasion qui se présente : de même celui qui s'accoutumera à se figurer des maladies, des exils, des prisons, et toutes les autres adversités qui peuvent arriver dans la vie, en sera beaucoup mieux préparé à les recevoir, quand elles viendront, et trouvera que toutes ces sortes de choses donnent beaucoup plus de peur au commencement, qu'elles ne peuvent faire de mal à la fin. Les traits que l'on voit venir de loin, dit saint Grégoire, blessent moins que les autres (3); le mal est déjà à moitié passé, quand on l'a prévu; et les ennemis qui nous surprennent, nous

---

(1) *Cassian. coll.* 19. *c.* 19.

(2) *Plut. ad Apoll. Senec. libro de cons. ad Heb. c.* 5.

(3) Minùs enim jacula feriunt, quæ prævidentur. *Greg. Hom.* 35. *sup. Evang.*

épouvantent bien plus que ceux que nous attendons de pied ferme.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace (1) une chose qui vient parfaitement bien à notre sujet. Il étoit malade, et le médecin lui ayant dit qu'il falloit qu'il évitât de se chagriner l'esprit, et de s'occuper de pensées fâcheuses, cela lui donna occasion de commencer à songer en lui-même quel accident pourroit être capable de l'affliger, et de troubler la paix et la tranquillité de son âme. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs choses, il trouva que comme ce qui lui tenoit le plus au cœur, étoit la conservation de la Compagnie qu'il venoit d'établir; ce qui pourroit lui faire aussi le plus de peine, ce seroit qu'elle vînt à se dissiper. Il passa ensuite à examiner combien cette affliction lui dureroit, en cas que cela arrivât, et il lui sembla que pourvu qu'il n'y eût point de sa faute, il ne lui faudroit qu'un quart d'heure de recueillement et d'oraison, pour être quitte de tout le trouble que cela lui auroit donné, et pour se retrouver dans la même tranquillité et dans la même joie d'esprit qu'auparavant. Il ajoutoit encore, qu'il conserveroit cette tranquillité et cette joie, quand même la Compagnie viendroit à se dissoudre comme le sel dans l'eau. Et voilà une espèce d'oraison très-sainte et très-profitable.

Quelqu'un de vous est-il affligé ? dit l'apôtre saint Jacques, *qu'il ait recours à*

(1) *In vita S. Ignat. lib. 5, c. 1.*

l'oraison (1). C'est là qu'on trouve la consolation et le remède à tous ses maux ; et c'est ainsi qu'en usoit le Prophète royal, lorsqu'il se sentoit pressé de quelque déplaisir: *Mon âme*, dit-il, *refusoit de se consoler ; je me suis souvenu de Dieu, et je me suis réjoui en lui* (2). C'est la volonté du Seigneur ; c'est lui qui l'ordonne ainsi : il suffit, puisque je ne dois point avoir d'autre volonté ni d'autre satisfaction que la sienne. Mais si l'oraison, lorsque les afflictions sont arrivées, est un remède souverain et efficace, pour nous aider à les supporter comme il faut, et à en faire notre profit, elle est aussi un préservatif admirable, pour nous les rendre plus douces, lorsqu'elles arriveront. Saint Chrysostome dit (3), qu'une des causes principales pour lesquelles Job demeura si ferme, et si patient dans ses adversités et dans ses souffrances, c'est qu'il s'y étoit préparé de la manière que nous venons de dire, en se les représentant souvent à l'esprit, et en formant des actes là-dessus, comme sur des choses qui pouvoient lui arriver, suivant que lui-même nous l'apprend par ces paroles: *La peur que j'avois est devenue véritable, et ce que je craignois, est arrivé* (4). Mais si vous ne vous êtes bien

(1) Tristatur aliquis vestrûm ? oret. *Jac.* 5. 13.

(2) Renuit consolari anima mea : memor fui Dei, et delectatus sum. *Ps.* 76. 3.

(3) *Chrysost. Hom. de avaritia.*

(4) Quia timor quem timebam, evenit mihi; et quod verebar, accidit. *Job.* 3. 25.

précautionné, et si la seule imagination des choses fâcheuses vous blesse, que feront les choses mêmes? Si dans l'oraison, et loin de l'occasion, vous ne vous sentez point assez de courage et de force pour embrasser quelque fonction basse et pénible, et pour endurer quelque mépris, que sera-ce lorsque vous serez hors de l'oraison, et que privé du secours qu'apportent les réflexions qu'on y fait sur l'exemple de Jésus-Christ, vous vous trouverez parmi les embarras et les difficultés de l'occasion et de l'action? S'il se pouvoit faire qu'ayant eu une extrême ferveur à ce sujet dans votre oraison, vous vous démentissiez ensuite dans l'occasion; que sera-ce, si vous ne vous êtes point préparé, et que dans l'oraison même vous n'ayez point eu cette ferveur? Si celui qui forme de saintes résolutions, dit Thomas à Kempis (1), ne laisse pas de tomber; que fera celui qui n'en forme jamais, ou qui n'en forme que foiblement?

Nous venons de fournir une ample matière de pouvoir persévérer long-temps dans l'oraison sur un même sujet, et sur un même acte de vertu; car les cas particuliers qui peuvent arriver, sont sans nombre, et il y a bien à travailler avant que d'être parvenu à faire tête à tout. Mais quand vous en serez venu au point de vous sentir, ce semble, assez de courage et de force pour suffire à tout, et pour supporter tout avec

---

(1) *De Imit. Christi, lib.* 1. *c.* 19.

joie, ne pensez pas pour cela que ce soit déjà fait; il s'en faut beaucoup: il y a bien de la différence entre dire et faire, et bien plus de peine à exécuter, qu'à résoudre; car dans l'action, l'objet est présent, et agit par lui-même, au lieu que dans le dessein, il n'a de forces que celles qu'il emprunte de notre imagination. De là vient que souvent dans l'oraison, nous avons tant de ferveur et tant de zèle, qu'il nous semble que rien ne soit capable de nous ébranler; cependant, quand l'occasion se présente, et qu'il est question d'en venir aux effets, nous éprouvons, à notre honte, que nous sommes très-éloignés de ce que nous avions présumé de nous. C'est pourquoi il ne suffit pas que vous sentiez en vous de bons désirs; mais vous devez tâcher que ces désirs deviennent si efficaces, qu'ils aillent jusqu'à l'action: car l'action est la véritable épreuve de la vertu. Et si vous voyez que vos actions ne répondent pas aux résolutions que vous aviez formées, mais qu'au contraire, dans l'occasion, vous vous trouviez différent de ce qu'il vous sembloit que vous étiez dans l'oraison, entrez dans une extrême confusion de ce que vous n'avez que de simples désirs pour le bien, ou pour mieux dire, que ce ne sont pas de véritables désirs, mais des imaginations vaines et vagues, puisque la moindre occasion vous trouble, vous déconcerte et vous fait reculer en arrière. Imitez le forgeron, qui lorsque sa besogne ne lui a pas réussi la première fois, la remet au feu pour

la raccommoder, et lui redonner une meilleure forme. Remettez au feu de l'oraison, ces désirs, qui ne sont encore qu'imparfaits: tâchez de les rendre efficaces, et ne cessez point, que vos actions n'y soient conformes, et qu'il n'y ait plus rien qui puisse vous faire chanceler.

Mais lors même que vous aurez tant gagné sur vous, qu'il vous semblera que dans l'occasion vous vous comportez comme vous devez, ne vous persuadez pas qu'il ne vous reste plus rien à faire : car dans l'action même, il y a plusieurs degrés pour arriver à la perfection de la vertu. Premièrement, il faut vous exercer à supporter toutes choses avec patience. Souffrez avec patience, si vous ne pouvez souffrir avec joie, dit un saint homme. Voilà le premier degré de la vertu: vous aurez quelque temps bien à faire pour y parvenir; et quand vous y serez parvenu, vous aurez encore beaucoup à aller pour arriver à la perfection. Car, comme disent très-bien les philosophes, la véritable marque que l'on a acquis la perfection de la vertu, est d'en faire les actions promptement, facilement et agréablement. Regardez donc si vous pratiquez l'humilité, la pauvreté d'esprit, la patience et les autres vertus, avec promptitude, avec facilité et avec plaisir; et par là vous connoîtrez si vous possédez véritablement la vertu. Voyez, suivant la règle que l'Evangile et saint Ignace (1) nous prescrivent pour nous exa-

(1) *C. 4. exam. §. 44. et Reg. 11. summ.*

miner, si le mépris et l'opprobre vous donnent autant de joie, que les louanges et les honneurs en donnent aux gens du monde; si dans la privation de toutes les commodités de la vie, vous êtes aussi satisfait que l'avare parmi ses richesses, et dans l'abondance de toutes choses; si les mortifications et les souffrances vous sont aussi agréables, que le repos et les plaisirs le sont aux enfans du siècle. Que s'il faut que dans chaque vertu nous tâchions d'arriver de cette sorte au comble de la perfection, nous aurons de quoi nous exercer suffisamment toute notre vie, puisque dans une seule vertu, il y a de quoi nous occuper plusieurs jours, peut-être même plusieurs années.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut méditer à loisir sur les mystères : et de quelques moyens qui peuvent nous y aider.

Il est aussi très-important de bien approfondir les choses dans la méditation que l'on fait sur les mystères, et de ne passer pas légèrement par-dessus; car il nous sera d'une plus grande utilité d'en examiner attentivement un seul, que d'en considérer superficiellement plusieurs. C'est pour cela que saint Ignace, dans le livre des exercices spirituels, fait tant de cas des répétitions, qu'il

veut qu'au bout de chaque exercice on répète cet exercice une et deux fois : *Car celui qui cherche trouve, et la porte sera ouverte à celui qui heurte* (1). La persévérance vient à bout de tout. Il fallut que Moïse frappât deux fois le rocher (2), pour en faire sortir de l'eau; et Jésus-Christ lui-même ne guérit pas tout d'un coup l'aveugle de l'Evangile. Il lui frotte premièrement les yeux avec de la salive, lui demande s'il voit quelque chose; et cet homme, qui ne pouvoit pas encore bien discerner les objets, lui ayant répondu : *Je vois marcher des hommes qui me paroissent comme des arbres* (3), le Sauveur du monde lui met une seconde fois la main sur les yeux, et achève de le guérir tout-à-fait. Voilà ce qui arrive d'ordinaire dans l'oraison : à force de repasser plusieurs fois sur une matière, et de persévérer, on y découvre des choses dont on ne s'étoit pas aperçu auparavant. C'est à peu près comme lorsque l'on entre dans un lieu obscur : d'abord on n'y voit rien ; mais si on y demeure quelque temps, on vient peu à peu à distinguer les objets. Il faut donc insister longtemps sur la considération des matières, et ne point cesser, que nous ne nous sentions bien désabusés des erreurs du siècle, bien éclaircis des vérités importantes, et bien confirmés dans nos bonnes résolutions. Car

(1) Quia qui quærit, invenit, et pulsanti aperietur. *Math.* 7. 8.
(2) *Numer.* 20. 11.
(3) Video homines velut arbores ambulantes. *Mar.* 8. 24.

c'est là, comme nous l'avons déjà dit, un des plus grands fruits que nous devons recueillir de l'oraison, et à quoi il faut principalement nous attacher.

Maintenant pour venir aux moyens qui peuvent nous aider à faire de longues et de salutaires réflexions sur les mystères, je dis que lorsqu'il plaît à Dieu de départir ses lumières à une âme, et de lui ouvrir les yeux, elle trouve tant de choses à considérer et tant de choses sur quoi s'arrêter, qu'elle peut dire avec le Psalmiste : *Dessillez-moi les yeux, et je considérerai les merveilles de votre loi* (1). *Je me réjouirai dans la considération de vos promesses, comme celui qui*, après une victoire gagnée, *trouve quantité de riches dépouilles* (2). Saint Augustin et saint François passoient les jours et les nuits à répéter ces paroles : Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis je ? que je vous connoisse, et que je me connoisse : vous êtes mon Dieu, et vous m'êtes toutes choses (3). Cette espèce d'oraison est très-conforme à celle qu'Isaie dit (4), que les bienheureux font dans le ciel, où ravis dans la contemplation de la majesté divine, ils chantent incessamment: Saint, saint, saint. L'Apocalypse nous apprend la même chose de ces

(1) Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tuâ. *Ps.* 118. 18.

(2) Lætabor ego super eloquia tua, sicut qui invenit spolia multa. *Ibid.* 162.

(3) Noverim te, et noverim me : Deus meus, et omnia. *Aug.*

(4) *Isa.* 6. 3.

animaux mystérieux qui étoient devant le trône de Dieu : *Et ils ne cessoient*, dit saint Jean, *de répéter jour et nuit : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu tout-puissant, qui étoit de toute éternité, qui est, et qui sera éternellement* (1).

Mais pour parvenir à cela, il est nécessaire que nous fassions de notre côté ce que nous devons, en nous accoutumant à réfléchir à loisir sur les mystères, et que nous nous exercions souvent à en approfondir les circonstances. Gerson dit (2) qu'il n'y a point de meilleur moyen pour réussir dans cette sorte d'oraison, que la pratique continuelle : et que ce n'est point une chose qui s'enseigne par la force et par la netteté du raisonnement, ni qui s'apprenne, ou à entendre parler, ou à lire plusieurs traités de l'oraison : mais que pour s'y instruire, il faut mettre la main à l'œuvre, et s'y exercer long-temps. Quand une mère veut apprendre à son fils à marcher, elle ne lui tient point de longs discours, pour lui donner à entendre ce qu'il faut qu'il fasse ; mais elle le met dans l'exercice même, elle lui fait former des pas, et de cette sorte il apprend facilement à marcher en peu de temps. C'est là le moyen dont nous devons nous servir pour acquérir la science de l'oraison : car, quoiqu'il soit vrai que ce soit un don surnaturel,

(1) Et requiem non habebant die ac nocte, dicentia : Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est. *Apoc.* 4. 8.

(2) *Gers.* 3. *part. alphab.* 76. *litt.* *D.* *et alph.* 77. *litt.* 7.

et que par conséquent nous ne puissions l'avoir, si elle ne nous vient de la main libérale de Dieu, *Parce que c'est le Seigneur qui donne la sagesse, et que la prudence et la science sortent de sa bouche* (1); il est vrai cependant que Dieu veut que nous nous y exercions de la même façon, que si de nous-mêmes nous pouvions l'acquérir. Il est cette sagesse éternelle, qui *embrasse tout fortement d'une extrémité à l'autre, et qui dispose doucement toutes choses* (2). C'est pourquoi il agit dans l'ordre de la grâce de même que dans l'ordre de la nature : et comme il a voulu que toutes les sciences humaines et tous les arts s'apprissent par l'exercice, aussi veut-il que nous apprenions de la même manière la science divine de l'oraison. Ce n'est que faute de s'y exercer, dit Gerson, qu'il y a aujourd'hui si peu de contemplatifs. Anciennement les monastères en étoient remplis : maintenant à peine y trouvera-t-on un homme qui s'adonne à l'oraison; et la chose est venue à un point, que si on y parle de contemplation, il semble qu'on parle d'un être de raison, ou d'une abstraction métaphysique, que l'on ne sauroit comprendre. Cette différence procède, dit-il, de ce qu'on ne suit plus la méthode des anciens solitaires, qui s'exerçoient continuellement à l'oraison, et qui avoient soin

(1) Quia Dominus dat sapientiam, et ex ore ejus prudentia, et scientia. *Prov.* 2. 6.

(2) Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* 8. 1.

d'y exercer de la même sorte tous ceux qu'ils recevoient dans les monastères, comme nous le voyons dans la règle de saint Pacôme, et de quelques autres anciens fondateurs d'ordre. C'est pourquoi il conseille que dans toutes les maisons religieuses, il y ait toujours des hommes de doctrine et de piété, qui soient expérimentés dans l'exercice de l'oraison, et qui aient soin d'y former de bonne heure les novices par une pratique assidue. Et saint Ignace a suivi si ponctuellement ce conseil, que dans ses constitutions (1), non-seulement il ordonne qu'en chaque maison de noviciat il y ait quelqu'un qui soit préposé pour instruire les novices aux exercices de la prière; mais il veut de plus, que dans tous les colléges et dans toutes les autres maisons de la Compagnie, il y ait un préfet pour le spirituel, qui ait l'œil sur ce qui regarde la pratique de l'oraison, et qui examine comment chacun s'y comporte.

Ce qui peut nous aider encore beaucoup à persévérer long-temps dans l'exercice de l'oraison, c'est d'avoir un ardent amour pour Dieu, et une extrême affection pour les choses spirituelles : *Parce que j'aime votre loi, Seigneur*, dit le Prophète royal, *elle est le sujet de ma méditation tout le long du jour* (2). *Et je méditois*, dit-il ailleurs, *sur ces commandemens que j'aime* (3). En effet,

---

(1) 3. *part. Const. c.* 1. §. 12. *et* 4. *part. c.* 10. §. 7.
(2) Quoniam dilexi legem tuam, Domine : totâ die meditatio mea est. *Ps.* 118. 97.
(3) Et meditabar in mandatis tuis ; quæ dilexi. *Ibid.* 47.

si nous aimions extrêmement Dieu, nous passerions volontiers les jours et les nuits à penser à lui, et nous ne manquerions jamais de matière. Une mère, qui chérit tendrement son fils, n'a pas besoin qu'on la fasse souvenir de lui, ni qu'on l'excite à y penser; elle y songe assez d'elle-même; et pour peu qu'on lui en parle, son cœur s'attendrit, et les larmes lui viennent aux yeux. Une femme veuve qui aura aimé passionnément son mari, ne pourra en entendre parler, sans donner de même des soupirs et des pleurs à sa mémoire. Que si l'amour naturel a tant de pouvoir; que dis-je, l'amour naturel? si l'amour déréglé d'un homme perdu a quelquefois tant de force, qu'il le transporte comme hors de lui-même, et fait qu'il ne sauroit presque penser à autre chose qu'à l'objet de sa passion criminelle; quel effet ne devra point faire en nous l'amour surnaturel de la bonté et de la beauté infinie de Dieu, puisque la grâce est incomparablement plus puissante que la nature, et que le crime? Si Dieu étoit tout notre bien et tout notre trésor, notre cœur se porteroit incessamment vers lui; *Car où est votre trésor, là est aussi votre cœur* (1). Chacun pense volontiers à ce qu'il aime et à ce qui est le plus selon son goût; et c'est pour cela que la sainte Ecriture dit: *Goûtez, et voyez que le Seigneur est doux* (2).

(1) Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. *Matth.* 6. 21.

(2) Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus. *Ps.* 33. 9.

Il faut goûter Dieu avant que de le voir: c'est-à-dire, il faut l'aimer, pour penser à lui; et plus on y pense, plus on l'aime: car l'amour, suivant ce que dit saint Thomas (1), s'augmente par la contemplation; et comme il en est le principe, il en est aussi la fin. De là vient que lorsque l'on aime Dieu, on se porte aisément à penser à lui, et à le contempler, et que plus on y pense et on le contemple, plus on l'aime; parce que ce qui est bon nous excitant à l'aimer, plus nous le voyons, plus nous l'aimons, comme aussi plus nous l'aimons, plus nous recevons de joie et de satisfaction de le voir, et d'y penser.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il est toujours en notre pouvoir de faire une bonne oraison, et d'en recueillir du fruit.

L'ORAISON sublime et extraordinaire dont nous avons parlé plus haut, est véritablement un don très-particulier que Dieu ne fait qu'à peu de personnes; quant à l'oraison mentale ordinaire, dont nous parlons à présent, il ne la refuse à personne. Ainsi ceux qui ne pouvant pas parvenir à cette espèce d'oraison et de contemplation élevée, s'imaginent qu'ils ne peuvent pas vaquer à l'orai-

(1) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 180. *art.* 7. *ad* 1.

son, et qu'ils n'y sont pas propres, s'abusent extrêmement; puisque l'oraison ordinaire ne laisse pas d'être très-sainte et très-utile, qu'elle suffit pour nous rendre parfaits, et que si Dieu veut nous favoriser de l'autre, celle-ci y est une très-bonne disposition. Maintenant nous allons faire voir clairement, qu'avec la grâce de Dieu, il est toujours en notre pouvoir de nous bien acquitter de cette dernière sorte d'oraison, et d'en tirer un grand fruit pour notre salut; et cela doit être sans doute d'une extrême consolation pour nous.

Cette proposition n'est qu'une induction de ce que nous avons déjà dit dans les chapitres précédens; et elle peut se prouver en deux façons. Premièrement, parce que la forme d'oraison que saint Ignace nous enseigne, ne consistant point à avoir certaines douceurs et certaines consolations sensibles, mais seulement à exercer les trois puissances de notre âme; d'abord, en repassant dans notre mémoire le point ou le mystère sur lequel nous voulons faire oraison; ensuite en réfléchissant et en méditant avec l'entendement sur les choses qui peuvent le plus contribuer à remuer les affections en nous; enfin, en produisant des actes de la volonté; cet exercice dépend toujours de nous, en quelque état de sécheresse et d'aridité que nous puissions nous trouver. Car quelque grande que cette sécheresse puisse être, il est toujours en mon pouvoir de produire un acte d'horreur et de douleur de mes

péchés, un acte d'amour de Dieu, un acte de patience, et un acte d'humilité, qui aille à me faire désirer d'être méprisé du monde, afin de mieux imiter Jésus-Christ, qui a bien voulu pour l'amour de moi être l'opprobre des hommes.

Il faut au reste tenir pour constant, et se bien souvenir que le mérite et le fruit de l'oraison, de même que le mérite et le fruit de ces sortes d'actes ne consistent point à les faire avec une douceur et une consolation sensible, ni à être extrêmement touché de ce que l'on fait : car c'est en quoi s'abusent plusieurs personnes qui s'affligent, et qui s'imaginent qu'ils ne font rien dans l'oraison, parce qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes autant de douleur qu'ils voudroient de leurs péchés, ni autant d'ardeur pour la vertu qu'ils souhaiteroient d'en avoir. Ces sortes de sentimens sont des productions de l'appétit sensitif : la volonté est une puissance spirituelle, qui n'en dépend point; ainsi il n'est pas nécessaire que l'on sente les choses de cette sorte : il suffit qu'on les veuille avec une volonté ferme et déterminée. C'est pourquoi les théologiens et les saints parlant de la contrition et de la douleur des péchés, consolent en cette façon les pénitens, qui venant à faire réflexion sur l'énormité d'un péché mortel, s'affligent, parce qu'ils ne peuvent pas fondre en larmes, et que leur cœur ne leur fend pas de douleur, comme ils souhaiteroient. La véritable contrition, disent-ils, et la douleur

des péchés n'est pas dans l'appétit sensitif; elle est dans la seule volonté. Ayez regret d'avoir péché, parce que c'est avoir offensé Dieu, qui mérite d'être aimé par-dessus toutes choses; et ce sera là une véritable contrition. Quant à ces autres sentimens qui naissent de la partie sensitive, lorsqu'il plaira à Dieu de vous les envoyer, recevez-les avec action de grâces; mais ne vous affligez pas lorsque vous ne les aurez point : car il ne vous les demande pas, et il ne veut de vous que ce qui est en votre pouvoir. Ces sortes de sentimens que vous voudriez avoir, ne sont autre chose qu'une certaine douceur et une certaine consolation sensible qui ne dépend pas de vous; c'est pourquoi il ne vous les demande point : mais ce qu'il exige de vous, et ce qui est entièrement en votre disposition, sans dépendre aucunement des mouvemens de l'appétit sensitif, c'est une douleur qui parte d'une volonté déterminée de ne l'offenser jamais. Il en est de même dans les actes d'amour de Dieu. Aimez Dieu par-dessus toutes choses avec une ferme volonté; c'est là le solide et le véritable amour d'estime qu'il vous demande. L'autre espèce d'amour, est un amour de tendresse qui ne dépend pas de nous. On en peut dire autant à l'égard des actes de toutes les autres vertus, et à l'égard de toutes les bonnes résolutions que nous formons.

La vérité de ce que nous venons de dire peut aisément se connoître par la raison des contraires : car si, par exemple, on consent

volontairement à un péché mortel, il est certain que, quoiqu'on ne sente alors aucun autre mouvement en soi, et que l'on n'y ait aucun plaisir, on ne laisse pas de pécher mortellement, et de mériter la damnation éternelle. Par conséquent donc, si on veut effectivement le bien, quoique d'ailleurs on ne sente aucune douceur en concevant cette volonté, on ne laissera pas de plaire à Dieu, et de mériter le ciel, vu principalement que Dieu est toujours bien plus prêt à récompenser qu'à punir. Je dis même davantage; je dis que ces sortes d'actes qui se font avec une extrême sécheresse et sans y avoir aucun plaisir, ni aucune consolation sensible, sont plus méritoires et plus agréables à Dieu que les autres; parce qu'ils sont plus purs, plus forts et plus durables, et qu'on met plus du sien à les former, que quand on est emporté par la ferveur de la dévotion. Aussi marquent-ils une vertu bien plus solide, et une volonté bien plus ferme dans le service de Dieu; puisque, si on les produit sans le secours des consolations spirituelles, que ne feroit-on point avec leur assistance? Ceux qui ne produisent aucun acte qu'avec ces sortes de douceurs sensibles, sont, dit le Père Avila, comme des enfans qu'il faut porter entre les bras; mais les autres marchent d'eux-mêmes, comme étant déjà assez grands et ayant assez de force; et Blosius dit (1) que ceux-ci ressemblent à ceux qui

(1) *In Monit. spir. c.* 3.

servent un prince à leurs dépens. Or il importe extrêmement de s'accoutumer à ces sortes de sécheresses dans l'oraison : car elles y sont fréquentes, et les douceurs sensibles y sont rares ; et de même que les galères se servent de rames, quand le vent leur manque, de même, quand le vent favorable des consolations divines vient à nous manquer dans l'oraison, il faut nous servir des puissances de notre âme, aidées du secours du Saint-Esprit, et continuer toujours notre navigation, quoique ce secours soit alors moins abondant et moins sensible que de coutume.

Nous pouvons, en second lieu, prouver encore d'une autre sorte ce que nous avons avancé dès le commencement de ce chapitre ; et voici de quelle façon je l'établis. L'oraison, comme nous l'avons dit ailleurs, n'est pas la fin que nous nous proposons dans la vie spirituelle : ce n'est qu'un moyen dont nous nous servons, pour faire du progrès dans la vertu ; pour obtenir la victoire sur nos passions et sur nos mauvaises inclinations ; et afin qu'après avoir surmonté tous les obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu, et après nous être applani le chemin qui y conduit, nous nous unissions inséparablement à lui. Lorsque saint Paul eut les yeux de l'âme entièrement dessillés, et par la lumière du ciel qui le frappa, et par la voix divine qui lui dit : *Je suis Jésus, celui que vous persécutez* (1) ; combien fut-il

(1) Ego sum Jesus, quem tu persequeris. *Act.* 9. 5.

changé tout d'un coup, et avec quelle promptitude et quelle soumission s'abandonna-t-il dès lors à la volonté de Dieu ! *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1) ? Voilà le fruit de la bonne oraison ; voilà l'effet qu'elle doit produire en nous. Nous avons dit aussi qu'il ne faut pas se contenter de ne former que des résolutions générales ; mais qu'il faut venir au détail de ce qui nous est le plus nécessaire, et nous préparer soigneusement à bien recevoir toutes les occasions qui peuvent s'offrir durant la journée, et agir en toutes choses avec édification. Je dis, pour appliquer ceci à notre sujet, que dans l'oraison il est toujours en notre pouvoir de nous attacher à ce qui nous est le plus nécessaire. Que l'on s'attache l'un à l'humilité, l'autre à la patience, l'autre à l'obéissance, l'autre à l'esprit de mortification et de résignation ; et qu'on tâche de sortir de l'oraison, plus humble, plus patient, plus obéissant, et avec plus de désir de se mortifier et de se conformer entièrement à la volonté de Dieu. Sur-tout que l'on essaie d'y obtenir de soi, de vivre ce jour-là dans une extrême innocence, et avec une très-grande édification du prochain, chacun selon sa situation et son emploi ; et de cette sorte on aura fait une meilleure oraison que si l'on eût versé beaucoup de larmes, et que l'on eût reçu de grandes consolations.

Cela étant, il ne faut pas se tourmenter

(1) Domine, quid me vis facere ? *Act.* 9. 6.

de ce qu'on n'abonde pas en réflexions, ni de ce qu'on n'a pas de grands épanchemens de tendresse et de grands sentimens de dévotion ; car l'oraison ne consiste pas en cela, mais seulement dans le fruit que l'on en tire: il ne faut pas non plus se mettre en peine des distractions et des pensées dont on a coutume d'être inquiété dans l'oraison, et dont tout le monde se plaint ordinairement. Seulement, quand vous y prenez garde, et que vous revenez à vous, tâchez de vous saisir de ce qui vous est le plus nécessaire ; c'est-à-dire, tâchez de recueillir alors le fruit que vous prétendiez tirer de votre oraison, et par là vous réparerez le temps perdu, et vous vous vengerez du démon, qui n'a essayé de vous distraire par des pensées extravagantes, ou hors de saison, que pour vous rendre votre méditation inutile. De même qu'un voyageur qui s'est endormi en chemin, et qui est demeuré bien loin derrière ses compagnons, se presse pour les ratrapper quand il vient à se réveiller, et fait en un quart d'heure le chemin qu'il eût dû faire en une heure, s'il ne se fût point endormi : de même lorsque vous revenez de votre distraction, il faut employer si bien le dernier quart d'heure qui vous reste, que vous fassiez dans ce peu de temps tout ce que vous auriez dû faire en une heure, si vous eussiez été extrêmement attentif. Entrez en compte avec vous-même ; demandez-vous quel étoit le fruit que vous aviez dessein de tirer de l'oraison ; voyez si c'est

ou une profonde humilité, ou une extrême indifférence pour toutes les choses du monde, ou une entière résignation à la volonté de Dieu ; et efforcez-vous de remporter ce fruit-là de votre oraison, malgré toutes les distractions que le démon vous a pu faire survenir. Que si véritablement vous trouvez que le temps de votre oraison s'est écoulé, sans que vous en ayez tiré le fruit que vous désiriez, il faut que dans l'examen de l'oraison, dont nous parlerons ensuite, vous fassiez ce que nous venons de dire : et ainsi vous suppléerez aux fautes que vous aurez faites dans l'oraison, et vous en recueillerez toujours du fruit.

CHAPITRE XIX.

De quelques autres moyens de bien faire l'oraison mentale.

Il y a encore d'autres moyens de vaquer à l'oraison mentale, qui sont d'une pratique très-aisée, et par là on peut voir qu'il est toujours en notre pouvoir de la bien faire, que tout le monde y est propre, et qu'il n'y a personne qui ne puisse y réussir.

En premier lieu, c'est un très-bon conseil que celui que nous donnent à ce sujet quelques maîtres de la vie spirituelle. Ils disent qu'il ne faut point s'amuser à trop de rafinemens dans l'oraison : mais qu'il faut

faire comme de bons marchands, qui ne songent qu'à l'état de leurs affaires, et au moyen de pouvoir les rendre tous les jours meilleures. C'est ainsi qu'un véritable serviteur de Dieu doit s'appliquer simplement à examiner comment va l'affaire de son avancement et de son salut : car c'est là proprement la seule que nous ayons, et nous ne sommes dans le monde que pour travailler à la bien faire. Que le religieux entre donc en compte avec lui-même, qu'il se demande : Comment va l'affaire de mon avancement et de mon salut ? Quelle vertu ai-je acquise depuis dix, vingt, trente et quarante ans que je suis dans la religion ? Quel progrès y ai-je fait dans l'humilité, dans l'obéissance et dans la mortification volontaire de mes sens ? Je veux voir quel compte je pourrai rendre à Dieu, de tant de moyens que j'ai eus dans la religion, d'augmenter le fonds qu'il m'a donné, et de faire profiter le talent qu'il m'a confié. Que si j'ai mal employé le temps jusqu'ici, et que je n'aie pas su m'en prévaloir, je veux réparer les fautes et les négligences du passé par une extrême exactitude à l'avenir, et vivre tout autrement que je n'ai fait. Chacun peut de même s'attacher nûment et simplement à considérer s'il s'acquitte bien des devoirs de sa profession, et ce qu'il doit faire, pour y vivre selon Dieu, pour manier ses affaires en homme de bien, pour gouverner sa maison de telle sorte que tout le monde y serve Dieu avec fidélité, et pour supporter chrétiennement tout ce qu'il

y a de fâcheux dans sa condition et dans son emploi. Pour peu que l'on veuille s'appliquer à réfléchir là-dessus, on y trouvera assez de sujet de méditer et de pleurer, et assez de choses à réformer; et ce sera là une manière de prier très-utile et très-excellente.

Gerson fait mention d'un serviteur de Dieu, qui avoit coutume de dire, que depuis quarante ans qu'il s'adonnoit à l'oraison avec tout le soin qui lui étoit possible, il n'avoit point trouvé de méthode plus courte et plus facile pour faire une bonne oraison, que de se présenter devant Dieu, comme un enfant, ou comme un homme accablé de misère, aveugle, nu, dépourvu de toutes choses, et abandonné de tout le monde. Le Prophète royal se servoit si fréquemment de cette sorte d'oraison, que les Psaumes ne sont remplis que d'endroits, où il s'appelle tantôt malade, tantôt orphelin, tantôt aveugle, et tantôt pauvre et mendiant : et plusieurs en pratiquant la même méthode, sont parvenus à exceller dans l'oraison. Pratiquez-la donc, et Dieu vous fera la grâce d'obtenir par-là ce que vous souhaitez. C'est une excellente manière de prier, dit Gerson (1), que celle dont se sert le pauvre; regardez avec quelle humilité, et avec quelle patience il demande et attend l'aumône à la porte du riche, et avec quel soin il va aux lieux où il sait qu'on la donne. Nous devons en user de cette sorte à l'égard de Dieu : et de même

(1) *Gerson, de mont. contempl.*

que

que quand le pauvre se présente devant le riche, il lui remontre sa misère avec soumission, et en attend le soulagement dans une contenance respectueuse; aussi lorsque nous nous présentons devant Dieu dans l'oraison nous devons lui remontrer nos besoins et notre misère, avec une profonde humilité, et en attendre avec respect le remède de sa libéralité et de sa bonté. *Comme les yeux de la servante sont continuellement attachés sur les mains de sa maîtresse*, lorsqu'elle en attend quelque récompense; *ainsi nos yeux doivent être continuellement attachés sur le Seigneur notre Dieu et notre maître, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous* (1).

C'est une histoire très-connue que celle de l'abbé Paphnuce (2), qui vivant dans le fond du désert, et entendant parler d'une fameuse courtisanne nommée Thaïs, qui étoit l'occasion funeste de la perte de plusieurs âmes, et la cause malheureuse de plusieurs querelles et de plusieurs meurtres, conçut le dessein de la convertir à Dieu, et de la remettre dans la bonne voie. Pour cet effet il s'habilla en séculier, l'alla trouver avec de l'argent; et lui ayant demandé à passer dans un lieu plus retiré que celui où elle l'avoit reçu, comme elle lui répondit qu'ils y étoient en sûreté, et qu'il

(1) Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ: ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri. *Ps.* 122. 2.

(2) *Villegas in extravag.*

n'y avoit que Dieu qui pût les voir, il prit de là occasion de lui remontrer le malheureux état où elle étoit, et lui toucha tellement le cœur, qu'il la convertit entièrement. L'histoire en est longue; mais, pour revenir à ce qui fait notre sujet, cette femme étant convertie, il l'emmena dans le désert, et l'enferma dans une cellule dont il scella lui-même la porte avec un sceau de plomb, et ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle on pût lui donner tous les jours un peu de pain et d'eau. Après cela il voulut se retirer; et comme elle lui demandoit quelle sorte d'oraison elle devoit faire à Dieu : Vous ne méritez pas, lui répondit le saint abbé, de proférer le nom de Dieu avec une bouche aussi impure que la vôtre; vous ferez donc votre oraison de cette manière. Vous vous mettrez à genoux; et regardant du côté de l'orient, vous répèterez plusieurs fois ces paroles : *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi* (1). Elle vécut trois ans de cette manière, sans oser jamais prononcer le nom de Dieu, et ne faisant autre chose que de se remettre continuellement devant les yeux la multitude et l'énormité de ses péchés, et en demander pardon à Dieu avec les paroles que le Saint lui avoit apprises. Au bout de trois ans, l'abbé Paphnuce alla voir saint Antoine, pour savoir de lui s'il croyoit que Dieu eût pardonné les péchés de cette femme. Le Saint ayant commandé à ses religieux de se mettre tous en prière

(1) Qui plasmasti me, miserere meî.

la nuit suivante, afin qu'il plût à Dieu de révéler à quelqu'un d'eux ce que Paphnuce avoit envie de savoir, il y en eut un nommé Paul, à qui cette grâce fut accordée. Il lui sembla qu'il voyoit dans le ciel un lit très-superbement paré, et gardé par quatre vierges. Surpris de voir une chose si merveilleuse et si riche, il songea en lui-même que cela ne pouvoit être réservé que pour son père spirituel le grand Antoine. Comme il s'entretenoit dans cette pensée, il entendit une voix qui lui dit : Ce lit-ci n'est point pour ton Père Antoine ; il est destiné pour Thaïs la pécheresse. Et quinze jours après il plut au Seigneur de l'appeler à lui, pour la faire jouir de la gloire qui l'attendoit, et du lit céleste qui lui étoit préparé. Contentez-vous de cette oraison ; croyez que vous ne méritez pas d'en faire une autre, et peut-être par là vous vous rendrez plus agréable à Dieu, que par toutes les autres formes d'oraison.

Dans un traité de la communion spirituelle écrit à la main, et composé par un chartreux, l'auteur raconte de saint Ignace et de ses compagnons, une chose qu'il assure avoir apprise d'une personne digne de foi. Il dit qu'un jour, sur le chemin de Barcelone, comme ils voyageoient à pied selon leur coutume, avec chacun leur sac sur leur dos, ils rencontrèrent un paysan, qui ayant compassion de les voir en cet état, les pressa si instamment de lui donner leurs hardes à porter, parce qu'il étoit fort et ro-

buste, qu'après l'avoir long-temps refusé, ils firent ce qu'il souhaitoit. Ils continuèrent leur chemin de cette sorte : et le bon homme, qui voyoit qu'aussitôt que les Pères arrivoient à l'hôtellerie, chacun d'eux tâchoit de trouver quelque coin pour se recueillir devant Dieu, en faisoit autant, et cherchoit aussi quelque endroit pour se mettre à genoux comme eux. Ils lui demandèrent un jour ce qu'il faisoit, lorsqu'il se retiroit de cette sorte : Je ne fais rien autre chose, répondit-il, si ce n'est que je dis : Seigneur, ces gens-ci sont des saints, et je suis leur bête de somme : ce qu'ils font, je veux le faire aussi; et voilà ce que j'offre alors à Dieu. L'auteur remarque que cet homme profita tellement, par le moyen de cet exercice continuel, qu'il vint à exceller dans l'oraison et dans la spiritualité. Or qui est celui qui ne pourra pas, s'il veut, faire tous les jours une oraison de cette nature?

J'ai connu un religieux très-ancien dans la Compagnie, et très-grand prédicateur, de qui toute l'oraison fut long-temps de dire : Seigneur, je ne suis qu'une bête, et je ne sais comment il faut faire l'oraison, enseignez-le-moi vous-même; et par ce moyen il fit de très-grands progrès, et se rendit très-parfait dans l'oraison, accomplissant ainsi en lui ce que dit le Prophète : *Je me suis fait devant vous comme une bête de charge, et j'ai toujours été avec vous* (1).

(1) Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. *Ps.* 72. 23.

Humiliez-vous donc de la même sorte ; faites-vous comme une bête devant Dieu ; vous serez toujours avec lui, et il sera toujours avec vous. L'humilité peut beaucoup auprès de Dieu, c'est un moyen très-propre pour obtenir beaucoup de choses de la majesté divine ; et les Saints font à ce sujet une remarque très-importante. Ils disent (1), que comme l'humilité est un moyen pour obtenir le don de l'oraison ; aussi l'oraison est un moyen pour acquérir et pour conserver l'humilité, et que l'on ne doit jamais sortir d'une bonne oraison, qu'avec une humilité très-profonde, et une extrême confusion de soi-même. Il s'ensuit de là, que quand on sort de l'oraison très-content de soi, et avec je ne sais quelle vaine complaisance, et je ne sais quelle secrette estime de soi-même, s'imaginant que l'on a déjà fait de grands progrès dans la spiritualité, et que l'on y devient très-habile ; on doit alors tenir son oraison pour suspecte. Que si vous dites donc que vous n'êtes pas capable de faire de grandes réflexions, ni de vous élever à de grandes contemplations, humiliez-vous, et tirez au moins ce fruit-là de votre oraison. C'est une chose qui dépend absolument de vous, sur laquelle vous n'avez nulle excuse à alléguer, et qui suffit pour rendre votre oraison parfaite.

C'est aussi un très-bon moyen d'oraison,

(1) *Greg. lib.* 2. *in Ezech. hom.* 17. *Chrysost. hom.* 4. *de Pœnit. tom.* 5.

que celui dont le Père Avila (1) conseille de se servir, lorsqu'on a des distractions et des dégoûts dans la prière. Jetez-vous, dit-il, aux pieds de Jésus-Christ, et dites-lui : Seigneur, en tant que ceci vient de ma faute, j'en ai une très-sensible douleur, et j'ai un extrême regret du sujet que j'en ai donné; mais en tant que c'est votre volonté, et que c'est un juste châtiment et de mes péchés passés et de mes négligences présentes, je l'accepte de tout mon cœur; et c'est avec joie que je reçois de votre main cette croix, cette sécheresse, cette distraction, cette mortification et cet abandonnement spirituel. Les actes de patience et d'humilité que vous formerez ainsi dans cette occasion, seront une espèce d'oraison très-parfaite, et qui plaira plus à Dieu, que celle que vous pouviez avoir dessein de faire.

On rapporte de saint François de Borgia, que quand il lui sembloit qu'il ne s'étoit pas bien acquitté de son oraison, il tâchoit de se mortifier ce jour-là plus que de coutume, et d'avoir une attention plus particulière à tout ce qu'il faisoit, pour suppléer ainsi aux fautes qu'il avoit commises dans l'oraison. Il conseilloit au reste à tous les religieux de la Compagnie, d'en user de même; et sans doute ce moyen est très-propre, non-seulement pour réparer ces sortes de fautes, mais pour parvenir aussi à faire une très-bonne oraison. Le saint abbé Nil dit que,

(1) *M. Avila, lib. 2. epist.*

comme lorsqu'il nous est arrivé de commettre quelque faute pendant la journée, il semble qu'aussitôt nous en recevions le châtiment de Dieu dans l'oraison, parce qu'alors il se retire de nous, et nous laisse dans une extrême sécheresse : de même, lorsque nous avons mortifié nos sens, et que nous nous sommes vaincus sur quelque chose, il nous en récompense aussitôt dans l'oraison, en nous communiquant ses grâces avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Quand vous supporterez patiemment, dit-il, quelque chose de dur et de fâcheux, vous en recevrez ensuite le fruit dans le temps de l'oraison (1).

Le même Saint nous enseigne au même endroit, un autre moyen très-propre pour bien nous disposer à l'oraison, et très-conforme à celui que nous venons de marquer. Si vous voulez, dit-il, faire l'oraison, ne faites aucune des choses qui sont contraires à l'oraison; et de cette sorte Dieu se communiquera à vous, et marchera avec vous (2).

Au reste, que tout le monde généralement se mette bien dans l'esprit, que le principal soin d'un véritable serviteur de Dieu, doit être de mortifier ses sens, de purifier son cœur, de se préserver de tout péché, et de s'entretenir toujours dans une ferme résolu-

(1) Quidquid durum et asperum patienter tolerabis, fructum laboris tempore orationis reperies.

(2) Si orare desideras, nihil facias eorum quæ orationi adversantur, ut tibi appropinquet Deus, et tecum ambulet. *Nil. de orat. c.* 17 *et* 26.

tion, de ne consentir jamais, pour quoi que ce soit, à offenser Dieu mortellement. C'est là ce qui doit être le fondement de l'oraison; et c'est là-dessus qu'il faut particulièrement insister en s'y affermissant par plusieurs actes de volonté; car il n'y a rien dont nous ayons plus de besoin, que de nous précautionner, et de nous fortifier continuellement contre la foiblesse et l'instabilité de notre nature. Mais ce fondement une fois posé, que chacun s'attache ensuite à acquérir telle sorte de vertu et de perfection qu'il voudra; et s'il ne plaît pas à Dieu de l'élever à un genre d'oraison plus sublime, qu'au lieu de s'en affliger et de s'en plaindre, il rende toujours d'égales actions de grâces à la bonté divine, puisque la sainteté n'est pas précisément attachée au don de l'oraison, mais qu'elle consiste seulement à faire la volonté de Dieu. *Craignez Dieu*, dit le Sage, *et observez ses commandemens, car c'est en cela que consiste tout l'homme* (1), c'est-à-dire, tout le devoir, toutes les obligations, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme.

Je veux finir par un moyen qui doit être d'une très-grande consolation pour tout le monde. Lorsque vous ne vous sentez pas dans l'oraison autant de ferveur que vous voudriez, et que vous tâchez en vain de parvenir à cette union intime de l'âme avec

---

(1) Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo. *Eccl.* 12. 13.

Dieu ; exercez votre volonté à en concevoir un désir ardent, et par là vous suppléerez à ce que vous croyez qui vous manque. Car Dieu ne se contente pas moins, dit saint Barthélemi des martyrs, de la bonne volonté, et d'un saint désir, que si l'âme, toute languissante de tendresse, s'unissoit entièrement à lui (1). Ce moyen, au rapport de Blosius (2), fut enseigné de Dieu même à sainte Gertrude, lorsque se plaignant une fois de ce qu'elle ne pouvoit tenir toujours son cœur aussi élevé à Dieu qu'elle désiroit, et croyoit y être obligée ; elle fut avertie du ciel, qu'à l'égard de Dieu, quand on ne sent en soi-même aucun désir des choses célestes, ou du moins que l'on n'en a qu'un foible désir, il suffit que l'on souhaite véritablement d'en avoir un très-ardent ; parce que, devant Dieu, le désir est toujours aussi grand, que l'on voudroit qu'il le fût. Au reste, dit Blosius, Dieu demeure plus volontiers dans un cœur touché d'un pareil désir, c'est-à-dire, qui souhaite vivement de l'être, qu'un homme ne demeureroit dans le lieu du monde le plus agréable. En effet, Dieu n'a pas besoin de la sublimité de votre oraison ; il ne cherche que votre cœur ; il ne regarde que votre cœur, et veut bien que tous les bons sentimens de votre cœur vous soient comptés pour de

(1) Deus non minùs voluntate sanctoque desiderio lætatur, quàm si tota anima amore liquefacta plenè sibi jungeretur. *In Comp. spirit. c.* 19.

(2) *Blos. c.* 2. *monit. spirit.*

bonnes œuvres effectives. Offrez-vous entièrement à lui dans l'oraison ; donnez-lui tout votre cœur, et désirez d'avoir autant de ferveur que les anges du premier ordre peuvent en avoir : il recevra cette bonne volonté, et vous en tiendra compte, comme d'une bonne action. Cela étant, ce sera une réflexion très-pieuse et très-utile, lorsque nous nous trouverons tièdes dans l'oraison, de considérer combien il y a de serviteurs de Dieu qui sont alors en prière, et qui y versent peut-être des larmes et du sang, et de nous joindre à eux en esprit, et non-seulement à eux, mais aussi aux anges, dans le dessein d'aimer et de louer Dieu, suppléant ainsi à ce que nous ne pouvons faire de nous-mêmes, et répétant plusieurs fois, de cœur et de bouche, ces paroles de la messe : *Avec lesquels nous vous prions de commander que nos voix soient jointes ; puisque nous confessons, comme eux, votre nom, en disant : Saint, saint, saint* (1). Nous disons, Seigneur, ce qu'ils disent, et nous voudrions pouvoir vous aimer et vous glorifier comme eux. Il sera bon aussi de rappeler alors le temps où nous croirons avoir été plus fervens, et de dire : Seigneur, ce que je voulois alors, je le veux encore maintenant ; comme je m'offris alors tout à vous, je m'y offre maintenant de la même

(1) Cum quibus et nostras voces, ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes: Sanctus, sanctus, sanctus.

sorte. J'ai maintenant autant de regret de mes péchés, que j'en avois alors; et de la même manière que je désirois alors l'humilité, la patience et l'obéissance, de la même manière je les désire, et je vous les demande maintenant.

Surtout, c'est un exercice très-saint et très-utile, d'unir nos œuvres avec celles de Jésus-Christ, pour suppléer par ses mérites à nos fautes et à nos imperfections. Ainsi nous pouvons offrir au Père éternel nos oraisons, pour être jointes aux oraisons de Jésus-Christ sur terre; nos jeûnes, pour être joints à ses jeûnes; nos souffrances, pour être jointes à ses souffrances; en le priant de vouloir suppléer à notre impatience par la patience de Jésus-Christ; à notre orgueil, par son humilité; et à notre malice, par son innocence. Blosius dit que cet exercice a été révélé de Dieu même à quelques-uns de ses plus grands serviteurs, afin que de cette sorte nous rendions nos œuvres plus méritoires, et que nous réparions le malheur de notre pauvreté par le trésor infini des mérites de Jésus-Christ.



CHAPITRE XX.

Que nous devons nous contenter de l'espèce d'oraison dont nous venons de parler, et ne pas nous affliger et nous plaindre, lorsque Dieu ne nous élève pas à une autre sorte d'oraison plus sublime.

ALBERT-le-Grand dit (1) que celui qui est véritablement humble, n'ose pas élever ses désirs jusqu'à l'oraison la plus sublime, et jusqu'aux faveurs extraordinaires que Dieu communique quelquefois à ses élus, parce qu'il a un tel mépris de lui-même, qu'il s'en croit indigne. Que s'il arrive que sans y avoir contribué par ses désirs, Dieu verse sur lui quelque consolation particulière, il ne la reçoit qu'en tremblant, dans la pensée qu'il a qu'il ne la mérite point, et qu'il n'en sauroit pas faire son profit comme il devroit. Si nous avions donc une humilité véritable, nous nous contenterions d'une espèce d'oraison commune, et nous regarderions même comme une grâce particulière de Dieu, qu'il lui ait plu de nous conduire plutôt par la voie sûre de l'humilité, que par un autre chemin, où nous pourrions peut-être nous égarer et nous perdre. S. Bernard dit (1)

(1) *Lib. de adhærendo Deo.*
(2) *Bernard. in Cant. serm.* 54.

que Dieu se comporte envers nous, comme les pères se comportent envers leurs enfans, lorsqu'ils sont encore petits. Si un enfant demande du pain à son père, le père lui en donne volontiers; mais s'il lui demande un couteau pour en couper, le père le lui refuse, parce que l'enfant pourroit se blesser avec le couteau. C'est pourquoi il lui coupe lui-même du pain : et de cette sorte il lui épargne une peine, et le préserve en même temps d'un danger. C'est ainsi que Dieu en use avec vous. Il vous donne le pain tout coupé, et ne veut pas vous élever à une espèce d'oraison plus sublime, parce que peut-être vous vous couperiez ; je veux dire, parce qu'elle vous deviendroit peut-être préjudiciable, en vous donnant occasion d'entrer dans des sentimens de vaine gloire, de vous croire très-avancé dans la spiritualité, et de vous préférer à vos frères. Dieu vous fait ainsi plus de grâce de vous couper lui-même le pain, que de vous donner le couteau pour en couper: et si dans votre oraison ordinaire, il vous donne une ferme résolution de mourir plutôt que de l'offenser, et qu'en effet il vous préserve toute votre vie de péché mortel : quelle meilleure oraison désirez-vous, et quel plus grand fruit pouvez-vous souhaiter de recueillir?

Quand le frère aîné de l'enfant prodigue sut le bon accueil que l'on avoit fait à son frère, il en fut si indigné, qu'il ne vouloit point entrer dans la maison de son père. *Il y a tant de temps*, lui dit-il, *que je vous*

sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien : cependant vous ne m'avez jamais donné seulement un chevreau pour manger avec mes amis ; mais dès que votre autre fils, qui a dissipé tout son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous faites tuer le veau gras pour lui. Mon fils, lui répond le père, *vous êtes toujours avec moi* (1) ; comme s'il vouloit dire : Ce que je fais n'est point que j'aime votre frère mieux que vous ; mais vous êtes toujours dans ma maison, et cette grâce mérite bien que vous y réfléchissiez et que vous en fassiez cas. Appliquons maintenant ceci à notre sujet. Est-ce peu de chose, à votre avis, que vous soyez toujours avec Dieu ? Il fait plus pour vous, en vous donnant le don de persévérance, en faisant que vous ne vous sépariez jamais de lui, et en vous préservant de tomber en péché mortel, que si après y être tombé, il vous tendoit la main pour vous relever ; de même que c'est plus faire pour un homme d'empêcher qu'il ne soit blessé, que de le guérir, quand il a reçu le coup. Si vous tirez donc un avantage si considérable de votre oraison ordinaire, de quoi pouvez-vous vous plaindre ? Si par le moyen de cette oraison, Dieu vous donne un zèle

---

(1) Ecce tot annis servio tibi, et nunquam mandatum tuum præterivi, et nunquam dedisti mihi hædum, ut cum amicis meis epularer ; sed postquàm filius tuus hic, qui dissipavit omnem substantiam suam cum meretricibus, venit, occidisti illi vitulum saginatum. Fili, tu semper mecum es. *Luc.* 15. 29. *et seq.*

ardent pour tout ce qui concerne son service, une indifférence générale pour toutes les choses du monde, et une résignation absolue à tout ce que l'obéissance vous commande ; que désirez-vous davantage ? Enfin, si par le moyen de cette oraison, il vous conserve dans l'humilité et dans sa crainte, s'il vous donne une attention continuelle sur vous-même, et vous préserve des occasions du péché, que vous reste-t-il à souhaiter, puisque c'est là tout le fruit qu'on peut tirer de l'oraison la plus élevée, et à quoi doivent se rapporter toutes les douceurs et les consolations particulières qu'on y reçoit? Or voilà ce que Dieu pratique à l'égard de ceux qui persévèrent dans la voie commune de l'oraison : s'il ne les mène pas comme les autres par la voie de la plus haute contemplation, il les conduit du moins à la même fin, et en cela il leur fait une double grâce, en ce qu'il les éloigne du danger où ils eussent été de se laisser aller à des sentimens de vaine gloire, et en ce qu'il leur fait tirer de l'oraison ordinaire tout le fruit et tout l'avantage que l'on peut en recueillir. Joseph parla très-durement à ses frères (1), lorsqu'ils se présentèrent devant lui pour avoir du blé; cependant il ne laissa pas de leur en faire remplir leurs sacs, et de commander à son maître-d'hôtel de leur faire toute sorte de bons traitemens. C'est ainsi que le Seigneur en use souvent avec nous.

---

(1) *Genes.* 42. 7. et 25.

Nous ne comprenons pas assez en quoi consiste l'oraison, ou pour mieux dire, nous ne comprenons pas assez en quoi consistent notre avancement et notre perfection, qui sont la fin de l'oraison : et de là vient que souvent nous croyons y avoir fait des merveilles, quand nous y avons mal réussi; et qu'au contraire, quand nous y avons bien fait notre devoir, nous nous figurons que nous nous en sommes mal acquittés. Remportez de l'oraison le fruit que nous vous avons appris à en tirer, et principalement gagnez-y sur vous de vivre ce jour-là dans une extrême innocence, et avec une très-grande édification du prochain, et vous aurez fait une très-bonne oraison, quelque sécheresse et quelque dureté de cœur que vous y ayez éprouvée. Au contraire, si vous ne profitez ainsi de votre oraison, soyez sûr qu'elle n'a pas été bonne, quand même vous n'auriez fait autre chose qu'y verser continuellement des larmes, et qu'il vous sembleroit que vous y auriez été ravi jusqu'au troisième ciel. C'est pourquoi ne vous plaignez plus dorénavant de l'oraison; mais tournez toutes vos plaintes contre vous-même, et dites : Je ne me fortifie pas assez; je ne suis pas assez humble ni assez patient; je n'observe pas assez exactement le silence, et je ne me recueille pas assez. Cette sorte de plainte est juste, parce que c'est vous plaindre de ce que vous ne faites pas les choses que vous devez, et qui dépendent de vous; mais vous plaindre de l'oraison, vous

plaindre des sécheresses que vous y sentez, vous plaindre de ce que vous n'y avez pas de la facilité, et que vous n'y goûtez pas la tranquillité et les consolations que vous voudriez, c'est vous en prendre en quelque façon à Dieu même; et c'est comme disoit Judith aux habitans de Béthulie, *un discours qui est moins propre à attirer sa miséricorde, qu'à exciter sa colère, et à allumer sa fureur* (1). Il est au reste surprenant de voir combien nous agissons en ceci autrement que nous ne devons. Car nous ne nous plaignons pas de ce que nous ne songeons point à nous mortifier, à nous humilier et à nous corriger, qui est ce qui dépend de nous; et nous nous plaignons d'une chose que Dieu n'a pas laissée en notre pouvoir, et qu'il s'est entièrement réservée. Appliquez-vous sérieusement à mortifier et à vaincre vos passions; faites-y tous vos efforts, et laissez le soin du reste à Dieu : c'est son affaire : il a plus d'affection pour notre bien que nous-mêmes; et pourvu que nous fassions ce que nous devons de notre côté, nous pouvons nous assurer que du sien il ne manquera pas de nous donner ce qui nous est le plus convenable. Nous traiterons cette matière plus au long, quand nous parlerons de la conformité à la volonté de Dieu (2), et là nous satisferons plus expressément et plus amplement à cette sorte de plainte.

---

(1) Non est iste sermo qui misericordiam provocet, sed potiùs qui iram excitet, et furorem accendat. *Judith*.8. 12.

(2) *Traité* 8. *ch*. 24. 25. *etc*.

CHAPITRE XXI.

De la cause des distractions dans l'oraison, et des remèdes que l'on peut y apporter.

Comme les distractions sont un sujet de plainte très-ordinaire, plusieurs Saints ont pris de là occasion d'en parler; et Cassien en particulier en a écrit assez amplement (1). La distraction, disent-ils, peut procéder de trois causes: en premier lieu, de notre négligence, et de ce que le long du jour nous nous dissipons à quantité de choses inutiles; que nous ne veillons pas à la garde de notre cœur avec assez d'attention, et que nous ne recueillons pas assez nos sens. Celui qui vit de cette sorte n'a que faire de demander d'où lui viennent les distractions dans la prière, et la peine qu'il a à s'y appliquer: car il est certain que les images des divers objets qui auront fait impression sur son esprit, ne manqueront pas ensuite de l'inquiéter, en se représentant à lui dans l'oraison. L'abbé Moïse disoit (2), que quoiqu'il ne dépende pas de nous de n'être pas agités de plusieurs pensées, il dépend de nous au moins de les chasser, quand elles viennent; il ajoutoit même qu'il est en partie en notre pouvoir de

(1) *Cass. coll.* 1. *et* 7.
(2) *Collat.* 1.

réformer ce que nos pensées ont de mauvais, et de faire que nous en ayons de bonnes, et qu'il ne s'en présente point d'autres. Car si on s'applique aux exercices spirituels et à des œuvres de piété, on aura des pensées saintes et pieuses; mais si tout le long du jour on s'occupe de choses vaines et extravagantes, les pensées que l'on aura seront aussi de même nature. Cassien (1) fait à ce sujet une comparaison qui est aussi de saint Bernard et de saint Anselme. Il dit que comme on ne peut empêcher qu'une meule de moulin n'aille toujours ; mais qu'il dépend de celui qui la gouverne de la faire agir sur du bon ou du mauvais grain, qu'elle n'agit que sur celui qu'on y jette : de même le cœur de l'homme doit toujours nécessairement penser à quelque chose ; c'est une meule qui doit être toujours en mouvement : mais vous pouvez en occuper l'action sur telle sorte de grain que vous voudrez, et enfin elle ne travaillera que sur celui que vous y aurez versé. Suivant ce principe, si vous voulez être recueilli dans l'oraison, il faut que vous tâchiez de l'être durant la journée, et que vous gardiez soigneusement toutes les portes de vos sens : car Dieu se plaît à converser avec les âmes qui sont comme des jardins fermés. Aussi étoit-ce, dit Cassien, une maxime parmi les anciens Pères du désert, que tels que nous voulons être dans l'oraison, tels nous devons nous préparer à

(1) *Collat.* 1. *c.* 18.

être avant le temps de l'oraison ; parce que l'assiette et les mouvemens de l'esprit dans la prière, dépendent de la situation précédente où il a été, et des impressions qu'il a reçues auparavant (1). Telle, dit saint Bonaventure, qu'est la liqueur qu'on verse dans un vase, telle sera l'odeur qu'il rendra ; et telle qu'est la semence que vous avez reçue dans votre cœur, tel sera le fruit qu'elle produira (2). Mais parce que rien n'est plus commun, ni plus naturel, que de penser souvent à ce que l'on aime ; si vous voulez avoir l'esprit arrêté dans l'oraison, et n'y être point distrait par des pensées vaines, il faut premièrement vous défaire de l'attachement que vous avez aux choses de la terre ; il faut ne remplir votre cœur que de l'amour de celles du ciel ; et plus vous ferez de progrès de ce côté-là, plus l'application et l'attention à la prière vous deviendra aisée.

La seconde cause des distractions vient de la malice du démon. Comme il voit, dit saint Basile (3), que l'oraison est le moyen par lequel Dieu nous comble de toute sorte de biens, il tâche, par toute sorte de voies,

(1) Quales orantes volumus inveniri, tales nos ante orationis tempus præparare debemus ; ex præcedenti enim statu mens atque animus in supplicatione formantur. *Cassian. coll.* 9. *ab. Isac.*

(2) Qualis liquor vasi infunditur, taliter redolebit : et quales herbas in horto cordis tui plantaveris, talia semina germinabunt. *Bonav. de prof. Relig. l.* 2. *c.* 58.

(3) *Basil. de renunt. sæc. Cass. collat. c.* 19. *et Nil. c.* 44. *et* 47. *de Orat.*

de nous détourner de l'oraison, et de nous y faire naître mille empêchemens, afin que nous ayant privés de ce secours, il puisse trouver ensuite une entrée plus facile dans notre âme. Il fait contre nous ce que fit Holopherne contre la ville de Béthulie (1), lorsque pour s'en faciliter la prise, il rompit l'aqueduc par où l'eau entroit dans la ville. L'oraison est l'aqueduc et le canal par où notre âme reçoit les eaux de la grâce; et c'est pour le rompre et pour nous le rendre inutile que le démon fait tous ses efforts. C'est pourquoi saint Jean Climaque dit (2) que lorsqu'au son de la cloche les fidèles et les religieux s'assemblent visiblement pour prier Dieu, et pour le louer, nos ennemis invisibles s'assemblent aussi invisiblement, pour nous tenter et pour nous détourner de l'oraison.

Nous lisons dans le Pré spirituel, qu'un ancien Père du désert, nommé Marcelle, s'étant levé une nuit pour faire oraison, et pour chanter les Psaumes à son ordinaire, entendit un bruit comme d'une trompette qui sonnoit la charge; et qu'étant étonné d'où pouvoit venir ce bruit dans un lieu si solitaire, où il n'y avoit point de gens de guerre, le démon lui apparut et lui dit, que cette trompette étoit le signal qui avertissoit les démons de se préparer au combat contre les serviteurs de Dieu; que s'il vouloit se tirer du péril, il allât se coucher;

---

(1) *Judith.* 7. 6.
(2) *Clim. grad.* 18.

sinon, qu'il s'attendît à soutenir un très-rude choc. Mais le saint vieillard se confiant au Seigneur, se mit en oraison, et y persévéra malgré les attaques du démon.

Une chose qui nous fait autant voir le mérite et l'importance de l'oraison, est, comme le remarque très-bien le saint abbé Nil (1), la haine particulière que le démon nourrit contre ceux qui s'y appliquent, et la guerre continuelle qu'il leur fait. Il souffre assez patiemment plusieurs autres bonnes œuvres, comme de jeûner, de se donner la discipline, et de porter le cilice; mais il ne sauroit souffrir qu'on soit un moment en oraison, sans qu'il fasse tous ses efforts pour y apporter de l'obstacle et du trouble. De-là vient que quand nous sommes en oraison, nous sommes d'ordinaire plus tentés qu'en un autre temps. Les mauvaises pensées viennent alors en foule à la charge, comme si nous n'étions là que pour être en butte à toute sorte de tentations; et il s'y présente à nous des imaginations si sales et si étranges, qu'il semble qu'elles aient toutes été réservées pour ce temps-là seul. C'est que, comme le démon sait que l'oraison est le remède souverain de tous nos maux, la source inépuisable de tous les biens spirituels, et le moyen le plus efficace pour acquérir toutes les vertus, il emploie toutes ses forces pour nous en détourner. Aussi

(1) *Nil. c. 44. et 47. de Orat. et c. 100. et seq. refert aliqua exempla rara circà hoc in Bibl. SS. Patr.*

l'oraison est-elle, selon le langage des Saints, le tourment et le fléau des démons (1) : et cette considération est ce qui doit nous en donner plus d'estime, et nous porter à nous appliquer d'autant plus, que plus nous voyons que le démon s'attache à nous en détourner. Saint Thomas (2) et plusieurs autres graves docteurs, disent que c'est à cause de la guerre que le démon a accoutumé de faire à ceux qui sont en oraison, que l'Eglise, qui est régie par le Saint-Esprit, a voulu que l'on commençât toutes les heures canoniales par ce verset : *Mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir* (3), par lequel nous implorons l'assistance de Dieu dans la prière contre les embûches et les tentations de notre ennemi.

En troisième lieu, les distractions naissent quelquefois de la foiblesse naturelle de l'homme, sans qu'il y ait aucunement de notre faute. Car le péché a rendu l'homme si foible et si misérable, et notre imagination principalement se ressent si fort de la corruption de notre nature, que nous ne saurions être un moment en prière, sans avoir l'esprit distrait par mille pensées. Le remède à ce mal est d'en faire le sujet de notre oraison, en nous humiliant dans la considération et dans la connoissance de

---

(1) Tormentum et flagellum dæmonum.
(2) *S. Thom. Abulensis.*
(3) Deus, in adjutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina. *Psal.* 69. 1.

notre foiblesse : car cette humilité et cette connoissance sont une oraison très-sainte et très-utile. Nous parlerons outre cela de quelques autres remèdes, que nous prescrivent les Saints et les maîtres de la vie spirituelle.

CHAPITRE XXII.

De quelques autres moyens, pour persévérer avec attention et avec respect dans l'oraison.

Saint Basile demande (1) ce qu'il faut faire pour avoir l'esprit tellement recueilli dans l'oraison, que l'on n'y soit point distrait; et il répond que le moyen le plus propre, est de considérer qu'on est devant Dieu, et que Dieu regarde de quelle façon on le prie. Car si devant un prince de la terre, on a soin de se contenir toujours dans un grand respect, et de composer toutes ses actions et ses paroles ; et si on croiroit commettre une incivilité grossière de tourner le dos en lui parlant, ou de s'amuser à quelque autre chose : que ne pourra-t-on point gagner sur soi, quand on songera attentivement qu'on est en la présence de Dieu, qui non-seulement observe notre extérieur, mais qui pénètre jusqu'au plus profond du cœur ? Et qui est

(1) *In Reg. brevior.* 201. *et* 306. *et in Const. ad Monac. solitarios.*

celui

celui, qui se mettant bien cela dans l'esprit, osera détourner un moment ses yeux et son cœur de ce qu'il fait alors, et tourner, pour ainsi dire, le dos à Dieu, en s'amusant à des pensées vaines ou criminelles? Théodoret rapporte (1) que le saint abbé Jacob se servoit d'une réflexion à peu près pareille à la précédente, pour montrer combien il étoit honteux de se laisser aller aux distractions; et cette réflexion est aussi de saint Augustin (2): Si j'étois, dit-il, au service d'un maître, et qu'au lieu de le servir, quand il le faudroit, je m'amusasse à faire autre chose, il auroit raison de me reprendre et de me châtier. Et si dans le temps que je me plaindrois à un juge de quelque tort qu'on m'auroit fait, je venois tout d'un coup à le quitter et à lui tourner le dos, pour m'entretenir avec d'autres personnes, le juge ne me croiroit-il pas extravagant, et ne me feroit-il pas chasser de sa présence? Voilà cependant l'inconvénient dans lequel tombent tous les jours ceux qui se mettant en oraison pour parler à Dieu, se laissent distraire par toutes sortes de pensées. Saint Ignace (3) nous enseigne aussi le même moyen dans une de ses additions à l'oraison mentale, où il dit qu'un peu avant que de nous mettre en prière, il faut élever notre esprit au ciel; considérer que Dieu y est, et qu'il a les yeux sur nous;

---

(1) *Theod. in Hist. SS. Patr. c.* 21.
(2) *August. sup. Ps.* 85.
(3) *Lib. Exerc. spir.*

et nous exciter par cette considération à nous tenir dans un plus profond respect, et à avoir plus d'attention sur nous. Surtout, il veut que pendant le temps de l'oraison, nous ne perdions jamais de vue cette présence de Dieu, afin que nous puissions dire véritablement avec le Psalmiste : *La méditation de mon cœur se fait toujours en votre présence* (1).

Saint Chrysostome dit (2), que quand nous allons à l'oraison, nous devons nous imaginer que nous entrons dans la Cour céleste; que le roi de gloire y est assis dans un trône brillant d'étoiles, et environné d'une infinité d'anges et de saints, et que tous ont les yeux sur nous, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges et aux hommes* (3). Saint Bernard nous donne à ce sujet un conseil, dont il se servoit lui-même: Lorsque vous irez, dit-il, à l'Eglise, mettez la main sur votre bouche, et dites: Demeurez ici à la porte, mauvaises pensées, désirs criminels et affections déréglées, et concupiscence charnelle ; mais vous, mon âme, entrez dans la joie de votre maître et de votre Dieu, afin que vous connoissiez la volonté du Seigneur, et que vous visitiez son

(1) Et meditatio cordis mei in conspectu tuo semper. *Psal.* 18. 15.

(2) *Chrysost. sup. illud. Ps.* 4. Miserere meî, et exaudi orationem meam. *Tom.* 1.

(3) Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus. 1. *Cor.* 4. 9.

temple (1). Saint Jean Climaque dit (2), que quand on est en oraison, et que l'on y fait une sérieuse réflexion sur la présence de Dieu, on est alors comme une colonne ferme et solide, que rien ne peut ébranler : et il rapporte que remarquant une fois qu'un religieux étoit plus attentif que les autres à chanter les Psaumes, et que principalement, lorsqu'on commençoit l'office, il sembloit aux mouvemens de son visage qu'il parlât à quelqu'un, il le pria ensuite de lui dire ce que cela signifioit. C'est que j'ai coutume, lui répondit-il, de recueillir et de rappeler toutes mes pensées et toutes les puissances de mon âme au commencement de l'office divin, et de leur dire : *Venez, adorons le Seigneur, qui nous a faits ; prosternons-nous et pleurons devant lui : car il est notre maître et notre Dieu, et nous sommes son troupeau et ses ouailles qu'il conduit lui-même* (3). Toutes ces méthodes et ces considérations sont très-bonnes, et elles peuvent beaucoup servir à réveiller notre attention dans l'oraison, et à nous y faire demeurer dans le respect que nous devons.

D'autres observent, pour le même effet,

(1) Veniens ad ecclesiam, pone manum super os tuum, et dic : Expectate hìc, cogitationes malæ, intentiones et affectus cordis, et appetitus carnis : tu autem, anima mea, intra in gaudium Domini tui, ut videas voluntatem Domini, et visites templum ejus. *Bernard.*

(2) *Clim. in scala spir. grad.* 4. *et* 8.

(3) Venite, adoremus, et procidamus, et ploremus ante Dominum, qui fecit nos, quia ipse est Dominus Deus noster, et nos populus pascuæ ejus, et oves manûs ejus. *Ps*, 94. 6 *et* 7.

de faire leur oraison devant le saint Sacrement, quand ils le peuvent, ou du moins de se tourner vers le lieu le plus proche où ils savent qu'il repose, et d'y attacher leur cœur et leurs pensées. D'autres se servent de la vue des images, et se sentent par-là excités à l'attention et au respect ; d'autres élèvent leurs yeux au ciel, et trouvent que cela contribue à y élever aussi leur esprit, et à l'y arrêter. C'est encore un bon remède contre les distractions et contre les sécheresses, de représenter sa foiblesse à Dieu par quelques prières courtes et vives, et d'implorer son secours, en lui disant: *Seigneur, je souffre violence ; répondez pour moi* (1). L'aveugle de l'Evangile, quoique Jésus-Christ, à ce qu'il sembloit, ne songeât pas à lui, et passât toujours son chemin, et quoique tout le monde tâchât de le faire taire, ne laissoit pas pour cela d'élever toujours sa voix de plus en plus, et de crier de toute sa force : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi* (2). Nous devons faire de même. Quoiqu'il semble que Dieu ne songe pas à nous, et qu'il s'en éloigne, sans vouloir nous visiter, et quoique la foule et la multitude des pensées et des tentations veuille nous fermer la bouche, il ne faut pas cependant nous taire ; au contraire, il faut élever toujours notre voix de plus en plus, et crier incessamment : *Jésus, fils*

(1) Domine, vim patior, responde pro me. *Is.* 38. 14.
(2) Jesu, fili David, miserere meî. *Marc.* 10. 47.

de David, ayez pitié de moi. Fortifiez-moi maintenant, Seigneur (1), afin que je puisse ne penser qu'à vous, et persévérer constamment dans l'oraison. C'étoit la maxime d'une grande Sainte (2), que quand le cœur ne disoit plus rien, il ne falloit pas laisser de parler des lèvres, parce que cela réveilloit la chaleur du cœur; et elle avouoit que quelquefois, faute de faire l'oraison vocale, lorsqu'elle se trouvoit appesantie de sommeil, elle avoit manqué aussi à faire l'oraison mentale. Cela ne s'éprouve que trop tous les jours : la paresse et l'envie de dormir à laquelle on se laisse aller pendant la prière, font que l'on cesse de rien proférer de bouche ; que si on s'efforçoit de parler, on se réveilleroit de son assoupissement, et on reprendroit une nouvelle ferveur.

Gerson dit que c'est aussi un très-bon remède contre les distractions, de bien se préparer à l'oraison, et de faire choix de plusieurs points pour méditer. Car de cette sorte, quand on vient à être distrait de quelqu'un de ceux qu'on a choisis, on ne s'aperçoit pas plutôt de cette distraction, que l'on a recours à un autre point : et si on ne trouve pas de facilité à s'appliquer à celui-là, on passe encore à un autre : ainsi on persévère plus facilement dans l'oraison.

---

(1) Confirma me, Domine Deus, in hâc horâ. *Judith*, 13. 9.

(2) *S. Angel. de Foligno*, *c.* 52. *et* 62.

Si nous voulons bien nous examiner, nous trouverons que très-souvent les dissipations d'esprit que nous avons dans l'oraison, viennent de ce que nous n'avons pas bien préparé, ni déterminé les points sur lesquels nous devons méditer, et que nous n'avons rien de certain à quoi nous puissions nous attacher.

Mais pour bien nous préparer à l'oraison, il y a encore deux choses nécessaires; et la première est celle que saint Ignace nous recommande par ces paroles : Il sera très-utile, avant que de se mettre à l'exercice de l'oraison, de se ressouvenir des points qu'on y doit traiter, et que l'on en détermine le nombre (1). Afin que l'on ne s'imagine pas que ce soit ici une affaire de novices, nous lisons de lui, que non-seulement il en usoit de cette sorte dans les commencemens; mais qu'étant déjà vieux, il avoit soin de préparer et de lire attentivement tous les soirs le sujet de sa méditation pour le lendemain, et alloit ensuite se coucher là-dessus. Au reste, quoiqu'on ait déjà médité autrefois sur une matière, et qu'on croie la posséder assez bien, pour n'avoir pas besoin de s'y préparer ainsi de nouveau; il sera cependant très-à propos de le faire, vu principalement, que comme on prend d'ordinaire pour sujet, des paroles de l'Ecriture dictées par le Saint-Esprit, la lecture

(1) Magnopere juvabit ante ingressum exercitii tractanda puncta comminisci, et numero certo præfinire. *S. Ign. lib. Exerc. spir. nota* 3. 4. *hebd.*

qu'on en fait avec attention, nous donne une ferveur et une disposition nouvelle pour la méditation et pour notre avancement spirituel.

L'autre moyen, qui peut nous être aussi d'un grand secours, est qu'en s'éveillant, il faut d'abord, et sans donner loisir à d'autres pensées, porter son esprit au sujet sur lequel on s'est préparé la veille, et s'y disposer par quelque réflexion qui y ait rapport. Cassien, saint Bonaventure et saint Jean Climaque (1) tiennent cette pratique très-importante, et disent que de là dépend la conduite de l'oraison, et par conséquent la conduite de tout le reste du jour, et saint Climaque observe de plus, que comme le démon connoît la conséquence de l'emploi qu'on fait de ces premiers momens, il attend toujours notre réveil avec impatience, afin de s'emparer aussitôt de notre imagination, et de recueillir ainsi les prémices de la journée. Il dit aussi que parmi les esprits malins, il y en a un qu'on apppelle Avant-coureur, dont la charge est de nous épier toute la nuit, afin qu'au premier moment de notre réveil, ou lorsque n'étant pas entièrement éveillés, nous ne sommes pas encore tout-à-fait à nous, il saisisse les avenues de notre cœur par des fantômes impurs, et prenne ainsi une espèce de possession de nous pour tout le reste de la journée, se figurant qu'elle doit toute appartenir à celui qui aura été le

(1) *Bonav. in infor. novit. p. 1. c. 14. Clim. grad. 19. art. 19. et grad. 26. art. 103.*

premier à s'emparer de notre imagination et de notre cœur. C'est pourquoi il faut nous tenir tellement sur nos gardes, qu'à peine nous ayons les yeux ouverts, que déjà le souvenir de Dieu ait rempli notre imagination, et soit imprimé dans notre mémoire et dans notre cœur, avant qu'aucune autre pensée étrangère ait pu en occuper l'entrée. Saint Ignace nous donne le même avertissement dans le livre des Exercices spirituels (1), et il ajoute que, quand l'oraison se fait à une autre heure que le matin, il faut pratiquer la même chose à proportion, en se recueillant quelque temps auparavant à songer: Que vais-je faire, et devant qui dois-je paroître, et qu'ensuite, à l'imitation d'un homme qui accorde un instrument dont il veut jouer, il faut récapituler et repasser succinctement l'exercice sur lequel on doit méditer. Enfin c'étoit son sentiment, que de l'observation de ces avertissemens, et de quelques autres semblables qu'il appelle additions, dépendoient en partie la perfection et le fruit de l'oraison. Aussi éprouvons-nous tous les jours que nous y réussissons bien ou mal, suivant que nous nous y sommes bien ou mal préparés, et que nous les pratiquons ou que nous les négligeons.

Avant l'oraison, préparez votre âme, dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage, *et ne soyez pas comme un homme qui tente*

---

(1) *Lib. Exercit. spir. add. 2. 1. hebd. et add. 5. 2. hebd. et in 1. modo orandi.*

Dieu (1). Saint Thomas et saint Bonaventure remarquent (2) sur ces paroles, que d'aller à l'oraison, sans s'y être préparé, c'est en quelque sorte tenter Dieu. Car tenter Dieu, disent les Pères, c'est vouloir en obtenir quelque chose, sans se servir des moyens qu'il a établis pour cet effet. Par exemple, si quelqu'un disoit : Je ne veux point manger, car Dieu qui est tout-puissant, peut me maintenir en vie sans que je mange; ce seroit alors tenter Dieu, en lui demandant un miracle sans nécessité. C'est pourquoi, lorsque le démon ayant transporté le Fils de Dieu sur le haut du temple, voulut lui persuader de se jeter en bas, et que Dieu enverroit ses anges pour le recevoir entre leurs mains, le Sauveur lui répondit : *Il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu* (3). Or la préparation à l'oraison est un moyen si nécessaire pour bien y réussir, que le Sage dit que de vouloir prier sans s'y être préparé, c'est comme tenter Dieu, et vouloir qu'il fasse un miracle pour nous. Notre-Seigneur veut que nous fassions une bonne oraison, et que nous nous appliquions à nos prières avec beaucoup d'attention et de respect; mais il veut que ce soit en nous servant des moyens ordinaires qui consistent à nous préparer à l'oraison de la manière que nous avons dit.

---

(1) Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. *Eccl.* 18. 23.

(2) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 99. *art.* 3. *ad.* 2. *Bon. in regul. novit.*

(3) Non tentabis Dominum Deum tuum. *Matth.* 4. 7.

CHAPITRE XXIII.

D'une très-grande consolation que peuvent avoir ceux qui sont tourmentés de distractions pendant l'oraison.

C'EST une grande consolation pour ceux qui sont sujets aux distractions, que ce que dit saint Basile (1), qu'elles ne nous sont imputées que quand elles sont volontaires, et qu'après s'en être aperçu on ne laisse pas de continuer sans respect. Celui qui pendant l'oraison s'entretient de propos délibéré dans des pensées d'étude ou d'affaire, mérite que Dieu le châtie, au lieu de lui faire des grâces; et on peut lui appliquer très-justement ce que dit saint Chrysostome : Vous ne vous écoutez pas vous-même, et vous voulez que Dieu vous écoute (2). Mais aussi quand on fait sincèrement tout ce que l'on peut pour se recueillir, et que la foiblesse naturelle emporte l'esprit à d'autres choses, et que le cœur s'échappe d'un autre côté, suivant ces paroles du Psalmiste: *Mon cœur m'a abandonné* (3); alors Dieu ne s'en offense point, au contraire, il en a compassion: *Et de même qu'un père a pitié de*

(1) *Basil. in Const. Monast. c.* 2.

(2) Tu non audis orationem tuam, et Dominum vis audire precem tuam. *Chrys. hom.* 17. *in varia loca. Matth. tom.* 2.

(3) Cor meum dereliquit me. *Ps.* 39. 13.

ses enfans ; de même le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent, parce qu'il connoît de quelle matière nous sommes formés (1). Il connoît notre infirmité et notre foiblesse : et comme un père qui a un fils frénétique, est touché de compassion, quand il voit que son fils ayant commencé à lui parler de sens rassis, vient tout d'un coup à extravaguer; de même notre Père céleste a pitié de nous, quand il voit que lors même que nous lui parlons de meilleur sens, la foiblesse de notre nature nous fait tomber dans l'égarement de mille pensées vaines et ridicules. C'est pourquoi, quoique l'on ne sente quelquefois aucune ferveur dans l'oraison, et que même on la passe tout entière dans de grandes sécheresses et dans l'embarras de mille imaginations bizarres ; ce n'est pas à dire qu'elle ne soit d'un très-grand mérite devant Dieu : au contraire, ce qu'on y a souffert pour l'amour de lui, la rend souvent plus agréable et plus méritoire à ses yeux, que si on y avoit eu beaucoup de ferveur et beaucoup de consolation. Et de même que le consommé que prend un malade, ne laisse pas de le nourrir et de le fortifier, quoiqu'il le prenne avec dégoût, et qu'il ne s'aperçoive pas alors du bien qu'il en reçoit, de même l'oraison ne laisse pas de nourrir l'âme, et de lui donner de nouvelles forces pour le service de Dieu, quoique l'on n'y trouve

(1) Quomodò miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. *Ps.* 102. 13.

nulle douceur dans le temps qu'on la fait, et que l'on n'en sente pas l'utilité.

C'est donc un abus de quitter l'oraison, à cause des pensées et des tentations dont on y est importuné. Il y a seulement à prendre garde, que la tiédeur et le relâchement ne s'introduisent, sous prétexte de foiblesse naturelle, comme nous le dirons ailleurs plus au long; et qu'ainsi on ne laisse trop aisément prendre l'essor à son esprit, et promener son imagination de côté et d'autre. Car il faut, comme Abraham (1), avoir soin de chasser les oiseaux qui descendent sur les victimes du sacrifice, c'est-à-dire, s'appliquer à écarter toutes les pensées qui troublent l'oraison, et pourvu qu'on fasse en effet tout ce que l'on peut, il n'y a pas sujet d'ailleurs de s'inquiéter. On lit de sainte Brigide (2) qu'une fois ayant eu diverses tentations à soutenir durant l'oraison, la Vierge lui apparut, et lui dit: Le démon envieux du bien des hommes, fait tout ce qu'il peut pour les troubler dans la prière, et pour les en détourner; mais, ma fille, quelque tentation dont vous puissiez être inquiétée, et quelque peine que vous ayez à vous en défaire, tâchez de vous affermir toujours, du mieux que vous pourrez, dans vos saintes résolutions, et de cette sorte votre prière vous sera d'un très-grand mérite devant Dieu. Nous avons parlé ailleurs d'un moyen

(1) *Genes.* 15. 11.
(2) *Blos. c.* 3. *monit. spir.*

très-propre pour réparer le temps que l'on croit avoir perdu dans les distractions ; c'est pourquoi nous n'en dirons rien davantage ici.

CHAPITRE XXIV.

De la tentation du sommeil : d'où elle provient, et des remèdes que l'on peut y apporter.

L'ENVIE de dormir, qui est une autre espèce de distraction, peut procéder quelquefois d'une cause naturelle, comme de faute d'avoir assez dormi, de lassitude et de fatigue, de la pesanteur du temps, de l'infirmité de l'âge, et de l'excès dans le boire et dans le manger, quand même on n'auroit mangé que du pain et bu que de l'eau. D'autres fois elle procède de la malice du démon, suivant ce que racontoient quelques anciens Pères du désert, à qui Dieu avoit fait voir en esprit plusieurs démons, dont les uns s'asseyoient sur la tête des solitaires, pour les obliger à dormir, et les autres leur mettoient le doigt dans la bouche, pour les faire bâiller; quelquefois aussi elle vient de notre propre nonchalance et de ce que pendant l'oraison nous nous tenons dans une posture propre à attirer facilement le sommeil. Le prnicipal remède pour cela est celui dont nous avons déjà parlé, qui est de

se ressouvenir qu'on est en la présence de Dieu : car comme on n'ose dormir quand on est devant un grand prince, de même, si nous songions bien que dans l'oraison nous sommes devant la majesté infinie de Dieu qui nous regarde, nous aurions honte de nous endormir. On se sert encore de plusieurs autres remèdes, comme de se tenir debout sans s'appuyer ; de porter un linge mouillé pour s'en laver les yeux, lorsqu'on est le plus pressé du sommeil ; de regarder de temps en temps vers le ciel ; de tenir de la bougie allumée en sa main ; d'aller prier en compagnie devant le saint Sacrement ; enfin de prendre la discipline avant l'oraison, ou de se faire quelque douleur pendant l'oraison même, et de se tenir quelque temps en croix, quand on est seul. Il est aussi d'un grand secours pour le même effet, de proférer quelques oraisons vocales, comme nous l'avons dit ailleurs ; et en se servant de ces sortes de remèdes, ou d'autres semblables, il ne faut jamais manquer de demander à Dieu qu'il nous guérisse de cette infirmité.

Cesaire, dans ses Dialogues, dit (1), qu'un religieux de l'ordre de Cîteaux étant très-sujet à s'endormir dans l'oraison, Jésus-Christ lui apparut une fois attaché sur la croix, le dos tourné, et lui dit : Parce que vous êtes lâche et paresseux, vous ne méritez pas de voir ma face. Il fait aussi mention au même endroit (2) d'un autre reli-

(1) *Cæsar. lib.* 4. *Dialog.* 4. 20.
(2) *Id. ibid. c.* 38.

gieux qui fut encore traité plus rudement : car s'étant endormi dans le chœur, à son ordinaire, le crucifix de l'autel se détacha de sa place, et vint lui donner un si grand soufflet, qu'il en mourut le troisième jour. Tout cela fait assez connoître combien cette lâcheté et cette tiédeur est désagréable à Dieu. Le religieux lâche et tiède, dit le même auteur, provoque Dieu à vomissement, suivant ces paroles de l'Apocalypse: *Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir* (1).

Pierre Damien parlant de la pratique que saint Romuald, fondateur des Camaldules, faisoit observer à ses religieux dans l'oraison, dit que c'étoit une si grande faute, selon ce Saint, de s'endormir pendant la prière, qu'il ne permettoit pas à celui qui y étoit tombé, de dire la messe ce jour-là, à cause du peu de respect qu'il avoit gardé en la présence du maître qu'il devoit recevoir.

(1) Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc.* 3. 16.



CHAPITRE XXV.

Qu'outre le temps ordinaire destiné à l'oraison, il est à propos d'en prendre quelquefois encore d'autres, pour y vaquer davantage.

Comme les gens du monde, outre les repas qu'ils font tous les jours pour satisfaire aux besoins du corps, se réjouissent quelquefois par des festins, où ils font meilleure chère qu'à l'ordinaire; il est juste aussi qu'outre le temps que nous donnons chaque jour à l'oraison, qui est la nourriture ordinaire de nos âmes, nous fassions quelquefois des festins et des banquets spirituels, dans lesquels nos âmes n'ayant point leurs portions réglées, comme les autres jours, puissent se rassasier pleinement de l'abondance et de la douceur des grâces de Dieu. La nature même nous apprend à en user de cette sorte : car nous voyons qu'outre la rosée qui tombe ordinairement toutes les nuits, il pleut quelquefois des semaines entières sans discontinuer, afin que la terre étant ainsi abreuvée jusque dans le fond, les plus grandes chaleurs et les plus grands vents ne soient pas ensuite capables de la dessécher. Il faut donc à cet exemple, choisir des temps dans lesquels, outre la rosée que nous attirons chaque jour sur nos âmes par la prière ordinaire,

nous fassions tomber sur elle des pluies et des effusions de grâces si abondantes, que ni les occupations du dehors, ni les vents des tentations, ni les persécutions du monde ne puissent jamais les mettre à sec. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs saints et plusieurs prélats de l'Eglise (1), qui laissant les occupations et les affaires, se retiroient souvent pour quelque temps dans des lieux écartés, afin de s'y adonner davantage à la prière et à la contemplation; et nous lisons que saint Arsène avoit accoutumé de prendre pour cet effet tous les samedis, et d'y demeurer en oraison depuis le soir jusqu'au lendemain matin.

Mais cette pratique n'est pas seulement très-importante pour avancer dans la vertu, elle l'est aussi pour ne reculer jamais en arrière; parce que la fragilité de l'homme est si grande, et l'inclination que nous avons au mal est si puissante, que quoique nous commencions quelquefois nos exercices spirituels avec beaucoup d'ardeur et de zèle, nous venons bientôt à nous relâcher peu à peu, et à nous démentir de notre première ferveur. Nous retournons à notre tiédeur et à notre lâcheté naturelle aussi aisément que de l'eau chaude retourne à son premier état de froideur, dès qu'on la retire du feu : *Car l'esprit de l'homme*, dit l'Ecriture-Sainte, *est enclin au mal dès son adolescence* (2);

---

(1) *P. Francis. Arias p. 2. del. aprovechiamiento espiritual. Tract. 5. de la oracion. c. 7.*

(2) Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. *Gen.* 8. 21.

et c'est une nation perverse, à qui la malice est naturelle (1). Ajoutons à cela qu'étant occupés, comme nous le sommes, les uns aux soins de l'étude, les autres aux emplois du dedans, les autres aux ministères et aux fonctions du dehors; nous avons par conséquent un besoin particulier de nous recueillir quelquefois dans la retraite. Car c'est un axiome parmi les philosophes, que *Tout agent souffre en agissant* (2). Ainsi, quoique ces occupations soient bonnes et saintes, cependant, de même qu'un couteau s'émousse à servir tous les jours, et que de temps en temps il est nécessaire de l'aiguiser; de même nous nous émoussons dans une continuelle action, et nous nous relâchons du soin de notre avancement, en travaillant à celui de notre prochain. C'est pourquoi il importe extrêmement de faire de temps à autre quelque retraite, qui nous dégageant de toutes sortes d'occupations, donne le loisir à notre âme de réparer la dissipation de ses forces, et d'en reprendre de nouvelles, pour continuer à agir. Car nous sommes plus obligés à nous qu'à notre prochain; et la charité bien ordonnée commence par soi-même.

Mais il importe même pour notre prochain, que nous en usions de cette sorte, parce que son progrès dépend du progrès de

(1) Quoniam nequam est natio eorum, et naturalis malitia ipsorum. *Sap.* 12. 10.

(2) Omne agens agendo repatitur.

ceux qui sont employés au salut des âmes ; ainsi, loin qu'il y ait de la perte pour lui, quand nous prenons du temps pour nous, il en retire même du profit. C'est en quelque sorte laisser reposer des terres un an, afin qu'elles rapportent ensuite davantage ; ou pour parler avec le Père Avila, c'est ôter la meule d'un moulin, et la piquer de nouveau, pour la rendre plus propre à moudre le grain. Tant s'en faut donc que les occupations qu'on peut avoir, soient une excuse légitime pour se dispenser de se recueillir ainsi quelquefois, qu'au contraire, plus on est occupé dans les affaires et dans les emplois, plus on a besoin de recourir au remède extraordinaire de la prière et de la retraite. Ceux qui voyagent sur mer, ont besoin de prendre port de temps en temps, pour se rafraîchir : de même, ceux qui sont embarqués dans des emplois extérieurs pour le salut du prochain, et qui sont continuellement au milieu de tant de périls qui se rencontrent sur la mer du monde, ont besoin d'aborder souvent au port de la solitude et de la retraite, afin d'y prendre quelque rafraîchissement spirituel, et d'y faire provision de ce qui leur est nécessaire pour la continuation de leur voyage. Nous avons un exemple de cette conduite dans l'Evangile. Jésus-Christ avoit envoyé ses apôtres en divers endroits pour prêcher ; et lorsqu'ils furent de retour de leur mission, et qu'ils en eurent rendu compte au Fils de Dieu : *Venez*, leur dit-il, *à l'écart dans*

un lieu désert, et vous reposez un peu (1). Que si le Sauveur du monde donna ce conseil à ses apôtres; et s'ils eurent besoin de retraite et de repos; à combien plus forte raison devons-nous croire qu'il nous est nécessaire.

Ceux qui ont écrit de l'oraison, en parlent très-bien, quand ils disent qu'elle est à l'âme ce que le sommeil est au corps; aussi nous est-elle désignée dans l'Ecriture par le sommeil: *Je dors, et mon cœur veille* (2). *Je vous conjure, filles de Jérusalem, de ne point éveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle-même le veuille* (3). Pour expliquer davantage cette comparaison, ils disent que comme le corps se délasse et se rétablit dans le sommeil, de même l'âme se repose dans l'oraison, et y reprend de nouvelles forces pour servir Dieu; et que comme sans le sommeil, quelque bonne nourriture qu'on pût prendre, on ne laisseroit pas de s'affoiblir, et d'être en danger de perdre l'esprit, aussi sans le sommeil spirituel de l'oraison, quelque saintes que soient les occupations extérieures, l'âme deviendroit foible et malade, et seroit même en danger de se perdre. C'est pour cela que l'Epoux ne veut pas que l'on éveille sa bien-aimée, qu'elle ne le veuille elle-même: car il est fâcheux

(1) Venite seorsùm in desertum locum, et requiescite pusillùm. *Marc.* 6. 31.

(2) Ego dormio, et cor meum vigilat. *Cant.* 5. 2.

(3) Adjuro vos, filiæ Jerusalem, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit. *Cant.* 8. 4.

d'être éveillé de son sommeil par le bruit; mais il est agréable de s'éveiller de soi-même, lorsque le corps a pris tout le repos qu'il lui faut, et que toutes les fumées qui étoient montées au cerveau, sont entièrement dissipées. Dieu ne veut donc pas qu'il y ait rien au dehors qui éveille l'âme, lorsqu'elle dort du sommeil de l'oraison; mais il veut que quand elle s'est assez reposée, elle s'éveille d'elle-même, et s'exerce aux emplois de la charité, parce qu'elle y est alors bien plus propre, qu'elle n'y étoit auparavant.

Quoique généralement il soit toujours très-important de s'appliquer en quelque temps que ce soit à l'oraison, et qu'on ne le puisse faire trop souvent; il y a cependant des conjonctures et des occasions où il est plus particulièrement nécessaire de s'y adonner. Quand on voit, par exemple, que l'on commence à se relâcher dans ses exercices spirituels, et qu'on n'en tire plus le fruit qu'on devroit; quand on s'aperçoit qu'on n'a plus la même exactitude pour l'observation des règles, et que l'on ne prend plus garde aux petites choses; quand on sent qu'on n'a pas assez de recueillement intérieur, et qu'on est trop dissipé au dehors, et trop rempli des affaires dont on se mêle. Il est bon encore, lorsque l'on voit que l'on ne sauroit se vaincre tout-à-fait sur quelque chose, de faire une retraite de quelques jours, pour achever d'en venir à bout par le moyen de l'oraison; car alors il pourra se faire qu'en

un moment, on obtiendra de Dieu plus de grâce et plus de force pour se mortifier et pour se vaincre soi-même, que l'on n'auroit pu en obtenir en plusieurs jours par la pratique des exercices ordinaires. On aura été très-long-temps à ne faire presque autre chose que tomber et se relever; et par le moyen d'une retraite de quelques jours, il arrivera tout d'un coup, qu'on se sentira désabusé de ses erreurs, affermi dans ses bons sentimens, et absolument résolu à changer de vie. Car après tout, il n'y a point de doute que d'être quelque temps seul à conférer avec soi-même et avec Dieu, c'est une bonne disposition pour obtenir de lui qu'il parle à un cœur, et qu'il lui fasse de grandes grâces. *Le solitaire s'assiéra*, dit le Prophète, *et gardera le silence, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même* (1). On s'élève donc au-dessus de soi-même par le moyen de la retraite, et on devient un autre homme. Aussi est-il arrivé par là autrefois des changemens extraordinaires: *Et la main du Seigneur n'est point raccourcie* (2); sa puissance n'est point diminuée: c'est pourquoi il ne faut jamais se décourager, ni rien négliger de ce qui dépend de nous. Que savez-vous ce que Dieu opérera dans votre âme pendant la retraite? Peut-être est-ce à quelqu'un des exercices que vous y ferez qu'il a attaché votre progrès et votre

(1) Sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit super se. *Thren.* 3. 28.
(2) Ecce non est abbreviata manus Domini. *Is.* 59. 1.

perfection. Outre cela, il n'est pas moins nécessaire, pour le bon état de l'âme, de se retirer de cette sorte après de longs voyages, ou de grands emplois dans lesquels on aura été fort dissipé, qu'il est nécessaire pour la santé du corps, et pour le rétablissement de ses forces, de se conserver plus soigneusement que de coutume, après qu'une longue maladie les a épuisées. Il est bon encore par la même raison, quand on est près d'être engagé dans de semblables occupations, de se précautionner auparavant de cette sorte, pour faire ensuite les choses avec plus de pureté d'esprit, et se gâter moins dans le commerce du monde. Les remèdes qui détournent les maladies, sont meilleurs que ceux qui les guérissent : c'est pourquoi saint Ignace recommande à tous les supérieurs, qu'avant que d'entrer en charge, ils fassent une retraite de quelques jours, pour ne vaquer pendant ce temps-là, qu'aux exercices spirituels. Il est très-à propos aussi de faire la même chose, quand on est sur le point d'être employé à quelque mission qui doit être longue ; et Jésus-Christ lui-même nous en a donné l'exemple (1), lorsqu'avant que de commencer à prêcher, il se retira quarante jours dans le désert. C'est encore un temps très-propre à cela que le temps des afflictions ; soit que ces afflictions ne regardent que nous en particulier, soit qu'elles regardent toute la Compagnie, ou toute l'Eglise en général : car c'est une pra-

---

(1) *Matth.* 4. 1.

tique ordinaire dans l'Eglise, de recourir à l'oraison, à la pénitence et à la mortification, pour apaiser la colère de Dieu, et pour attirer sa miséricorde et ses grâces.

Toutes ces sortes de rencontres peuvent nous donner occasion de nous recueillir dans la retraite; mais qu'est-il nécessaire de chercher des occasions ? Notre propre besoin et notre propre intérêt nous en fournissent assez : c'est pourquoi il ne faut pas du moins qu'il se passe jamais une année, sans que nous prenions ces sortes de vacations spirituelles; et quand nous les prendrons, il faut que ce soit tout de bon, et avec un ferme dessein d'en profiter ; car une chose aussi importante que celle-là, ne doit jamais se faire superficiellement, ou par manière d'acquit et par bienséance.

Ce moyen au reste a été donné de Dieu particulièrement à la Compagnie, non-seulement pour notre propre avancement dans la vertu, mais aussi pour celui de notre prochain. C'est ainsi qu'il en est parlé dans les bulles de notre institution ; et saint Ignace le recommande principalement aux prêtres, afin dit-il, qu'ils se rendent adroits à manier ces sortes d'armes spirituelles, qui par la grâce de Dieu, sont reconnues pour être très-propres à ranger beaucoup de monde à son service (1). Ce fut par ce moyen que Dieu

(1) Ut in hoc armorum spiritualium genere tractando, quod Dei gratiâ, ad ipsius obsequium tantopere conferre cernitur, dexteritatem habere possint. 4. *p. Const. c.* 8. §. 5. *Regul.* 7. *Sacerdotum.*

attira

attira à lui notre bienheureux fondateur et ses compagnons; c'est par ce moyen qu'il en a attiré encore beaucoup d'autres, et on a vu éclater des effets si merveilleux de sa grâce, dans tous ceux qu'il a conduits par cette voie, que nous devons espérer qu'en la suivant, il nous assistera aussi de même, et nous comblera de ses faveurs.

J'ajoute à tout ce que j'ai dit une autre remarque très-considérable, et qui doit nous exciter extrêmement à embrasser ces exercices: c'est la grâce que Paul V accorda à tous les religieux en général, dans la bulle qu'il fit expédier en l'an 1606, le 23 de mai, dans laquelle il donne indulgence plénière et rémission de tous péchés, à tous les religieux de quelque ordre que ce soit, qui se retireront pendant l'espace de dix jours, pour vaquer à ces exercices spirituels. Cela nous montre quelle estime en faisoit ce grand pape, et quelle est celle que nous devons en faire; et afin que tout le monde puisse en être mieux instruit par les propres paroles de la bulle, je les ai insérées ici, après les avoir fidèlement traduites: elles sont telles: Quant à ceux qui, avec la permission de leurs supérieurs, quittant toutes sortes d'affaires, et se retirant pendant dix jours dans leurs cellules, ou dans quelque autre lieu séparé du commerce et de la conversation des hommes, s'occuperont durant ce temps-là, à la lecture des saints livres, et à d'autres exercices spirituels propres à exciter les cœurs à la piété, en y mêlant souvent

des méditations sur les mystères de la foi, sur les bienfaits reçus de Dieu, sur les quatre fins de l'homme, et sur les souffrances de Jésus-Christ, ou quelques prières, soit jaculatoires, soit vocales, et en s'appliquant du moins deux heures par jour à l'oraison mentale; et qui après avoir fait dans le même temps une confession générale de toute leur vie, ou de toute l'année, ou seulement une confession ordinaire, recevront le saint sacrement de l'eucharistie, ou célèbreront la messe; toutes les fois qu'ils pratiqueront quelqu'un de ces exercices, nous leur accordons miséricordieusement, dans le Seigneur, indulgence plénière et rémission de tous leurs péches (1).

(1) Iis verò qui de suorum superiorum licentiâ à negotiis per decem dies alieni, in cellâ commorabuntur, aut ab aliorum conversatione separati, in piorum librorum, et aliarum rerum spiritualium animos ad devotionem, et spiritum incendentium lectionibus operam suam dederint, addendo sæpè considerationes et meditationes mysteriorum fidei catholicæ, divinorum beneficiorum, quatuor novissimorum, passionis Domini Jesu Christi, et aliorum exercitiorum, orationum jaculatoriarum, aut vocalium, saltem per duas horas, in diem et noctem orationibus mentalibus sese exercendo, faciendo eodem tempore confessionem generalem, aut annualem, vel ordinariam, sanctissimum eucharistiæ sacramentum sumpserint, aut missam celebraverint, quoties pro quolibet prædictorum exercitiorum, plenariam similiter omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer concedimus.



CHAPITRE XXVI.

Du fruit que nous devons recueillir de ces retraites.

Nous devons nous proposer principalement trois choses dans les exercices spirituels. La première est d'avoir soin de bien nous acquitter de celles que nous faisons tous les jours ; tout notre avancement et toute notre perfection, comme nous l'avons dit en son lieu, dépendent de les bien faire. Car il ne faut pas s'imaginer que les exercices ne soient institués, qu'afin que l'on soit huit ou quinze jours en retraite, à vaquer continuellement à l'oraison ; ils sont établis, afin qu'on s'y accoutume à bien faire l'oraison, à bien s'acquitter de son examen, à entendre ou à célébrer la messe avec ferveur, à réciter l'office divin avec dévotion, à profiter de la lecture spirituelle, et ainsi du reste. C'est pour s'exercer à tout cela, par plusieurs actes, et pour contracter l'habitude de s'en acquitter comme il faut, que l'on abandonne toutes les autres occupations pour un temps ; et c'est pour la même fin, que saint Ignace veut (1) que pendant tout le temps des exercices, qui est ordinairement d'un mois, quand on les fait de suite,

(1) *Lib. exer. spir. in add. 1. hebd. not. 4. et in 2. hebd. die 5. et hebd. 3. notabili.*

tous les examens particuliers se fassent sur la manière dont on s'acquitte de ces exercices, sur le soin qu'on apporte à observer les règles qu'on doit y suivre, et sur les fautes que l'on y commet; et il recommande cela plusieurs fois, comme une chose dont il connoissoit l'importance et l'utilité. Mais ce n'est pas seulement dans les exercices spirituels, comme dans ce qui donne l'âme et la force à tout le reste, qu'on doit essayer de profiter durant la retraite; il faut que le fruit s'en étende jusque sur les occupations extérieures, et en tirer du secours pour s'acquitter mieux de sa charge et de son ministère dans la suite, et pour observer plus exactement ses règles. Ainsi l'avantage qu'on doit recueillir des exercices ne regarde pas simplement le temps dans lequel on s'y applique; il regarde principalement l'avenir, et c'est dans la conduite qu'on tient au sortir de là, que l'on reconnoît le profit que l'on y a fait.

La seconde chose que nous devons nous proposer dans nos exercices, est de nous vaincre et de nous mortifier sur les imperfections et sur les défauts auxquels nous sommes le plus sujets. Que chacun examine en quoi il manque le plus souvent, et en quoi il donne plus d'occasion de chute et de scandale à ses frères : qu'il s'applique principalement à s'en corriger; et il se sera très-bien acquitté de ses exercices, puisque c'est là leur fin principale. Le titre que saint Ignace leur a donné, le marque expressé-

ment, car il les appelle, *Méditations spirituelles pour se vaincre soi-même, et pour diriger tous ses sentimens et toute la conduite de sa vie au plus grand service de Dieu.* C'est pourquoi il faut pendant ces retraites s'attacher tellement à se réformer, qu'on n'en sorte que tout-à-fait changé *en un autre homme* (1), comme disoit Samuel à Saül, *et en un homme parfait* (2), comme dit saint Paul: et pour cela il faut que l'on s'aperçoive de ce changement à vos actions. Il faut qu'on voie, que si auparavant vous aimiez à vous dissiper l'esprit, et à perdre le temps en des entretiens et en des choses frivoles, vous aimez alors le silence, le recueillement; si auparavant vous ne songiez qu'à vos aises et à vos commodités, vous ne cherchez plus que la mortification et la pénitence; si auparavant vous disiez des paroles piquantes à vos frères, vous ne leur parlez plus qu'avec douceur; et qu'enfin si auparavant vous vous relâchiez de l'observation des règles, et si vous négligiez les petites choses, vous êtes devenu très-fidèle dans les moindres, très-exact et très-soumis à suivre ponctuellement tout ce qui vous est prescrit, et si appliqué à votre devoir, que par la miséricorde de Dieu, il ne vous arrive plus de commettre aucune faute de propos délibéré. Voilà ce qu'il faut avoir gagné sur soi dans la retraite; car si on en

(1) Et mutaberis in virum alium. 1. *Reg.* 10. 6.
(2) In virum perfectum. *Ad. Eph.* 4. 13.

sort de même qu'on y est entré, et qu'on en rapporte tout ce qu'on y a porté de défauts et d'imperfections, de quoi servent tous les exercices qu'on y a faits?

Saint Ambroise (1) raconte une chose que nous pouvons bien raconter après lui. Il dit qu'un jeune homme ayant été extrêmement débauché, eut occasion de faire un long voyage, dans lequel il changea entièrement de vie. A son retour dans la ville dont il étoit, il rencontra par la rue une femme avec qui il avoit long-temps entretenu un commerce déshonnête; et ayant passé auprès d'elle sans la saluer, elle fort étonnée, et croyant qu'il ne l'eût pas reconnue, l'aborda, en lui disant qu'elle étoit une telle. Je le vois bien, lui répondit-il; mais moi, je ne suis plus un tel. C'est qu'il étoit si changé, qu'il étoit devenu un autre homme. Nous devons changer de même, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je vis, mais de manière que ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (2). Et c'est de ce changement bienheureux, dit saint Ambroise, que le Sauveur a parlé, quand il a dit : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même* (3). Car c'est se renoncer soi-même, ajoute ce Père, que de se changer en un autre homme, et de tâcher

---

(1) *S. Ambr. lib.* 2. *de Pœnitent.*

(2) Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus. *Ad Gal.* 2. 20.

(3) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. *Matth.* 16. 24.

de n'être plus celui que l'on avoit accoutumé d'être. Lorsque saint François de Borgia accompagna le corps de l'impératrice Isabelle à Grenade (1), Dieu lui fit la grâce de le désabuser tellement des vanités de la terre, par le moyen de ce spectacle de mort qu'il avoit continuellement devant les yeux, qu'étant retourné à la Cour, il disoit qu'elle lui paroissoit toute changée. C'est qu'en effet il étoit changé lui-même depuis que Dieu l'avoit éclairé : et c'est ainsi que nous devons être changés au sortir de nos exercices, si nous y faisons un bon usage des lumières et des grâces que Dieu a coutume d'y communiquer.

La troisième chose qu'il faut y envisager, et qui n'est qu'une suite de la seconde, est l'acquisition de la vertu qui nous est la plus nécessaire. Car on ne déracine les vices que pour planter les vertus ; et deux moyens principalement, comme dit un saint homme (2), servent à l'avancement spirituel. L'un, qui est celui dont nous venons de parler, est de faire effort pour se détourner des vices auxquels on a le plus de penchant; l'autre est de s'appliquer avec ardeur à obtenir la vertu dont on a le plus besoin, et c'est de quoi il est maintenant question. Aussi le directoire des exercices (3), parlant de la conduite qu'on doit y tenir pendant le temps

---

(1) *Lib.* 1. *c.* 8. *vitæ P. Franc. de Borgia.*
(2) *Thom. à Kemp. de Imit. Chr. lib.* 1. *c.* 25.
(3) *Direc. exer. spir. c.* 6.

de la retraite, dit qu'il ne faut pas consumer toute la première semaine à la pratique du premier moyen ; mais qu'il suffit d'y employer deux ou trois jours, afin qu'il y ait lieu de passer ensuite à quelques autres moyens qui puissent nous élever à une plus grande perfection. Entre ceux qui y sont marqués comme les plus propres pour cet effet, un des plus importans est de prendre de temps en temps quelqu'une des règles principales, dans lesquelles il semble que toute la perfection qu'on peut désirer est renfermée : par exemple, la règle lui dit (1), que de même que les gens du siècle aiment et recherchent avec ardeur les honneurs, l'estime et la réputation du monde; de même nous devons aimer et rechercher ardemment tout le contraire. Prenez à cœur dans le temps de votre retraite, de parvenir à un tel degré d'humilité, que les mépris, les affronts, les injures et les faux témoignages vous donnent autant de joie, que les honneurs et les louanges en donnent aux gens du monde; et de cette sorte, vous mettant au-dessus des tentations qu'on a ordinairement de vouloir être estimé, l'un pour son érudition, l'autre pour la dignité de sa charge, l'autre pour l'importance des affaires auxquelles il est employé, vous surmonterez un grand obstacle à votre avancement spirituel. Appliquez-vous une autre fois à bien pratiquer la règle qui veut (2) que

(1) *Reg.* 11. *summ.*
(2) 17. *summar.*

nous nous portions toujours à servir Dieu, à lui plaire purement pour l'amour de lui, et plutôt en reconnoissance des bienfaits dont il nous a prévenus, que par la crainte des peines ou par l'espoir de la récompense. Tâchez d'épurer tellement votre intention, que vous ne cherchiez votre intérêt en aucune chose, ni dans les petites, ni dans les grandes, ni dans les temporelles, ni dans les éternelles; mais que dans les unes et dans les autres vous ne souhaitiez que la seule volonté et la seule gloire de Dieu, et que vous oubliant vous-même, vous n'établissiez qu'en cela seul toute votre satisfaction. Attachez-vous une autre fois à acquérir en toutes choses une si parfaite conformité à la volonté de Dieu, que de quelque nature que puissent être celles qui vous arriveront, et de quelque part qu'elles puissent vous arriver, vous les receviez toujours toutes comme venant de sa main. Enfin, quelque vertu et quelque perfection que vous vous proposiez d'acquérir dans votre retraite (car on peut jeter la vue également sur toutes, selon le besoin que chacun sent qu'il a de l'une ou de l'autre), ne cessez point que vous ne soyez venu à bout de votre dessein.



CHAPITRE XXVII.

De quelques avis, qui nous aideront à profiter encore davantage de ces exercices.

Pour profiter encore davantage de ces exercices spirituels, et pour en tirer le fruit que nous avons dit, il faut premièrement savoir, que de même qu'avant que de se mettre en oraison, il faut avoir résolu et préparé non-seulement les points sur lesquels on doit méditer, mais aussi le fruit que l'on doit en recueillir : de même, avant que de commencer les exercices, il faut avoir déjà prévu et déterminé le profit que l'on doit en tirer. Pour cet effet, il est nécessaire qu'avant que d'entrer en retraite, on fasse une revue exacte sur soi, et qu'on s'attache à considérer à loisir : quelle est la plus grande nécessité spirituelle que j'ai ? A quoi suis-je le plus porté par la corruption de ma nature, ou par le déréglement de mes passions, ou par les mauvaises habitudes que j'ai contractées ? De quoi ai-je l'âme plus rudement et plus dangereusement combattue ? Qu'y a-t-il en moi qui puisse offenser et scandaliser davantage mes frères ? Voilà une très-bonne manière de se préparer aux exercices spirituels ; et lorsqu'après une discussion exacte on s'est fixé à quelque

chose, on doit l'avoir sans cesse devant les yeux, ou pour l'acquérir parfaitement, si c'est une vertu, ou pour s'en corriger entièrement, si c'est un vice. Ainsi, dans ces retraites, il ne faut ni se proposer de s'élever à une contemplation sublime, ni se figurer que pour être en solitude, on doit jouir tranquillement d'une communication étroite avec Dieu ; car il pourra se faire qu'alors on aura même plus de distractions, plus d'inquiétude et plus de tentations, qu'on n'en avoit parmi les embarras des fonctions extérieures. Il faut y avoir seulement en vue d'en tirer le fruit que nous avons dit, y travailler de tout son pouvoir ; et si on y réussit, on aura fait de saints exercices, quoique peut-être on n'y ait pas senti toute la ferveur de dévotion que l'on désiroit. Mais si on n'en vient à bout, quand on y auroit été pénétré de dévotion, jusqu'à fondre continuellement en larmes, on aura perdu le temps ; parce que ce n'est point un simple mouvement de tendresse, mais le soin de son amendement et de son progrès que l'on a dû y avoir pour fin.

Il sera encore d'une extrême utilité de se servir alors de la méthode que S. Ignace (1) veut que nous pratiquions toujours dans l'oraison, et qui est qu'après avoir fait l'oraison pendant une heure, il faut demeurer un quart d'heure ou environ, soit debout, soit assis, à en faire l'examen, et à se rendre

---

(1) *Lib. exerç. spir. in add. 1. hebd. add. 5.*

compte de la manière dont on s'y est comporté. Quand on trouve qu'on s'en est mal acquitté, il faut regarder d'où cela procède, et examiner si ce n'est point qu'on n'ait pas bien préparé les points de sa méditation ; qu'on se soit entretenu dans des pensées vaines et extravagantes ; qu'on se soit laissé vaincre par le sommeil ; qu'on soit tombé dans un assoupissement de cœur ; qu'on se soit trop arrêté aux spéculations de l'entendement ; qu'on ait manqué à exciter des mouvemens affectueux dans la volonté ; qu'on n'ait pas eu toute la pureté d'intention qu'on devoit avoir ; ou enfin qu'on ait plutôt recherché la douceur des consolations, que l'accomplissement de la volonté divine. Lorsqu'après une exacte recherche on a vu en quoi on a manqué, il faut s'en repentir à l'heure même, et former une ferme résolution de se corriger dans la suite : si au contraire on ne trouve rien à se reprocher, il faut en rendre grâces à Dieu, et se proposer de continuer de même à l'avenir. Cet avis est de très-grande importance, parce que par le moyen de l'examen et de la réflexion qu'on fait, on vient à connoître par expérience en quoi on manque pour s'en corriger, et en quoi on réussit pour y persévérer ; et on acquiert ainsi l'esprit de discernement et de discipline que l'expérience donne. C'est pourquoi saint Ignace estime cet examen très-propre pour former des maîtres spirituels, non-seulement dans la science de l'oraison, mais aussi dans toutes les sciences

qui regardent la conduite des âmes. Car dans la quatrième partie des constitutions, il dit (1) que quand un confesseur aura entendu quelque confession, il lui sera d'un très-grand secours, surtout dans les commencemens, d'y faire aussitôt réflexion, afin qu'il voie en quoi il a manqué, et que s'en corrigeant une autre fois, il profite ainsi de ses propres fautes. L'examen de l'oraison est institué pour la même fin ; et c'est-là aussi la première chose que l'on doit y faire. La seconde qui est aussi très-importante, est de regarder quel est le fruit qu'on a recueilli de son oraison, et de produire à ce sujet de nouveaux actes de la volonté ; comme lorsqu'on résume en peu de mots la substance de ce qu'on a dit en beaucoup de paroles, qu'on en tire des inductions et des conséquences, et qu'on en fait une espèce d'épilogue. Au reste, on ne sauroit mieux connoître quelle est l'opinion que notre saint fondateur a eue du mérite de l'oraison, et combien il a jugé qu'il étoit important de la bien faire, et de se corriger soigneusement des fautes qu'on y commet, qu'en voyant qu'il ne s'est pas contenté que pour cet effet nous eussions les secours ordinaires de l'examen que nous faisons tous les jours à midi et au soir, mais qu'il a voulu encore qu'immédiatement après notre oraison, nous en fissions notre examen particulier. Et cet examen est d'une telle importance, que si

(1) 4. *p. Const. c.* 8. *Litt. D.*

l'on connoissoit qu'on ne peut pas avoir le temps de le faire après l'oraison, il faudroit prendre du temps sur l'oraison même pour le faire.

Nous pouvons ajouter ici un autre conseil très-utile, qui est d'écrire succinctement après l'oraison tout ce qu'on en aura recueilli, les bons mouvemens qu'on y aura eus, les saintes résolutions qu'on y aura formées, et les lumières qu'on y aura reçues de Dieu, tant sur les vertus qu'on se sera proposé d'acquérir, que sur les mystères sur lesquels on aura médité. C'est ainsi qu'en usoient saint Ignace et le Père le Fèvre: et nous avons même quelque chose qu'ils ont écrit sur ce sujet. Saint François Xavier conseilloit aussi (1) qu'on pratiquât la même méthode : le directoire des exercices nous l'enseigne (2), et le Père Aquaviva notre général nous l'a recommandé particulièrement dans ses écrits. Outre que par ce moyen les bons désirs et les bonnes résolutions que l'on forme, se perfectionnent davantage, et jettent de plus profondes racines dans le cœur, l'expérience nous a appris que quand on relit ces sortes de choses dans un autre temps, elles sont d'une très-grande utilité : car comme ce sont ses propres sentimens que l'on revoit, et qu'on en a déjà été touché, ils nous touchent ensuite bien plus aisément que d'autres, et on se porte bien plus facilement à en reproduire des actes.

(1) *Lib. 6. c. 13. vit P. Xavier.*

(2) *C. 2. et 4. Direct. exerc. spirit. Claudius Aquav. in industriis ad curandos animæ morbos, c. 3.*

Que si on ne va pas si loin qu'autrefois, on a au moins quelque confusion de voir qu'on n'est plus tel qu'on étoit alors, et qu'on recule au lieu d'avancer; de cette sorte ou l'on fait effort pour parvenir au même point, ou l'on supplée par une sainte honte à ce qui manque du côté de la perfection. Ainsi de façon ou d'autre, cela ne peut être que très-utile, surtout dans le temps des exercices spirituels.

En dernier lieu, je dis que si en quelque temps que ce soit, il est bon, comme nous le dirons ailleurs (1), de rendre compte de sa conscience et de son oraison à quelque directeur spirituel, il l'est encore particulièrement alors; et quelques personnes, pour ne vouloir pas s'y assujettir, manquent souvent à recueillir le fruit qu'ils devroient de leurs exercices.

CHAPITRE XXVIII.

De la lecture spirituelle: de quelle importance elle est: et des moyens de pouvoir la faire avec fruit.

La lecture spirituelle est d'un grand secours pour l'oraison; et c'est pour cela que l'Apôtre écrivant à Timothée, lui recommande de *s'appliquer à la lecture* (2). Saint Athanase estime qu'elle est si nécessaire à celui

(1) 3. *Part. trait.* 7.
(2) Attende lectioni. 1. *Tim.* 4. 13.

qui veut marcher dans la voie de Dieu, que dans une exhortation qu'il fait aux religieux: Vous ne verrez personne, dit-il, être véritablement attaché au service de Dieu, qui ne soit aussi adonné à la lecture (1). On ne peut ni l'embrasser, ni l'abandonner sans en recevoir du profit ou du préjudice. Saint Jérôme témoigne aussi l'estime qu'il en fait, lorsqu'écrivant à Eustochium : Que le sommeil, lui-dit-il, ne vous surprenne qu'en lisant, et ne vous endormez que sur l'Ecriture-Sainte (2). Enfin tous les Saints en général nous la recommandent; et l'expérience nous en montre assez l'utilité, puisque les histoires sont pleines de conversions merveilleuses que Dieu a opérées par cette voie.

Les instituteurs des religions, fondés sur la doctrine de l'Apôtre, et sur l'autorité et l'expérience des Saints, ont tellement reconnu l'importance et l'utilité de cet exercice qu'ils en ont tous ordonné la pratique à leurs religieux. Humbert dit (3) que saint Benoît ne se contenta pas d'avoir prescrit un temps pour y vaquer chaque jour ; mais qu'il ordonna encore, qu'à l'heure qui y étoit destinée, deux des plus anciens religieux fissent la visite par tout le monastère, pour découvrir s'il n'y avoit point quelqu'un, ou qui se dispensât de la lecture, ou qui

---

(1) Sine legendi studio neminem ad Deum intentum videas. *Athanas. exhort. ad Relig.*

(2) Tenenti codicem somnus obrepat, et cadentem faciem pagina sancta suscipiat. *Hier. Ep. ad Eust.*

(3) *Humbertus in Prolog.*

en détournât les autres. Par là on peut voir qu'elle étoit l'estime que ce grand Saint en faisoit ; et on peut aussi remarquer en passant que les visites qu'on a coutume de faire tous les jours parmi nous, pour les exercices spirituels, ont leur fondement sur la doctrine et sur l'expérience des Saints les plus anciens. Il vouloit au reste que le religieux qui seroit ainsi surpris en faute, fût corrigé doucement la première et la seconde fois, mais que s'il retomboit après cela, on en fît une punition si sévère, qu'elle pût servir d'exemple aux autres. Nous avons dans la Compagnie une règle de la lecture spirituelle, qui dit (1) : Que deux fois le jour tous les religieux emploient le temps qui leur sera ordonné à l'examen de leur conscience, à l'oraison, à la méditation et à la lecture, et qu'ils s'y attachent avec toute l'application possible dans le Seigneur ; et c'est le soin du supérieur et du préfet des choses spirituelles, de prendre garde que chacun y donne tous les jours un temps convenable. Enfin la lecture spirituelle est en usage parmi tous ceux qui font profession de piété : c'est pourquoi, sans nous étendre davantage sur ce sujet, nous nous contenterons de faire ici quelques remarques, qui peuvent en rendre la pratique plus utile.

Saint Ambroise nous exhortant à nous appliquer le plus que nous pouvons à l'oraison et à la lecture spirituelle : Pourquoi,

---

(1) *Regul.* 1. *Comm.*

dit-il, n'employez-vous pas à la lecture tout le temps que vous passez hors de l'église? Pourquoi ne retournez-vous pas voir Jésus-Christ? Pourquoi ne lui parlez-vous pas, et pourquoi ne l'écoutez-vous pas? Nous lui parlons quand nous sommes en oraison; nous l'écoutons quand nous lisons la Sainte-Ecriture (1). Que ce soit ici le premier moyen dont nous nous servions, pour profiter de la lecture spirituelle. Soyons persuadés que c'est Dieu qui nous y parle, et qui nous dit ce que nous y lisons. Saint Augustin nous donne le même avis, quand il dit: Lisez l'Ecriture-Sainte, de manière que vous vous souveniez toujours que toutes les paroles qui y sont, sont autant de paroles de Dieu, qui veut, non-seulement qu'on sache sa loi, mais aussi qu'on l'accomplisse (2).

Ce qu'il ajoute ailleurs sur ce sujet, nous fournit un autre moyen très-utile, et des réflexions très-pieuses. Les Ecritures-Saintes, dit-il (3), sont comme des lettres qui nous viennent de notre patrie. Lisons-les donc avec le même empressement qu'auroit un homme qui en recevroit de son pays,

---

(1) Cur non illa tempora, quibus ab ecclæsiâ vacas lectioni impendas! Cur non Christum revisas, Christum alloquaris, Christum audias? Illum alloquimur, cùm oramus; illum audimus, cum divina legimus oracula. *Am. l.* 1. *offic. c.* 20.

(2) Ita scripturas sanctas lege, ut semper memineris Dei illa verba esse, qui legem suam non solùm sciri, sed etiam impleri jubet. *Aug. ep.* 143. *ad Virg. Dem.*

(8) Divinæ scripturæ quasi litteræ de patriâ nostrâ sunt. *Id ser.* 56. *ad fratres in e rem.*

dont il seroit éloigné depuis très-long temps. Lisons-les, pour voir quelles nouvelles elles nous apportent du ciel, qui est notre véritable patrie ; pour voir ce qu'elles nous disent de nos pères, de nos frères et de nos amis qui y sont ; pour voir ce qu'elles nous racontent d'un lieu où nous désirons tous passionnément d'aller.

Saint Grégoire (1) écrivant sur cette même matière, dit que la Sainte-Ecriture est comme un miroir qu'il faut que nous mettions devant les yeux de notre âme, pour y voir notre intérieur, et où il nous est aisé de connoître ce que nous avons de bon ou de mauvais, et combien nous sommes proches ou éloignés de la perfection. Car tantôt elle nous raconte les faits admirables des Saints, afin de nous exciter à les imiter, et afin que la vue de leurs victoires et de leurs triomphes soutienne notre courage dans les tentations et dans les souffrances ; tantôt elle nous parle de leurs chutes, afin que, comme d'un côté nous savons ce que nous devons suivre, de l'autre nous apprenions ce que nous devons éviter. Tantôt elle nous représente un Job, dont la vertu croît parmi les tentations, comme l'écume parmi les vagues de la mer ; et tantôt elle nous montre un David, qui succombe à la première attaque. La constance de l'un sert à nous fortifier dans les plus rudes épreuves ; et la fragilité de l'autre nous enseigne à avoir

(1) *Greg. l. 2. Mor. c. 1.*

toujours une humble crainte au milieu des prospérités et des consolations de la grâce ; à ne présumer jamais de nous-mêmes, et à marcher toujours avec toute la précaution possible. Saint Augustin dit la même chose que saint Grégoire : Vous ferez, dit-il, un très-bon usage de l'Ecriture-Sainte, si vous vous en servez comme d'un miroir, afin que votre âme s'y regardant, y corrige ce qu'elle a de mauvais, et y perfectionne ce qu'elle a de bon (1). Et ce que l'un et l'autre disent de la lecture de l'Ecriture-Sainte, peut s'appliquer à toute sorte de lecture spirituelle.

Mais pour entrer davantage dans le détail de la méthode que nous devons y observer, il faut remarquer que pour tirer du profit de cette sorte de lecture, on doit la faire, non pas à la hâte, comme qui liroit quelque chose pour le simple divertissement de l'esprit, mais à loisir et avec une extrême application ; car de même que les pluies d'orage ne pénètrent point la terre, et ne la rendent point fertile, et qu'il n'y a que les pluies douces et continues qui produisent cet effet; de même pour que la lecture pénètre et s'imbibe dans le cœur, il faut qu'elle se fasse avec attention et avec tranquillité. Il est même bon (2), quand on trouve quelque

(1) Optimè uteris lectione divinâ, si tibi eam adhibeas speculi vice, ut ibi velut imaginem suam anima respiciat, et vel fœda quæquæ corrigat, vel pulchra plus ornet. *Aug. ep.* 143. *ad Virg. Dem.*

(2) *Bern. ep. ad fra. de monte Dei, et in specul. Mon.*

passage plus touchant, de s'y arrêter un peu plus que sur les autres, et de faire une pause pour penser à ce qu'on a lu, et pour émouvoir sa volonté, ainsi qu'on le pratique dans la méditation.

Ce n'est pas que dans la lecture il faille donner à cela autant de temps qu'on en donneroit dans la méditation, où les choses veulent être examinées et digérées plus à loisir ; mais il faut au moins y en donner à proportion ; et c'est ce que nous conseillent les Saints, quand ils disent que nous devons faire en lisant, ce que font les oiseaux en buvant : ils boivent à plusieurs reprises, et toutes les fois qu'ils boivent, ils lèvent la tête au ciel.

On voit par-là combien il y a de rapport et de ressemblance entre la lecture et l'oraison. En effet, il y en a tant que lorsqu'on veut former quelqu'un à l'oraison, et qu'il est nécessaire de l'y préparer peu à peu, pour s'accommoder à son génie ; la première chose qu'on lui conseille, est de lire quelques livres de piété, et de faire des pauses de temps en temps en lisant ; et il arrive souvent que par ce moyen Dieu l'élève jusqu'à l'exercice de l'oraison mentale. On conseille aussi à ceux qui n'ont pas de facilité pour l'oraison, et qui désespèrent d'y pouvoir réussir, à cause de leurs distractions continuelles, de joindre la lecture à l'oraison, en lisant par reprises, et méditant à chaque fois sur ce qu'ils ont lu ; car l'esprit étant ainsi recueilli et fixé par les choses

qu'on lit, n'a pas tant d'occasions de se dissiper de côté et d'autre, que lorsqu'il est entièrement libre, et que les sens ne sont arrêtés par aucun objet.

Cette facilité de lire et de prier tout ensemble, est sans doute ce qui a porté les Saints à faire tant d'estime de la lecture, qu'ils lui donnent presque autant de louanges qu'à l'oraison même ; car ils disent (1) que la lecture est la nourriture spirituelle de l'âme ; qu'elle la rend forte et constante contre les tentations ; quelle lui inspire de saintes pensées et des désirs ardens pour le ciel ; qu'elle éclaire l'entendement ; qu'elle échauffe, allume et embrase la volonté ; qu'elle console de tous les ennuis et de toutes les afflictions du siècle, et qu'elle produit la joie véritable, spirituelle et selon Dieu.

Saint Bernard nous donne un autre avis pour bien profiter de la lecture spirituelle. Que celui, dit-il, qui se met à lire, ne cherche pas tant à apprendre les choses de Dieu, qu'à les goûter (2) ; car la simple connoissance de l'entendement est sèche et stérile, si elle n'échauffe la volonté et n'excite en elle cette ferveur qui rend la lecture fructueuse, et qui en est véritablement la fin. Cet avertissement au reste est très-important ; car il y a beaucoup de différence entre

(1) *S. Ephr. serm.* 7. *Chrys. hom.* 20. *sup. Genes. Aug. ser.* 38. *ad frat. in erem.*

(2) Si ad legendum accedat, non tam quærat scientiam, quàm saporem. *Bern. in spec. Mon*

lire pour apprendre, et lire pour profiter dans la vertu; entre lire pour les autres, et lire pour soi. L'un est une pure étude, l'autre est une nourriture spirituelle : de manière que, si en lisant vous ne vous attachez qu'à savoir les choses, ou qu'à en tirer de quoi pouvoir instruire les autres, ce n'est pas une lecture spirituelle que vous faites pour votre avancement, c'est une étude que vous faites pour autrui. Il y a d'autre temps pour cela: *Toutes choses ont leur temps* (1); celui de la lecture spirituelle ne doit pas être employé à l'étude, il ne doit être employé qu'à ce que nous venons de dire.

C'est par cette même raison que les Saints recommandent (2) qu'on ne lise pas beaucoup de choses de suite, de peur qu'une longue lecture ne lasse et ne fatigue l'esprit, au lieu de le fortifier ; et ce conseil qui est très-bon pour tout le monde, est particulièrement très-nécessaire pour ceux qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à dévorer beaucoup de livres. Comme la nourriture du corps ne dépend pas de la quantité des alimens, mais de la bonne digestion qui s'en fait, aussi la nourriture de l'âme ne dépend pas de lire beaucoup ; elle dépend de bien approfondir et de bien digérer ce qu'on a lu. Et parce que les matières difficiles fatiguent plutôt qu'elles n'édifient, et tarissent la dévotion au lieu de l'augmenter, ils veulent aussi que

(1) Omnia tempus habent. *Eccl.* 3. 1.
(2). *S. Ephr. serm.* 7. *Bern. ep. ad frat. de monte Dei.*

la lecture spirituelle se fasse de choses simples et aisées, et où il y ait plus de sentimens de piété, que de profondeur de doctrine. Hugues de Saint-Victor dit (1) à ce sujet qu'un serviteur de Dieu fut averti, en révélation, de quitter toute sorte de lecture épineuse, et de ne s'attacher qu'à lire la Vie des Saints, ou d'autres livres de même nature; et qu'il fit par ce moyen de grands progrès dans la piété.

Saint Bernard nous enseigne encore plus particulièrement ce que nous devons observer à ce sujet. Il faut, dit-il, avoir soin de tenir dans sa mémoire quelque passage de ce qu'on lit chaque jour, pour mieux le digérer ensuite, et l'examiner plusieurs fois, en le rappelant souvent dans son esprit; et ce doit être quelque trait qui convienne à la résolution qu'on a faite, qui soit propre à fortifier les bonnes intentions que l'on a, et qui puisse empêcher l'esprit de se dissiper à d'autres pensées (2). Comme nous ne mangeons pas seulement pour employer à manger, le temps que nous y donnons; mais que nous mangeons, afin que la nourriture que nous prenons alors, puisse nous soutenir tout le long du jour; aussi nous ne devons pas nous appliquer à la lecture, qui

(1) *Hug. de S. Vict. lib.* 5. *erud. Did. c.* 7.

(2) Sed et de quotidianâ lectione aliquid quotidie in ventrem memoriæ dimittendum est, quod fideliùs digeratur, et rursùs revocatum, crebriùs ruminetur, quod proposito conveniat, quod intentioni proficiat, quod detineat animum, ut aliena cogitare non libeat. *Bern. ep. ad frat. de monte Dei.*

est

est la nourriture spirituelle de notre âme, seulement afin de bien employer le temps que nous choisissons pour lire ; mais nous devons nous y attacher alors, pour en faire ensuite notre profit tout le reste de la journée. Il sera d'une très-grande utilité pour cet effet, d'élever notre esprit à Dieu, avant que de commencer à lire, et de lui demander la grâce de faire une lecture fructueuse, une lecture qui pénètre dans notre cœur, qui s'y attache, qui le fortifie, et qui nous rende plus ardens à la vertu, plus désabusés de toutes les choses du monde, et plus fermes dans toutes celles qui regardent notre avancement et notre perfection. C'est ainsi qu'en usoit le grand saint Grégoire, qui ne se mettoit jamais à la lecture, sans s'y être préparé par l'oraison, et sans avoir dit ce verset du Psalmiste : *Retirez-vous de moi, esprits malins, et j'approfondirai les commandemens de mon Dieu* (1).

Mais afin que nous concevions encore une plus haute estime de la lecture spirituelle, et que nous ayons plus d'envie de nous y donner, les Saints la comparent à la prédication de la parole de Dieu, et disent que si la lecture n'a pas toute la force et toute l'énergie que la vive voix peut avoir, elle a d'ailleurs beaucoup d'autres commodités, que la vive voix des prédications n'a pas. Premièrement, il n'est pas si facile

(1) Declinate à me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei. *Ps.* 118. 115.

d'avoir en tout temps un prédicateur, que d'avoir en tout temps un bon livre. Secondement, ce qu'un prédicateur dit de meilleur, passe vite, et ainsi ne peut pas faire tout son effet; mais on peut revenir plusieurs fois sur ce que l'on a lu, l'examiner, le peser, enfin y insister tout autant qu'il faut pour se l'imprimer bien avant dans l'âme. En troisième lieu, on a dans un bon livre un fidèle conseiller : car, comme disoit très-bien un grand philosophe (1), ce que personne n'oseroit dire, un livre le dit sans crainte; il avertit tout le monde de ses défauts; il reprend et il exhorte tout le monde avec une égale liberté. De plus, par le moyen de la lecture, on entre en conversation avec les plus grands Saints et les plus grands docteurs de l'Eglise; et on peut s'entretenir, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et les écouter comme si effectivement ils étoient présens, et que nous les entendissions parler. C'est pourquoi on a eu beaucoup de raison de dire, que les bons livres étoient un trésor public inépuisable; en effet, il n'y a personne qui ne puisse, à tout moment, en tirer des biens immenses et des richesses infinies. Enfin, les avantages qu'on peut recueillir de la lecture spirituelle sont si grands, que saint Jerôme (2), parlant de l'embrasement intérieur de l'âme, dit qu'il n'y a point de doute qu'il procède des livres sacrés, par

(1) *Demet. Phal.*
(2) *Hier. ep. ad Damas. Pap.*

la lecture desquels l'âme, embrasée d'un feu divin, demeure entièrement purifiée de toutes ses taches. Il allègue à ce sujet ces paroles des disciples qui alloient à Emaüs : *Notre cœur ne brûloit-il pas au-dedans de nous, quand il nous parloit dans le chemin, et qu'il nous expliquoit les Ecritures* (1) ? Et ce passage du Psalmiste : *Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes ; c'est de l'argent qui a été rafiné dans le feu* (2). Saint Ambroise dit (3) que la lecture de l'Ecriture-Sainte est la vie de l'âme. En effet, ajoute-t-il, le Seigneur nous le témoigne lui-même dans saint Jean, quand il dit : *Les paroles que je vous ai dites, sont esprit et vie.* Si nous voulons donc vivre de la vie spirituelle, marcher dans l'esprit de Dieu, et être embrasés de son amour, appliquons-nous à cette lecture, et tâchons d'en faire l'usage que nous venons de marquer.

Ce que nous avons dit, fait bien voir que ceux-là ont tort, qui, dès qu'ils ont achevé de lire un livre, ne le relisent jamais plus, quelque bon qu'il soit. Un bon livre ne doit pas se lire une seule fois ; reprenez-le entre vos mains, la seconde lecture vous touchera plus que la première, et la troisième plus

(1) Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dùm loqueretur in viâ, et aperiret scripturas ? *Luc.* 24. 32.

(2) Eloquia Domini casta, argentum igne examinatum. *Ps.* 11. 7.

(3) Quòd autem sacrarum litterarum lectio vita sit Dominus testatur, dicens : Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. *Ambr. serm.* 35. *Joan.* 6. 64.

que la seconde : et vous y trouverez toujours un nouveau goût, comme l'éprouvent ceux qui lisent avec un véritable dessein de profiter. Au contraire, c'est une coutume très-louable et très-utile, que celle de quelques-uns, qui ne rencontrent rien dans un livre de piété, qui fasse quelque impression sur eux, qu'ils ne prennent aussitôt le soin de le marquer, pour avoir ainsi toujours quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur, et de quoi se consoler dans le temps des sécheresses et des afflictions.

Nous pourrions, par une infinité d'exemples, confirmer ce que nous venons de dire des avantages attachés à la lecture spirituelle ; mais je me contenterai d'en rapporter un de saint Augustin, qui est d'une très-grande édification. Il dit (1) qu'un gentilhomme africain, nommé Potitien, fut le voir, et que s'étant mis à lui parler des merveilles que tout le monde publioit alors de saint Antoine, il lui dit qu'un jour l'empereur étant à Trèves, occupé à voir quelques jeux publics, lui et trois de ses amis allèrent se promener hors de la ville, et que deux d'entr'eux étant entrés dans la cellule d'un solitaire, et y ayant trouvé un livre, où la vie de saint Antoine étoit écrite, l'un d'eux eut à peine commencé à en lire quelque chose, que se sentant le cœur embrasé d'un feu

(1) *Aug. lib.* 8. *Conf. c.* 6.

divin, et entrant en une sainte colère contre lui-même : Que prétendons-nous, je vous prie, dit-il à son ami, par tant de services que nous rendons depuis tant d'années à l'empereur ? Tout ce que nous pouvons jamais espérer de plus, est de nous en faire aimer, et en cela, qu'y a-t-il qui ne soit fragile et plein de péril ? Et par combien de périls faut-il passer, pour parvenir à une fortune, qui est elle-même un péril si grand et si redoutable ? Mais si je veux me faire aimer de Dieu, je le puis facilement, je le puis en un moment ; il suffit que je le veuille tout de bon. En disant cela, les approches de l'enfantement d'une vie nouvelle l'agitant intérieurement, il se remit à lire ; et à mesure qu'il lisoit, il se dégageoit des choses du monde, et l'œuvre de Dieu se perfectionnoit au-dedans de lui, comme l'effet le témoigna peu de temps après. Car sitôt qu'il eut achevé de lire, et que les vagues qui s'étoient élevées dans son cœur furent apaisées : Maintenant, dit-il à son ami, avec un grand gémissement, je suis tranquille, j'ai l'esprit en repos, je renonce à toutes les espérances de la terre, pour ne m'attacher qu'à celles du ciel ; enfin je veux résolument servir Dieu, et dès à présent je vous déclare que je demeure ici. Vous, si vous ne désirez pas suivre ma résolution, au moins ne perdez pas inutilement le temps à m'en détourner. L'autre lui répondit qu'il ne vouloit pas se séparer de lui, dans une entreprise où il y avoit de si grandes récom-

penses à espérer ; ainsi ils commencèrent tous deux à élever l'édifice spirituel, en abandonnant toutes choses pour suivre Jésus-Christ ; et ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que deux filles, à qui ils étoient fiancés, sachant le parti qu'ils avoient pris, consacrèrent leur virginité à Dieu. Voilà ce que rapporte saint Augustin ; et cet exemple, comme il le dit ensuite lui-même, eut tant de force sur lui, que se tournant vers un de ses amis : Que faisons-nous? s'écria-t-il, plein d'agitation et de trouble. Les ignorans se lèvent et ravissent le royaume de Dieu ; et nous, avec toute notre science, nous nous laissons enfoncer dans l'abîme (1). L'esprit ainsi agité, il se retira dans un jardin qui étoit proche, où il se coucha au pied d'un figuier ; et là, fondant en larmes, et transporté d'une fureur sainte: Jusqu'à quand, Seigneur, s'écria-t-il, jusqu'à quand serez-vous fâché ? Votre colère ne finira-t-elle point ? Ne vous ressouvenez point, Seigneur, de mes iniquités passées. Et comme il répétoit toujours ces paroles : Jusqu'à quand? Jusqu'à quand ? Demain, demain. Pourquoi ne sera-ce pas dès aujourd'hui ? Pourquoi mes misères ne finiront-elles pas aujourd'hui ? Il entendit une voix qui lui dit : *Prenez, lisez ; prenez, lisez.* Alors il se leva, et prit le livre des Epîtres de saint Paul, pour y lire le premier endroit qu'il y

(1) Surgunt indocti, et rapiunt regnum Dei, et nos cum nostris litteris demergimur in profundum.

trouveroit; car il avoit ouï dire que ce qui avoit porté saint Antoine à quitter toutes choses pour suivre Jésus-Christ, c'étoit ce passage de l'Evangile, qu'il avoit entendu une fois par hasard : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; et venez, suivez-moi* (1). Excité donc par cet exemple, et beaucoup plus encore par la voix qu'il avoit entendue, il ouvrit le livre, et dès les premiers mots qu'il y lut, il se sentit frappé d'une lumière si vive, que dès lors, renonçant absolument à toutes les choses du monde, il se dévoua entièrement à Dieu.

---

(1) Vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo; et veni, sequere me. *Matth.* 19. 21.

SIXIÈME TRAITÉ.

DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De l'exercice de la présence de Dieu, et des grands biens qui y sont renfermés.

Cherchez le Seigneur, et persévérez dans cette recherche; cherchez continuellement sa face (1). Saint Augustin dit (2) que la face de Dieu, et la présence de Dieu, ne sont qu'une même chose. Ainsi chercher continuellement la face de Dieu, n'est autre chose, que marcher toujours en sa présence, en tournant vers lui tous les désirs et tous les mouvemens de son cœur. Hésichius et saint Bonaventure disent (3) que c'est commencer dès cette vie à jouir de la félicité des bienheureux, que de s'occuper toujours dans l'exercice de la présence de Dieu, parce

(1) Quærite Dominum, et confirmamini : quærite faciem ejus semper. *Ps.* 104. 4.

(2) *Aug. sup. hunc Psalm.*

(3) *Hesich. in cent. ult. et. Bonav.* 1. 2. *Opusc. lib.* 21 *de perfect. Relig. c.* 20.

que, quoique nous ne puissions pas ici le voir comme eux clairement, et tel qu'il est, nous pouvons du moins les imiter, autant que notre fragilité peut le permettre, en nous constituant sans cesse en sa présence par des actes d'adoration et d'amour. Car il ne s'est pas contenté de nous créer, pour jouir éternellement de lui dans le ciel; il a voulu que nous puissions avoir sur la terre un léger crayon de cette béatitude, en marchant toujours en sa présence, en l'adorant toujours, et en le regardant toujours à travers les nuages et les ténèbres de la foi, qui font que *nous ne le voyons maintenant qu'en énigme, et comme dans un miroir: au lieu que nous le verrons alors face à face* (1). La vue que nous en avons maintenant, dit Hésichius, est ce qui fait notre mérite; celle que nous en aurons alors, est ce qui fera notre récompense (2). C'est pourquoi, afin que nous puissions mériter une récompense si grande, exerçons-nous continuellement à ce qui doit nous la faire acquérir: envisageons Dieu dans toutes nos actions; et quoi que nous puissions faire, ayons-le toujours présent devant les yeux. Les anges qui ont soin de nous garder et de nous défendre, s'acquittent tellement de cet emploi, qu'ils ne perdent jamais Dieu de vue.

Il sembloit, à la vérité, dit l'ange Raphaël à Tobie, *que je mangeasse, et que*

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem. 1 *Cor.* 13. 12.

(2) Ista est meritum, illa præmium. *Hesich. ubi supr.*

je busse avec vous ; mais je me sers d'une viande invisible, et d une boisson que les hommes ne peuvent pas voir (1). Les anges se nourrissent de Dieu ; et le Fils de Dieu lui-même nous apprend qu'*ils voient toujours la face de son Père, qui est dans les cieux* (2). Essayons de les imiter en cela : quoiqu'en mangeant, en buvant, et en conversant avec les hommes, il paroisse que nous n'ayons point d'autre nourriture ni d'autre entretien, tâchons cependant de prendre une nourriture invisible, et de nous faire un entretien qu'ils ne puissent voir ; et cette nourriture et cet entretien consistent à regarder toujours Dieu, à l'aimer toujours, et à faire toujours sa volonté en toutes choses.

Les Saints et les Patriarches de l'Ancien Testament ont eu un soin très-particulier de marcher toujours en la présence de Dieu. Le Prophète royal ne se contentoit pas de le louer sept fois le jour : *J'avois*, dit-il, *le Seigneur toujours présent devant mes yeux ; parce que je sais qu'il est toujours à ma droite, pour empêcher que rien ne me trouble* (3). Ce leur étoit enfin une chose si familière, de se constituer en la présence de Dieu, qu'ils n'avoient point de façon de

---

(1) Videbar quidem vobiscum manducare, et bibere : sed ego cibo invisibili, et potu qui ab hominibus videri non potest, utor. *Tob.* 12. 19.

(2) Semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est. *Matth.* 18. 10.

(3) Providebam Dominum in conspecto meo semper, quoniam à dextris est mihi, ne commovear. *Ps.* 15. 8.

parler plus commune, que de dire : *Le Seigneur vit, en la présence duquel je suis* (1). Leur extrême attention sur ce sujet procédoit sans doute d'une parfaite connoissance qu'ils avoient de l'avantage qu'il y a à marcher toujours devant Dieu, et à songer continuellement qu'il nous regarde. Car cela suffit pour nous obliger à être toujours très-réglés dans tout ce que nous faisons : en effet, quel est le serviteur assez insolent pour mépriser les ordres de son maître en sa présence ? ou le voleur assez hardi, pour dérober dans le même moment qu'il voit que son juge tient les yeux sur lui ? Or Dieu nous regarde incessamment ; il est notre maître, il est notre juge, il est tout-puissant : il peut faire que la terre s'ouvre, et que l'enfer engloutisse celui qui le mettra en colère ; et il l'a même fait quelquefois. Qui sera assez hardi pour le fâcher ? Quand je considère attentivement, Seigneur, disoit saint Augustin (2), que vous avez perpétuellement les yeux sur moi, et que vous veillez sur moi jour et nuit avec autant de soin, que si dans le ciel et sur la terre vous n'aviez point d'autre créature que moi à gouverner ; quand je songe que vous voyez toutes mes actions, que vous pénétrez toutes mes pensées, et que tous mes désirs sont exposés à votre vue, je me sens rempli de

(1) Vivit Dominus, in cujus conspectu sto. 3. *Reg.* 17, 1. *et* 4. *Reg.* 3. 14.

(2) *August. c.* 14. *Soliloq.*

confusion. On s'impose assurément une très-étroite obligation de bien vivre, quand on considère que tout ce qu'on fait, on le fait devant un juge qui observe tout, et à qui rien ne peut se cacher. Si la seule présence d'un homme grave est capable de nous contenir dans le devoir, que ne devra point faire la présence de la majesté infinie de Dieu ?

Saint Jérôme sur le reproche que Dieu fait à Jérusalem, qu'*elle l'a oublié* (1), remarque que le souvenir de Dieu bannit toutes sortes de péchés (2). Saint Ambroise en dit autant ; et le même saint Jérôme ajoute dans un autre endroit, que si lorsque nous nous laissons aller au péché, nous songions que Dieu nous voit, et qu'il est présent, nous ne ferions jamais rien qui pût lui déplaire (3). Il ne fallut point d'autre considération que celle-là, pour obliger la pécheresse Thaïs à changer de vie, et à aller faire pénitence dans le fond du désert. *Le Seigneur ne considère-t-il pas*, disoit Job, *tous les chemins que je prends, et ne compte-t-il pas toutes les démarches que je fais* (4) *?* Cela étant, qui sera assez hardi pour pécher, et pour rien faire qui lui déplaise ?

(1) Meîque oblita es. *Ezech.* 22. 12.

(2) Memoria enim Dei excludit cuncta flagitia. *Hieron. et Ambros. lib. de fide resur.* 1. 4.

(3) Certè, quandò peccamus, si cogitaremus Deum videre, et esse præsentem, nunquam quod ei displiceret faceremus. *Hieron. circa illud. Ezech.* 8. 12. Dicunt enim : Non videt Dominus nos.

(4) Nonne ipse considerat vias meas, et cunctos gressus meos dinumerat? *Job.* 31. 4.

La ruine au contraire, et la perte des méchans ne procède que de ce qu'ils oublient que Dieu est présent, et qu'il les regarde. *Il n'y a personne qui nous voie* (1), disent-ils : *Le Seigneur ne verra point notre dernière fin* (2). Et c'est ce que remarque saint Jérôme (3) sur le 22.me chapitre d'Ezéchiel, où le Prophète, après une longue énumération des crimes de Jérusalem, lui reproche enfin l'oubli de Dieu, comme la cause de tous les désordres dans lesquels elle est tombée. Un cheval sans frein se précipite de lui-même, et un vaisseau sans gouvernail ne peut manquer de périr : aussi l'homme qui n'a plus le frein de la présence de Dieu, et qui n'est plus gouverné par cette crainte, court lui-même à sa perte, en s'abandonnant à ses passions déréglées. *Il n'a point Dieu devant les yeux*, dit le Prophète royal, *c'est pourquoi il est toujours souillé de toutes sortes de crimes* (4).

La présence de Dieu est le remède souverain et universel que saint Basile donne (5) pour vaincre toutes les tentations du démon, et toutes les répugnances de la nature : de sorte que, si vous voulez un moyen facile et court pour acquérir la perfection, un moyen qui renferme en soi la force et l'effi-

---

(1) Et dixisti : Non est qui videat me. *Is.* 47. 10.

(2) Non videbit novissima nostra.

(3) *Hieron.* 12. 4.

(4) Non est Deus in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore. *Ps.* 9. 26.

(5) *Bas. in Reg. brev. et in Reg. fus. disput.*

cace de tous les autres, servez-vous de celui-là. Dieu lui même l'a donné pour tel à Abraham : *Marchez devant moi*, lui dit-il, *et vous serez parfait* (1). Sur quoi il faut remarquer en passant, que quoique le texte porte, *et soyez parfait ;* cependant ici, comme en plusieurs autres endroits de l'Ecriture, le futur est exprimé par l'impératif, afin de mieux faire voir l'infaillibilité du succès. C'est donc une chose si assurée qu'en vous proposant toujours Dieu devant les yeux, vous deviendrez parfait, que dès l'heure que vous appliquez toute votre attention à sa présence, vous pouvez être persuadé que vous l'êtes. Car de même que les astres empruntent toute leur lumière et toute leur vertu du soleil; de même les justes qui sont comme des astres dans l'Eglise de Dieu, tirent de la présence de Dieu et de l'élévation continuelle de leur cœur à lui, toute la lumière dont ils brillent au dedans à ses yeux, et au dehors à ceux des hommes, et toute la vertu qu'ils ont d'être utiles au bien général de tout le monde. Il n'y a rien qui explique mieux que ceci le besoin que nous avons d'être toujours en la présence de Dieu. Voyez la dépendance que la lune a du soleil, et la nécessité où elle est de le regarder toujours : elle n'a de lumière que celle qu'elle en reçoit, selon les différentes manières dont elle le regarde ; et elle n'agit sur les corps inférieurs, que suivant que

(1) Ambula coram me, et esto perfectus. *Genes.*, 17. 1.

cette lumière lui est communiquée. Ainsi, ses effets augmentent ou diminuent, suivant qu'elle est ou dans son croissant, ou dans son décours; et dès qu'il y a interposition entre elle et le soleil, elle perd toute sa clarté et toute sa force. Il en est de même de l'âme à l'égard de Dieu, qui est son soleil; et c'est pour cela que les Saints nous recommandent si soigneusement d'avoir continuellement la présence de Dieu devant les yeux.

Saint Ambroise et saint Bernard parlant de l'application que nous devons avoir de nous la rappeler incessamment dans l'esprit, disent que, comme il n'y a aucun moment où l'homme ne jouisse des effets de la bonté et de la miséricorde de Dieu; il ne doit y avoir aussi aucun moment où il ne l'ait présent à l'esprit (1). Et saint Bernard ajoute en un autre endroit, que dans toutes ses actions et dans toutes ses pensées, on doit se ressouvenir de la présence de Dieu, et s'imaginer avoir perdu tout le temps qu'on a passé, sans songer à lui (2). Jamais Dieu ne nous oublie; il est juste aussi que nous essayions de ne jamais l'oublier. Saint Augustin sur ces paroles du Psalmiste: *J'arré-*

---

(1) Sicut nullum est momentum quo homo non utatur, vel fruatur Dei bonitate et misericordiâ; sic nullum debet esse momentum, quo eum præsentem non habeat in memoriâ. *Amb. lib. de dig. condit. humanæ*, *c.* 2. *Bern. c.* 6. *Medit.*

(2) In omni actu vel cogitatu suo sibi Deum adesse memoretur, et omne tempus quod de ipso non cogitat, perdidisse se computet. *Bern. in Spec. Monac.*

terai mes yeux sur vous (1), s'écrie : Seigneur, je n'ôterai jamais les yeux de dessus vous, parce que vous n'ôtez aussi jamais les yeux de dessus moi (2) : je ferai comme le Prophète, *Mes yeux seront toujours attachés au Seigneur* (3). Saint Grégoire de Nazianze dit que la respiration doit être moins fréquente en nous, que le souvenir de Dieu (4) : car de même que nous avons besoin de respirer à tout moment pour rafraîchir le cœur, et pour tempérer la chaleur naturelle; de même nous avons besoin de recourir à Dieu par l'oraison, pour réprimer l'ardeur déréglée de la concupiscence qui nous excite continuellement à pécher.

CHAPITRE II.

En quoi consiste l'exercice de marcher toujours en la présence de Dieu.

Afin de pouvoir tirer plus de profit de cet exercice, il faut expliquer maintenant en quoi il consiste. Il consiste en deux points, c'est-à-dire, en deux actes; l'un de l'entendement, l'autre de la volonté. Celui de l'entendement doit aller le premier, comme

(1) Firmabo super te oculos meos. *Psal.* 31. 8.
(2) Non auferam à te oculos meos, quia et tu non aufers à me oculos tuos. *Aug. sup. illud. Psalm.* 31.
(3) Oculi mei semper ad Dominum. *Ps.* 24. 15.
(4) Non tam sæpè respirare, quàm Dei meminisse debemus. *Greg. Nazianz. in* 1. *Orat. Theol.*

étant toujours requis et toujours supposé, pour la production de quelque acte de la volonté que ce soit. Or ce premier acte tend à considérer que Dieu est présent partout, qu'il remplit tout l'univers, qu'il est tout en tout, et tout en quelque partie et en quelque créature que ce soit; et à faire à ce sujet un acte de foi; parce que c'est en effet une vérité que la foi nous propose. *Car il n'est pas loin de chacun de nous*, dit l'Apôtre: *nous vivons en lui; et c'est en lui que nous avons le mouvement et l'être* (1). Il ne faut pas vous imaginer Dieu, comme loin de vous, ou hors de vous; il est au dedans de vous-même. Je cherchois hors de moi, Seigneur, dit saint Augustin (2), celui qui étoit au dedans de moi. Dieu est plus présent en vous, et au dedans de vous d'une manière plus réelle, que vous n'y êtes vous-même. C'est lui qui donne la vie à tout ce qui vit, la force et le mouvement à tout ce qui se meut, et l'être à tout ce qui est. Il conserve toutes choses par le pouvoir de sa présence; et sans le secours continuel de cette présence, toutes choses cesseroient d'être, et retourneroient dans le néant. Considérez donc que vous êtes tout rempli de Dieu, tout environné de Dieu, et comme nageant en Dieu. Ces paroles: *Le ciel et la terre sont pleins de votre gloire* (3), sont

---

(1) Non longè est ab unoquoque nostrûm: in ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. *Act.* 17. 27. et 28.

(2) *Aug. lib.* 10. *Confes. c.* 27.

(3) Pleni sunt cœli et terra gloriâ tuâ.

des paroles qui conviennent admirablement bien au sujet de cette méditation.

Quelques-uns, pour se rendre cette considération plus facile, se représentent tout le monde rempli de Dieu, comme il l'est, et eux au milieu de cette mer infinie de l'immensité divine, comme une éponge qui seroit plongée au milieu de la mer. Cette comparaison paroît assez juste, et assez proportionnée à la portée de l'esprit humain ; mais au fond, il s'en faut beaucoup qu'elle explique suffisamment ce que nous disons. Car cette éponge au milieu de la mer, si elle s'élève en haut, en trouve la surface ; si elle descend en bas, elle en touche le fond ; et si elle est portée de côté ou d'autre, elle en rencontre les bords. Mais en Dieu, il n'y a rien de tout cela ; il n'y a ni fin, ni bornes en lui, parce qu'il est immense et infini. *Si je monte dans le ciel*, disoit David, *vous y êtes ; si je descends dans les enfers, je vous y trouve ; et si je vole jusqu'aux extrémités de la mer, avec la même vitesse que les rayons de l'aurore se portent d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sera votre main qui m'y conduira, et vous me tiendrez de votre main droite* (1). De plus, comme l'éponge est un corps, l'eau qui est aussi un corps ne peut jamais la pénétrer toute en toutes ses parties ; quant à

(1) Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris : etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua. *Ps.* 138. 8. *et seq.*

nous, nous sommes en tout et partout pénétrés entièrement de Dieu, qui est un pur esprit. Ces sortes de comparaisons cependant, quoiqu'elles soient foibles, ne laissent pas d'être bonnes, parce qu'elles nous aident à concevoir en quelque sorte l'immensité infinie de Dieu, et de quelle manière il est intimement présent et en nous et en toutes choses : et c'est pour ce sujet que saint Augustin s'en sert (1) en plus d'un endroit.

Il faut au reste, se souvenir que pour se constituer en la présence de Dieu, il n'est pas nécessaire de se le représenter à notre côté, ou en tel et tel endroit déterminé, ni de se l'imaginer sous telle ou telle forme. Quelques-uns se figurent Jésus-Christ, qui marche à côté d'eux et qui les regarde toujours en tout ce qu'ils font; ainsi ils se tiennent toujours en la présence de Dieu, et parmi ceux qui pratiquent cette méthode, les uns se le représentent attaché à la croix; les autres lié à la colonne; les autres priant dans le jardin des Olives, et suant des gouttes de sang, ou dans quelqu'autre sorte de souffrances; les autres se le figurent dans quelqu'un des autres mystères et des autres états de sa vie, selon ce qui touche le plus un chacun; ou même ils se l'imaginent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, suivant les différentes situations de leur âme, et les différens mouvemens de leur dévotion. Tout cela est bon, quand on le fait bien; mais,

(1) *Aug. ep. 57. ad Dardan. et l. 7. Conf. c.* 5.

communément parlant, ce n'est pas ce qui nous est le plus convenable, parce que ces sortes de représentations d'images sensibles ne servent ordinairement qu'à user l'esprit, et rompre la tête. Un saint Bernard et un saint Bonaventure y savoient assurément des secrets que nous ne savons pas; et c'est ce qui leur y faisoit trouver tant de facilité et tant de douceur. Car s'imaginant quelquefois qu'ils entendoient ces paroles de l'Epoux dans les Cantiques : *Levez-vous, ma bien-aimée; levez-vous, ma belle; venez, ma colombe, dans les trous de la pierre, dans les fentes des murailles* (1), ils se cachoient en esprit dans les trous des plaies de Jésus-Christ, entroient dans son sacré côté, et y trouvoient un refuge assuré dans toutes leurs afflictions, un remède souverain dans toutes leurs maladies, et un soulagement infaillible dans toutes leurs peines. D'autres fois, s'appliquant ces paroles d'Isaïe : *Vous avalerez en esprit de joie des eaux des fontaines du Sauveur* (2), ils se figuroient le pied de sa croix enfoncé dans le cœur, et recevoient dans leur bouche, avec un extrême contentement, les gouttes de sang qui découloient des précieuses plaies du Sauveur du monde. Ces grands Saints se trouvoient bien de cette pratique; pour nous, si nous

(1) Surge, amica mea, speciosa mea, et veni: columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ. *Cant.* 2. 13 *et* 14.

(2) Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris, *Is.* 12. 3.

voulions nous appliquer à nous rendre Dieu présent de cette manière, peut-être que pour un jour ou un mois que nous y réussirions, nous nous détournerions de l'oraison pour toute l'année, et nous ne ferions que nous fatiguer inutilement l'esprit.

On connoîtra aisément combien cet avertissement est raisonnable, si on considère que ceux qui ont le mieux écrit de l'oraison, lorsqu'ils viennent à parler de la représentation du lieu et du sujet, qui n'est qu'un des préambules de la méditation, par lequel nous tâchons de nous rendre les choses aussi présentes, que si elles se passoient effectivement devant nos yeux, remarquent qu'il ne faut pas trop insister sur ces sortes de fictions et de représentations, parce qu'il en peut naître plusieurs inconvéniens et plusieurs illusions. Que si un simple préambule qui se fait en très-peu de temps, et lorsqu'on n'a rien autre chose à faire, demande une contention d'esprit si pénible et si dangereuse; que sera-ce lorsque tout le long du jour, et au milieu de plusieurs autres occupations, on voudra s'attacher à conserver les images qu'on aura formées? La présence de Dieu, de laquelle nous parlerons maintenant, est entièrement dépouillée de toutes ces sortes de fictions: car nous prétendons parler de la présence de Dieu, en tant que Dieu; et en cela premièrement, il n'est point question de feindre qu'il est, ni ici, ni là: il s'agit seulement de croire comme une vérité constante, qu'il est réellement

et effectivement partout. Jésus-Christ, en tant qu'homme, est dans le ciel et au saint sacrement de l'autel; mais il n'est point en toute sorte de lieux: de même quand nous nous imaginons Jésus-Christ présent en tant qu'homme, c'est en effet un pur ouvrage de notre imagination; mais en tant que Dieu, il est toujours présent auprès de nous, au dedans de nous et partout. *L'esprit du Seigneur remplit toute la terre* (1); et il n'est pas nécessaire de feindre ce qui n'est pas: il suffit de produire des actes de foi sur ce qui est. Secondement, on peut s'imaginer l'humanité de Jésus-Christ, et se la figurer, parce qu'elle a un corps et une figure: mais on ne peut s'imaginer Dieu, en tant que Dieu, et se le figurer comme il est; parce qu'il n'a ni corps ni figure, et que c'est un pur esprit. Nous ne pouvons même par cette raison, nous imaginer ni un ange comme il est, ni notre âme propre comme elle est: combien moins pourrons-nous nous représenter Dieu de la manière qu'il est, et nous en faire la peinture dans notre imagination?

Mais comment faut-il donc, me dira-t-on, que nous considérions Dieu comme présent? En formant simplement un acte de foi à ce sujet, et supposant qu'il est effectivement présent, puisque la foi nous le dit, sans vouloir d'ailleurs approfondir davantage de quelle façon cela se fait. C'est ainsi que le pratiquoit Moïse, qui au rapport de saint

(1) Spiritus Domini replevit orbem terrarum. *Sap.* I. 7.

Paul, *Considéra Dieu tout invisible qu'il est, et l'eut toujours présent à l'esprit, comme s'il l'eût vu* (1). De même que quand on parle à un de ses amis dans l'obscurité de la nuit, on ne songe qu'à jouir de son entretien et du plaisir qu'on a de savoir qu'il est présent, sans s'amuser à s'en faire la figure dans son imagination; de même, nous devons nous arrêter simplement à considérer que Dieu est présent, et nous contenter de jouir du fruit que nous pouvons recueillir de cette présence. Car si nous voulons nous attacher à nous le représenter comme il est, nous n'en viendrons pas à bout : il est encore trop nuit pour le voir de cette sorte; attendons qu'il fasse plus clair, et que le grand jour de l'autre vie soit arrivé. Alors il se découvrira à nous : et *Quand il se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (2). Présentement nous avons la vue trop foible; et son apparition à Moïse dans la nue, nous enseigne qu'il veut que sa présence soit cachée ici-bas à nos yeux, de telle sorte que nous ne puissions le voir que par ceux d'une foi aveugle et soumise.

Tout ce que nous venons de dire, regarde le premier acte, qui est celui de l'entendement; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de principal dans le sujet que nous traitons :

---

(1) Invisibilem tanquam videns sustinuit. *Ad. Heb.* 11. 27.

(2) Cùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est. 1. *Joan.* 3. 2.

car non-seulement il faut occuper l'entendement à considérer Dieu comme présent, mais il faut exercer ensuite la volonté à l'aimer, et à s'unir avec lui ; et c'est en cela que consiste principalement l'exercice de cette présence, selon que nous le ferons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Des actes de la volonté, dans lesquels consiste principalement cet exercice : et de quelle sorte on doit les produire.

SAINT Bonaventure, dans sa théologie mystique, dit (1) que les actes de la volonté par lesquels nous devons élever notre cœur à Dieu dans l'exercice dont nous parlons maintenant, consistent en des désirs ardens de l'âme de s'unir à Dieu par les liens d'une parfaite charité ; en des soupirs brûlans que l'amour lui fait pousser pour appeler le Seigneur à elle ; et en des mouvemens tendres et affectueux, qui lui servent comme d'ailes pour voler à lui, et s'en approcher de plus en plus. Ces sortes de désirs et de mouvemens sont appelés par les Saints, *Aspirations*, parce qu'ils font que l'âme s'élève à Dieu, ce qui est la même chose qu'aspirer à Dieu ; et parce que comme l'action

(1) *S. Bonav. via* 3. *et ep.* 15. *memor. c.* 22.

de

de repousser sans cesse du fond des poumons l'air qu'on y attire, se fait sans aucune résolution précédente de respirer; de même ces sortes de désirs embrasés partent si subitement du fond du cœur, qu'on les produit quelquefois, sans avoir eu même le temps d'en former auparavant le dessein. Ces aspirations et ces désirs s'expriment par ces oraisons courtes et fréquentes, qu'on appelle *jaculatoires*, c'est-à-dire, comme parle St. Augustin, *lancées subitement* (1), parce qu'elles sont comme des dards enflammés que le cœur lance coup sur coup à Dieu; et Cassien dit qu'elles étoient fort en estime et en usage parmi les anciens solitaires d'Egypte, soit parce qu'étant courtes, elles ne fatiguent pas l'esprit, soit parce qu'étant pleines de ferveur et de zèle, elles arrivent en la présence de Dieu, avant que le démon ait le loisir de troubler celui qui les fait, et d'y apporter aucun obstacle. Saint Augustin dit à ce sujet une chose qui mérite d'être extrêmement remarquée par tous ceux qui s'adonnent à l'oraison. Il faut prendre garde, dit-il, que cette intention vive et ardente, qui est si nécessaire à celui qui prie, ne s'émousse par la longueur de la prière (2). Or cela n'est point tant à crain-

(1) Breves quidem, sed creberrimæ. *Cass. l. 2. de instit. renunt.* Raptim jaculatas. *Aug. ep. 121. ad Probam. Collat. 9. c.* 35.

(2) Ne illa vigilans et erecta intentio, quæ tam necessaria est oranti, per productiores moras hebetaretur. *Aug. ubi sup.*

dre dans les oraisons jaculatoires ; c'est pourquoi les saints Pères du désert s'en servoient si ordinairement, tâchant ainsi, par de continuelles élévations de leur cœur à Dieu, de s'entretenir toujours dans sa présence.

Aussi n'y a-t-il point de moyen plus propre pour cet effet, ni qui soit plus aisé et plus utile ; mais il faut en expliquer un peu davantage la pratique. Cassien l'établit (1) dans ce verset, que l'Eglise répète au commencement de toutes les heures canoniales : *Mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir* (2). Commençons-nous quelque affaire difficile ? demandons à Dieu par ces paroles la grâce d'en bien sortir ; et comme en toutes choses nous avons besoin de son assistance, ayons aussi continuellement recours à lui. Ce verset, dit le même Cassien, est merveilleux, pour bien exprimer tous nos sentimens en quelque état et en quelque occasion que nous soyons. Par-là nous invoquons l'aide de Dieu ; par-là nous nous humilions, et nous reconnoissons notre besoin et notre misère ; par-là nous nous élevons à lui, et nous nous confions en sa bonté et en son secours, et par-là nous nous embrasons de son amour, en considérant qu'il est notre protecteur et notre refuge. Enfin, quelques combats et quelques assauts que l'on ait à soutenir contre le démon, on a dans ces paroles un

(1) *Collat.* 10. *c.* 9.
(2) Deus, in adjutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina. *Ps.* 69. 1.

bouclier impénétrable, une cuirasse à l'épreuve, et un rempart assuré. C'est pourquoi il faut les avoir sans cesse dans le cœur et dans la bouche, en faire sa prière continuelle, et s'en servir à toute heure, pour se constituer en la présence de Dieu.

Saint Basile (1) fait consister la pratique de cet exercice, à se faire de toutes choses une occasion de se souvenir de Dieu. Mangeons-nous ? rendons grâces à Dieu ; nous habillons nous ? rendons-lui grâces de même; allons-nous à la campagne ? bénissons Dieu qui la rend fertile ; regardons-nous le ciel, regardons-nous le soleil ou les étoiles ? louons Dieu qui a tout créé ; enfin, toutes les fois que nous venons à nous éveiller la nuit, ne manquons jamais d'élever notre cœur à Dieu.

Mais parce que dans le chemin spirituel il y a trois voies, la purgative pour ceux qui commencent, l'illuminative pour ceux qui sont déjà avancés, et l'unitive pour les parfaits, quelques-uns comptent aussi trois espèces d'aspirations et d'oraisons jaculatoires. Les unes regardent la voie purgative, et tendent à obtenir le pardon des péchés, à nettoyer l'âme de tous vices, et à la détacher de toutes affections terrestres. Les autres demandent l'acquisition des vertus, la victoire dans les tentations, et le courage d'embrasser toutes sortes de travaux pour Dieu, et celles-là répondent à la voie illu-

(1) *Bas. hom. in martyr. Julitam.*

minative. Les autres enfin appartiennent à la voie unitive, et ont pour but l'union de l'âme avec Dieu, par le lien d'une charité parfaite. Ce que l'on a envisagé dans cette distribution, c'est que chacun y trouvât de quoi s'occuper à l'exercice qui seroit le plus conforme à la situation de son âme. Mais après tout, comme quelque parfait qu'on puisse être, ce ne sauroit être qu'un exercice très-agréable à Dieu, de s'occuper à concevoir une vive douleur de ses péchés, et à lui demander la grâce de ne jamais l'offenser; ainsi quoique ceux qui travaillent encore, ou à se défaire des vices et des mauvaises habitudes qu'ils ont, ou à acquérir les vertus qui leur manquent, ne soient pas dans l'état de perfection, ils peuvent s'exercer aussi à produire des actes d'amour de Dieu, afin de se rendre leur entreprise plus facile et plus agréable; et tous généralement peuvent s'appliquer quelquefois à former les actes suivans : O mon Dieu, qu'on seroit heureux de ne vous avoir jamais offensé! Ne permettez pas, Seigneur, que je vous offense jamais : plutôt mourir que de pécher. Faites que je meure plutôt de mille morts, que de tomber jamais en péché mortel. D'autres fois on peut élever son cœur à Dieu, ou en lui rendant grâces des bienfaits qu'on en a reçus, tant en général qu'en particulier, ou en lui demandant l'acquisition de quelque vertu, comme d'une profonde humilité, d'une parfaite obéissance, d'une charité ardente, ou d'une patience ferme et inébranlable. D'autres fois on formera des actes

d'amour de Dieu, et de conformité à sa sainte volonté, en disant ces paroles tirées de divers endroits de l'Ecriture : *Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis tout à lui* (1). *Que ce ne soit pas ma volonté, Seigneur, mais que ce soit la vôtre que je fasse* (2). *Qu'est-ce que je prétends dans le ciel, si ce n'est vous; et si ce n'est vous, qu'est-ce que je désire sur la terre* (3)*?* Toutes ces sortes d'aspirations et d'oraisons jaculatoires, sont très-propres pour se conserver en la présence de Dieu; mais les meilleures et les plus efficaces, quoique peut-être elles ne soient pas conçues dans des termes si propres et si expressifs que ceux que nous venons de rapporter, sont celles que le cœur produit de lui-même, quand il est touché de Dieu. Il n'est pas nécessaire au reste, qu'on en fasse de plusieurs manières; car une seule répétée souvent et avec ferveur, peut suffire pour nous entretenir plusieurs jours en sa présence, ou même pour nous y entretenir toute notre vie. Si vous vous trouvez donc bien de dire toujours ces mots de l'Apôtre : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (4)*?* ou ces paroles de l'Epouse : *Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis tout à lui;* ou ce verset du Psalmiste : *Qu'est-ce que je prétends dans le ciel, si ce n'est*

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant.* 2. 16.
(2) Non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* 22. 42.
(3) Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? *Ps.* 72. 25.
(4) Domine, quid me vis facere? *Act* 9. 6.

vous, Seigneur; et si ce n'est vous, qu'est-ce que je désire sur la terre? il ne vous en faut pas davantage ; tenez-vous-en là, et que ce soit votre continuel exercice, et le moyen continuel dont vous vous serviez pour vous maintenir en la présence de Dieu.

CHAPITRE IV.

Où l'on explique plus particulièrement la pratique de cet exercice; et où l'on enseigne un moyen très-aisé, très-utile et très-parfait, de marcher toujours en la présence de Dieu.

Entre plusieurs aspirations et oraisons jaculatoires dont nous pouvons nous servir pour la pratique de cet exercice, une des principales et des plus propres, est celle que nous enseigne l'Apôtre dans la première épître aux Corinthiens: *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez, et quelque autre chose que vous fassiez, faites tout dans la vue de la gloire de Dieu* (1). Tâchez en tout ce que vous ferez, d'élever toujours votre cœur à lui, en disant : Seigneur, c'est pour vous que je fais ceci, c'est pour vous plaire, c'est parce que vous le voulez: votre volonté, Seigneur, est la

(1) Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. *Cor.* 10. 31.

mienne, et je n'ai point d'autre contentement que le vôtre. Je ne sais vouloir, ou ne vouloir pas, que ce que vous voulez, ou que vous ne voulez point : toute ma joie, toute ma satisfaction, est l'accomplissement de votre volonté; et pourvu que je vous plaise, et que je vous satisfasse, je n'ai rien davantage à désirer : il n'y a rien dans le ciel ni sur la terre sur quoi je veuille arrêter les yeux. C'est là une manière très-excellente et très-parfaite de marcher toujours en la présence de Dieu, puisque c'est s'entretenir dans un continuel exercice de l'amour de Dieu : mais parce que nous en parlerons ailleurs (1), j'ajouterai seulement ici une chose, après quoi il semble qu'il ne manque plus rien pour en achever l'éloge. C'est que de tous les moyens que nous pouvons nous imaginer, il n'y en a point de meilleur, ni de plus utile que celui-là, pour s'entretenir toujours dans cette perpétuelle oraison que le Sauveur du monde exige de nous en ces termes : *Il faut toujours prier, et ne se relâcher jamais* (2). Car quelle meilleure oraison peut-on faire, que de désirer continuellement la plus grande gloire de Dieu, de se conformer incessamment à la volonté divine en toutes choses, et d'établir tout son contentement et toute sa joie dans la joie et dans le contentement de Dieu ?

C'est ce qui a donné lieu à un célèbre

(1) 3. *Traité*, *ch.* 8. *et* 8. *Traité*, *ch.* 4.
(2) Oportet semper orare, et non deficere. *Luc.* 18. 1.

docteur (1) de dire avec beaucoup de raison, que celui qui persévérera constamment dans cet exercice, en retirera tant de fruit, qu'en peu de temps il se sentira le cœur tout changé, et y trouvera une extrême aversion pour le monde, et un amour inconcevable pour Dieu. Si vous pratiquez comme il faut une si sainte méthode, *Vous n'êtes plus des hôtes et des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des Saints, et les domestiques de Dieu* (2). C'est de ceux qui la pratiquent ainsi que parle saint Jean dans l'Apocalypse, quand il dit que les serviteurs de Dieu *verront sa face, et que son nom sera écrit sur leur front* (3). Car avoir la présence de Dieu continuellement devant les yeux, et se souvenir sans cesse de lui, c'est en effet voir déjà sa face et porter son nom écrit sur le front. Ceux qui vivent de cette sorte, n'ont plus à proprement parler, de commerce avec la terre. *Tout leur entretien est dans le ciel* (4) ; *et ils ne considèrent plus les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas : parce que celles qui se voient, sont temporelles, et que celles qui ne se voient pas, sont éternelles* (5).

---

(1) *Dion. Richel. lib.* 1. *de Contemplat. c.* 29.

(2) Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum, et domestici Dei. *Ad Eph.* 2. 19.

(3) Et videbunt faciem ejus, et nomen ejus in frontibus eorum. *Apoc.* 22. 4.

(4) Nostra autem conversatio in cœlis est. *Ad Philip.* 3. 20.

(5) Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ

Au reste, il faut remarquer que quand on fait les actes dont nous venons de parler, et qu'on dit : Seigneur, c'est pour vous que je fais ceci, c'est parce que vous le voulez, et d'autres choses de cette nature ; il faut les dire, non pas comme élevant son cœur, ou portant sa pensée à un objet hors de soi, mais comme parlant à Dieu présent : car c'est là proprement ce qu'on appelle marcher en la présence de Dieu, et ce qui nous rend cette pratique plus douce, plus aisée, et plus utile même dans les autres manières de faire oraison. Par exemple, lorsque nous méditons sur Jésus-Christ attaché à la croix, ou lié à la colonne, ceux qui ont écrit de l'oraison, observent qu'il ne faut pas s'imaginer cela comme arrivé à Jérusalem, il y a déjà tant de siècles, parce que l'imagination est ainsi plus fatiguée, et le cœur moins excité ; mais qu'il faut se le figurer comme une chose présente, qui se passe devant nous, et comme si nous entendions effectivement tous les coups de fouet et de marteau. Que si nous méditons sur la mort, ils disent qu'il faut s'imaginer pareillement que nous allons mourir, que nous sommes désespérés des médecins, et que nous avons déjà le cierge béni ou le crucifix entre les mains. Cela étant, à combien plus forte raison est-il juste que dans l'exercice de la présence de Dieu nous fassions les actes que

---

non videntur : quæ enim videntur, temporalia sunt ; quæ autem non videntur, æterna sunt. 2. *Cor.* 4. 18.

nous avons dit, non pas comme parlant à quelqu'un qui seroit absent et fort éloigné de nous, mais comme parlant à Dieu présent; puisque c'est en cela proprement que consiste cet exercice, et qu'en effet cette présence est très-réelle et très-véritable.

CHAPITRE V.

De quelques différences qu'il y a entre cette façon de marcher en la présence de Dieu, et toutes les autres que l'on pratique : et des avantages que celle-ci a sur toutes les autres.

Pour faire encore mieux voir combien cette manière de marcher en la présence de Dieu est parfaite et avantageuse, et pour en donner une explication plus ample, nous marquerons ici en quoi elle excelle principalement sur toutes les autres. Premièrement, dans la plupart des autres, il semble que tout se réduise au simple acte de l'entendement, et se termine à s'imaginer Dieu présent; mais celle-ci supposant cet acte de l'entendement et de foi touchant la présence de Dieu, s'occupe toute à former des actes d'amour de Dieu, et par conséquent il n'y a point de doute qu'elle ne soit plus excellente et plus utile que les autres. Car de même que dans l'oraison on ne doit pas s'arrêter aux actes de l'entendement, qui con-

sistent dans la méditation et dans la réflexion qu'on fait sur les choses (1), mais qu'il faut aller jusqu'aux actes de la volonté, qui sont les mouvemens affectueux pour la vertu, et les désirs véhements d'imiter Jésus-Christ, et que c'est de ces derniers actes que dépend tout le fruit de l'oraison : aussi tout le fruit de l'exercice de la présence de Dieu est renfermé dans les actes de la volonté; et c'est là-dessus par conséquent qu'il faut le plus particulièrement insister.

En second lieu, la pratique en est plus facile et plus douce que des autres; parce que dans les autres, il faut que l'entendement et l'imagination travaillent beaucoup, pour se représenter les choses, qui est ce qui épuise et qui dessèche davantage le cerveau : mais dans celle-ci il n'est besoin d'aucun effort d'imagination; il ne faut que des mouvemens affectueux de la volonté, qui se produisent sans peine. Car quoiqu'il soit vrai que la présence de Dieu, sur quoi cet exercice est fondé, ne puisse se concevoir que par un acte de l'entendement : cependant, de même que quand on est devant le saint sacrement, on se contente d'y supposer par la foi Jésus-Christ présent, et qu'on réduit toute son attention à l'adorer, à l'aimer, et à lui demander les grâces dont on a le plus besoin; de même dans l'exercice de la présence de Dieu, on regarde cette présence comme une chose supposée par la foi, et

(1) 5. *Traité*, *ch.* 11.

sans insister sur les actes de l'entendement, on passe à ceux de la volonté. Or, comme ils sont aisés à produire, on peut aussi y persévérer long-temps; c'est pourquoi, quand les malades ne sont plus en état de faire aucune autre sorte d'oraison, on leur conseille d'élever souvent leur cœur à Dieu par ces actes de volonté, parce que c'est une chose qui peut se faire facilement en tout temps. Ainsi quand il n'y auroit point d'autre avantage dans la pratique que nous avons proposée, que d'y pouvoir persévérer plus long-temps que dans les autres, ce seroit toujours assez pour devoir en faire plus d'estime que des autres : mais à combien plus forte raison, leur doit-elle être préférée, puisqu'elle les surpasse encore en tant d'autres choses essentielles ?

Ce qu'il y a surtout de plus considérable, et ce qu'il faut principalement remarquer, c'est que lorsqu'on se constitue en la présence de Dieu, ce n'est point pour en demeurer là; mais c'est afin que cette présence nous serve d'un moyen pour bien faire toutes nos actions. Car si nous nous contentions de la simple attention à la présence de Dieu, et que du reste nous vinssions à nous négliger dans nos actions, et à y commettre des fautes : cette attention ne seroit point une dévotion utile, ce seroit une illusion préjudiciable. On doit donc faire état, que tandis que l'on a un œil attaché à contempler Dieu, il faut se servir de l'autre, pour regarder à bien faire toutes choses pour l'amour de lui;

en sorte que la considération que nous sommes en sa présence, soit un moyen pour nous obliger à mieux faire tout ce que nous faisons; et c'est à quoi la méthode dont nous parlons est beaucoup plus propre que toutes les autres. Car dans les autres l'entendement est tellement occupé ou à se former des images sensibles des choses qu'il veut se représenter, ou à tirer de ces images quelque bonne pensée qui y convienne, que l'âme donnant toute son attention à cela, n'en a plus pour le reste, et ne produit par conséquent, que des actions imparfaites et défectueuses. Mais ici, comme l'imagination ne travaille point, il n'y a rien qui détourne de l'application qu'on doit avoir à bien faire ses actions : au contraire, on y trouve un grand secours pour les faire comme il faut; parce que, songeant qu'on les fait pour Dieu et devant Dieu, on tâche de les faire de telle manière, qu'elles puissent paroître devant la majesté de Dieu, et qu'il n'y ait rien qui soit indigne de sa présence. Nous avons parlé ailleurs (1) d'un autre moyen très-excellent de marcher toujours devant Dieu; mais comme nous l'avons suffisamment expliqué en son lieu, nous nous dispenserons de répéter ici ce que nous en avons déjà dit.

(1) 2. *Traité, ch.* 3.



SEPTIÈME TRAITÉ.

DE L'EXAMEN

DE LA CONSCIENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Combien l'examen de la conscience est important.

Un des moyens principaux et des plus efficaces que nous ayons pour notre avancement spirituel, est celui de l'examen de la conscience; c'est pourquoi les Saints nous en recommandent soigneusement la pratique. Saint Basile (1), un des plus anciens de tous ceux qui ont fait des règles pour les religieux, leur ordonne de faire cet examen toutes les nuits. Saint Augustin (2) enjoint la même chose dans sa règle. Saint Antoine y formoit et y exhortoit les siens par son exemple; et saint Bernard, saint Bonaventure, Cassien, et généralement tous les instituteurs d'ordres, et tous les maîtres de la vie spirituelle (3), veulent qu'on s'y

(1) *Basil. hom. 1. de inst. Mon. et ser. de abdic. sæc. et spir. perfect.*
(2) *Aug. lib. 50. homiliar. hom. 24.*
(3) *Bernard. de inter. dom. c. 65. et in spec. monac.*

applique tous les jours. St. Chrysostome (1), sur ces mots du Psalmiste : *Excitez-vous à la componction dans vos lits* (2), est d'avis qu'on fasse cet examen tous les soirs avant que de se coucher, et il en rend deux bonnes raisons. Premièrement, afin que le lendemain on soit plus disposé à se garder des mêmes fautes que l'on a commises le jour précédent ; car si on les examine bien le soir, qu'on en conçoive un extrême regret, et qu'on se propose fermement de s'en corriger, il est constant que cela servira de frein, pour empêcher que le lendemain on n'y retombe. En second lieu, c'est que ce sera encore un sujet de retenue pendant tout le jour, que de devoir s'examiner le soir, parce que la connoissance qu'on a, que ce jour-là même il faudra rendre exactement compte de tout, fait qu'on est davantage sur ses gardes, et qu'on a plus d'attention sur soi. De même, dit saint Chrysostome, qu'un grand seigneur qui a de l'ordre, ne laisse passer aucun jour sans faire compter son maître d'hôtel, de peur de lui donner lieu d'être moins soigneux, et de s'embrouiller dans ses comptes ; de même il est à propos que nous comptions tous les jours avec nous, de crainte que la négligence et l'oubli ne mettent du désordre dans les nôtres. Saint

---

Cass. collat. 5. *Abb. Serap. c.* 14. *Hug. de S. Vict. lib.* 5. *de anim. c.* 6. *Doroth. doct.* 10. *et* 11.

(1) *Chrys. de pœnit. tom.* 5.

(2) In cubilibus vestris compungimini. *Ps.* 4. 5.

Ephrem et saint Jean Climaque (1) ajoutent à cela, que comme les marchands tiennent registre des pertes et des gains de chaque jour, et que lorsqu'ils trouvent qu'ils ont fait quelque perte, ils tâchent aussitôt de la réparer ; ainsi nous devons examiner chaque jour les gains et les pertes que nous faisons dans l'affaire de notre salut, afin que remédiant aussitôt à nos pertes, nous empêchions par-là qu'elles ne s'accumulent, et qu'elles ne viennent à consommer notre fonds. Saint Dorothée (2) remarque un autre profit considérable, que l'on tire de l'examen ; c'est qu'en s'accoutumant à le bien faire tous les jours, et en se repentant chaque jour de ses fautes, on empêche que le vice ne prenne racine dans le cœur, et que les mauvaises habitudes ne s'y fortifient.

Il n'en est pas de même de ceux qui ne sont pas soigneux de s'examiner ; et les Saints comparent la conscience de ces gens-là au champ et à la vigne dont parle le Sage, quand il dit : *J'ai passé par le champ du paresseux, et par la vigne de l'insensé, et tout y étoit plein d'orties, tout y étoit couvert d'épines, et la muraille sèche étoit renversée* (3). La conscience de ceux qui ne s'examinent point, est une vigne qui

(1) *S. Ephrem. serm. Ascetic. de vit. Relig.*

(2) *Doroth. Doct.* 11.

(3) Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti, et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat. *Prov.* 24. 30. *et* 31.

devient en friche, et qui se remplit d'épines et de ronces, faute d'être labourée ; car notre nature corrompue est une malheureuse terre qui ne produit autre chose d'elle-même ; ainsi il faut avoir toujours la serpe à la main, toujours s'employer à couper ou à arracher, et c'est ce qu'on fait par le moyen de l'examen. C'est l'examen qui coupe le vice par le pied, qui arrache les mauvaises inclinations, dès qu'elles commencent à pousser, et qui empêche que les mauvaises habitudes ne prennent racine.

Mais l'importance et l'efficace de ce moyen n'a pas seulement été connue des Saints, elle l'a été aussi de plusieurs philosophes païens, qui n'étoient éclairés que de la lumière naturelle. Saint Jérôme et saint Thomas rapportent (1) qu'un des principaux avis que Pythagore avoit coutume de donner à ses disciples, étoit qu'ils employassent tous les jours quelque temps, le matin et le soir, à s'examiner sur ces trois demandes : Qu'ai-je fait ? Comment l'ai-je fait ? Et qu'ai-je manqué à faire ? se réjouissant de ce qu'ils trouveroient avoir fait de bien ; se repentant de ce qu'ils trouveroient avoir fait de mal. Sénèque, Plutarque, Epictète, et plusieurs autres recommandent la même chose.

Saint Ignace (2) fondé sur la doctrine des Saints, sur la lumière de la raison, et sur

---

(1) *Hier. in apolog. adversus Rufin. c.* 10. *Th. lib.* 4. *de Regim. princ. c.* 22.

(2) 3. P. *Const. c.* 1. §. 11. *et reg.* 6. *summ.*

l'autorité de l'expérience, a fait tant de cas de l'examen, qu'il dit, après saint Bonaventure, que c'est un des meilleurs moyens et des plus utiles que nous puissions avoir en nous-mêmes pour notre progrès spirituel. Il nous en a même donné des règles particulières : Que tous ceux de la Compagnie, dit-il en un endroit, aient soin d'examiner tous les jours leur conscience. Il ordonne ailleurs, que ce soit deux fois le jour, et il préfère en quelque sorte l'examen à l'oraison même; parce que ce qu'on n'a fait que se proposer dans l'oraison, doit se pratiquer ensuite dans l'examen, ou l'extirpation des vices, ou la mortification des passions; c'est à quoi on doit principalement s'occuper. C'est pourquoi on fait tant d'estime de l'examen parmi nous, qu'on y appelle les religieux au son de la cloche deux fois le jour, l'une le matin, et l'autre le soir; et qu'afin que personne ne manque alors à s'y appliquer, on fait la visite partout dans ce temps-là, comme dans le temps de l'oraison. Mais saint Ignace ne s'est pas contenté d'établir l'usage de l'examen dans la Compagnie; il veut aussi (1) que ceux qui en sont, le persuadent de tout leur pouvoir aux gens du monde, avec qui ils auront quelque commerce; de là vient que ceux d'entre nous, qui sont de bons ouvriers dans la vigne du Seigneur, ne manqueront point, dès que

(1) *P. 7. Const. c. 4. litt.* F. *et lib. Exerc. spir. reg. seu annot.* 18. *ex prioribus.*

quelqu'un se remet entre leurs mains, de lui apprendre aussitôt à faire l'examen général et particulier de sa conscience, pour le désaccoutumer par-là plus facilement des mauvaises habitudes qu'il peut avoir; comme de jurer, de mentir, de médire, et d'autres choses semblables. C'est ainsi qu'en usoient nos premiers instituteurs. Le Père Le Fèvre ne recommandoit rien davantage à ceux dont il gouvernoit la conscience; et quand saint Ignace avoit entrepris la cure de quelque malade spirituel (1), il ne se contentoit pas de lui ordonner le remède salutaire de l'examen particulier; mais il lui marquoit encore quelque personne de confiance et de piété, à qui il l'obligeoit de s'adresser tous les jours, à midi et au soir, pour lui rendre compte s'il avoit fait son examen, de quelle manière il l'avoit fait, et s'il y avoit observé ce qui lui avoit été prescrit. Nous savons aussi (2), que pendant longtemps il n'employa à la conduite spirituelle de ses compagnons, que l'exercice de l'examen et l'usage fréquent des sacremens, croyant que, pourvu qu'ils s'acquittassent bien de ces deux choses, c'en étoit assez pour se maintenir dans la vertu.

Tout cela doit nous donner une haute estime de cette pratique, nous la faire considérer comme un moyen très-efficace pour notre avancement, et nous rendre si exacts

---

(1) *Lib. 5. vit. S. Ign. c.* 10.
(2) *Lib. 2. c. 4. vit. S. Ign.*

à faire notre examen deux fois le jour, que nous croyions n'y pouvoir manquer, sans manquer en même temps à une des principales obligations de la vie religieuse. Rien ne doit être capable de nous détourner d'un exercice si saint ; ou si quelque occupation indispensable nous empêche d'y vaquer dans le temps marqué, il faut essayer d'y satisfaire ensuite le plutôt qu'il est possible. La maladie même qui nous dispense de l'oraison accoutumée, ne nous dispense ni de l'examen particulier, ni du général ; et ainsi il faut tenir pour une maxime infaillible, qu'on ne doit jamais s'en exempter pour quelque chose que ce soit. Le malade, au reste, a toujours assez de matière pour faire son examen particulier ; soit en se conformant à la volonté de Dieu, dans la maladie, dans les douleurs que Dieu lui envoie, et dans les remèdes qu'il est obligé de prendre, et qui sont quelquefois plus fâcheux que le mal même ; soit en supportant avec patience d'être privé de plusieurs choses qu'il s'imagine lui manquer ; soit enfin, en se résignant entièrement entre les mains de Dieu, pour vivre, ou pour mourir selon qu'il plaira à la Providence d'en ordonner.



CHAPITRE II.

Sur quoi doit se faire l'examen particulier.

On se sert de deux sortes d'examen dans la Compagnie ; l'un particulier, et l'autre général. Le particulier se fait sur une seule matière ; et par cette raison il est appelé particulier. Le général se fait sur toutes les fautes que l'on a commises le long du jour, en pensées, en paroles, et en actions ; et il s'appelle général, parce qu'il embrasse généralement toutes choses. Nous parlerons premièrement de l'examen particulier ; ensuite nous ne toucherons que succinctement ce qu'il y aura à ajouter touchant l'examen général, parce que la même méthode qu'il faut pratiquer dans le particulier, devant s'observer presque en tout dans le général, ce que nous dirons de l'un servira de même pour l'autre. Il y a deux choses à considérer dans l'examen particulier ; l'une sur quoi il doit se faire, l'autre comment il doit se faire. A l'égard de la première, afin que nous puissions mieux connoître sur quoi nous devons faire principalement cet examen, il faut bien s'imprimer dans l'esprit un avertissement que saint Ignace nous donne dans les Exercices spirituels, et qu'il a tiré

de saint Bonaventure. Il dit (1) que le démon en use envers nous comme un général d'armée envers une ville qu'il veut prendre. De même qu'un général s'attache d'abord à reconnoître l'endroit le plus foible de la place, pour y dresser ensuite ses batteries, et y faire agir toutes ses troupes; parce qu'il sait que dès qu'il se sera emparé de ce poste, il se rendra aisément maître de la ville: de même le démon apporte tout le soin imaginable à reconnoître l'endroit le plus foible de notre âme, pour nous attaquer ensuite par-là, et nous réduire plus facilement sous sa puissance. Servons-nous de cet avis pour nous tenir sur nos gardes, et pour nous précautionner contre notre ennemi. Regardons avec attention quel est l'endroit de notre âme le plus foible et le plus dépourvu de vertu, l'endroit que notre penchant naturel rend d'une attaque plus aisée, et qui est le plus ruiné par nos mauvaises habitudes; et travaillons à y remédier et à mettre de bonnes défenses partout. Voilà ce que veulent principalement de nous les maîtres de la vie spirituelle; que nous nous attachions à dompter nos inclinations déréglées, et à déraciner nos mauvaises habitudes: et comme c'est là ce qui nous est le plus nécessaire, c'est aussi à quoi notre examen particulier doit principalement s'appliquer.

---

(1) *Reg. 14. ad motus animi discer. Bonav. 3. p. Breviloquii.*

Cassien (1) rend deux raisons du besoin que nous avons de commencer ainsi par combattre nos mauvaises habitudes. La première, parce que c'est de là que viennent nos plus grands dangers, et les occasions de nos chutes les plus grièves; et que par conséquent il est juste d'y pourvoir soigneusement avant toutes choses. La seconde, parce qu'ayant une fois vaincu les ennemis les plus redoutables, et ceux qui nous font une plus rude guerre, le reste devenu plus foible par la défaite des autres, sera ensuite facilement vaincu par notre âme devenue plus forte et plus courageuse par notre première victoire. Il rapporte à ce sujet ce qui se pratiquoit autrefois à Rome, dans les combats des bêtes farouches, où ceux qui vouloient se signaler davantage, et donner le plus de plaisir à l'empereur, s'attachoient d'abord à celle qui leur paroissoit la plus furieuse, parce que l'ayant tuée, ils venoient facilement à bout de toutes les autres. C'est ainsi, dit-il, que nous devons faire. Nous voyons par expérience que d'ordinaire chacun a quelque vice principal et quelque passion prédominante qui le maîtrise et qui le porte à faire beaucoup de choses qu'il ne voudroit pas; de là vient que c'est un langage assez commun à plusieurs gens de dire: Si je n'avois point tel ou tel penchant, il me semble qu'il n'y auroit rien qui m'embarrassât, et qui me fît de la peine. Voilà justement

(1) *Cass. col.* 5. *Abb. Serap. c.* 14.

ce qu'il faut que nous commencions à combattre ; voilà ce que nous devons choisir pour le sujet de notre examen.

Dans la guerre que le roi de Syrie eut à soutenir contre le roi d'Israël, il ordonna à tous ses capitaines *de ne combattre contre qui que ce fût, ni petit, ni grand, que contre le seul roi d'Israël* (1) ; se promettant que la mort du roi lui donneroit une victoire facile sur toute l'armée, comme il arriva en effet. Car le roi Achab ayant été tué d'un coup de flèche que quelqu'un tira au hasard, tout céda de toutes parts, et la guerre fut aussitôt terminée. Imitons cet exemple ; vainquons le vice qui est en nous le roi des autres, et nous dompterons facilement tout le reste : coupons la tête à ce Goliath, et tous les autres Philistins seront bientôt défaits et entièrement dissipés. On ne sauroit donner de meilleure règle générale que celle-là, pour faire connoître à chacun sur quoi il doit former principalement son examen. Mais ce qu'il y a à dire encore de plus sur ce sujet, c'est qu'il est bon que chacun en confère avec son directeur, après lui avoir rendu un compte si exact de l'état de sa conscience, de ses inclinations, de ses passions, de ses attachemens et de ses mauvaises habitudes, qu'on n'ait rien laissé à lui découvrir. Car de cette sorte la nécessité de chacun étant parfaite-

(1) Ne pugnetis contra minimum, aut contra maximum, nisi contra solum regem Israël. 2. *Paral.* 18. 30.

ment

ment connue, il sera aisé au directeur de déterminer ensuite de quoi il faudra que le pénitent fasse la matière de son examen. Une des choses surtout qu'il faut principalement observer, quand on rend compte de sa conscience, est de dire sur quoi on fait son examen particulier, et de quelle manière on en profite ; car il est d'une grande conséquence que cet examen se fasse effectivement sur ce qui est le plus important à chacun. Comme un médecin n'a pas peu avancé quand il a trouvé la véritable cause d'une maladie, parce qu'alors il y applique les véritables remèdes qui ne manquent pas d'opérer, de même nous aurons gagné un grand point, si nous réussissons à pénétrer la véritable source de toutes nos infirmités spirituelles ; parce que ce sera avoir découvert le véritable moyen de les guérir, en y appliquant le remède salutaire de l'examen. Ce qui est cause en partie que plusieurs personnes ne profitent guères de celui qu'elles font, c'est qu'elles ne s'appliquent pas à quoi elles devroient. Si vous coupez la racine d'un arbre, il séchera et mourra bientôt; mais si vous n'en coupez que les branches, il poussera dans peu un nouveau bois, et deviendra plus grand qu'il n'étoit.



CHAPITRE III.

De deux avis très-importans pour bien réussir dans le choix du sujet sur lequel on doit faire l'examen particulier.

Pour traiter ceci plus en détail, je dis qu'il y a deux choses principalement à observer, dont la première est que quand on a des défauts extérieurs qui offensent et qui scandalisent le prochain, c'est là ce qu'il faut commencer à retrancher par le moyen de l'examen particulier, quand même on auroit des défauts intérieurs plus considérables. Par exemple, si on a le défaut ou de trop parler, ou de parler avec emportement et avec aigreur à ses frères, ou de se laisser aller à dire des choses qui puissent donner atteinte à leur réputation, enfin si on est sujet à d'autres défauts qui puissent blesser le prochain ; la raison et la charité veulent que nous travaillions premièrement à nous corriger de tout ce qui peut faire peine à nos frères, et que nous tâchions de vivre de telle façon avec eux, que nous ne donnions à personne aucune occasion de plainte et de scandale. L'Evangile parlant du père et de la mère de saint Jean-Baptiste, dit *Qu'ils étoient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandemens et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans don-*

ner lieu à personne de se plaindre d'eux (1). C'est là une grande louange pour un serviteur de Dieu ; et c'est à quoi un religieux qui vit en communauté, doit avoir une particulière attention. Il ne suffit pas qu'il soit juste devant Dieu ; il faut de plus que sa manière d'agir dans la religion soit telle, que personne ne puisse se plaindre de lui ; et s'il y a en lui quelque chose qui puisse offenser le prochain, c'est par-là qu'il doit commencer à faire son examen particulier.

Mais il faut prendre garde aussi en même temps, (et c'est là le second avertissement que nous avions à donner,) qu'on ne doit pas s'attacher tellement à faire son examen particulier sur ces sortes de choses extérieures, que toute la vie se passe à cela : car il est beaucoup plus facile de se vaincre là-dessus, que sur celles qui sont au dedans de nous. Je commande à la main, dit saint Augustin (2), et la main obéit ; je commande au pied, et le pied obéit : mais je commande à l'appétit, et l'appétit n'obéit pas. La raison est, que la main et le pied n'ont point en eux de mouvement qui soit contraire à la volonté ; mais l'appétit a son mouvement propre, qui y est souvent opposé : c'est pourquoi nous devons tâcher de nous débarrasser des choses extérieures, le plutôt que nous pourrons, afin qu'il nous

(1) Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini, sine querela. *Luc.* 1. 6.

(2) *Aug. l.* 8. *Confes. c.* 9.

reste plus de loisir pour vaquer à celles qui sont plus essentielles et plus importantes. Pour obtenir, par exemple, une profonde humilité de cœur, qui aille non-seulement à nous mépriser nous-mêmes, mais à être bien aises aussi que les autres nous méprisent, pour gagner sur nous de faire toutes choses purement pour Dieu, et d'envisager toujours que c'est Dieu même, et non pas les hommes que nous servons; pour parvenir à avoir une entière conformité à la volonté divine, et pour acquérir enfin quelque autre vertu ou quelque autre perfection intérieure. Car quoique l'examen particulier ne soit établi, proprement parlant, que pour retrancher nos fautes et nos imperfections, et qu'en cela seul il y ait assez de quoi nous occuper toute notre vie, parce que nous ne pouvons jamais être tout-à-fait exempts de péchés véniels, il ne faut pas cependant que tout notre temps ne soit employé à autre chose. Celui qu'on met à arracher les méchantes herbes d'un jardin, est bien employé; mais encore ne faut-il pas ne faire jamais qu'arracher, puisqu'on n'arrache que pour faire venir des fleurs et des fruits. Le temps de l'examen particulier est de même bien employé, quand on s'y exerce à déraciner de son âme les vices et les mauvaises inclinations qui y sont; mais tout cela ne doit se faire que dans la vue d'y planter les fleurs odoriférantes des vertus. *Je vous ai établi aujourd'hui*, dit le Seigneur à Jérémie, *afin que vous arrachiez et que vous détruisiez; que vous*

ruiniez et que vous dissipiez ; et afin que vous bâtissiez et que vous plantiez (1). Il faut premièrement démolir et arracher; mais il faut ensuite bâtir et planter.

Ce qui doit encore plus obliger à pratiquer cette méthode, c'est que même pour se corriger des défauts extérieurs, auxquels on est le plus sujet, c'est souvent un moyen très-doux, très-court et très-efficace, que de prendre pour matière de son examen particulier, la perfection la plus opposée à ces défauts. Avez-vous celui de parler avec trop d'emportement et d'autorité à vos frères ? Employez votre examen à les envisager tous comme étant extrêmement au-dessus de vous, et à vous regarder comme le moindre d'entr'eux : vous apprendrez bientôt par-là comment vous devez leur parler et leur répondre ; et si vous acquérez une véritable humilité, vous pouvez bien vous assurer que vous ne leur direz jamais rien de mortifiant ni de rude. Sentez-vous de la répugnance à quelque chose ? trouvez-vous de la difficulté à vous soumettre à ce qui vous arrive ? que votre examen soit de recevoir toutes choses, comme venant de la main de Dieu, comme procédant d'une particulière disposition de sa providence, et comme vous étant envoyées pour votre bien : ainsi vous saurez vous ajuster aisément à tout. Manquez-vous de modestie et de retenue ? êtes-

(1) Constitui te hodie, ut evellas, et destruas, et disperdas et dissipes, et ædifices, et plantes. *Jerem.* 1. 10.

vous sujet à tourner la tête, et à laisser aller vos regards de côté et d'autre ? ou avez-vous une curiosité inconsidérée de savoir tout ce qui se passe ? que votre examen roule sur la présence de Dieu et sur l'obligation que vous avez de faire toutes choses, de manière qu'elles puissent paroître devant ses yeux : de cette sorte vous parviendrez bientôt sans peine, et presque sans y songer, à être modeste en toutes vos actions, recueilli en vous-même et appliqué à la seule spiritualité. Car n'expérimentez-vous pas que quand vous avez fait votre oraison avec ferveur, vous n'êtes touché au sortir de-là d'aucune curiosité vaine, parce que le commerce et l'entretien que vous avez eu avec Dieu, fait que vous méprisez facilement tout le reste. Que si vous voulez prendre à tâche de corriger tous vos défauts extérieurs l'un après l'autre, outre que c'est une affaire de longue haleine, c'est qu'il vous arrivera souvent qu'en voulant, par exemple, faire votre examen sur la modestie des yeux, vous ne pourrez pas en venir à bout, et que la tête vous tournera à force de vouloir vous assujétir et vous contraindre. C'est pourquoi un grave docteur reprend à bon droit les directeurs qui ne s'appliquent qu'à corriger le dehors : leur principal soin doit être de réformer le cœur; et un véritable pasteur des âmes doit faire comme Moïse, *qui conduisoit son troupeau au fond du désert* (1) ; c'est-à-dire, il doit

(1) Cumque minasset gregem ad interiora deserti. *Exod.* 3. 1.

faire qu'on rentre en soi-même, et qu'on s'applique entièrement à la réforme du dedans; car le dedans étant une fois réformé, le dehors se réformera ensuite facilement de lui-même.

CHAPITRE IV.

Que l'examen particulier doit se faire sur une seule chose.

L'EXAMEN particulier doit toujours se faire sur une seule matière, comme nous l'avons déjà dit; et la raison est, qu'il est beaucoup plus efficace de cette sorte, que si on y comprenoit plusieurs sujets à la fois : car il est constant, et la lumière naturelle nous l'enseigne, qu'on a plus de pouvoir contre un seul vice, que contre tous les vices ensemble. *Qui trop embrasse, mal étreint* (1), dit le proverbe. Un sens partagé à plusieurs objets agit moins fortement sur chacun d'eux; et l'on peut vaincre facilement un à un des ennemis qu'on ne pourroit pas défaire en troupe. Cassien dit (2) que cette façon de vaincre nos ennemis, c'est-à-dire, nos vices et nos passions nous a été enseignée par le Saint-Esprit, lorsqu'il instruisit les enfans d'Israël de la manière dont ils devoient se

(1) Pluribus intentus minor est ad singula sensus.
(2) *Cass. coll.* 5. *Abb. Ser. c.* 14.

comporter, pour vaincre les sept nations ennemies qu'ils trouveroient dans la terre de promission. *Le Seigneur votre Dieu*, dit-il, *consumera ces nations en votre présence peu à peu et séparément; car vous ne pourriez pas les exterminer toutes ensemble* (1).

Le même Cassien, comme pour répondre à une objection tacite qui pourroit se faire, remarque encore sur ce sujet, qu'on ne doit pas craindre qu'étant occupé contre un seul vice, et mettant toute son application à le surmonter, on puisse recevoir beaucoup de préjudice des autres. Premièrement, parce que l'attention qu'on aura à se corriger de quelque vice particulier, excitera dans l'âme une horreur générale pour tous les autres, à cause de ce qu'ils ont tous de commun; de même lorsqu'on sera bien armé et bien muni contre un seul vice, on sera bien armé et bien muni contre les autres, et en état de pouvoir résister vigoureusement à tous. En second lieu, parce que le soin qu'on apporte dans son examen particulier à déraciner une mauvaise habitude de son cœur, coupe peu à peu la racine de toutes les autres, qui n'est autre chose que la trop grande licence de se laisser aller à tout ce qu'on veut. Ainsi s'attacher dans son examen à combattre un vice, c'est les combattre tous; parce que les moyens dont on se sert pour se garantir de celui-là, servent pour tous

---

(1) Ipse consumet nationes has in conspectu tuo paulatim atque per partes. Non poteris eas delere pariter. *Deut.* 7. 22.

les autres : de même que de tenir la bride ferme à un cheval fort en bouche, et de le châtier, lorsqu'il s'emporte en quelque rencontre, cela sert à l'empêcher qu'il ne s'emporte de même en quelque autre occasion. Ajoutez à cela que nous faisons chaque jour un examen général qui embrasse tout, et qu'ainsi il n'y a pas sujet de craindre qu'en nous attachant dans l'examen particulier à nous corriger d'un vice, cela donne lieu aux autres de se fortifier davantage contre nous.

Il est au reste d'une telle considération de ne faire l'examen particulier que sur une seule chose, que le plus souvent quand on veut s'examiner, soit sur un vice, soit sur une vertu, il est à propos de diviser sa matière en plusieurs parties ou degrés, et de faire l'examen particulier, premièrement sur une partie, et puis sur une autre ; afin de pouvoir mieux venir à bout de ce qu'on souhaite, et parce que si on entreprenoit tout en gros, on ne pourroit pas y réussir. Si on veut, par exemple, appliquer son examen particulier à déraciner l'orgueil que l'on a dans l'âme, et à acquérir l'humilité, il ne faut pas seulement se proposer en général de n'avoir de l'orgueil sur rien, et d'être humble en toutes choses, parce que cela étant d'une plus vaste étendue, que si on faisoit l'examen sur trois ou quatre matières différentes, on y feroit infailliblement peu de progrès. Mais il faut partager son sujet en divers points ; et les ennemis étant ainsi divisés, et venant à être attaqués séparément

l'un après l'autre, il sera plus aisé de les vaincre et de venir à bout de ce qu'on désire.

Mais afin que ceci puisse mieux se mettre en pratique, nous en donnerons ici un exemple, en divisant par degrés quelques-unes des matières principales sur lesquelles on peut faire l'examen particulier : et quoique nous observions la même chose dans les traités de quelques vertus ; cependant, afin que tout ce qui regarde cette méthode, se trouve ramassé ensemble, et parce que c'est ici proprement le lieu d'en parler, nous en ferons ici un abrégé qui pourra nous servir de miroir et de modèle, pour voir si nous profitons dans la vertu, et pour connoître ce qui manque à notre entière perfection.

CHAPITRE V.

Comment il faut faire et diviser l'examen, suivant les parties et les degrés des vertus.

De l'humilité.

I. Ne dire aucune parole qui tende à notre louange.

II. Ne nous plaire point à être loués, à entendre dire du bien de nous : au contraire, prendre de là occasion de nous humilier et de nous couvrir de confusion, voyant que nous ne sommes pas tels qu'on pense et que nous devrions être. On peut ajouter à cela,

avoir de la joie d'entendre parler avantageusement des autres; et si on en a eu quelque chagrin, ou qu'on ait senti quelque secret mouvement d'envie, le marquer pour faute; comme aussi lorsqu'on aura eu quelque vaine complaisance du bien que l'on aura entendu dire de soi.

III. Ne rien faire par respect humain, et pour attirer les yeux et l'estime des hommes, mais purement pour plaire à Dieu.

IV. N'excuser point ses fautes, et moins encore les rejeter sur autrui, ni extérieurement, ni intérieurement.

V. Chasser toutes les pensées de vaine gloire et d'orgueil, que donnent les choses qui apportent de la réputation et de l'estime.

VI. Préférer tout le monde à soi, non-seulement dans l'opinion, mais aussi dans la pratique; en se comportant envers tout ses frères avec la même humilité et le même respect que s'ils étoient nos supérieurs.

VII. Recevoir de la main de Dieu toutes les occasions qui se présentent de s'humilier, et en cela aller toujours en augmentant, et comme en montant par trois degrés, dont le premier est de les supporter avec patience, le second de les accepter avec promptitude et facilité, et le troisième de les embrasser avec joie. Car il ne faut point s'arrêter, que l'on ne soit parvenu à être bien aise de souffrir toutes sortes d'affronts et de mépris, pour ressembler à Jésus-Christ, qui a voulu pour l'amour de nous

être *l'opprobre des hommes , et le mépris de la populace* (1).

VIII. En dernier lieu, on peut et dans cette matière et dans les autres de même nature, s'occuper à produire des actes intérieurs et extérieurs d'humilité, ou de telle autre vertu qu'on aura choisie pour le sujet de son examen , s'y exerçant un certain nombre de fois le matin et le soir, et augmentant ce nombre tous les jours, jusqu'à ce qu'on ait acquis une parfaite habitude de cette vertu.

De la charité fraternelle.

I. Ne faire aucune sorte de médisance, et ne parler jamais des défauts d'autrui, quelque légers ou quelque publics qu'ils puissent être. Ne préjudicier en rien à nos frères, et ne laisser voir aucun mépris pour eux , ni en leur présence, ni en leur absence ; mais faire si bien , qu'il ne tienne pas du moins à notre témoignage que chacun ne passe pour avoir du mérite et de la vertu.

II. Ne rapporter jamais à personne ce que l'on a dit de lui, quand c'est quelque chose qui peut lui donner le moindre chagrin du monde, car c'est semer la discorde et la zizanie entre les frères.

III. Ne s'emporter jamais en paroles , et ne rien dire qui tende à mortifier le prochain.

---

(1) Opprobrium hominum, et abjectio plebis. *Ps.* 21. 7.

Ne s'opiniâtrer sur rien, ne point contester et ne reprendre personne, sans en avoir autorité.

IV. Traiter doucement et charitablement tout le monde, en tâchant de rendre service et de faire plaisir à chacun en tout ce qu'on peut. Que si on a quelque charge qui oblige particulièrement à assister le prochain, et à en prendre soin, il faut s'y appliquer encore plus particulièrement, et tâcher par la douceur de son procédé, de ses paroles et de ses réponses, de suppléer aux choses qu'on ne sera pas en pouvoir de faire.

V. Ne point se faire d'aversion contre son prochain, et se garder d'en témoigner aucune, soit en s'empêchant par mépris de lui parler, ou en manquant à le secourir au besoin, soit en lui laissant paroître, de quelque sorte que ce soit, que l'on est mal satisfait de lui.

VI. N'avoir aucune liaison trop étroite avec personne, et éviter toutes les familiarités et les amitiés particulières qui sont opposées à l'esprit de la religion.

VII. Ne juger point de son prochain; mais tâcher d'en excuser les fautes envers les autres, et envers soi-même, et avoir généralement bonne opinion de tout le monde.

De la mortification.

I. Se mortifier dans toutes les occasions qui se présentent d'elles-mêmes, soit qu'elles viennent immédiatement de la part de Dieu,

soit qu'elles en viennent par le moyen de nos supérieurs ou de nos frères, ou par quelque autre voie que ce soit ; et tâcher de bien les recevoir, et d'en faire son profit.

II. Se mortifier et se vaincre sur tout ce qui peut empêcher d'observer les règles, et de bien faire les actions ordinaires de tous les jours, tant spirituelles qu'extérieures : car toutes les fautes qui s'y commettent, procèdent de ce qu'on ne veut pas gagner sur soi ou de supporter quelque peine, ou de se priver de quelque plaisir.

III. Se mortifier en s'assujettissant à demeurer dans toute la modestie que doit garder un religieux, et principalement à retenir ses yeux et sa langue, lorsque l'on est sujet à faillir de ce côté-là.

IV. Se mortifier sur les choses permises, comme en se privant de sortir de sa chambre, de voir quelque rareté, de vouloir apprendre ce qu'il n'importe pas de savoir, de dire ce qu'on a envie de dire, et se retenant ainsi sur d'autres choses de cette nature. Il sera bon en cet endroit de déterminer dans son examen, de se mortifier de cette sorte un certain nombre de fois, le matin et le soir, commençant par ce qui sera le moins difficile, et continuant toujours en augmentant : car l'exercice de ces mortifications volontaires, quoiqu'il ne se fasse que sur de petites choses, est toujours d'une très-grande utilité.

V. Se mortifier encore dans les choses même de nécessité ou de devoir ; de sorte qu'en allant manger, ou dormir, ou étudier,

ou enseigner, ou prêcher, ou faire quelque autre fonction que ce soit, il faut mortifier ses sens et sa volonté, en disant du fond du cœur : Ce n'est point, Seigneur, pour me satisfaire, que je veux faire ceci ; mais c'est parce que vous le voulez.

De l'abstinence ou de la sobriété.

I. Ne rien manger avant ni après l'heure de la communauté, et hors du lieu de la réfection.

II. Se contenter de ce qu'on donne à la communauté, sans vouloir ni d'autres viandes, ni autrement apprêtées, et sans rechercher des assaisonnemens particuliers, sans une nécessité très-connue.

III. N'excéder jamais les règles de la tempérance dans le boire et dans le manger.

IV. Ne manger point avec avidité et trop à la hâte, mais manger avec modestie et avec décence, sans se laisser trop aller à son appétit.

V. Ne parler point de ce qui regarde le manger, et beaucoup moins encore s'en plaindre.

VI. Eloigner de soi toutes sortes de pensées de gourmandise.

De la patience.

I. Ne laisser échapper aucune démonstration extérieure d'impatience ; au contraire, dans ses paroles, dans ses actions et dans l'air de son visage, faire voir des marques

d'une grande tranquillité d'esprit, et réprimer tous les mouvemens qui peuvent y être opposés.

II. Ne laisser rien entrer dans son cœur qui puisse en troubler la paix, et causer de la tristesse ou de l'indignation; et ne point souffrir qu'il s'y glisse aucun désir de vengeance, quelque légère qu'on puisse souhaiter de la faire.

III. Recevoir généralement toutes choses et toutes sortes d'occasions comme envoyées de la main de Dieu, pour notre bien; et cela de quelque manière, et par quelque moyen qu'elles nous viennent.

IV. S'exercer à produire des actes à ce sujet, suivant ces trois degrés : premièrement, en supportant toutes choses avec patience; secondement, en acceptant les souffrances promptement et facilement; en troisième lieu, en les embrassant avec joie, parce que c'est la volonté de Dieu.

De l'obéissance.

I. Etre ponctuel dans l'obéissance extérieure, jusqu'à laisser une lettre à demi formée; et dès qu'on est instruit de la volonté du supérieur, n'attendre jamais un commandement exprès.

II. Soumettre sa volonté à celle du supérieur, n'en ayant point d'autre que la sienne.

III. Soumettre aussi son esprit et son jugement au sien, n'ayant point d'autre sentiment que celui du supérieur, et rejetant toutes les lumières qui y seroient opposées.

IV. Ecouter la voix du supérieur et le son de la cloche, comme si c'étoit la voix de Dieu ; et obéir au supérieur, quel qu'il soit, et à ceux qui commandent sous lui, comme à Jésus-Christ lui-même.

V. Avoir une obéissance aveugle, c'est-à-dire, obéir de manière que sans examiner pourquoi on commande quelque chose, il nous suffise pour toute raison que le supérieur l'ordonne, et que l'obéissance l'enjoint.

VI. Passer ensuite à des actes de volonté, en s'exerçant à songer que quand on obéit, c'est la volonté de Dieu que l'on fait, et qu'ainsi on doit mettre tout son contentement et toute sa joie dans l'obéissance.

De la pauvreté.

I. NE donner rien à personne, et ne recevoir rien de qui que ce soit de la maison ou de dehors, sans en avoir permission.

II. Ne prêter aussi et ne prendre rien, soit de la maison, soit de la chambre d'un autre religieux, sans permission.

III. N'avoir rien de superflu, et se défaire de tout ce qu'on a au-delà du nécessaire, soit en livres, soit en meubles, soit en habits, soit enfin en quelque autre chose que ce puisse être.

IV. Chercher à paroître pauvre, même dans les choses les plus nécessaires à l'usage de la vie, en tâchant que toutes celles dont on se sert, soient toujours les moindres et les plus simples de toutes. De sorte que,

non-seulement dans nos chambres, dans nos habits, dans notre nourriture et dans tout le reste, on voie toujours éclater la pauvreté dont nous faisons profession; mais que nous la fassions aussi éclater en nous, en désirant pour un plus grand détachement de nous-mêmes, et pour notre plus grand avancement spirituel, de n'avoir jamais que les choses les plus méprisables de la maison.

V. Etre bien aise de manquer même de ce qui est nécessaire à la vie; car c'est là le caractère d'un véritable pauvre d'esprit et d'un parfait imitateur de Jésus-Christ, qui étant si riche et si puissant, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, et a voulu manquer des choses nécessaires, en souffrant la faim et la soif, le froid et le chaud, la lassitude et la nudité.

De la chasteté.

I. Etre extrêmement retenu dans ses regards, et ne les porter sur rien qui puisse révolter la chair contre l'esprit.

II. Ne dire et n'entendre aucunes paroles, et ne lire aucuns livres qui puissent exciter en nous des mouvemens et des pensées d'impureté.

III. Ne s'entretenir dans aucune pensée impure, mais rejeter promptement toutes celles qui se présentent.

IV. Ne toucher personne, ni aux mains, ni au visage, et ne se laisser aussi toucher à personne.

V. Garder envers soi-même toute la bienséance et l'honnêteté possible, ne se regardant, ni ne se touchant jamais hors d'une nécessité absolue.

VI. Ne point faire de liaisons particulières, et n'en point entretenir par des présens réciproques; et à l'égard des personnes qui peuvent nous être une occasion de chute, et pour qui on se sent quelque penchant, éviter leur commerce et leur conversation, par une sage fuite, qui est d'ordinaire l'unique remède dans ces sortes de rencontres.

De bien faire les actions ordinaires.

I. NE manquer aucun jour à s'acquitter entièrement de tous ses exercices spirituels, en y donnant fidèlement tout le temps qui y est destiné; et quand on en sera détourné par quelque occupation indispensable, suppléer ensuite à cela le plutôt qu'il sera possible.

II. Faire bien l'oraison mentale, et y observer soigneusement les additions; faire bien l'examen général et l'examen particulier, et s'y arrêter moins à rechercher exactement le nombre des fautes qu'on a commises, qu'à en concevoir une très-vive douleur et une extrême confusion, et à faire une ferme résolution de s'en corriger. Car c'est en cela que consiste toute la vertu et tout le fruit de l'examen; et quelques-uns, parce qu'ils manquent à en user de cette

sorte, manquent aussi à en tirer tout le profit qu'ils devroient.

III. Se bien acquitter de tous les autres exercices spirituels, comme d'entendre ou de dire la messe, de vaquer à la prière et à la lecture spirituelle, et de faire les pénitences, et subir les mortifications tant publiques que particulières, en tâchant de recueillir de tout cela le fruit pour lequel chaque chose a été instituée, et ne faisant rien par coutume, par bienséance et par manière d'acquit.

IV. Faire bien tout ce qui est de sa charge et de son ministère, et y apporter tout le soin et toute l'application possible, et comme faisant toutes choses pour Dieu même, et en la présence de Dieu.

V. Ne commettre aucune faute de propos délibéré, quelque légère qu'elle puisse être.

VI. Faire beaucoup de cas des moindres choses.

VII. Et parce que tout notre avancement spirituel dépend de faire parfaitement ces sortes d'actions ordinaires, il faut de temps en temps, dès qu'on verra que l'on commence à se relâcher là-dessus, avoir soin d'en faire pendant quelques jours le sujet de son examen particulier, pour renouveler par ce moyen sa ferveur et son attention, et pour se mettre en train de s'acquitter exactement des moindres choses.

De faire toutes choses purement pour Dieu.

I. Ne rien faire par respect humain, ni pour être vu et estimé des hommes, ni pour son propre intérêt et sa propre commodité, ni pour sa gloire et pour sa satisfaction particulière.

II. Faire toutes ses actions purement pour Dieu, et s'accoutumer à les rapporter toutes à lui seul; premièrement, le matin, dès qu'on se réveille; secondement, au commencement de chaque action; enfin dans l'action même, en élevant plusieurs fois pendant ce temps-là, son cœur à Dieu, et lui disant: C'est pour vous, Seigneur, que je fais ceci; c'est pour votre gloire; c'est parce que vous le voulez.

III. S'assujettir à produire ces sortes d'actes tous les jours un certain nombre de fois, le matin et le soir, commençant d'abord par un petit nombre, et l'augmentant ensuite toujours, jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude d'élever fréquemment son cœur à Dieu dans ses actions, et qu'on n'y envisage plus autre chose que lui.

IV. On ne doit point discontinuer cet exercice, qu'on ne soit parvenu à faire toutes ses actions, comme si c'étoit Dieu même, et non pas les hommes que l'on servît; et à les faire de telle manière qu'on se sente pénétré de l'amour de Dieu, en les faisant, et que mettant toute notre joie dans l'accom-

plissement de la volonté divine, il paroisse dans toutes nos actions que ce soit moins nous qui agissons, que l'amour qui règne en nous.

V. Voilà quelle est cette présence de Dieu que l'on doit avoir toujours devant les yeux, et cette continuelle oraison dans laquelle il faut tâcher de s'entretenir. Rien ne sauroit être d'une plus grande utilité pour l'avancement spirituel, et d'un plus grand secours pour faire toutes choses parfaitement.

De la conformité à la volonté de Dieu.

I. Recevoir toutes choses de quelque nature qu'elles soient, et par quelque voie, et de quelque manière qu'elles arrivent, comme venant de la main de Dieu, qui les envoie avec des entrailles de père, pour notre plus grand bien; et se conformer en cela à la divine volonté, comme si nous voyions Jésus-Christ lui-même, qui nous dit: Mon fils, je veux que vous fassiez et que vous souffriez ceci pour l'amour de moi.

II. S'efforcer d'aller toujours en augmentant dans cette conformité à la volonté de Dieu; premièrement, en supportant avec patience tout ce qui arrive de fâcheux; secondement, en l'acceptant avec promptitude et avec facilité; et en dernier lieu, en l'embrassant avec joie, parce que telle est la volonté du Seigneur.

III. Persévérer dans cet exercice, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à être bien aise que la

volonté de Dieu s'accomplisse en nous, par le moyen même des afflictions, des mépris et des souffrances, et jusqu'à ce que cet accomplissement fasse tout notre contentement et toute notre joie.

IV. Ne manquer à faire aucune chose que l'on connoisse être de la volonté de Dieu, de sa gloire et de son service, tâchant d'imiter en cela le Sauveur du monde, *qui faisoit toujours ce qui étoit agréable à son Père* (1).

V. La pratique de cet exercice sera un très-bon moyen pour se conserver toujours en la présence de Dieu, et pour s'entretenir dans une continuelle oraison.

VI. Ce qui a été dit de la mortification, pourra encore mieux se pratiquer, si on le rapporte à l'exercice de la conformité à la volonté de Dieu, en prenant toutes choses comme venant de sa main. Car de cette sorte, outre que la pratique en sera plus facile, elle en sera même plus utile et plus agréable, parce que ce sera un exercice d'amour de Dieu.

Nous ne prétendons pas au reste que l'ordre que nous avons observé ici, soit dans les vertus, soit dans les degrés des vertus, doive être la règle de celui qu'il faut garder dans l'examen particulier. Car la véritable règle est, que chacun choisisse la vertu dont il a le plus de besoin; qu'il commence à s'y

---

(1) Ego quæ placita sunt ei, facio semper. *Joan.* 8. 29.

exercer par le degré qui lui est le plus nécessaire, et qu'après avoir emporté ce point-là, il s'attache ensuite à celui qui lui sera le plus convenable, jusqu'à ce qu'il vienne à la posséder parfaitement.

CHAPITRE VI.

Qu'on ne doit pas changer légèrement la matière de l'examen particulier : et combien de temps il sera bon de le continuer sur un même sujet.

Il est bon d'observer ici, qu'il ne faut pas changer légèrement la matière de l'examen, prenant tantôt un sujet, tantôt un autre, parce que ce ne seroit que tournoyer inutilement sans avancer; mais il faut tâcher de suivre une chose jusqu'au bout, et s'attacher ensuite à une autre avec la même fermeté. Une des causes du peu de profit que quelques-uns tirent de l'examen, est qu'ils ne font rien que par saillies ; de façon qu'après s'être appliqués huit ou quinze jours, ou un mois tout au plus, à acquérir une chose, ils se lassent et sans l'avoir obtenue, ils passent à une autre qu'ils entreprennent, et qu'ils abandonnent après cela de la même manière, pour se porter à une troisième, où ils réussissent encore aussi peu. Si un homme avoit pris à tâche de porter une pierre très-pesante jusque sur la cime d'une montagne,

montagne, et qu'après l'avoir portée jusqu'à une certaine hauteur, il la laissât retomber, et recommençât à faire toujours la même chose; il est constant que quelque peine qu'il pût prendre, il ne parviendroit jamais à mettre la pierre au lieu où il voudroit. Il en est de même de ceux qui embrassent une matière dans leur examen, et qui, avant que de l'avoir terminée, la laissent et en reprennent une autre et puis une autre. Ils ne peuvent jamais arriver à la fin qu'ils se proposent; ils se fatiguent beaucoup, et ne font rien. *Ils apprennent toujours*, comme dit l'Apôtre, *et ne parviennent jamais à la science de la vérité* (1). L'affaire de la perfection n'est pas une affaire qui se fasse par saillies : on n'en vient à bout que par une longue persévérance; il faut la prendre à cœur, il faut y insister, il faut s'opiniâtrer à l'emporter à quelque prix que ce soit.

C'est une pensée de S. Chrysostome (2), que comme ceux qui travaillent à découvrir quelque trésor, ou quelque mine d'or ou d'argent, ne cessent de creuser la terre, et de surmonter toutes sortes d'obstacles, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé ce qu'ils cherchent; aussi nous, qui cherchons les véritables richesses spirituelles et le véritable trésor de la vertu et de la perfection, nous devons persévérer dans cette recherche, jusqu'à ce qu'ayant vaincu toutes les

---

(1) Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. 2. *Tim.* 3. 7.

(2) *Chrysost. hom.* 3. *sup. Genes.*

difficultés qui nous font obstacle, nous venions enfin à le trouver. *Je poursuivrai mes ennemis*, dit le Prophète royal, *et je les atteindrai ; et je ne retournerai point qu'ils ne soient entièrement défaits* (1). C'est par cette sainte opiniâtreté, et non pas par des entreprises de boutade que l'on surmonte le vice, et que l'on acquiert la vertu.

Venons donc un peu à compte. Depuis le temps que vous vous mêlez de faire votre examen, combien de choses différentes y avez-vous embrassées ? Si vous étiez venu à bout de toutes, vous seriez déjà parfait : que s'il y en a quelqu'une où vous n'ayez pas réussi, pourquoi l'avez-vous laissée ? C'est, me direz-vous, parce que vous n'y réussissez pas : mais savez-vous pourquoi vous ne réussissez point ? c'est parce que vous changez à tout moment de projet, et que vous ne persévérez pas assez dans un même dessein, pour en avoir un heureux succès. Si au reste, en appliquant votre examen et votre soin à une chose, vous n'y avez pas réussi, vous y réussirez encore moins, quand vous n'y aurez plus d'attention, et que vous ne vous y servirez plus de votre examen. Car si celui qui forme de saintes résolutions, ne laisse pas, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, de manquer souvent, que fera celui qui n'en forme jamais, ou qui n'en forme que tard ? Après tout, ce

---

(1) Persequar inimicos meos, et comprehendam illos : et non convertar, donec deficiant. *Ps.* 17. 38.

sera toujours quelque frein, pour vous empêcher de faire des chutes si fréquentes, de vous proposer trois fois régulièrement par jour de ne plus tomber : et quoique au bout de quelque temps, il vous semble que vous n'en soyez pas plus avancé, ne perdez pas cependant courage, et n'abandonnez point votre entreprise, mais humiliez-vous dans l'examen, concevez-y une extrême confusion de votre foiblesse, et faites de nouvelles résolutions de vous corriger. Dieu permet des chutes, et souffre qu'il demeure toujours quelque Jebuséen dans la terre de promission, c'est-à-dire, que vous ayez toujours quelque défaut ou quelque vice à combattre; afin qu'étant pleinement convaincu que de vous-même vous ne pouvez rien, et que c'est de lui seul que doivent venir toutes vos forces, vous ayez toujours recours à lui, et vous y soyez continuellement attaché. Il arrive assez souvent que dans la difficulté qu'on trouve à vaincre tout-à-fait ses passions, on a plus de soin et plus de ferveur pour son avancement, que si Dieu accordoit d'abord la victoire qu'on lui demande.

Mais combien de temps, me dira-t-on, faut-il continuer l'examen particulier sur une même matière ? Saint Bernard et Hugues de saint Victor font une question presque pareille ; savoir, combien de temps il faut combattre contre un vice ; et ils répondent qu'il faut combattre jusqu'à ce qu'on ait acquis un tel avantage sur l'ennemi, que sitôt qu'il ose reparoître on puisse le réprimer

facilement, et l'assujettir par la raison. Ainsi il ne faut pas attendre que la passion soit entièrement étouffée, et qu'on ne sente plus nulle répugnance, car ce ne seroit jamais fait; et Hugues de saint Victor dit que c'est plutôt le partage des anges, que celui des hommes. Il suffit que la passion que vous vous êtes proposé de vaincre, ne vous tourmente plus guères, et qu'elle vous donne si peu d'embarras, qu'aussitôt qu'elle se soulève, vous puissiez la surmonter aisément en toute sûreté : alors vous pouvez aller attaquer d'autres ennemis, et prendre un autre sujet pour votre examen. Sénèque même nous enseigne comment nous devons nous comporter en cela. Nous combattons, dit-il, contre les vices, non pas afin que nous les vainquions entièrement; mais afin que nous n'en soyons pas vaincus (1). Il n'est donc pas nécessaire d'attendre que le vice soit tellement mort en nous, que nous ne le sentions plus du tout; c'est assez que nous l'ayons tellement affoibli et tellement désarmé, qu'il ne puisse plus apporter aucun obstacle à ce qui est le plus convenable pour notre salut.

Le moyen cependant le plus sûr pour ne pas se tromper en cela, est d'en conférer avec son directeur, parce que c'est là en effet une des choses sur quoi on a le plus besoin de conseil. Il y en a quelques-unes

---

(1) Contra vitia pugnamus, non ut penitus vincamus, sed ne vincamur. *Senec. lib.* 3. *de ira.*

sur lesquelles il suffit de s'être bien examiné quelque temps; il y en a d'autres auxquelles l'examen d'une et de plusieurs années est bien employé: car si tous les ans nous déracinions un vice de notre âme, nous serions bientôt parfaits (1); il y en a d'autres aussi à l'acquisition desquelles toute la vie seroit très-bien occupée, parce qu'il n'en faut qu'une de celles-là pour acquérir la perfection. Nous avons l'exemple de quelques personnes qui ayant pris une chose à cœur, et en ayant fait toute leur vie le sujet perpétuel de leur examen particulier, se sont par là signalés, les uns dans la patience, les autres dans l'humilité, les autres dans l'exercice d'une entière conformité à la volonté divine, et les autres dans celui de faire toutes choses purement pour Dieu. Il faut que nous tâchions de la même sorte d'exceller en quelque vertu, insistant et persévérant dans notre dessein, jusqu'à ce que nous en ayons obtenu entièrement l'effet. Cela au reste n'empêche pas qu'on ne puisse interrompre quelquefois l'examen qu'on se sera proposé de faire toujours sur cette matière; au contraire, il sera bon même de le discontinuer pendant huit ou quinze jours, et de prendre alors pour sujet de son examen, de bien observer le silence, de bien faire ses exercices spirituels, de parler avantageusement de tout le monde, de ne rien dire qui puisse offenser personne de quelque fa-

(1) *De Imit. Chr. lib.* 9. *c.* 11.

çon que ce soit, et de se réformer ainsi sur plusieurs autres choses de cette nature, et sur plusieurs défauts légers qui poussent et qui reverdissent facilement en nous, lorsque de temps en temps on n'a pas soin de les arracher. Mais après cette interruption, il faudra retourner à notre première et principale affaire, et continuer à nous y appliquer de telle sorte, que nous parvenions enfin à notre but.

CHAPITRE VII.

Comment doit se faire l'examen particulier.

La seconde chose importante que nous nous sommes proposé de traiter, est la manière dont doit se faire cet examen particulier. Il y a trois temps pour l'examen; et de ces trois temps, il n'y en a que deux où l'on puisse s'examiner. Le premier temps est le matin, sitôt qu'on s'éveille; et dans celui là chacun n'a rien autre chose à faire, qu'à former une ferme résolution de s'abstenir tout ce jour-là du vice ou du défaut dont il prétend se corriger. Le second temps est à midi; et c'est là que doit se faire le premier examen, qui se réduit à trois choses. La première est, de demander à Dieu la grâce de pouvoir se souvenir combien de fois on est tombé dans le défaut ou dans le

vice qu'on a pris pour matière de son examen. La seconde est, d'en exiger de soi-même un compte exact, en parcourant depuis le moment de son réveil et de la dernière résolution qu'on a faite, jusqu'au moment dans lequel on fait alors son examen, de voir combien de fautes on a commises à cet égard, et de marquer sur du papier ou sur des tablettes autant de points que l'on trouvera avoir fait de fautes. La dernière est, de concevoir un extrême regret de celles dans lesquelles on sera tombé, d'en demander pardon à Dieu, et de faire une ferme résolution de n'y plus retomber de tout le reste du jour, moyennant sa grâce. Le troisième temps est celui du soir, avant que de se mettre au lit; et alors l'examen doit se faire de nouveau, de même qu'à midi, en gardant le même ordre, et parcourant depuis l'examen précédent jusqu'alors, et marquant sur une ligne différente de la première autant de points que l'on trouvera avoir failli de fois pendant ce temps-là. Mais pour déraciner encore plus facilement le vice ou le défaut dont on a entrepris de se défaire, saint Ignace donne quatre avertissemens, qu'il appelle additions. Le premier est que chaque fois qu'on tombe dans ce défaut ou dans ce vice, on s'en repente aussitôt, en mettant la main sur la poitrine: car quoiqu'on soit alors devant le monde, cela peut se faire aisément, sans que personne s'en aperçoive. Le second, qu'après l'examen du soir, on confère les points qu'on y aura

marqués avec ceux qu'on aura marqués le matin, pour voir s'il y aura eu quelque amendement l'après-dînée. Le troisième et le quatrième, que l'on confère aussi pour le même effet les points de ce jour-là avec ceux du jour d'auparavant, et ceux de la semaine où l'on est avec ceux de la précédente.

Toute cette doctrine est tirée des Saints. Saint Antoine (1), suivant que le rapporte l'Histoire Ecclésiastique, conseilloit que l'on marquât par écrit les fautes dont on se seroit trouvé coupable dans son examen, afin que les revoyant ensuite, on en conçût plus de confusion, et que l'on travaillât avec plus de ferveur à s'en corriger. Saint Jean Climaque veut (2) que l'on fasse comme un bon marchand qui, dès qu'il a vendu ou acheté quelque chose, le marque aussitôt dans son livre, afin de n'oublier rien et de pouvoir mieux faire ses comptes le soir : il veut, dis-je, que dès que l'on a commis quelque faute, on ait soin de le marquer sur-le-champ, pour avoir plus de facilité le soir à faire son examen. Saint Basile et saint Bernard (3) conseillent expressément de conférer un jour avec l'autre, afin que l'on puisse mieux voir si on avance, ou si on recule dans la vertu, et que l'on se porte avec plus d'ardeur à se rendre chaque jour meilleur et plus sembla-

---

(1) *Ant. Abbas. Sozomen. lib. 1. Hist. trip. cap. 11. S. Niceph. l. 8. c. 4.*

(2) *Climac. grad. 4. art. 114.*

(3) *Basil. serm. 1. de renunciat. sæc. et spirit. perf. Bern. in speculo Monac.*

ble aux anges. Saint Dorothée (1) est aussi d'avis que l'on compare une semaine avec l'autre, et même un mois avec l'autre mois.

Quant à la méthode que saint Ignace nous prescrit pour nous corriger de quelque défaut, qui est d'entreprendre cet amendement à diverses reprises, et seulement pour peu d'heures à chaque fois; c'est une méthode que saint Chrysostome (2), saint Ephrem et saint Bernard (3) approuvent comme très-efficace, pour déraciner quelque vice et quelque défaut que ce soit. Plutarque même la recommande (4) comme très-utile, et rapporte à ce propos l'exemple d'un homme, qui étant naturellement très-colère, et ayant beaucoup de peine à se vaincre là-dessus, prit à tâche d'être tout un jour sans se fâcher. Il s'en empêcha ce jour-là, et voyant qu'il avoit su se contenir, il se proposa de demeurer encore tout le lendemain dans la même retenue. Cela lui réussit de la même sorte; enfin ayant pratiqué la même chose pendant plusieurs jours, il gagna tant sur lui par ce moyen, qu'il devint d'une humeur très-douce et très-modérée. Voilà justement quelle est la méthode que saint Ignace veut que nous observions dans l'examen particulier, afin de nous rendre le combat plus facile, et la victoire plus aisée. Quand un

(1) *Doroth. doct. 10.*

(2) *Chrysost. serm. contra concubinarios.*

(3) *Bern. in quadam formulâ benè vivendi canonic. et vicarior. c. 24.*

(4) *Plut. in dial. de cohibendâ iracundiâ.*

malade est dégoûté, et qu'il a besoin cependant de se nourrir, on ne sert pas devant lui toute la viande qu'on veut qu'il mange; la quantité le rebuteroit: pour éviter cela on ne lui présente rien que morceau à morceau, et on lui en fait prendre ainsi autant qu'il est nécessaire pour sa nourriture. Saint Ignace nous traite de la même manière dans l'examen particulier; il nous y gouverne comme des malades, en voulant que nous ne nous y proposions qu'une chose, et pour peu d'heures; car s'il falloit y en embrasser plusieurs, ou en entreprendre une pour longtemps; s'il falloit, par exemple, garder le silence toute une année, ou baisser les yeux toute sa vie; peut-être la seule pensée en rebuteroit, peut-être croiriez-vous ne pouvoir jamais obtenir de vous, de vous assujettir à une si grande retenue et à une contrainte si étrange, et il vous sembleroit que ce seroit mener une vie trop mélancolique et trop ennuyeuse. Mais quand on songe que ce n'est que pour une matinée, on trouve que c'est peu de chose, et il n'y a personne qui ne puisse gagner sur soi de recueillir ses regards, et de retenir sa langue pour si peu de temps. L'après-dînée ensuite on ne fait de résolution que pour jusqu'au soir; car pour le lendemain, Dieu y pourvoira: et que savez-vous même si vous irez jusque-là? Que si vous y allez, ce n'est encore qu'un jour; et quand vous y serez, vous n'aurez nul regret d'avoir passé le précédent avec modestie, et vous ne vous sentirez point

de la contrainte que vous vous serez imposée; au contraire, vous en aurez plus de facilité, et plus de dispositions à continuer. Quand je fais réflexion là-dessus, je crois quelquefois que beaucoup de gens ont tort de ne pas se fixer à ne faire de résolution que pour un demi-jour; car cela leur seroit d'un très-grand secours, pour rendre leurs résolutions plus efficaces.

Il est rapporté dans les Chroniques de saint François (1), que frère Junipère, quoiqu'il fût toujours très-retenu à parler, et qu'il n'eût pas besoin de se réprimer là-dessus, garda une fois le silence six mois durant, en se servant de la méthode suivante. Il se proposa de le garder le premier jour, au nom du Père éternel; le second, au nom du Fils; le troisième, au nom du Saint-Esprit; le quatrième, en l'honneur de la Vierge; tous les autres ensuite, jusqu'au bout des six mois par dévotion à quelque Saint en particulier. De cette sorte, et prenant ainsi les choses en détail, non-seulement on s'excite davantage à se corriger du défaut dont on a entrepris de se défaire; mais on a aussi plus de honte et de confusion d'y retomber, quand on voit qu'on n'a pu se commander pour si peu de temps : ainsi on ne peut que se trouver toujours parfaitement bien de mettre cette méthode en pratique.

---

(1) *Hist. Min. p. 2. l. 6. ch.* 38.

CHAPITRE VIII.

Que dans l'examen on doit principalement s'arrêter sur la douleur de ses fautes et sur la résolution de s'en corriger.

Ce que l'on doit surtout remarquer touchant la manière de faire l'examen, c'est que des trois points qu'il contient, les principaux sont les deux derniers, qui consistent à concevoir une extrême douleur et un extrême regret de ses fautes et de ses négligences, et à faire une ferme résolution de s'en corriger. *Excitez-vous à la componction dans vos lits* (1), dit le Psalmiste; et comme c'est dans la componction, dans le véritable repentir de ses fautes, et dans le ferme dessein de n'y plus retomber, que réside toute la vertu et toute l'efficacité de l'examen: aussi est-ce à cela qu'il faut particulièrement s'attacher. Une des principales causes pour lesquelles beaucoup de gens profitent si peu des examens, est qu'ils ne s'y occupent presque qu'à chercher combien de fois ils ont failli, et qu'à peine ils ont achevé ce point, que le temps destiné pour l'examen étant près de finir, ils passent superficiellement sur tout le reste, et ne s'arrê-

(1) In cubilibus vestris compungimini. *Ps.* 4, 5.

tent point à se repentir de leurs fautes, à en demander pardon à Dieu, à former une sérieuse résolution de s'en corriger, ou l'après-dînée, ou le lendemain, et à le prier de leur donner des forces pour cet effet. De-là vient que le lendemain ils font autant de chutes que le jour d'auparavant, parce que n'ayant rien fait qu'en rappeler le nombre dans leur mémoire, ils ne se sont pas appliqués à chercher le moyen de se corriger, qui consiste à avoir une vive douleur de ses péchés, à se proposer fermement de n'y plus retomber, et à en demander la grâce à Dieu. Sans cela il ne faut pas espérer que l'on se corrige jamais ; car l'amendement pour l'avenir dépend tellement du regret du passé, que l'un se règle toujours par l'autre : étant certain qu'autant qu'on a d'horreur de quelque chose, autant on apporte de soin à l'éviter.

Nous prêchons tous les jours aux gens du monde une morale dont il est juste que nous fassions nous-mêmes notre profit. Pourquoi, disons-nous, les gens du monde retombent-ils si facilement dans les mêmes péchés, après tant de confessions ? C'est d'ordinaire parce qu'ils n'ont pas eu une véritable horreur de leurs vices, et qu'ils n'ont pas porté à confesse une ferme résolution de ne plus pécher ; de sorte que, comme leur cœur ne s'est pas converti tout-à-fait à Dieu, et qu'ils n'ont renoncé au vice qu'à demi, ils retournent aisément à ce qu'ils n'ont jamais entièrement abandonné. Que s'ils avoient eu un

regret effectif, et une véritable horreur de leur péché, et qu'ils eussent fait une ferme résolution de n'y plus retomber, ils n'y retomberoient pas au sortir de la confession, avec la même facilité que s'ils ne s'étoient point confessés. Examinons-nous sur cette règle, nous trouverons que ce qui fait que nous commettons l'après-dînée les mêmes fautes que le matin, et les mêmes aujourd'hui qu'hier, c'est que nous n'en avons pas eu un véritable repentir, que nous ne les avons pas abhorrées de tout notre cœur, que nous n'avons pas conçu un ferme dessein de nous en corriger, et que nous ne nous sommes pas arrêtés là-dessus. Que si nous nous étions bien acquittés en cela de notre devoir, nos rechutes ne seroient pas si fréquentes; car on n'a pas coutume de se laisser aller si aisément à faire une chose qu'on a détestée, et qu'on a eu regret d'avoir faite.

Quand le repentir est véritable, non-seulement c'est un remède pour le passé, mais c'est aussi un préservatif pour l'avenir, parce que celui qui a le péché en horreur, est très-éloigné de tomber dans le péché. L'efficacité de ce remède n'étoit pas ignorée de cet ancien philosophe, qui voyant qu'une courtisanne lui demandoit une grande somme pour s'abandonner à lui : *Je n'achète point*, lui dit-il, *un repentir si cher* (1). Et qu'on remarque bien cette réponse; elle est digne

---

(1) Ego tanti pœnitere non emo. *De Demosthene refert. Aul. Gell. l.* 1. *c.* 8.

non-seulement d'un philosophe, mais aussi d'un chrétien et d'un religieux. Quelquefois je considère l'étrange folie, ou plutôt la fureur de ceux qui se déterminent à pécher, en disant: Je me repentirai ensuite, et Dieu me pardonnera. Peut-il tomber dans le sens commun que pour satisfaire votre passion, et pour prendre un plaisir d'un moment, vous vous déterminiez à avoir toute votre vie un regret et un repentir perpétuel? Car je veux que Dieu vous pardonne ensuite votre péché; mais afin qu'il vous le pardonne, il faut que vous vous en repentiez, il faut que vous ayez un extrême regret de l'avoir commis. Cette raison est, ce me semble, très-puissante, à ne parler même que moralement, et quand celle de l'amour de Dieu, qui doit toujours faire notre principal motif, seroit comptée pour rien, et que nous ne regarderions que nous-mêmes et notre propre satisfaction. Je ne veux pas faire ce que je sais que j'aurai ensuite un extrême regret d'avoir fait: le plaisir de me contenter passera en un moment; la douleur de n'avoir pu me vaincre durera toute ma vie; ainsi je ne puis trouver de satisfaction à pécher. *Je n'achète pas un repentir si cher;* je ne veux pas qu'un plaisir si court me coûte un regret si long. L'Apôtre exprime encore mieux ce sentiment par ces paroles: *Quel fruit*, dit-il, *avez-vous tiré alors des choses dont vous rougissez maintenant* (1)? Quelle

(1) Quem fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis? *Rom.* 6. 21.

proportion y a-t-il d'un contentement si passager avec la douleur que vous en aurez ensuite? Tout ceci doit mûrement se considérer par avance, et quand après cela on est attaqué de la tentation, il faut se dire à soi-même : Je ne veux pas faire ce qui me donneroit de la honte et du regret tout le reste de mes jours. Lorsque vous avez envie de détourner quelqu'un de faire quelque chose : Prenez garde, lui dites-vous, à ce que vous allez faire, vous vous en repentirez après coup; et s'il veut persister dans son dessein, il vous répond alors, qu'il ne s'en repentira pas. C'est qu'il n'y a personne qui ne voie bien que s'il croyoit devoir se repentir, ce seroit une insigne folie de faire ce qu'il sauroit devoir lui causer ensuite du regret et de la douleur.

Je me suis un peu étendu sur cet article, afin qu'on voie combien la véritable componction et le véritable repentir de ses fautes est un puissant remède pour empêcher d'y retomber, et afin que l'on connoisse par là combien il est important de s'arrêter particulièrement là-dessus, dans les examens. Il est vrai qu'on peut avoir conçu une vive douleur de ses péchés, et une ferme résolution de se corriger, et ne laisser pas cependant d'y retourner, parce qu'après tout, nous ne sommes pas des anges; nous sommes des hommes foibles, formés de terre, et d'une matière par conséquent qui peut aisément se briser et se dissoudre, et aisément se reprendre et se raccommoder. Mais comme lorsqu'un

séculier au sortir de la confession, se laisse emporter aux mêmes juremens, aux mêmes passions et aux mêmes péchés dont il vient de se confesser, nous disons ordinairement, qu'il faut qu'il n'en ait pas eu un véritable regret, et qu'il n'ait pas formé un véritable dessein de s'en corriger, puisqu'il retourne sitôt à son premier train de vie : aussi c'est une grande marque, qu'un religieux n'a pas eu dans son examen du soir ou du matin, un véritable repentir de n'avoir pas observé le silence, et qu'il n'a pas fait une ferme résolution de ne plus le rompre, lorsque dès le même jour ou le lendemain, il est aussi peu soigneux de le garder, que s'il n'avoit point fait d'examen ; et ce que je dis d'une chose, je le dis de toutes celles sur lesquelles on fait son examen particulier. Vous auriez honte d'avouer devant vos frères, ou de vous entendre reprocher en leur présence une faute que vous auriez déjà faite trois ou quatre fois devant eux : combien auriez-vous plus de confusion d'y retomber devant Dieu, si vous vous en étiez accusé déjà véritablement devant lui, que vous vous en fussiez repenti de votre cœur, que vous lui en eussiez demandé pardon, et que vous lui eussiez promis de vous en corriger, et cela non pas trois ou quatre fois seulement, mais trois ou quatre douzaines de fois? Il n'y a point de doute que nous nous corrigerions, et que nous profiterions d'une autre sorte que nous ne faisons, si nous nous repentions véritablement, et que nous fissions une ferme résolution de nous corriger.

CHAPITRE IX.

Qu'il est d'une grande utilité d'ajouter quelques pénitences à l'examen.

SAINT Ignace (1) ne se contentoit pas encore qu'on eût dans le cœur une vive douleur de ses fautes, et qu'on fît une résolution de n'y plus retomber : car afin qu'on pût venir plus facilement à bout de se corriger, il vouloit qu'à l'examen particulier on ajoutât quelque pénitence corporelle, pour l'exercer ensuite sur soi, tout autant de fois qu'on tomberoit dans la faute dont on auroit entrepris de se corriger. Le P. Louis de Grenade rapporte des exemples de quelques serviteurs de Dieu, qu'il avoit connus, qui pratiquoient cette méthode : entr'autres il parle d'un qui se mordoit rudement la langue, toutes les fois que dans son examen du soir, il trouvoit que le long du jour il lui étoit échappé de dire quelque parole mal à propos, et d'un autre qui se donnoit sévèrement la discipline pour toutes les fautes dans lesquelles il lui étoit arrivé de tomber. Le saint abbé Agathon (2) porta pendant trois ans un petit caillou dans sa bouche, pour acquérir la vertu du silence; et de même que le cilice sert à mortifier la

(1) *Lib.* 1. *ejus vitæ*, *c.* 10.
(2) *Refert Volater. l.* 1. *Antrop.*

chair, et est comme un perpétuel avertissement de garder la chasteté, de même ce caillou lui servoit de frein pour réprimer sa langue, et lui étoit un avertissement continuel de ne pas s'émanciper à trop parler. Nous lisons aussi que saint Ignace étant sujet, au commencement de sa conversion, à rire beaucoup, surmonta ce défaut à force de prendre la discipline, s'en donnant chaque nuit autant de coups qu'il lui étoit arrivé de fois le jour de rire le moins du monde; et sans doute il ne peut qu'être d'un très-grand secours, d'ajouter ainsi quelque pénitence à son examen, parce que lorsqu'on en use de cette sorte, la crainte du châtiment fait qu'on est plus retenu à faillir. Quelque mauvais que soit un cheval, l'éperon le fait aller; et pourvu qu'il sente seulement qu'on en ait, c'est assez, il va de lui-même sans qu'on le pique. Si à chaque fois qu'on rompt le silence, on étoit obligé de se donner publiquement la discipline, ou de jeûner trois jours au pain et à l'eau, suivant l'ancienne pratique des religieux, on seroit assurément bien plus réservé à parler.

Outre cet avantage et le mérite de la pénitence en soi, et outre qu'elle sert de satisfaction et d'expiation pour nos fautes, elle renferme encore un autre bien; c'est que Dieu a coutume d'exaucer les prières et les souhaits de celui qui se mortifie et qui afflige son corps; et c'est là un des effets que les Saints attribuent à la pénitence et à la mortification extérieure, et que S. Ignace

marque particulièrement dans le livre des Exercices. *Dès le premier jour*, dit l'Ange à Daniel, *que vous avez appliqué votre esprit à l'intelligence des choses célestes, en sorte que vous avez affligé votre corps en la présence de votre Dieu, vos prières ont été exaucées* (1). Daniel ajouta le jeûne et les austérités à l'oraison, et par-là il obtint la liberté de son peuple, et mérita que Dieu lui révélât de grands mystères, et lui fît plusieurs grâces signalées. Aussi voyons-nous que c'est un moyen qui a toujours été extrêmement en usage dans l'Eglise, pour implorer l'assistance de Dieu dans les calamités publiques qu'elle a souffertes, et dans tous les besoins des fidèles. Quand un enfant ne demande la mammelle, que par quelques marques peu pressantes, sa nourrice la-lui refuse souvent, ou du moins elle le fait un peu attendre; mais quand il la demande en pleurant et en criant, elle ne peut plus s'empêcher de la lui donner aussitôt. Dieu en use de même à notre égard. Quand on lui demande la vertu d'humilité, ou de patience, ou de chasteté, ou la victoire de quelque tentation, ou quelque autre chose semblable, et qu'on n'y emploie que les prières et les désirs, souvent il n'accorde pas ce qu'on lui demande, ou du moins il diffère long-temps à l'accorder; mais quand

---

(1) Ex die primo quo posuisti cor tuum ad intelligendum, ut te affligeres in conspectu Dei tui, exaudita sunt verba tua. *Dan.* 10. 12.

on joint la pénitence à la prière, qu'on mortifie sa chair, et qu'on s'afflige devant lui, alors on en obtient plus aisément et bien plus certainement tout ce qu'on souhaite. Dieu aime tendrement les justes; et lorsqu'il voit qu'ils tourmentent et qu'ils affligent leur chair, pour obtenir quelque chose de lui, il en a compassion et il use d'une plus grande miséricorde envers eux. Si l'Ecriture-Sainte dit (1) que Joseph voyant les larmes et l'affliction de ses frères, ne put davantage se contenir, et qu'il se découvrit aussitôt à eux; que fera celui qui nous aime bien plus tendrement que Joseph n'aimoit ses frères? Que fera Jésus-Christ notre frère, quand il verra notre mortification et notre douleur? C'est donc un moyen qui ne peut que nous être très-utile en toutes manières.

Tout ceci s'accorde parfaitement bien avec ce que dit Cassien, lorsqu'il traite de quelle manière nous devons nous comporter dans la guerre spirituelle contre nous-mêmes, c'est-à-dire, dans l'examen particulier. Puisqu'il est question dans cette guerre, d'obtenir ce qui nous est le plus nécessaire; qu'elle se fait pour déraciner la passion ou la mauvaise inclination qui domine le plus en nous, qui nous entraîne le plus violemment après elle, qui nous met en de plus grands dangers, et qui nous fait tomber en des fautes plus grièves; puisqu'il y va de vaincre le

(1) Non se poterat ultrà cohibere Joseph, et dixit fratribus suis: Ego sum Joseph. *Gen.* 45. 1 *et* 3.

vice dont la défaite nous assure la victoire sur tous les autres, et qu'il s'y agit d'acquérir la vertu dont la possession nous donne l'acquisition de toutes les autres : quelle précaution, quel soin, quelle application ne faut-il point qu'un religieux apporte dans une chose qui lui est d'une si grande importance ? Qu'il en fasse, dit Cassien (1), sa principale entreprise; qu'il applique toute son étude et toute son attention à en venir à bout; que tous ses jeûnes tendent à cela; que ce soit le but des soupirs et des gémissemens de son cœur; que ce soit la fin qu'il se propose dans ses veilles et dans ses méditations; qu'il soit continuellement en prières et en larmes pour ce sujet, et qu'il insiste sans relâche auprès de Dieu, pour en obtenir ce qu'il souhaite. Mais ce n'est pas seulement dans l'examen que nous devons nous attacher à cela, il faut nous y appliquer encore dans l'oraison, et non-seulement dans le temps prescrit pour l'oraison, mais aussi plusieurs fois le long du jour, en élevant notre cœur à Dieu, et lui disant avec des soupirs et des gémissemens : Seigneur,

---

(1) Adversùs illud arripiat principale certamen, omnem curam mentis ac sollicitudinem ergà illius impugnationem observationemque defigens, adversùs illud quotidiana jejuniorum dirigens spicula, contra illud cunctis momentis, cordis suspiria, crebraque gemituum tela contorquens : adversùs illud vigiliarum labores, ac meditationes sui cordis impendens, indesinenter quoque orationem ad Deum et fletus fundens, et impugnationis suæ extinctionem ab illo specialiter ac jugiter poscens. *Cass. coll.* 5. *Abb. Serm. c.* 14.

donnez-moi l'humilité; Seigneur, donnez-moi la chasteté; Seigneur, donnez-moi la patience. Il faut aussi pour cet effet, visiter souvent le saint Sacrement, en demandant à Jésus-Christ, avec ferveur, la grâce dont nous avons le plus de besoin, et recourir à l'intercession de la Vierge et des Saints pour l'obtenir; il faut que nos jeûnes, nos disciplines, toutes les austérités et toutes les dévotions particulières que nous pratiquons, ne tendent à autre chose; enfin puisque c'est une affaire qui nous importe si fort, il faut l'avoir continuellement dans l'esprit et dans le cœur. Si nous nous y prenions de cette sorte, nous nous apercevrions bientôt du profit que nous tirerions de nos examens; parce que Dieu, voyant notre affliction, exauceroit notre prière, et nous accorderoit l'accomplissement de nos désirs. Ceci au reste mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'on peut s'en servir utilement dans toutes sortes de rencontres et de tentations. Saint Bonaventure rapporte (1) que la Vierge étant une fois apparue à sainte Elizabeth de Hongrie, lui dit qu'ordinairement Dieu n'accordoit aucune grâce particulière à l'âme, que par le moyen de l'oraison et des mortifications corporelles.

---

(1) *Bonav. in. Vit. Christi*, *c.* 3.

CHAPITRE X.

De l'examen général de la conscience.

Il y a cinq points dans l'examen général de la conscience ; et le premier est de rendre grâces à Dieu des bienfaits qu'on en a reçus. On met celui-ci à la tête des autres, afin qu'opposant ensuite à ces bienfaits les fautes et les péchés qu'on a commis, on prenne delà occasion d'en avoir plus de confusion et plus de douleur: c'est ainsi que Nathan voulant donner à David plus d'horreur et plus de regret de son crime, lui représenta d'abord les divers bienfaits dont la main de Dieu l'avoit si abondamment comblé. Le second point est de demander à Dieu la grâce de bien connoître tous les péchés que l'on a commis. Le troisième, de s'en faire rendre compte à soi-même, depuis la dernière résolution qu'on a faite, en commençant par les pensées, et continuant par les paroles et par les actions. Le quatrième, de demander pardon à Dieu de tous ceux dans lesquels on trouvera que l'on est tombé, et d'en concevoir un extrême repentir. Et le cinquième, de se proposer fermement de s'en corriger, et finir ensuite par l'oraison dominicale.

Cet examen général doit toujours être inséparable du particulier; et pour cet effet, la

la première chose qu'il faut faire tous les matins en se levant, c'est d'offrir à Dieu tout ce qu'on fera pendant toute la journée. Car quoiqu'en parlant de l'examen particulier, il ait été dit que nous devons à notre réveil nous proposer de nous abstenir du vice dont nous avons particulièrement entrepris de nous corriger, et que c'est à quoi doit s'employer le premier temps de cet examen, cela ne doit avoir lieu qu'après avoir offert à Dieu toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, en les rapportant toutes d'avance à sa gloire; et qu'après avoir fait résolution de ne point l'offenser, et lui en avoir demandé la grâce. Il faut ensuite deux fois le jour, à midi et au soir, joindre l'examen général avec le particulier; c'est ainsi qu'on le pratique dans la Compagnie, suivant nos constitutions, conformément à la première règle des communes, qui dit (1) : Que tous aient soin de donner deux fois le jour à l'examen de leur conscience le temps qui leur sera marqué pour cet effet. De même que pour bien faire aller une horloge, on en monte les contrepoids deux fois par jour, le matin et le soir : de même pour donner un mouvement bien réglé à notre cœur, il faut nous servir deux fois le jour de l'examen particulier et de l'examen général, exigeant de nous à midi un compte exact de toutes les fautes dans lesquelles nous sommes tombés depuis notre réveil, tant de celles que

(1) *4. p. Const. c. 4. § 2. 4. et Reg. 1. Com.*

nous avons commises en pensées, en paroles et en actions, que de celles qui regardent la matière de notre examen particulier. Après cela il faut nous exciter à concevoir une vive douleur des unes et des autres, et nous proposer de n'y plus retomber de toute l'après-dînée ; et la même chose doit s'observer de la même sorte dans l'examen du soir.

Mais le plus important avertissement qu'il y ait à donner touchant la manière de faire l'examen général, est celui dont nous avons déjà parlé, au sujet de l'examen particulier ; qui est que toute la force et toute l'efficacité aussi bien de l'un que de l'autre, consistent dans les deux derniers points, c'est-à-dire, dans une vive douleur des fautes qu'on a commises, et dans une ferme résolution de s'en corriger. Le Père Avila (1) traitant cet examen général : Vous devez vous figurer, dit-il, qu'on vous a chargé de la conduite d'un jeune prince, pour avoir une continuelle attention sur lui, pour le former aux bonnes mœurs, et pour le corriger des mauvaises inclinations qu'il peut avoir ; et que chaque jour vous l'obligez à vous rendre compte de ce qu'il fait. Il est indubitable qu'en ce cas-là vous ne fonderiez pas la principale espérance de son amendement sur l'exactitude qu'il auroit à vous dire combien de fois il auroit failli ; mais que vous l'établiriez sur la connoissance que vous tâcheriez de lui faire avoir de ses fautes, sur la réprimande que vous lui en feriez,

---

(1) *M. Avila*, c. 62. Audi, filia.

sur les avertissemens que vous lui donneriez, et sur la promesse qu'il vous feroit de se corriger. Vous devez tenir la même conduite envers votre âme, puisque Dieu vous a donné la charge d'en avoir soin : pour cet effet, ce n'est pas à rappeler dans votre mémoire le nombre de vos fautes que vous devez employer principalement votre examen, et faire consister votre amendement; c'est à avoir une extrême confusion de les avoir commises, à vous en repentir du fond du cœur, à vous en faire une sévère réprimande à vous-même, de la même manière que vous la feriez à une autre personne dont on vous auroit confié l'éducation, et à former enfin une constante résolution de n'y retomber jamais.

Ce qui doit nous exciter encore particulièrement à mettre exactement tout ceci en pratique, c'est que l'examen général est une disposition très-propre et très-utile pour la confession, suivant même que le porte le titre que saint Ignace lui donne dans le livre des Exercices spirituels, où il l'intitule : *Examen général de la conscience, très-utile pour la guérison de l'âme et pour la confession des péchés* (1). La raison de ceci est bien claire : car deux choses sont principalement requises pour la confession, l'examen de ses péchés, et le regret de les avoir commis; et toutes les deux se rencontrent

(1) **Examen generale conscientiæ, ad purgationem animæ et ad peccatorum confessionem utilissimum.**

dans l'examen de la conscience, de sorte que si nous faisons bien cet examen, nous sommes assurés de bien faire aussi notre confession. Il faut remarquer cependant que suivant le concile de Trente (1), la douleur nécessaire pour la bien faire renferme deux points, le regret des fautes passées, et la résolution de n'y plus retomber à l'avenir; et qu'ainsi en manquant à l'un des deux, la disposition pour la confession n'est pas suffisante. Quelques-uns pensent que leurs confessions ne sont nulles que lorsque, par une mauvaise honte, ils ont manqué à s'accuser de quelque péché : mais pour moi, je tiens qu'il y en a encore beaucoup plus de nulles et de sacriléges, pour n'avoir pas été faites avec un véritable repentir des péchés commis, et une ferme résolution de n'y plus retomber. Par-là on peut voir combien la préparation dont nous parlons est nécessaire, et combien il importe de nous accoutumer dans l'examen à nous exercer et à nous arrêter particulièrement sur l'un et sur l'autre de ces deux points. C'est pourquoi je dis que des trois principaux que cet examen contient, (car les deux premiers n'en sont que comme le préambule) celui qui consiste à se ressouvenir de ses fautes, est celui auquel on doit employer le moins de temps. Il suffit pour cet effet de la troisième partie du quart d'heure destiné pour l'examen : quant aux deux autres qui consistent à demander

(1) *Conc. Trid. Sess.* 14. *c.* 4.

à Dieu pardon de ses fautes, à en concevoir du regret et de la confusion, et à faire une ferme résolution de s'en corriger, il y faut donner toutes les deux autres parties du temps, puisque c'est de-là que dépendent l'efficacité de l'examen, et le fruit qu'on doit en recueillir.

Mais le moyen, dira-t-on, que dans la troisième partie d'un quart d'heure on puisse parcourir combien de fois on a failli, tant sur la matière de l'examen particulier, qui est limitée, que sur celle de l'examen général, qui comprend toutes les pensées, les paroles et les actions ; vu qu'il semble que même un quart d'heure entier n'y suffiroit pas ? Le moyen le plus sûr est de satisfaire par avance à ce point-là. Et à ce propos on rapporte de saint Ignace (1), que toutes les fois qu'il lui arrivoit de commettre quelque faute dans ce qui regardoit le sujet de son examen particulier, il faisoit un nœud à un cordon qu'il portoit tout exprès pour cela à sa ceinture ; ensuite par le nombre des nœuds, sans aucune autre application, il savoit celui de ses fautes. Quant à ce qui concernoit l'examen général, il observoit de ne laisser passer aucune heure le jour, qu'il ne se recueillît en lui-même, et que toute autre chose cessante, il n'examinât sa conscience. Que si par hasard il étoit tellement pressé de quelque affaire importante, ou de quelque occupation indispensable, qu'il ne pût

(1) *Lib. 5. c. 5. Vitæ S. Ignatii.*

alors satisfaire à une coutume si sainte, il réparoit cela l'heure suivante, ou aussitôt qu'il pouvoit en avoir le loisir. Ce seroit sans doute une coutume louable et très-utile, de donner ainsi un coup d'œil à sa conscience toutes les fois que l'horloge sonne; quelques-uns même étendent cette pratique jusqu'à s'examiner ensuite sur chaque action qu'ils font. Mais si vous trouvez que ce soit beaucoup de vous faire cette sujétion à chaque heure du jour, et après chaque action, il sera bon du moins de vous l'imposer après chacune des principales actions que vous ferez : puisqu'aussi bien il y en a déjà quelques-unes de celles-là sur lesquelles, comme nous l'avons dit ailleurs, nous sommes obligés de nous examiner aussitôt que nous avons achevé de les faire. Saint Bonaventure dit qu'un serviteur de Dieu doit s'examiner sept fois le jour; et si dans l'examen particulier nous observions bien soigneusement l'addition, qui veut qu'à chaque fois que nous manquons sur la matière qui le regarde, nous portions notre main sur notre poitrine, nous nous ressouviendrions aisément par-là de toutes les fautes que nous aurions faites. Il est vrai que cette addition n'a pas été mise par saint Ignace, afin que nous nous ressouvenions de nos fautes, mais afin que nous nous en repentions, et que c'est pour cela qu'il nous enjoint de porter la main sur notre poitrine, comme en disant: *Seigneur, j'ai péché*. Mais après tout, si nous pratiquions exactement cette addition, cela

nous aideroit extrêmement à nous souvenir de toutes les fois que nous serions tombés. Ce qu'il y a encore à ajouter sur ce sujet, c'est que quand on a de l'attention sur soi, et qu'on prend son avancement à cœur, à peine a-t-on commis une faute, qu'aussitôt on sent le remords de sa conscience, qui est assurément ce qui peut en faire plutôt ressouvenir.

Ceci pourra servir de réponse à deux sortes de personnes. Car il y en a à qui un quart d'heure paroît trop court, pour rappeler dans leur mémoire les fautes dans lesquelles ils sont tombés ; et à ceux-là, nous leur avons déjà enseigné le moyen de porter à leur examen ce point-là presque tout fait, afin qu'il leur reste ainsi plus de temps pour vaquer aux deux derniers. Il y en a d'autres au contraire, qui dans le quart d'heure de l'examen trouvent toujours du temps de reste, et ne savent à quoi l'employer ; et il est encore plus aisé de satisfaire ceux-ci, en leur donnant de l'occupation. Pour cet effet, il ne faut que répéter ici ce que nous avons dit plus haut, que l'examen général doit toujours se faire avec le particulier ; et qu'après avoir parcouru les fautes qu'on a commises, tant dans la matière de l'un que dans celle de l'autre, il faut s'arrêter à en concevoir de la confusion et du regret, à en demander pardon à Dieu, à se proposer fermement de s'en corriger, et à le prier avec ferveur de nous accorder la grâce nécessaire pour cet effet. Que l'on s'attache donc à cela; que l'on s'y occupe : il y a assez de quoi,

et on ne sauroit mieux faire que d'y employer beaucoup de temps.

Saint Dorothée ajoute à ceci un autre avis très-important et très-utile. Il dit que dans l'examen il faut rechercher non-seulement les fautes qu'on a commises, mais principalement le principe de ces fautes, en s'appliquant à en examiner les causes et les occasions, pour s'en garantir dans la suite. Par exemple, si pour être sorti de ma chambre, il m'est arrivé ou de rompre le silence, ou de faire quelque médisance, je dois me proposer de n'en point sortir à l'avenir sans nécessité ; et toutes les fois que j'y serai obligé, me tenir alors extrêmement sur mes gardes. Autrement ce seroit faire comme celui qui ayant bronché contre une pierre, et n'ayant pas pris garde à ce qui l'a fait broncher, s'y heurteroit encore un moment après ; ou comme celui qui prétendroit rendre la verdeur et la santé à un arbre sec et malade, en se contentant d'en couper quelques branches pouries, et d'en arracher quelques fruits gâtés. Que si nous faisions notre examen avec toute l'attention que nous venons de dire, le temps qui y est destiné, bien loin de nous paroître trop long, nous sembleroit infailliblement trop court.

CHAPITRE XI.

Que l'examen de conscience est un moyen pour mettre en pratique tous les autres moyens qui regardent le progrès spirituel: et que la cause pour laquelle on profite si peu, vient de ce qu'on n'a pas soin de bien faire son examen.

SAINT Basile (1), après avoir donné plusieurs avertissemens spirituels à ses religieux, conclut par leur recommander que tous les soirs avant que de se coucher, ils fassent l'examen de leur concience; ce grand Saint jugeant que cela suffiroit pour les maintenir dans l'observation de tout ce qu'il leur avoit dit. Je prétends finir ce traité de la même sorte, en recommandant pareillement à tout le monde de s'adonner à cet examen; parce qu'avec la grâce de Dieu, ce sera un moyen suffisant pour mettre en pratique tous les autres avertissemens spirituels, et pour réparer tous nos défauts. Si vous vous relâchez dans l'oraison; si vous devenez peu soigneux dans ce qui regarde l'obéissance; si vous vous émancipez trop à parler; si vous commencez à prendre trop de liberté: l'examen coupera facilement chemin à tout cela, et y apportera un

(1) *Basil. hom. 5, de Institut. Monac.*

prompt remède. Quiconque prend soin de bien faire tous les jours l'examen de sa conscience, peut faire état qu'il a en lui-même un directeur, un maître des novices, et un supérieur, qui à toute heure lui demandent compte de l'état de son âme, qui l'avertissent de ce qu'il doit faire, et qui le reprennent quand il manque en quelque chose. Vous ne continuerez pas long-temps dans vos mauvaises habitudes, dit le Père Avila (1), si vous continuez à faire votre examen de cette sorte, à exiger de vous-même un compte exact de votre conduite, et à vous reprendre sévèrement de vos défauts. Que si vous persistez toujours dans vos défauts, et si au bout de plusieurs jours ou peut-être de plusieurs années, vous avez encore l'esprit aussi peu mortifié, et les passions aussi vives et aussi violentes qu'au commencement, c'est que vous ne vous servez pas comme il faut des remèdes que vous avez entre les mains. Car si vous aviez entrepris de vous corriger de quelque mauvaise habitude, et d'acquérir quelque vertu, et que pour cet effet vous vous fussiez appliqué à renouveler trois fois le jour, le matin, à midi et le soir, la résolution de vous corriger, à comparer les fautes du soir avec celles du matin, celles de chaque jour avec celles de la veille, et celles de chaque semaine avec celles de la semaine qui l'a précédée, à produire en vous-même autant d'actes de confusion et de regret que vous

(1) *M. Avila.* Audi, filia, c. 62.

auriez commis de fautes ; enfin à implorer l'assistance de Dieu et l'intercession des Saints, pour pouvoir vous en corriger : il seroit assurément impossible qu'après tant de temps vous ne vous fussiez pas vaincu en quelque chose. Mais si on fait l'examen par coutume et par manière d'acquit, sans avoir une véritable douleur de ses fautes, et sans former une ferme résolution de s'en corriger, ce n'est pas là un véritable examen ; ce n'est qu'une affaire de forme et de cérémonie, et un pur amusement d'esprit. De-là vient qu'au bout de plusieurs années de religion, souvent on conserve encore les mêmes défauts et les mêmes inclinations vicieuses que l'on y a apportées du siècle, et que si alors on avoit de la vanité et de l'orgueil, on en a encore; si on étoit impatient et colère, on l'est encore de même, si on s'emportoit à dire des paroles aigres et mortifiantes, on s'échappe encore de la même manière ; qu'enfin on est aussi déréglé que le premier jour, aussi rempli de sa propre volonté, et aussi attaché à ses commodités et à ses aises. Dieu veuille même que plusieurs, au lieu de se corriger et de faire du progrès dans la vertu, n'aient point augmenté dans le vice; que leur ancienneté dans la religion n'ait point servi à les rendre plus déréglés et plus indociles ; et que devant être les plus humbles de tous, ils n'aient pas plus de présomption que personne, et ne donnent pas lieu de leur appliquer ces paroles de saint Bernard : Ce qu'il y a de

mal, c'est que plusieurs qui en restant chez eux, ne pouvoient être que méprisables, ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu (1); ils auroient manqué dans le monde des choses nécessaires, et dans la religion ils cherchent des superfluités et des délicatesses.

On peut encore aisément connoître par tout ce que nous avons dit, combien est peu recevable l'excuse de quelques-uns qui rejètent leurs défauts sur leur tempérament; car au contraire, ils méritent une plus sévère réprimande que les autres, puisque sachant à quoi les porte la pente de leur naturel vicieux, et ayant dû s'attacher avec toute sorte de soin et d'application à fortifier la partie la plus foible, et l'endroit par où le démon peut avoir une plus libre entrée dans leur âme, ils sont encore au bout de plusieurs années aussi déréglés et aussi peu maîtres d'eux-mêmes que le premier jour.

Que tous ceux donc qui s'adonnent à servir Dieu (car nous parlons ici à tout le monde) fassent réflexion sur eux, et qu'ils recommencent à s'y appliquer tout de nouveau, en tâchant de faire si bien dorénavant l'examen de leur conscience, que l'on s'aperçoive du fruit qu'ils en retireront. Nous sommes hommes, nous avons des défauts, et nous en aurons tant que nous serons en

(1) Quodque perversum est, plerique in domo Dei non patiuntur haberi contemptui, qui in domo sua non nisi contemptibiles esse potuerunt. *Bern. hom. 4. sup.* Missus est.

vie ; mais il ne faut pas laisser cependant d'essayer de gagner trois choses par le moyen de l'examen : la première, que si auparavant nous avions beaucoup de défauts, désormais nous en ayons moins ; la seconde, que s'ils étoient grands, ils soient moindres à l'avenir; et la troisième, que nous ne retombions pas toujours dans les mêmes, parce que les fréquentes rechutes dans les mêmes fautes sont une marque de beaucoup d'inapplication et de négligence.

Evagre (1) dans un livre qu'il a composé de la conversation des religieux, et de leurs exercices corporels, fait mention d'un saint solitaire qui disoit qu'il ne se souvenoit pas que le démon l'eût jamais fait tomber deux fois dans une même faute. Celui-là sans doute faisoit bien son examen de conscience ; celui-là avoit de véritables repentirs, et faisoit de fermes résolutions de se corriger. C'est ainsi que nous devons faire, et c'est par ce moyen que saint Ignace a été élevé à un si haut degré de perfection. Nous lisons dans sa vie (2) une chose notable et particulière, qui est que comparant un jour avec l'autre, et l'état présent de son âme avec le passé, il trouvoit chaque jour qu'il avoit fait quelque nouveau progrès dans la vertu et dans la conquête du ciel; jusque-là, qu'il disoit en sa vieillesse, que l'état où il avoit été à Manrèse (que dans le temps de ses

(1) *In Hist. Eccl. p. 2. lib. 6. c. 1.*

(2) *In ejus vit. lib. 5. c. 1.*

études il appeloit ordinairement sa primitive Eglise), avoit été comme son noviciat, et que Dieu avec les couleurs de la grâce embellissoit et perfectionnoit chaque jour dans son âme le portrait dont il n'avoit fait alors que tirer le premier crayon. Faisons donc un bon usage d'un moyen si utile, qu'il a plu à Dieu de nous donner, et ayons une ferme confiance que par-là il nous fera parvenir à la perfection à laquelle nous aspirons.

~~~~~~
~~~~~~

HUITIÈME TRAITÉ.

DE LA CONFORMITÉ

A LA VOLONTÉ DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel on établit deux principes, touchant la conformité à la volonté de Dieu.

Qu'il *soit fait, Seigneur, non pas comme je le veux, mais comme vous le voulez* (1). Le Fils de Dieu, disent les Saints, est descendu du ciel, et s'est revêtu de notre chair pour deux choses : l'une pour nous racheter par son sang ; l'autre pour nous enseigner par sa doctrine le chemin du ciel, et nous instruire par son exemple. Car de même, dit saint Bernard (2), qu'il nous auroit été inutile de savoir le chemin, si nous fussions demeurés dans la prison ; de même il ne nous eût servi de rien d'être tirés de la prison, si nous n'eussions pas su le chemin. C'est pourquoi comme Dieu est invisible, il étoit nécessaire afin que nous pussions le suivre

(1) Non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth.* 26. 39.
(2) *Bern. Serm.* 3. *in Circumcis. Dom.*

et l'imiter, qu'il se rendît visible, et se revêtit de notre humanité, de même que le berger s'habille de la peau de ses brebis, afin qu'elles le suivent plus volontiers en voyant leur ressemblance. S'il n'étoit pas véritablement Dieu, dit saint Léon, il n'apporteroit point de remède ; s'il n'étoit pas véritablement homme, il ne donneroit point d'exemple (1). Il a fait voir en l'une et en l'autre de ces deux choses l'excès de l'amour qu'il a pour les hommes : *la grâce de la rédemption a été abondante* (2) ; l'instruction ne l'a pas moins été, puisqu'il nous a instruits non-seulement par la doctrine de ses paroles, mais bien plus encore par l'exemple de ses actions. *Jésus commença à agir et à enseigner* (3), dit saint Luc. Il commence premièrement par agir, et cela toute sa vie ; ensuite il en emploie les deux ou trois dernières années à enseigner.

Or entre plusieurs enseignemens qu'il nous a donnés, un des principaux est que nous ayons une entière conformité à la volonté de Dieu. C'est une doctrine que non-seulement il nous a enseignée par ces paroles, lorsque nous apprenant à prier, il nous a montré à dire au Père éternel : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans*

---

(1) Ni esset verus Deus, non adferret remedium ; nisi esset homo verus, non præberet exemplum. *Leo papa* 1. *serm.* 1. *de Nativ. Dom.*

(2) Et copiosa apud eum redemptio. *Ps* 129. 7.

(3) Cœpit Jesus facere et docere. *Act.* 1. 1.

le ciel (1); mais qu'il nous a aussi confirmée par son propre exemple, puisqu'il dit lui-même : *Je suis descendu du ciel, non pas pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (2). C'est pourquoi dans l'oraison qu'il fit au jardin, lorsqu'il étoit sur le point de donner le dernier accomplissement à l'ouvrage de notre salut, quoiqu'il eût horreur de la mort en tant qu'homme, et que pour faire voir qu'il l'étoit véritablement, il dît: *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi* (3), sa volonté cependant demeura toujours dans une parfaite soumission à celle de son père, et il ajouta aussitôt : *Toutefois qu'il soit fait non pas comme je veux, mais comme vous le voulez* (4).

Pour traiter cette matière à fond, et pour bien établir la pratique de cette conformité, il faut supposer deux principes sur lesquels roule toute cette doctrine. Le premier est, que notre avancement et notre perfection consistent en la conformité à la volonté de Dieu, et que plus cette conformité sera grande, plus notre perfection le sera aussi. Ce principe est très-clair et très-aisé à comprendre, parce qu'il n'y a point de doute que la

---

(1) Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terrâ. *Matth.* 6. 10.

(2) Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *Joan.* 6. 38.

(3) Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste. *Matth.* 26. 39.

(4) Veruntamen, non sicut ego volo, sed sicut tu. *Ibid.*

perfection consiste essentiellement dans la charité et dans l'amour de Dieu, et que plus on aimera Dieu, plus par conséquent on sera parfait. L'Evangile est plein de cette doctrine; les Epîtres de saint Paul en sont pleines, et les livres des Saints en sont remplis. *L'amour de Dieu est le plus grand et le premier commandement de tous* (1). *La charité est le lien de la perfection* (2). *La charité l'emporte sur tout le reste* (3). Or de même que ce qu'il y a de plus élevé et de plus parfait dans toutes les vertus, c'est d'aimer Dieu; de même aussi ce qu'il y a de plus sublime, de plus pur et de plus exquis dans cet amour, c'est de se conformer absolument à la volonté divine, et de n'avoir en toutes choses point d'autre volonté que celle de Dieu; car l'amitié, dit saint Jérôme (4), après l'orateur romain (5), n'est véritablement ferme et solide, que quand nous ne savons vouloir ou ne vouloir pas, que ce que notre ami veut ou ne veut point; ainsi, plus on sera conforme et soumis à la volonté de Dieu, plus sans doute on sera parfait. Outre cela, il est constant qu'il n'y a rien de meilleur et de plus parfait que la volonté de Dieu; par conséquent on deviendra meilleur et plus parfait à proportion que l'on

(1) Hoc est maximum et primum mandatum. *Matth.* 22. 38.

(2) Caritas est vinculum perfectionis. *Ad Col.* 3. 14.

(3) Major autem horum est caritas. 1. *ad Cor.* 13. 13.

(4) Eadem velle, et eadem nolle, ea demum firma amicitia est. *Hieron. ep. ad Demetriad.*

(5) *Cic. de Amicitia.*

s'unira davantage à cette volonté, selon l'induction de ce philosophe, qui disoit : Si Dieu est ce qu'il y a de plus parfait, il est infaillible que plus une chose lui ressemblera, plus elle sera parfaite.

Le second principe est, qu'il ne peut rien arriver dans le monde que par l'ordre et la volonté de Dieu : et cela doit toujours s'entendre au péché près, duquel il n'est ni ne peut être la cause ou l'auteur ; parce que s'il répugne à la nature du feu de refroidir, à celle de la glace d'échauffer, et à celle de la lumière d'obscurcir, il répugne encore bien davantage à la bonté infinie de Dieu d'aimer le mal et d'en être la cause. *Vos yeux sont purs, Seigneur*, dit le prophète Habacuc : *vous ne pouvez voir le mal, et vous ne sauriez regarder l'iniquité* (1). Comme dans le monde, pour exprimer l'aversion qu'on a pour quelqu'un, on dit d'ordinaire qu'on ne sauroit le regarder : de même le prophète dit ici que Dieu ne sauroit regarder l'iniquité, pour exprimer par là combien elle lui est en horreur. *Vous n'êtes pas un Dieu à qui l'iniquité plaise* (2), dit David, en un endroit, et ailleurs : *Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'iniquité* (3). Enfin l'Ecriture-Sainte parle en mille lieux de la haine que Dieu a pour le péché ; ainsi il est constant qu'il n'en peut

(1) Mundi sunt oculi tui, ne videas malum, et respicere ad iniquitatem non poteris. *Habacuc*. 1. 13.

(2) Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es. *Ps*. 5. 5.

(3) Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem. *Ps*. 44. 8.

être la cause ni l'auteur. Mais hors le péché, tout le reste, les souffrances, les peines, les afflictions, tout arrive par l'ordre et par la volonté de Dieu. Ce principe est incontestable, et ce que les Païens ont supposé touchant la fortune, n'est qu'une chimère. La fortune n'est rien, et ce n'est point elle par conséquent qui donne les biens qui s'appellent communément biens de fortune: c'est Dieu seul qui les distribue; et le Saint-Esprit nous apprend cette doctrine, lorsqu'il nous dit par la bouche du Sage : *Que les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses, tout nous vient également de Dieu* (1).

Car quoique toutes ces choses arrivent par le moyen des causes secondes, il est certain cependant qu'il ne se fait rien dans toute l'étendue de l'univers, que par l'ordre et la volonté du souverain maître qui le gouverne. Rien ne se fait par hasard à l'égard de Dieu : il a tout arrêté lui-même de toute éternité; il a compté tous les cheveux de votre tête, et il ne vous en tombera pas un sans son ordre. Mais pourquoi ne parler que des hommes, comme si la Providence ne s'étendoit pas aussi sur tout le reste? *Deux passereaux*, dit Jésus-Christ, *ne se donnent-ils pas pour une obole? cependant aucun d'eux ne tombera à terre sans la permission de votre Père céleste* (2). Il ne se remue

(1) Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas à Deo sunt. *Eccli.* 11. 14.

(2) Nonne duo passeres asse væneunt! et unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro. *Matth.* 10. 29.

pas même une feuille d'arbre sans sa volonté, et c'est aussi par cette même volonté que se régissent les choses auxquelles il semble que le hasard ait le plus de part. *On tire au sort*, dit le Sage, *mais c'est le Seigneur qui règle le sort* (1). Il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait en cela rien qui se fasse à l'aventure; ce qui paroît le plus avoir été déterminé par le sort, est un effet de l'ordre immuable de la Providence qui ajuste toutes choses à ses fins. *Le sort tomba sur Mathias* (2), dit saint Luc; et sans doute ce ne fut pas fortuitement qu'il y tomba : ce fut par une disposition particulière de cette Providence divine qui l'avoit destiné de toute éternité à l'apostolat, et qui vouloit se servir de cette voie.

La seule lumière naturelle a suffi pour faire parvenir quelques philosophes à la connoissance de cette vérité, et à leur faire dire que quoi qu'eu égard aux causes secondes, plusieurs choses arrivassent par hasard; cependant eu égard à la cause première, elles n'arrivoient que par l'ordre de la Providence. C'est, disent-ils, comme si un maître ayant envoyé un serviteur en quelque endroit pour quelque affaire, y en envoyoit ensuite un autre pour une autre affaire, sans que l'un eût aucune connoissance de l'envoi de l'autre, mais avec intention pourtant qu'ils se rencontrassent tous deux au même lieu :

(1) Sortes mittuntur in sinum, sed à Domino temperantur. *Prov.* 16. 33.

(2) Cecidit sors super Mathiam. *Act.* 1. 26.

leur rencontre à leur égard seroit véritablement fortuite; mais à l'égard de leur maître, ce seroit une chose de dessein prémédité. Il en est de même de ce qui nous semble arriver ici-bas fortuitement : à l'égard des hommes qui voient arriver les choses contre leur attente, et sans même y avoir songé, c'est un effet du hasard; mais à l'égard de Dieu, c'est la suite nécessaire, et l'exécution de l'ordre éternel de sa Providence, qui l'a voulu ainsi pour des fins secrètes et cachées qui ne sont connues qu'à lui seul.

Ce que nous devons inférer de ces deux principes, c'est ce que nous avons avancé d'abord, que puisque toutes choses nous viennent de la main de Dieu, et que toute notre perfection consiste à nous conformer à ce qu'il veut, il faut les recevoir toutes comme venant de lui, et nous conformer entièrement là-dessus à sa divine volonté. Ne prenez rien comme arrivé par hasard, ou par la conduite et par la malice des hommes, car c'est là justement ce qui a coutume de faire le plus de peine : et ne vous imaginez pas que telle ou telle chose vous soit arrivée, parce que quelqu'un s'en est mêlé, ni que sans telle ou telle rencontre, cela seroit tourné d'un autre côté. Ce n'est pas là à quoi il faut prendre garde; mais par quelque voie et par quelque détour que les choses viennent, recevez-les toutes comme venant de la main de Dieu, puisque c'est lui en effet qui vous les envoie par ces moyens.

Un des anciens Pères du désert disoit ordinairement, qu'un homme ne pouvoit avoir de véritable repos ni de véritable satisfaction dans la vie, s'il ne faisoit son compte que dans le monde il n'y avoit rien que Dieu et lui. Et saint Dorothée rapporte (1) que ces anciens Pères s'étoient tellement habitués à prendre toutes choses, comme venant de la main de Dieu, de quelque nature qu'elles fussent, et de quelque manière qu'elles leur vinssent, que par ce moyen ils se maintenoient dans une profonde tranquillité d'esprit, et menoient toujours une vie céleste.

CHAPITRE II.

Dans lequel le second principe est plus particulièrement expliqué.

C'EST une vérité tellement appuyée sur l'autorité de la sainte Ecriture, que toutes les traverses et les souffrances viennent de la main de Dieu, qu'il ne seroit pas nécessaire de nous arrêter à la prouver, si le démon par de vaines subtilités, ne tâchoit de l'obscurcir et de la rendre douteuse. Car de cette autre vérité que nous avons avancée, que Dieu n'est point la cause et l'auteur du péché, il essaie d'en tirer une conclusion

(1) *Doroth. Doct. 7.*

fausse, en faisant croire à quelques-uns, que quoique les maux qui arrivent par le moyen des causes naturelles, ou des créatures sans raison, comme les maladies, la faim et la soif, le froid et le chaud, viennent de la main de Dieu, parce que les causes d'où ils procèdent sont incapables de péché; le mal toutefois qui arrive par le moyen d'un homme dont on aura été ou volé, ou blessé, ou deshonoré, ne vient point de la main de Dieu, et n'est point dirigé par l'ordre de sa Providence, mais procède seulement de la malice et de la volonté vicieuse de l'homme. On ne peut soutenir cette opinion, sans être dans une dangereuse erreur; et saint Dorothée dit très-bien à ce sujet, en reprenant ceux qui ne reçoivent pas toutes choses comme envoyées de la main de Dieu: Lorsque nous entendons dire quelque chose contre nous, nous faisons comme les chiens: car de même que quand on leur jette une pierre, ils courent après pour la mordre, et laissent celui qui l'a jetée, ainsi nous, laissant Dieu qui nous envoie ces sortes de mortifications pour l'expiation de nos péchés, nous courons à la pierre, c'est-à-dire, nous nous en prenons au prochain, et nous tâchons de nous venger contre lui (1).

---

(1) Nos verò cùm verbum ullum in nos dictum audimus, canes imitamur. Hi enim, si quis in eos lapidem jecerit, jacente dimisso, lapidem remordent. Ita nos Deo derelicto, qui nobis tribulationes hujuscemodi ad peccatorum purgationem procurat, ad lapidem, hoc est, ad proximum currimus. *Doroth. Doct.* 7.

Pour

Pour détruire entièrement cette erreur, et pour établir solidement la vérité contraire, les théologiens remarquent que dans un péché que l'on commet, deux choses concourent; l'une le mouvement, ou l'acte extérieur; l'autre le déréglement de la volonté, par lequel on s'éloigne de ce que les commandemens de Dieu prescrivent. Dieu est la cause et l'auteur de la première; l'homme seul est l'auteur et la cause de la seconde. Supposons, par exemple, qu'un homme se bat contre un autre et le tue; pour le tuer, il a fallu qu'il ait mis l'épée à la main, qu'il ait haussé et alongé le bras, qu'il ait porté le coup, et qu'il ait fait d'autres mouvemens naturels, qui peuvent être considérés en eux-mêmes, et entièrement distingués de la volonté déréglée de celui qui les a faits pour tuer un homme. Dieu est la cause de tous les mouvemens considérés de cette sorte; et c'est lui proprement qui les produit, comme il a produit tous les autres effets qui partent des créatures dépourvues de raison. Car de même qu'elles ne peuvent ni se mouvoir, ni agir sans Dieu; de même sans lui, l'homme ne pourroit ni remuer le bras, ni mettre la main à l'épée. De plus, ces sortes d'actes naturels n'ont rien d'eux-mêmes de mauvais, parce que si un homme s'en servoit ou pour sa seule défense nécessaire, ou dans une guerre juste, ou comme le ministre de la justice, et qu'il tuât un autre homme, il est constant qu'il ne pécheroit pas. Mais quant à ce qu'il y a de vicieux

dans l'action, c'est-à-dire, quant au déréglement de la volonté qui l'a déterminé à faire un meurtre, et qui détourne l'esprit de la droite voie de la raison ; quoique ce soit une chose que Dieu permette par un secret jugement de sa providence, puisque pouvant l'empêcher il ne le fait pas, il est vrai cependant de dire, qu'il n'en est nullement la cause. On explique ceci par la comparaison suivante. Un homme a reçu au pied une blessure qui le rend boiteux : ce qui fait qu'il marche, c'est la faculté qu'il a de se mouvoir; mais ce qui fait qu'il boite, c'est sa blessure. Il en est de même d'une action vicieuse : la cause de l'action est Dieu ; mais la cause du péché qui y est mêlé, procède du libre arbitre de l'homme.

Ainsi Dieu n'est ni ne peut être la cause et l'auteur du péché. Mais pour ce qui est des autres maux, soit qu'ils arrivent par le moyen des causes naturelles et des créatures sans raison, soit qu'ils arrivent par le moyen des hommes, et enfin par quelque canal qu'ils passent, et de quelque façon qu'ils viennent, nous devons toujours tenir pour constant qu'ils viennent de la main de Dieu, et qu'ils ne sont envoyés que par sa providence. C'est Dieu qui a poussé la main de celui qui vous a frappé, et qui a remué la langue de celui qui vous a dit une parole outrageante : *Il n'y a point de mal dans la ville*, dit Amos, *que le Seigneur n'ait fait* (1). Et la Sainte-Ecriture est pleine de

(1) Si erit malum in civitate, quod Dominus non fecerit! *Amos*. 3. 6.

cette vérité, attribuant très-souvent à Dieu le mal qu'un homme a fait à un autre, et disant que c'est Dieu lui-même qui l'a fait.

Dans le second livre des Rois, Dieu parlant du châtiment dont il avoit résolu de punir les crimes de David, se fait lui-même l'auteur de tous les maux qui devoient lui arriver par le moyen d'Absalon. *Ce sera*, dit-il, *de votre propre maison que je susciterai le malheur contre vous. Je vous enleverai vos femmes à vos yeux, et je les donnerai à d'autres. Vous avez péché en secret; et moi j'accomplirai cette parole en présence de tout le peuple d'Israël, et à la face du soleil* (1). C'est par cette même raison, et sur ce même fondement que les rois impies, qui exécutoient des cruautés atroces sur le peuple de Dieu, sont appelés dans l'Ecriture-Sainte, les instrumens de la justice divine. *Malheur à Assur, l'instrument de ma fureur* (2), dit le Seigneur dans Isaïe; et parlant de Cyrus dont il devoit se servir pour châtier les Chaldéens, il dit *qu'il l'a pris par la main pour soumettre les peuples devant lui* (3). Saint Augustin traitant cette matière : Leur impiété, dit-il, est devenue comme une hache dans la main

(1) Ecce ego suscitabo super te malum de domo tuâ, et tollam uxores tuas in oculis tuis, et dabo proximo tuo. Tu enim fecisti absconditè : ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israël, et in conspectu solis. 2. *Reg.* 12. 11 *et* 12.

(2) Væ Assur, virga furoris mei ! *Is.* 10. 5.

(3) Cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes. *Is.* 45. 1.

de Dieu : ils ont été faits les instrumens de Dieu courroucé ; mais ils n'ont point eu de part au royaume de Dieu apaisé. Car Dieu fait en cela comme les hommes : un homme qui est en colère contre son fils, prend les premières verges qu'il rencontre sous sa main, lui en donne quelques coups, et les jetant ensuite au feu, il conserve à ce fils l'héritage qui lui appartient. C'est ainsi que Dieu se sert quelquefois des méchans pour punir et pour corriger les bons (1).

Nous lisons dans l'Histoire Ecclésiastique (2), qu'après la prise de Jérusalem, Titus se promenant un jour autour des murailles, et voyant tous les fossés remplis de corps morts, dont la puanteur infectoit toute la contrée, leva les yeux au ciel, en prenant Dieu à témoin, que ce n'étoit pas lui qui étoit cause d'un si horrible carnage et d'une si épouvantable désolation. La même histoire fait encore foi (3), qu'Alaric marchant pour aller saccager Rome, et un saint religieux étant allé au devant de lui pour le conjurer de ne vouloir pas être la cause de tant de maux qui arriveroient : Ce n'est pas

---

(1) Impietas eorum tanquam securis Dei facta est. Facti sunt instrumentum irati, non regnum placati : facit hœc enim Deus quod plerumque facit et homo. Aliquandò iratus homo apprehendit virgam jacentem in medio, fortasse qualecumque sarmentum ; cædit indè filium, ac deinde projicit sarmentum in ignem, et filio servat hæreditatem : sic aliquandò Deus per malos erudit bonos. *Aug. sup. Psal.* 73.

(2) *Hist. Eccl. p.* 1. *l.* 3. *c.* 1.

(3) *Hist. Eccl. p.* 2. *l.* 9. *c.* 2.

ma propre volonté, lui répondit-il, qui me porte à cette entreprise : mais j'y suis poussé par un fantôme qui me tourmente, et qui me presse jour et nuit, en me répétant à toute heure : *Va à Rome, et détruis-la*. De sorte donc que toutes choses viennent de la main de Dieu, et sont envoyées par sa volonté et par son ordre. C'est pourquoi lorsque Semeï maudissoit David, et lui jetoit des pierres, David, pour empêcher ceux qui vouloient le venger de cette insulte, leur dit : *Le Seigneur lui a ordonné de maudire David : et qui est-ce qui ose demander pourquoi le Seigneur en use ainsi* (1)? C'est-à-dire, le Seigneur l'a choisi comme l'instrument dont il veut se servir pour me châtier.

Mais il n'est pas surprenant que les hommes soient les instrumens de la justice et de la providence divine, puisque même les démons qui sont si endurcis dans leur malice, et si ardents à notre perte, sont aussi quelquefois ici-bas les ministres de cette même providence et de cette même justice. Saint Grégoire (2), sur ces paroles du premier livre des Rois : *Le mauvais esprit du Seigneur saisissoit Saül* (3), remarque qu'un même esprit est appelé *esprit du Seigneur*, et *mauvais esprit : mauvais* par le caractère de sa mauvaise volonté; et *du Seigneur*, pour

(1) Dominus præcepit ei ut malediceret David : et quis est qui audeat dicere, quare sic fecerit. 2. *Reg.* 16. 10.

(2) *Gregor. lib.* 18. *Moral. c.* 3.

(3) Spiritus Domini malus arripiebat Saül. 1. *Reg.* 16. 23.

montrer que c'étoit Dieu qui se servoit de lui pour la punition de Saül : ce que le texte sacré déclare plus ouvertement au même endroit, quand il dit, *que le mauvais esprit tourmentoit Saül de la part du Seigneur* (1). C'est par la même raison, dit ce grand Saint (2), que les démons qui affligent et qui persécutent les justes, sont appelés par l'Ecriture, *les larrons de Dieu* (3). Ils sont appelés *larrons*, pour marquer l'envie qu'ils ont de nous faire du mal ; et *de Dieu*, pour faire connoître qu'ils tiennent de lui le pouvoir qu'ils ont de nous nuire. Saint Augustin fait à ce sujet une observation très-juste. Job, remarque ce Père, ne dit pas : *Le Seigneur me l'a donné, le démon me l'a ôté* (4); mais sachant bien que le démon ne peut faire aucun mal, si ce n'est celui que Dieu lui permet de faire, il rapporte tout également à Dieu, et dit : *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté* (5). C'est pourquoi, continue le même Saint, rapportez toutes vos souffrances à Dieu ; car le démon ne peut rien vous faire, sans la permission de celui qui a la puissance d'en-haut (6). Hé

---

(1) Exagitabat eum spiritus nequam à Domino. 1. *Reg.* 16. 14.

(2) *Gregor. lib.* 14. *Moral. c.* 18.

(3) *Job.* 19. 12.

(4) Non dixit Job : Dominus dedit, Diabolus abstulit. *Aug. in Ps.* 31.

(5) Dominus dedit, Dominus abstulit. *Job.* 1. 21.

(6) Prorsùs ad Deum refer flagellum tuum, quia nec diabolus tibi aliquid facit, nisi ille permittat, qui de super habet potestatem. *Aug. ubi sup.*

quoi, les démons ne purent pas même entrer dans les pourceaux des Géraséniens (1), sans en avoir eu auparavant la permission de Jésus-Christ! comment pourront-ils vous affliger et vous tenter, sans cette même permission ? Eux qui sans cela, n'ont pu toucher à des pourceaux, comment toucheront-ils aux enfans ?

CHAPITRE III.

Des grands avantages qu'apporte la conformité à la volonté de Dieu.

SAINT Basile dit que toute la sainteté et toute la perfection de la vie chrétienne consistent à attribuer à Dieu la cause de toutes choses généralement quelconques, et à se conformer entièrement là-dessus à sa divine volonté. Mais afin que nous comprenions mieux le mérite et l'importance de cette conformité, que nous la désirions avec plus d'ardeur, et que nous nous appliquions avec plus de soin à l'acquérir, j'expliquerai en détail les grands biens et les grands avantages qui y sont attachés. Premièrement, elle produit la véritable résignation, ou plutôt elle est elle-même cette résignation parfaite et entière, dont les saints et les maîtres de la vie spirituelle font tant de cas,

(1) *Matth.* 8. 31.

qu'ils disent que c'est la racine et le principe de toute la paix et de toute la tranquillité de l'âme : car par cette résignation, l'homme se remet entre les mains de Dieu, afin d'y être comme un peu d'argile entre les mains d'un potier; c'est-à-dire, afin que la Providence divine dispose de lui comme elle voudra, ne désirant plus dès-lors être à lui-même, ni vivre pour lui-même, ni manger, ni dormir, ni travailler pour lui-même; mais voulant faire toutes choses pour Dieu seul, et dans la seule vue de son service et de sa gloire. La conformité à la volonté divine fait le même effet; car par elle l'homme s'abandonne tellement à cette volonté, qu'il ne sait ni désirer, ni chercher autre chose que d'en avoir l'accomplissement en lui, non-seulement en tout ce qu'il fait, mais aussi en tout ce qui lui arrive de dehors, et non-seulement dans la prospérité et dans les consolations, mais aussi dans l'adversité et dans les souffrances. Cette soumission est si agréable à Dieu, que pour ce sujet il appelle David un homme selon son cœur. *J'ai trouvé*, dit-il, *un homme selon mon cœur, qui fera toutes mes volontés* (1). C'est qu'en effet David étoit si soumis aux ordres de la Providence, qu'il avoit toujours le cœur disposé à recevoir également toutes sortes d'impressions de la main de Dieu; de même qu'une cire molle est disposée à rece-

(1) Inveni virum secundùm cor meum, qui faciet omnes voluntates meas. 1. *Reg.* 13. 14. *Act.* 13. 22.

voir telle figure que l'on veut y imprimer ; c'est pourquoi il s'écrie en plus d'un endroit: *Mon cœur est disposé, ô mon Dieu, mon cœur est disposé* (1) !

Secondement, celui qui aura une entière et parfaite conformité à la volonté de Dieu, aura acquis une entière et parfaite mortification de toutes ses passions et de toutes les mauvaises inclinations qu'il peut avoir. On sait assez combien cette mortification est nécessaire à un chrétien, et combien elle nous est recommandée par l'Ecriture et par les Saints. Or pour parvenir à avoir une entière conformité à la volonté divine, cette mortification doit être absolument supposée, parce que la conformité est considérée comme la fin, et la mortification comme le moyen pour l'obtenir ; et la fin, comme chacun sait, est toujours plus parfaite et plus élevée que le moyen. Que la mortification soit un moyen nécessaire pour acquérir une véritable conformité à la volonté de Dieu, rien au monde n'est plus clair ; car il est constant que notre propre volonté et le déréglement de notre appétit, est tout ce qui met obstacle en nous à cette conformité ; par conséquent, plus on renoncera à soi-même, et l'on mortifiera sa volonté et son appétit, plus on s'unira et on se conformera à la volonté divine. Pour joindre une pièce de bois rude et mal polie, avec une autre

(2) Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. *Ps.* 56. 8. *et Ps.* 107. 1.

très-bien travaillée, il faut pareillement la raboter et la polir; sans cela on ne pourra jamais bien les assembler. Voilà ce que fait la mortification en nous; elle retranche, elle rabote, elle polit ce qui pourroit empêcher notre union avec Dieu, afin qu'ensuite nous puissions nous joindre plus étroitement à lui, en nous conformant entièrement à sa divine volonté. Ainsi plus on se mortifiera, plus aussi on s'unira à Dieu; et quand on se sera entièrement mortifié sur tout, alors on parviendra à une entière union et à une conformité absolue à la volonté de Dieu en toutes choses.

Il s'ensuit de là une conséquence qui peut être considérée comme le troisième avantage. C'est que cette résignation et cette conformité entière à la volonté divine, est le plus grand et le plus agréable sacrifice que l'homme puisse offrir à Dieu de son propre fonds. Car dans les autres sacrifices il n'offre que quelque chose de lui, mais dans celui-ci il s'offre lui-même; dans les autres sacrifices et dans les autres mortifications, il ne se mortifie que sur quelque chose de particulier : dans la tempérance, par exemple, dans l'humilité, dans la modestie et dans la patience, il n'offre qu'une partie de lui-même à Dieu; mais ici il s'offre tout entier en holocauste, afin que la majesté divine fasse de lui tout ce qu'elle voudra, comme elle voudra, et quand elle voudra, sans excepter quoi que ce soit, et sans se réserver rien pour lui-même. Ainsi autant il y a de différence entre l'homme, et ce qui appartient à l'homme,

entre le tout et la partie ; autant y en a-t-il entre ce sacrifice, et tout ce qu'il y a d'autres sacrifices et d'autres mortifications.

Au reste, Dieu fait tant de cas de cet holocauste de notre cœur, que c'est là précisément ce qu'il demande de nous. *Donnez-moi*, dit-il, *votre cœur*, *mon fils* (1). De même que l'oiseau royal ne se repaît que de cœurs, aussi ce que Dieu estime le plus, est le cœur ; et si vous ne lui donnez le vôtre, vous ne sauriez d'ailleurs lui faire aucun présent qui le contente. Mais après tout, ce n'est pas nous demander beaucoup : car si pour nous satisfaire pleinement, nous qui ne sommes qu'un peu de terre et de poussière, il ne suffit pas de tout ce que Dieu a créé ; et si pour remplir notre cœur, tout petit qu'il est, il ne faut pas moins que Dieu, comment croyez-vous pouvoir contenter Dieu, en ne lui donnant qu'une partie de votre cœur, et réservant l'autre pour vous ? C'est s'abuser que de le prétendre ; notre cœur ne peut être partagé de cette sorte : *Car le lit est si étroit*, dit Isaïe, *qu'il faut que l'un ou l'autre tombe ; et la couverture si courte, qu'elle ne sauroit couvrir tous les deux* (2). Le cœur de l'homme est un lit étroit, il n'y peut tenir que Dieu seul ; et c'est pour ce sujet que l'Epouse l'appelle un petit lit : *J'ai cherché*, dit-elle, *toutes les nuits dans mon petit lit, celui que j'aime*

(1) Præbe, fili mi, cor tuum mihi. *Prov.* 23. 26.

(2) Coangustatum est enim stratum, ita ut alter decidat, et pallium breve utrumque operire non potest. *Is.* 28. 20.

de toute mon âme (1). Elle avoit tellement rétréci le lit de son cœur, qu'il n'y avoit de lieu que pour son époux (2); et quiconque voudra au contraire élargir son cœur pour y faire place à un autre, en chassera Dieu au même instant. C'est de ce partage que le Seigneur se plaint par Isaïe, quand il dit : *Vous m'avez découvert pour recevoir l'adultère auprès de moi. Vous avez élargi votre lit, et vous avez contracté alliance avec d'autres* (3). Si nous avions mille cœurs, nous devrions les offrir tous à Dieu, et croire encore que ce seroit peu en comparaison de ce que nous lui devons.

En quatrième lieu, quiconque aura une parfaite conformité à la volonté divine, aura aussi, comme nous l'avons déjà dit, une charité parfaite ; et plus il augmentera dans cette conformité, plus aussi il augmentera dans la charité et dans l'amour de Dieu, et par conséquent dans la perfection, qui consiste dans cette charité et dans cet amour. Outre que nous avons déjà suffisamment établi cette vérité dans le premier chapitre, ce que nous venons de dire dans l'article précédent peut encore servir à tirer une nouvelle induction pour la confirmer ; car l'amour de Dieu ne consiste pas dans les

---

(1) In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea. *Cant.* 3. 1.

(2) *Gilbertus Abb. serm.* 2. *in Cant. apud Bernard.*

(3) Quia juxta me discooperuisti, et suscepisti adulterum ; dilatasti cubile tuum, et pepigisti cum eis fœdus. *Is.* 57. 8.

paroles, mais dans les actions. La preuve de l'amour, dit saint Grégoire, ce sont les œuvres (1); et plus les œuvres nous coûtent et sont difficiles, plus elles marquent d'amour. C'est pourquoi saint Jean voulant expliquer l'excès de l'amour que Dieu avoit eu pour le monde : *Dieu*, dit-il, *a aimé le monde à un tel point, qu'il a donné son Fils unique* (2). Et Jésus-Christ parlant lui-même de l'amour qu'il portoit à son Père : *Afin*, dit-il, *que le monde connoisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a commandé; levez-vous, allons-nous-en* (3). Mais où alloit-il ? il alloit pour souffrir la mort sur une croix, et c'est en accomplissant un ordre si rigoureux, qu'il a véritablement témoigné au monde qu'il aimoit son Père. Ainsi l'amour se témoigne par les actions; et plus les actions sont grandes et pénibles, plus on fait paroître d'amour. Or, la conformité entière à la volonté de Dieu est, comme nous l'avons dit, le plus grand sacrifice que nous puissions lui faire de nous-mêmes; parce qu'elle suppose une mortification parfaite de tous nos sens, et une résignation absolue, par le moyen de laquelle nous nous offrons à Dieu, et nous

---

(1) Probatio dilectionis exhibitio est operis. *Greg. homil.* 30. *in Evang.*

(2) Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.* 3. 16.

(3) Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio; surgite, eamus hinc. *Joan.* 14. 31.

nous remettons entre ses mains, afin qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. Il n'y a donc rien en quoi on puisse montrer plus d'amour pour Dieu, qu'en cette conformité, puisqu'en cela on lui donne et on lui offre généralement tout ce qu'on a, et tout ce qu'on pourroit jamais ou avoir ou désirer; et que si on avoit quelque chose de plus, on le donneroit aussi de la même sorte.

CHAPITRE IV.

Que c'est jouir de la béatitude sur la terre, que d'avoir une parfaite conformité à la volonté de Dieu.

Celui qui sera parvenu à avoir une conformité entière à la volonté divine, prenant toutes choses comme envoyées par l'ordre de la Providence, et se conformant en cela à tout ce que Dieu veut, aura acquis la suprême félicité des serviteurs de Dieu sur la terre; puisqu'il possédera pleinement cette paix profonde et cette joie intérieure, en quoi consiste la véritable béatitude de cette vie. *Car ce qui fait*, dit l'Apôtre, *le royaume de Dieu*, c'est-à-dire, la béatitude des Saints dans le monde; *ce n'est pas le boire et le manger, c'est la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit* (1). Voilà quel

(1) Non est regnum Dei esca et potus, sed justitia, et pax, et gaudium in Spiritu Sancto. *Ad Rom.* 14. 17.

est le royaume du ciel en terre ; voilà quel est le paradis de délices, dont nous pouvons jouir ici-bas ; et c'est à bon droit que nous l'appelons béatitude, puisque par-là nous devenons en quelque sorte semblables aux bienheureux. Car comme il n'y a point de changement et de vicissitude dans le ciel, et que les bienheureux demeurent toujours dans un même état, et y jouissent perpétuellement de Dieu; aussi dans le monde ceux qui sont parvenus à avoir une parfaite conformité à la volonté divine, et à établir tout leur contentement en celui de Dieu, ne s'inquiètent et ne se troublent aucunement de l'instabilité des choses, et des divers accidens de la vie. Leur volonté est si soumise à celle de Dieu, que la connoissance qu'ils ont que tout vient de lui, et que c'est sa volonté qui s'accomplit dans ce qui leur arrive de fâcheux, fait que préférant la sienne à la leur, toutes leurs souffrances et toutes leurs peines se changent en joie, et toute leur amertume se convertit en douceur et en consolation. C'est pourquoi rien ne sauroit les troubler; puisque n'y ayant que les déplaisirs, les traverses, les douleurs et les affronts qui puissent en être capables, et eux les recevant comme une faveur singulière, à cause de la main qui les envoie, il ne reste plus rien qui puisse aucunement altérer la paix et la tranquillité de leur âme.

Voilà d'où procédoit la tranquillité et la joie qui paroissoit toujours sur le visage et

dans toutes les paroles et les actions des Saints ; d'un saint Antoine, d'un saint Dominique, d'un saint François et de plusieurs autres grands Saints des siècles passés. On rapporte la même chose de saint Ignace (1), et cela se voit d'ordinaire dans tous les vrais serviteurs de Dieu. Mais peut-être ces grands Saints étoient-ils exempts de toutes les misères de la vie ; peut-être n'étoient-ils pas sujets aux infirmités corporelles ; peut-être n'avoient-ils nulle tentation à soutenir, ni rien de pénible à supporter ; enfin il ne leur arrivoit jamais aucun accident fâcheux. Il leur en arrivoit sans doute, et de plus fâcheux qu'à nous ; car les afflictions, les mépris et les souffrances sont le partage des Saints ; et ceux que Dieu aime le plus, sont ordinairement ceux qu'il éprouve aussi le plus par toutes ces sortes de choses. Comment donc pouvoit-il se faire qu'ils demeurassent toujours dans une même assiette d'esprit, qu'ils conservassent toujours une si grande tranquillité au dedans et au dehors, et qu'ils eussent toujours la joie dans le cœur et sur le visage, comme si tous les jours eussent été des jours de fête et de réjouissance pour eux ? C'est qu'ils étoient parvenus à avoir une entière conformité à la volonté divine, qu'ils avoient mis tout leur bonheur à la voir accomplir, et qu'ainsi ils rencontroient partout des sujets de satisfaction. *Toutes choses se tournent en bien à*

(1) *Lib. 5. c. 5 Vitæ sancti Ignatii.*

ceux qui aiment Dieu (1). *Le juste ne sera point affligé de quoi que ce soit qu'il lui arrive* (2). Les peines, les tentations, les mortifications, tout se convertissoit en joie pour eux; parce qu'ils savoient que tout cela procédoit de la volonté de Dieu, dans laquelle ils avoient établi toute leur félicité; et de cette sorte possédant toute la béatitude dont on peut jouir ici-bas, ils goûtoient par avance une partie des douceurs et des avantages de la gloire, dont ils devoient se rassasier un jour pleinement dans le ciel. Sainte Catherine de Sienne dit très-bien à ce sujet, que les justes sont comme Jésus-Christ; et que de même que le Sauveur ne perdit jamais la béatitude de l'âme, quelques peines et quelques douleurs qu'il pût souffrir; aussi les justes quelques afflictions et quelques adversités qui leur surviennent, ne perdent jamais la béatitude qui consiste dans la conformité à la volonté divine, parce que l'accomplissement de cette volonté sur eux leur est toujours une continuelle matière de joie. Cette sorte de perfection est si sublime et si élevée, que l'Apôtre la souhaitant aux Philippiens : *La paix de Dieu*, leur dit-il, *laquelle est entièrement au-dessus des sens, conserve vos cœurs et vos esprits en J. C.* (3).

(1) Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Ad Rom.* 8. 28.

(2) Non contristabit justum quidquid ei acciderit. *Prov.* 12. 21.

(3) Ex pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu. *Ad Philip.* 4. 7.

Il dit que cette paix est entièrement au-dessus des sens, et surpasse toute sorte d'imaginations; parce qu'en effet, c'est un don tellement surnaturel, que l'entendement humain ne peut de lui-même concevoir comment il est possible qu'un cœur puisse demeurer tranquille parmi les bourrasques et les tempêtes des tentations et des souffrances dont il est continuellement battu dans cette vie. Cela tient en quelque sorte de la merveille du buisson ardent qui ne se consumoit point (1), et du miracle des trois Hébreux, qui au milieu de la fournaise ne furent aucunement offensés des flammes, et ne cessèrent de chanter les louanges du Tout-Puissant. C'est aussi ce qui faisoit dire à Job en parlant à Dieu : *Vous me tourmentez, Seigneur, d'une façon merveilleuse* (2) ; comme voulant par-là exprimer d'un côté l'excès des peines et des douleurs qu'il souffroit, et de l'autre la joie et la satisfaction qu'il avoit à les souffrir, puisque la Providence divine l'avoit ordonné de cette sorte.

Cassien rapporte (3) qu'un saint vieillard se trouva un jour à Alexandrie, environné d'un grand nombre d'infidèles qui le chargeoient d'injures et d'opprobres, le frappoient, le poussoient, et lui faisoient plusieurs autres sortes d'outrages. Le saint homme

(1) *Exod.* 3. 2.
(2) Mirabiliter me crucias. *Job.* 10. 16.
(3) *Collat.* 12. *c.* 13.

demeuroit cependant au milieu d'eux comme un agneau, souffrant et se taisant ; et quelques uns d'entre eux lui ayant demandé par mépris, quels miracles Jésus-Christ avoit faits: Les miracles qu'il a faits, dit-il, sont que quelques injures que vous veniez de me faire, je ne me suis point mis en colère contre vous, et que je n'en ai pas été ému le moins du monde. Voilà une patience admirable : voilà une perfection très-sublime et très-exquise.

Les anciens nous ont laissé par écrit, et saint Augustin le dit après eux en plusieurs endroits (1), que le mont Olympe dans la Macédoine est d'une si excessive hauteur, qu'il surpasse de beaucoup la première région de l'air. Il n'y a jamais ni nuage, ni vent, ni pluie sur son sommet; parce que tout cela ne se forme que d'un air épais et grossier, et que l'air y est toujours extrêmement pur. Les oiseaux même ne peuvent voler jusqu'au haut, à cause de sa trop grande élévation ; et quand ils y voleroient, ils ne pourroient pas y demeurer, non plus que les hommes et les autres animaux qui n'y sauroient vivre, parce que l'air y est trop subtil pour pouvoir être respiré. Cela fut reconnu par quelques gens qui y montoient tous les ans, pour y faire certains sacrifices, et qui avoient soin d'y porter avec eux des éponges pleines d'eau, afin que les approchant

(1) *Aug. lib. 1. de Genes. ad litt. in opere imperf. c.* 13. *et lib.* 1. *de Genes. contra Manich. c.* 15.

de leur nez, et respirant l'air à travers; ils pussent le condenser par ce moyen. Ils avoient encore coutume, avant que de descendre de la cime de la montagne, d'y écrire sur le sable quelques lettres, que l'année d'après ils retrouvoient aussi bien formées et aussi entières qu'ils les avoient laissées; ce qui n'auroit pu être, s'il y eût fait la moindre haleine de vent, ou qu'il y fût tombé la moindre goutte de pluie. Voilà le symbole du comble de la perfection, auquel sont parvenus ceux qui ont une entière conformité à la volonté de Dieu. De même que l'Olympe est élevé au-dessus des nues, et que son sommet jouit d'un air toujours serein (1); de même ils sont élevés au-dessus de toutes les choses de la terre, et les oiseaux de proie, c'est-à-dire, les désirs déréglés et les passions, ne pouvant porter leur vol jusqu'à eux, la paix et la tranquillité de leur cœur n'est jamais troublée par le moindre mouvement et par la moindre agitation du monde.

Saint Augustin (2) écrivant sur ces paroles de Jésus-Christ, dans saint Matthieu : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfans de Dieu* (3), dit que le Sauveur du monde appelle les pacifiques bienheureux et enfans de Dieu, parce qu'il

---

(1) Nubes excedit Olympus, pacem summa tenent. *Lucan. lib. 2. Pharsal.*

(2) *Aug. lib.* 11. *de serm. Domini in monte. c.* 8.

(3) Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. *Matth.* 5. 9.

n'y a rien en eux qui résiste à la volonté divine; et qu'au contraire ils s'y conforment en toutes choses, comme de bons enfans, qui tâchent de se rendre semblables à leur père, en tout ce qu'ils peuvent, et qui n'ont point d'autre volonté ni d'autre contentement, que la volonté et le contentement de leur père. C'est là un des plus grands points de la vie spirituelle; et celui qui sera parvenu à se conformer ainsi en tout à la volonté de Dieu, à recevoir tout comme venant de la main de Dieu, et à établir toute sa satisfaction et toute sa joie dans l'accomplissement de ce que Dieu veut, aura trouvé le paradis sur la terre. *Tout est devenu paisible autour de lui, et sa demeure est dans Sion* (1). Il pourra, dit saint Bernard (2), chanter avec toute confiance ce cantique du Sage: *J'ai cherché le repos en toutes choses, et je demeurerai dans l'héritage du Seigneur* (3): car il aura trouvé en effet le véritable repos; il aura trouvé *cette joie pleine et parfaite, qu'il n'est au pouvoir de personne de lui ôter* (4).

Que nous serions heureux, si nous pouvions gagner sur nous de mettre toute notre joie dans l'accomplissement de la volonté

---

(1) Factus est in pace locus ejus, et habitatio ejus in Sion. *Psal.* 75. 3.

(2) *Bern. in sentent.*

(3) In his omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. *Eccli.* 24. 11.

(4) Ut gaudium vestrum sit plenum. Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis. *Joan.* 16. 24 *et* 22.

de Dieu, et si nous pouvions parvenir à n'avoir plus en toute chose d'autre volonté que la sienne ! Faites, Seigneur, devons-nous lui dire, que je ne sache vouloir, ou ne vouloir pas que ce que vous voulez, ou ne voulez point; faites que ce soit là toute ma douceur et toute ma consolation : *Car il m'est avantageux de m'attacher de telle sorte à mon Dieu, que je ne fonde mon espérance qu'en lui* (1). Encore une fois que nous serions heureux, si nous étions toujours si unis à Dieu, que dans toutes nos actions, dans toutes nos afflictions et nos souffrances nous n'eussions rien en vue que l'accomplissement de sa volonté sur nous ! C'est ce qui a fait dire à un saint homme (2), que celui à qui tout n'est rien qu'une seule chose, qui rapporte tout à une seule chose, et qui ne voit tout que dans une seule chose, conservera toujours son cœur dans une assiette tranquille, et demeurera en paix dans le sein de Dieu.

---

(1) Mihi autem adhærere Deo bonum est, et ponere in Domino spem meam. *Ps.* 72. 28.

(2) *De Imit. Christ. l.* 1. *c.* 3.



CHAPITRE V.

Qu'on ne peut trouver de contentement qu'en Dieu ; et que celui qui en cherche ailleurs, n'en aura jamais de véritable.

CEUX qui établissent leur contentement en Dieu et en sa divine volonté, jouissent d'une satisfaction perpétuelle, parce que s'attachant ainsi à la colonne inébranlable de la volonté de Dieu, ils participent à l'immutabilité de cette volonté, et demeurent par ce moyen toujours fermes, toujours immuables, et toujours dans une même situation de cœur et d'esprit. Mais ceux qui sont attachés aux choses du monde, qui y ont mis leur cœur et établi leur contentement, ne peuvent jamais avoir cette satisfaction qui soit véritable et de durée ; car ils suivent la nature de l'attachement qu'ils ont pris, et sont exposés comme elles, à toutes les vicissitudes et à toutes les révolutions qu'elles souffrent. Saint Augustin explique cela admirablement bien, sur ces mots du Psalmiste : *Il a conçu la douleur et a enfanté l'iniquité* (1). Vous ne verrez jamais, dit-il, la fin de vos peines et de vos inquiétudes, si vous n'aimez uniquement la seule

(1) Concepit dolorem, et peperit iniquitatem. *Ps.* 7. 15.

chose dont on ne puisse jamais vous priver malgré vous (1).

Lorsque saint François de Borgia (2) étant encore dans le siècle, arriva à Grenade avec le corps de l'impératrice, et que pour le remettre entre les mains de ceux qui devoient le recevoir, il fallut ouvrir le cercueil de plomb où il étoit, et découvrir le visage de la princesse; le changement et la difformité épouvantable qui y parut, et qui fit horreur à tout le monde, lui frappa tellement l'esprit à lui en particulier, que la grâce de Dieu lui touchant le cœur en même temps, et lui faisant connoître la vanité des choses du siècle, il fit dès-lors une ferme résolution en lui-même de renoncer au monde; et élevant sa pensée à Dieu : Je vous promets, Seigneur, lui dit-il, de ne servir jamais aucun maître qui puisse mourir. Imitons-le en cela; formons une résolution semblable, et disons à Dieu : Oui, Seigneur, je vous promets de ne mettre désormais mon affection à aucune chose mortelle, à aucune chose périssable, à aucune chose qu'on puisse m'ôter contre ma volonté. Sans cela nous ne pourrons jamais avoir de véritable contentement. Car lorsque nous aimons ce qui peut nous être ravi malgré nous, dit saint Augustin, il faut de toute nécessité

(1) Non enim poterit labor finiri, nisi hoc quisque diligat quod invito auferri non possit. *Aug. in illud Psal.*

(2) *Lib.* 1. *c.* 7. *vitæ S. Francisci de Borgia.*

qu'il

qu'il nous cause mille inquiétudes (1) ; ou l'appréhension de le perdre nous tourmente, ou le regret de l'avoir perdu nous afflige. On ne se voit priver qu'avec douleur de ce qu'on possède avec attachement, et plus l'attachement est fort et étroit, plus la douleur est violente et sensible. Il confirme encore cela dans un autre endroit, où il dit que celui qui veut chercher son contentement en lui-même, sera affligé (2). Si vous faites consister le vôtre à être dans une telle charge, ou dans un tel emploi, ou à demeurer dans un tel lieu, ou enfin en quelque aûtre chose de semblable, c'est un contentement que votre supérieur pourra vous ôter ; ainsi vous ne serez jamais satisfait. Si vous le faites dépendre de certaines choses qui vous déplaisent maintenant, et de l'accomplissement de vos désirs temporels, les choses changent aisément ; et quand elles ne changeroient pas, vous changerez vous-même, et ce qui vous est agréable aujourd'hui, vous déplaira demain. En effet, le peuple d'Israël ne se dégoûta-t-il pas de la manne, qui satisfaisoit si pleinement à tous ses besoins et à tous ses appétits ? Et quand il se vit délivré de la captivité de Pharaon, ne s'ennuya-t-il pas de sa liberté, ne regretta-t-il pas son esclavage, et ne soupira-t-il pas après les ognons de l'Egypte ? Vous n'aurez jamais de contente-

(1) Nam cùm ea diliguntur, quæ possumus contra voluntatem amittere, necesse est ut pro iis miserrimè laboremus. *Aug. Tractat.* 24. *sup. Joan.*

(2) Qui vult gaudere de se, tristis erit. *Id. ibid.*

ment, tant que vous l'établirez en des choses qui peuvent changer. Mais celui, continue le même Saint, qui met sa joie en Dieu, aura une joie éternelle, parce que Dieu est éternel; ainsi si vous voulez que votre joie soit éternelle, attachez-vous à Dieu qui est éternel (1), à Dieu qui ne change jamais, et qui demeure toujours immuable dans un même état.

La différence que le Saint-Esprit met entre un homme fou et un homme sage et juste, est que *le fou change comme la lune*, *et* que *le juste demeure dans la sagesse comme le soleil* (2). En effet il ne nous paroît pas plus de changement dans le corps de la lune, qu'il en arrive dans le corps d'un fou. Il est aujourd'hui dans son croissant, et demain dans son décours, aujourd'hui transporté de joie, et demain accablé de tristesse; enfin il est tantôt d'une humeur, et tantôt d'une autre, parce qu'il a attaché son contentement aux choses du monde, qui étant changeantes et variables, font qu'il varie comme elles, et que selon la diversité des succès, il se laisse continuellement emporter à divers mouvemens. Mais pour le juste il demeure toujours dans un même état, comme le soleil. Il n'y a point en lui de croissant, ni de décours; il est toujours tranquille, toujours serein,

(1) Qui autem de Deo vult gaudere, semper gaudebit, quia Deus sempiternus est. Vis habere gaudium sempiternum? adhære illi qui sempiternus est. *Id. ibid.*

(2) Stultus sicut luna mutatur; homo sanctus in sapientia manet sicut sol. *Eccli.* 27. 12.

toujours satisfait, parce qu'ayant établi toute sa satisfaction en Dieu et dans l'accomplissement de la volonté divine, c'est un bien qui n'est point sujet au changement, et que personne ne peut jamais lui ravir. On dit que le saint abbé Déicole avoit toujours le visage riant, et qu'étant interrogé d'où lui venoit cette gaîté continuelle, il répondit qu'elle venoit de ce que personne ne pouvoit lui ôter Jésus-Christ (1). Il avoit trouvé le contentement véritable, puisqu'il avoit mis son bonheur dans une chose qui ne pouvoit jamais lui manquer, et dont rien n'étoit capable de le priver. Faisons de même, et *que les justes se réjouissent dans le Seigneur.* Remarquez, dit saint Basile sur ces paroles (2), que le Prophète ne dit pas que vous vous réjouissiez dans l'abondance des biens temporels; ni de ce que vous êtes doué de beaucoup de capacité et de savoir; ni de ce que vous possédez une santé parfaite, ou de ce que vous avez de grandes forces corporelles, ni enfin de ce que vous êtes estimé et honoré des hommes: mais il dit que vous vous réjouissiez dans le Seigneur, que vous fondiez toute votre joie et toute votre espérance en lui, et que vous fassiez consister toute votre satisfaction dans l'accomplissement de sa volonté. En effet, il n'y a que cela seul qui puisse nous satisfaire pleinement, et tout le reste ne peut jamais nous donner de contentement véritable.

---

(1) Quia Christum à me tollere nemo potest.
(2) *Basil. in illud:* Exultate, justi, in Domino. *Ps.* 32, 1.

Saint Bernard, dans un sermon qu'il a fait sur ces paroles de saint Pierre dans saint Matthieu : *Voilà que nous avons laissé toutes choses* (1), prouve parfaitement bien cette vérité. L'âme raisonnable, dit-il, peut bien être occupée de toutes les choses du monde, mais elle ne peut jamais en être remplie (2). Elles ne peuvent servir qu'à allumer davantage sa soif, elles ne sont pas capables de l'éteindre. *L'avare*, dit le Sage, *ne sera jamais rempli d'argent* (3) : plus il en aura, plus il souhaitera d'en avoir, et jamais il n'en sera rassasié. Il en est de même de tout le reste des biens passagers : Et savez-vous, dit saint Bernard, pourquoi ils ne peuvent jamais rassasier l'âme ? parce qu'ils ne sont pas la nourriture propre et naturelle de l'âme (4). De même que l'air et le vent ne peuvent jamais servir d'aliment à notre corps, et que l'on tiendroit pour fou un homme qui, mourant de faim, ouvriroit la bouche à l'air comme un caméléon, et croiroit que cela pourroit le nourrir et le sustenter; de même, continue le Saint, ce seroit une insigne folie de s'imaginer que l'âme raisonnable, qui est un pur esprit, pût jamais être rassasiée par des choses sensibles et corporelles. Elle peut bien en être enflée ; mais il est impossible qu'elle

---

(1) Ecce nos reliquimus omnia. *Matth.* 19. 27.

(2) Anima rationalis cæteris omnibus occupari potest ; repleri non potest. *Bern. sup. illud Matth.*

(3) Avarus non implebitur pecuniâ. *Eccl.* 5. 9

(4) Quia non sunt naturales cibi animæ. *Bern. de dilig. Deo*, c. 3.

en soit rassasiée (1), parce que ce n'est pas une nourriture qui lui soit propre. Donnez à chacun ce qui lui convient ; au corps une nourriture corporelle, et à l'esprit une nourriture spirituelle : car la justice est le pain de l'âme, et il n'y a de bienheureux que ceux qui en sont affamés, parce qu'il n'y aura qu'eux de rassasiés (2).

Saint Augustin explique ceci encore plus particulièrement dans un endroit de ses Soliloques, où parlant de l'âme raisonnable, et adressant la parole à Dieu : Vous l'avez rendue capable, dit-il, de contenir votre majesté infinie, afin qu'il n'y eût que vous seul dont elle pût être remplie (3). Quand l'enchâssure d'une bague est faite sur la mesure de quelque pierre précieuse, quelque autre chose qu'on puisse y mettre, n'y viendra jamais bien juste. Il n'y aura que la pierre pour laquelle elle a été faite qui puisse en remplir parfaitement tout le vide, et si l'œuvre est faite en triangle, tout ce qui est d'une autre figure, ne le remplira jamais. Notre âme a été créée à l'image de la très-sainte Trinité, et avec une enchâssure, pour ainsi dire, qui est faite pour Dieu seul ; ainsi, il est impossible qu'aucune autre chose que lui en remplisse entièrement le vide. Toute la terre, et tout ce que nous pouvons nous imaginer,

---

(1) Inflari potest, satiari non potest. *Id.*

(2) Panis namque animæ justitia est, et soli beati qui esuriunt illam, quoniam ipsi saturabuntur. *Id. sup. illud Matth.* Ecce nos reliquimus omnia.

(3) Facta est capax majestatis tuæ, ut à te solo et à nullo alio possit impleri. *Aug. c.* 3. *Soliloq.*

hors Dieu, n'en seroit jamais capable. Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en vous (1). La comparaison dont on se sert d'ordinaire à ce sujet, de l'aiguille d'un cadran solaire, est très-juste, et explique très-bien les paroles de saint Augustin. Le propre de cette aiguille, quand elle a été frottée d'aiman, est de regarder toujours vers le nord; et elle y est si violemment portée par l'impression que l'aiman fait sur elle, que si on la tourne d'un autre côté, elle ne cesse de s'agiter, qu'elle ne se soit remise dans sa première situation. Il en est de même de nous à l'égard de Dieu : il a imprimé en nous une inclination naturelle, qui nous porte continuellement vers lui, comme vers notre nord et vers notre dernière fin; ainsi tant que notre cœur ne sera point tourné vers Dieu, nous serons toujours, comme cette aiguille, dans une agitation et dans une inquiétude perpétuelle. De toutes les parties du ciel qui se meuvent, quelque partie qu'elle regarde, elle ne s'arrête point; mais sitôt qu'elle a trouvé le point immobile du ciel, elle demeure fixe et immobile. De même, tant que vous aurez les yeux et le cœur tournés vers les choses du monde, qui sont changeantes et périssables, vous n'aurez jamais de repos et de satisfaction; mais tournez-les vers Dieu qui est immuable, et vous demeurerez dans une tranquillité et dans une joie parfaites.

---

(1) Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te. *Aug. l.* 1. *Conf. c.* 1.

Quand il n'y auroit que cela seul, nous devrions du moins, par la considération de notre propre intérêt, nous porter à chercher Dieu. Car nous savons, mes frères, dit saint Augustin, que tout le monde cherche son contentement, mais par malheur tout le monde ne le cherche pas où il faut (1). L'importance est de savoir discerner le véritable contentement d'avec celui qui ne l'est pas ; et le mal est que le plus souvent on se laisse tromper par de vaines images de plaisir, et par de fausses apparences de bien. L'avare, l'ambitieux, l'orgueilleux, le gourmand et le charnel, tous cherchent leur contentement; mais l'un le met à amasser beaucoup de richesses, l'autre à parvenir à de grandes dignités, l'autre à être respecté des hommes, l'autre à faire bonne chère, et l'autre à satisfaire l'impureté de ses désirs. Aucun d'eux ne cherche son contentement où il doit ; ainsi, aucun d'eux ne le trouvera jamais ; parce que tout ce qu'ils désirent, et tout ce qu'il y a dans le monde, est incapable de rassasier l'âme, et de lui donner une véritable joie. Pourquoi donc, mal-avisé que vous êtes, continue le même Saint, vous tourmentez-vous à chercher inutilement en mille endroits, des biens qui puissent remplir votre âme et satisfaire votre corps? Aimez un seul bien, qui comprend tous les autres biens, et cela suffit : aspirez à un seul bien, qui est un bien

(1) Scimus, fratres, quòd omnis homo gaudere desiderat, sed non omnes ibi quærunt gaudium ubi oportet inquiri. *Aug. serm.* 30. *de Sanctis.*

souverain et universel, et c'est assez (1). Et vous, *ô mon âme, bénissez le Seigneur, qui comble vos désirs de ses biens* (2).

CHAPITRE VI.

Dans lequel on fait voir encore d'une autre manière, que la conformité à la volonté de Dieu, est un moyen pour être content.

SAINT Augustin, écrivant sur ces paroles du Sauveur dans saint Jean : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai* (3), dit (4) qu'on ne doit pas faire consister la paix et la tranquillité de son âme à faire ce qu'on veut, et à obtenir ce qu'on souhaite, parce que ce n'est pas là d'ordinaire ce qui nous convient, et que souvent même l'accomplissement de nos propres désirs peut nous être préjudiciable ; mais qu'il faut essayer de trouver sa satisfaction à tout ce que Dieu présente, et que c'est là précisément

(1) Quid ergo per multa vagaris, homuncio, quærendo bona animæ tuæ et corporis tui? Ama unum bonum in quo sunt omnia bona, et sufficit: desidera simplex bonum quod est omne bonum, et satis est. *Aug. de spiritu et animâ, c.* 64.

(2) Benedic, anima mea, Domino, qui replet in bonis desiderium tuum. *Ps.* 102. 1. 5.

(3) Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. *Joan.* 14. 13.

(4) *Aug. sup. illud Joan.*

ce que nous devons lui demander. Car, lorsque nos désirs nous portent à des choses mauvaises, et nous éloignent des bonnes, nous devons, dit-il, prier Dieu, non pas qu'il nous accorde les mauvaises; mais qu'il fasse que les bonnes puissent nous plaire (1). En un mot, si nous trouvons moins de satisfaction dans l'accomplissement de la volonté divine, que dans l'accomplissement de la nôtre, nous devons demander à Dieu, non pas que la nôtre s'accomplisse, car ce seroit peut-être notre malheur; mais qu'il fasse que nous nous accommodions avec plaisir à la sienne, qui ne sauroit jamais nous être qu'avantageuse. Il allègue à ce sujet ce que l'Ecriture rapporte des enfans d'Israël, qui s'étant dégoûtés de la manne que Dieu leur envoyoit du ciel, désirèrent et demandèrent des chairs. Ils obtinrent leur demande, mais elle leur devint funeste. *Ils avoient encore les morceaux dans la bouche, que la colère de Dieu s'élevant contre eux, tua les principaux d'entre eux, et renversa par terre l'élite du peuple d'Israël* (2). Il est indubitable que la manne que Dieu leur envoyoit du ciel étoit meilleure que les viandes qu'ils demandoient, et que les ognons d'Egypte après lesquels ils soupiroient: Par conséquent, ce n'étoit pas là, ajoute saint Augustin, ce qu'ils devoient

---

(1) Quandò enim nos delectant mala, et non delectant bona, rogare debemus potiùs Deum, ut delectent bona, quàm ut concedantur mala. *Id. ibid.*

(2) Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos, et occidit pingues eorum, et electos Israel impedivit, *Ps.* 77. 30 *et* 31.

demander. Ils devoient prier Dieu de leur guérir le palais, afin de pouvoir savourer la manne du ciel (1); et de cette sorte ils n'eussent rien eu d'ailleurs à désirer, puisque dans la seule manne ils trouvoient le goût de toutes les viandes qu'ils eussent pu souhaiter. Lorsqu'il arrivera donc que la tentation ou le déréglement de vos désirs vous aura ôté le goût de la vertu, et que, semblable à un malade, vous désirerez des choses qui pourroient vous nuire, il ne faut pas que vous en croyiez le déréglement de vos désirs, et que vous vous attachiez à vouloir que ce que vous souhaitez, arrive : car, au lieu d'y trouver un contentement solide, vous n'y rencontreriez que de l'inquiétude et du dégoût. Ce que vous devez vouloir, ce que vous devez demander à Dieu, c'est qu'il vous guérisse le palais, et qu'il vous ôte l'amertume, qui vous empêche de trouver de la douceur dans l'accomplissement de sa volonté; et par ce moyen vous parviendrez à posséder le véritable contentement et la véritable paix de l'âme.

Saint Dorothée (2) nous enseigne un autre chemin, pour parvenir à cela, ou, pour mieux dire, il explique la même chose d'une autre manière. Il dit que celui qui soumet tellement sa volonté à celle de Dieu, qu'il ne sait vouloir ou ne vouloir pas, que ce que Dieu veut ou ne veut point, parvient ainsi à faire toujours sa volonté propre, et à posséder toujours une paix et une tranquillité

(1) *Sap.* 16. 20.
(2) *Doroth. Doct.* 9.

profondes. Posons un exemple de ceci dans ce qui regarde l'obéissance, et par là nous ferons plus clairement comprendre ce que nous voulons établir, et nous ferons, comme on dit, d'une pierre deux coups. Nous disons ordinairement à ceux qui veulent être religieux, et suivre le chemin de l'obéissance : Prenez garde au moins à quoi vous prétendez vous engager ; car lorsque vous serez dans la religion, il faudra que vous comptiez de ne plus faire votre volonté en quoi que ce soit. Mais saint Dorothée dit au contraire : Allez, ne vous mettez point en peine, il ne tiendra qu'à vous de faire ce que vous voudrez, et je vous enseignerai un moyen pour faire toujours votre volonté, non-seulement sans crime, mais d'une manière même très-sainte et très-parfaite. Savez-vous comment ? C'est que celui qui n'a point de volonté propre, fait toujours sa propre volonté (1). Un religieux qui a l'esprit souple et soumis à toutes les choses de l'obéissance, et qui n'a nul attachement à sa volonté, n'agit jamais contre sa volonté, parce qu'il fait la sienne de celle d'autrui : et c'est ainsi que renonçant à notre propre volonté, il se trouve que nous la faisons toujours (2). Tâchez de n'avoir point d'autre volonté que celle de votre supérieur, et vous ferez votre volonté tout le long du jour, vous la ferez même avec

(1) Qui propriam non habet voluntatem, suam ipsius semper agit voluntatem.

(2) Et sic nolentes propriam voluntatem implere, invenimur illam semper replevisse.

mérite. Par ce moyen vous dormirez tant que vous voudrez, parce que vous ne voudrez pas dormir plus long-temps qu'il n'est permis par l'obéissance; vous mangerez ce que vous voudrez, parce que vous ne voudrez manger que ce qu'on vous donnera; enfin vous ne ferez que l'oraison et la lecture que vous voudrez, vous n'accomplirez que la pénitence que vous voudrez, vous n'aurez point d'autre emploi que celui que vous voudrez, et généralement vous ne ferez rien que ce que les règles et l'obéissance vous enjoignent. Ainsi un véritable religieux, en ne voulant jamais faire sa volonté, la fait toujours; et par là il acquiert cette satisfaction et cette tranquillité d'esprit qu'on ne sauroit avoir dans la religion, qu'en faisant sa volonté propre de celle des supérieurs et des règles.

Aussi est-ce en cela seul que consiste toute la facilité et toute la difficulté de la vie religieuse, et de là que dépend tout le contentement et tout le chagrin de ceux qui l'ont embrassée. Si vous vous déterminez à abandonner votre propre volonté, et à prendre celle de votre supérieur pour la vôtre, tout vous sera doux et aisé dans la religion, et vous y vivrez en paix et en joie. Mais si vous avez une autre volonté que celle du supérieur, vous n'y pourrez demeurer qu'avec déplaisir; deux volontés opposées sont incompatibles dans un même sujet. Et nous-mêmes, quoique nous n'ayons qu'une seule volonté, cependant, parce que nous avons un appétit qui s'oppose à notre volonté et à notre rai-

son, quelle peine n'avons-nous point à le soumettre entièrement, tout inférieur, et tout subordonné qu'il est à la volonté ? Comment donc pourra-t-on accommoder ensemble dans la religion deux volontés contraires, dont chacune prétendra être la maîtresse ? *Personne ne peut servir deux maîtres* (1). La difficulté qu'on trouve dans la vie religieuse ne vient pas tant des mortifications extérieures, que de la répugnance de la volonté, et du vice de notre imagination, qui, par sa manière de concevoir les choses nous les rend fâcheuses et difficiles. Cela peut aisément se connoître par la différence que nous éprouvons en nous, lorsque nous avons des tentations, ou lorsque nous n'en avons point. Lorsque nous en sommes exempts, nous sentons que tout nous est aisé et agréable; mais s'il survient une tentation, et que le chagrin et la mélancolie s'emparent de notre esprit, alors ce qui avoit accoutumé de nous être facile, nous devient insupportable, et la pratique nous en paroît impossible. La difficulté ne consiste pas dans la chose, puisque la chose est toujours la même qu'elle étoit auparavant ; mais elle consiste dans la mauvaise disposition de l'esprit : de même que, quand un malade a de l'aversion pour les viandes, la faute ne vient pas des viandes qui sont bonnes et bien apprêtées; mais elle vient de l'humeur peccante du malade, qui fait que tout lui paroît amer et de mauvais goût.

(1) Nemo potest duobus dominis servire. *Matth.* 6. 24.

La faveur la plus particulière que Dieu fasse à ceux qu'il appelle à la religion, est de leur faire trouver du plaisir à suivre la volonté d'autrui; et c'est là proprement la grâce de la vocation, par laquelle nous avons été préférés à nos frères qui sont demeurés dans le siècle. Car enfin, qui vous a donné la facilité de vous dépouiller de votre propre volonté, pour vous attacher à celle d'autrui? Qui vous a donné un cœur nouveau, pour abhorrer les choses du monde, et pour aimer la retraite, l'oraison et la mortification? Ce n'est point une inclination qui soit née avec vous; la nature vous en a même donné de toutes contraires: *Car les sens et l'esprit de l'homme*, dit l'Ecriture, *sont portés au mal dès sa jeunesse* (1). C'est un don qui vient de Dieu, et c'est lui, qui pour vous dégoûter des choses du monde, où vous trouviez tant de douceur, vous les a rendues amères, et qui, pour vous faire trouver du goût à celles du ciel, qui vous sembloient si amères, vous les a assaisonnées de douceur. Je vous rends grâce, Seigneur, disoit sainte Agathe, de ce que vous m'avez gardée dès mon enfance, et de ce que vous avez ôté de mon cœur l'amour du siècle (1). Car ce n'est pas nous qui rendons un grand service à Dieu en nous faisant religieux; c'est lui qui nous fait une grande grâce, en nous appelant à la religion, pour

---

(1) Sensus enim, et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. *Genes.* 8. 21.

(2) Domine, qui me custodisti ab infantiâ, qui abstulisti à me amorem seculi. *Sancta Agatha.*

y manger la manne du ciel, tandis que les gens du monde se nourrissent des aulx et des ciboules d'Egypte.

Je me mets quelquefois à considérer à quel point les gens du monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, renoncent tous à leur propre volonté, et s'assujettissent à celle d'autrui, pour un léger intérêt d'honneur ou d'utilité. Ils règlent leur manger et leur dormir sur l'appétit et sur le sommeil d'autrui; et ils sont tellement faits à cela, ils ont tellement réduit leur volonté à celle d'autrui, qu'ils prennent plaisir à cette manière de vivre, et s'en font une habitude agréable. *Cependant ce n'est que pour recevoir une couronne corruptible, au lieu que celle que nous espérons, est incorruptible et éternelle* (1). Quelle merveille donc, que nous prenions plaisir à une forme de vie si réglée que celle de la religion, et que nous fassions notre volonté de celle de notre supérieur qui est meilleure que la nôtre, puisque les gens du monde se conforment de telle sorte aux déréglemens de celle d'autrui, qu'ils se plaisent à la suivre, et à faire de la nuit le jour, et du jour la nuit? Quelle merveille, que nous fassions pour l'amour de Dieu, et pour acquérir la vie éternelle, ce qu'ils font pour une foible considération de gloire et d'utilité? C'est pourquoi déterminons-nous fermement à faire notre volonté de celle de notre supérieur, et ainsi nous ferons toujours la nôtre : nous vi-

(1) Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam. 1. *Cor.* 9. 25.

vrons avec une extrême satisfaction dans la religion, et notre joie y sera toujours très-spirituelle et très-pure.

Revenons maintenant à ce que nous disions, et appliquons ceci à notre sujet; faisons toujours notre volonté de celle de Dieu, en nous y conformant en toutes choses, et ne sachant vouloir ou ne vouloir pas, que ce que Dieu veut ou ne veut point; et par ce moyen nous parviendrons à faire toujours notre propre volonté, et à vivre dans une parfaite tranquillité d'esprit. Il est constant que si vous ne vouliez jamais que ce que Dieu veut, vous auriez toujours l'accomplissement de vos désirs; parce que la volonté de Dieu ne peut jamais manquer d'être entièrement accomplie. Sénèque même (1) a très-bien reconnu cette vérité par les seules lumières de la raison naturelle: Ce qu'il y a de principal, dit-il, c'est de pouvoir supporter les adversités avec joie, et de recevoir tout ce qui nous arrive, comme si nous avions voulu qu'il arrivât; car nous avons dû le vouloir, si nous sommes persuadés qu'il n'arrive rien que par l'ordre de la providence divine. Que nous vivrions contens, si nous pouvions venir à bout de faire ainsi notre volonté de celle de Dieu, et de ne vouloir jamais que ce qu'il voudroit! Et que nous devrions nous croire heureux, non-seulement parce que notre volonté seroit toujours accomplie de cette sorte, mais principale-

(1) *Senec. in præf. lib. 3. natur. quæst.*

ment parce que nous verrions que celle de Dieu que nous aimons, s'accompliroit continuellement en nous et en toutes choses. Car quoiqu'il soit bon de se servir de la première considération, ce n'est néanmoins qu'à la dernière que nous devons entièrement nous arrêter, et ce n'est que dans le seul contentement de Dieu, et dans la seule exécution de sa volonté que nous devons établir toute notre satisfaction et toute notre joie. *Tout ce que le Seigneur a voulu, il l'a fait dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes* (1), et il fera toujours tout ce qu'il voudra. *Car, tout ce que vous voulez, Seigneur, vous le pouvez* (2). *Tout est soumis à votre puissance, et il n'y a personne qui puisse résister à votre divine volonté* (3).

CHAPITRE VII.

De quelques autres avantages qui se rencontrent dans la conformité à la volonté de Dieu.

Il y a encore un autre avantage dans l'exercice dont nous parlons; c'est que cette conformité et cette résignation absolue à la volonté divine, sont une des meilleures dispositions

(1) Omnia quæcumque voluit, fecit in cœlo et in terrâ, in mari et in omnibus abyssis. *Ps.* 134. 6.

(2) Subest enim tibi, cùm volueris, posse. *Sap.* 12. 18.

(3) In ditione enim tuâ cuncta sunt posita, et non est qui possit tuæ resistere voluntati. *Esther.* 13. 9.

que nous puissions apporter de notre part, pour obliger Dieu à nous favoriser de ses grâces, et à nous combler de ses biens. Aussi, quand il voulut que saint Paul, de persécuteur des chrétiens devînt prédicateur de l'Evangile et apôtre des gentils, il l'y prépara par une disposition toute pareille. Il le frappa tout d'un coup d'une lumière très-vive, qui l'éblouissant et le renversant par terre, lui ouvrit les yeux de l'âme, et lui fit dire : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse* (1) ? Me voici comme un peu d'argile entre vos mains, afin que vous fassiez de moi ce que vous voudrez. Ce fut par là qu'il commença à mériter que le Seigneur le choisît, et qu'il en fit *un vase d'élection, pour porter son nom devant les peuples, devant les rois et devant les enfans d'Israël* (2). On rapporte de sainte Gertrude (3), que Notre-Seigneur lui étant une fois apparu, lui dit que ceux qui souhaitoient qu'il demeurât librement dans leur cœur, devoient lui remettre entre les mains la clef de leur propre volonté, sans la redemander jamais. C'est suivant ce même sentiment, que saint Ignace met (4) la résignation absolue, comme la principale disposition, pour recevoir toutes sortes de grâces de Dieu, et qu'il veut qu'on commence par là ses exercices spirituels. Car le fondement

---

(1) Domine, quid me vis facere! *Act.* 9. 6.

(2) Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israël. *Act.* 9. 15.

(3) *Refert. Blos. c.* 1. *mon. spirit.*

(4) *Lib. Exercit. spirit.*

qu'il établit pour le bien faire, est d'avoir une indifférence si grande pour toutes les choses du monde, et d'en être si entièrement détaché, que sans souhaiter plutôt l'une que l'autre, nous bornions tous nos désirs à l'accomplissement de la volonté divine sur nous. Il dit aussi dans les règles qu'il a données pour la conduite de ceux qui dirigent les exercices, et de ceux qui les font, qu'il sera d'un très-grand secours à celui qui les fait, de se remettre absolument entre les mains de la providence divine, afin qu'elle dispose comme elle voudra et de lui et de tout ce qui le regarde. Au reste, la raison pour laquelle cette résignation attire ainsi les grâces de Dieu sur nous, est que d'un côté elle détruit en nous tout ce qui peut faire obstacle à la grâce; et que de l'autre, plus nous avons de confiance en Dieu, en nous résignant tout-à-fait entre ses mains, et en nous retranchant à ne vouloir rien que ce qu'il veut, plus nous l'obligeons à avoir soin de nous, et à nous faire du bien.

Cette conformité à la volonté de Dieu, est encore d'ailleurs un moyen très-efficace pour acquérir toutes les vertus, parce que les choses de lá grâce se réglant ordinairement suivant celles de la nature, l'habitude de la vertu, non plus que toutes les autres habitudes, ne peut s'acquérir que par une pratique fréquente. Or, en vous exerçant à avoir une entière résignation à la volonté divine, vous vous exercez en même temps à toutes les vertus; parce qu'il se présente à tout moment

des occasions de pratiquer tantôt l'humilité, tantôt l'obéissance, tantôt la pauvreté ou la patience, et ainsi du reste : par conséquent, plus vous vous exercerez dans cette résignation, et plus vous vous y rendrez parfait, plus aussi vous augmenterez dans toutes les autres vertus. *Tenez-vous attaché à Dieu*, dit le Sage; ou, comme porte une autre version : *Tenez-vous collé à Dieu, et persévérez, afin que vous alliez toujours en augmentant jusqu'à la fin* (1). Les maîtres de la vie spirituelle nous conseillent de jeter les yeux sur quelque vertu éminente, qui renferme en elle toutes les autres, d'insister toujours principalement là-dessus dans toutes nos oraisons, et de diriger tous nos exercices spirituels à l'acquérir. Ce conseil est sans doute très-utile et très-salutaire, parce que ne nous attachant ainsi qu'à une seule chose, il nous est plus aisé de l'obtenir, et qu'il ne faut qu'en posséder une de cette nature, pour posséder toutes les autres. Or, entre toutes celles que nous pouvons choisir pour cet effet, une des principales est la résignation et la conformité entière à la volonté divine : ainsi, quelque temps que nous puissions employer à l'acquérir, quand même durant toute notre vie nous y emploierions tous nos examens et toutes nos oraisons, ce sera toujours en faire un très-bon usage, puisque cette acquisition nous établira dans la possession de toutes les autres vertus.

(1) Coniunge te Deo, et sustine, ut crescat in novissimo vita tua. *Eccli.* 2. 3. Conglutinare Deo.

Saint Bernard expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse* (1) ? O prière courte, s'écrie-t-il, mais pleine de sens, mais vive, mais efficace, mais digne de toute sorte d'estime et de récompense (2) ! Si vous voulez donc un moyen facile et abrégé, pour acquérir la perfection, le voici. Dites toujours avec l'Apôtre : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* et avec le Psalmiste : *Mon cœur est disposé, ô mon Dieu, mon cœur est entièrement disposé à tout ce qui vous plaira* (3). Ayez toujours ces paroles dans la bouche ; ayez-les toujours dans le cœur ; et à mesure que vous vous fortifierez dans ces sentimens, vous augmenterez aussi dans la perfection à laquelle vous aspirez.

Il y a encore un autre bien et un autre avantage dans cet exercice : c'est que nous pouvons en tirer un remède propre contre une sorte de tentation, qui ne s'offre que trop ordinairement, et qui consiste en des pensées et des demandes conditionnelles, dont le démon tâche de nous inquiéter, en nous proposant ce que nous répondrions, si on nous disoit telle chose ; ce que nous ferions, si telle autre chose arrivoit ; et comment nous nous comporterions en telle et telle occasion. Comme il est adroit et malin, il nous

---

(1) Domine, quid me vis facere? *Act.* 9. 6.

(2) O verbum breve, sed plenum, sed vivum, sed efficax, sed dignum omni acceptatione. *Bern. serm.* 1. *de convers. S. Pauli.*

(3) Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. *Ps.* 56. 8. *et Ps.* 107. 1.

représente tout cela de telle manière, que de quelque côté que nous nous tournions, nous nous trouvons dans l'embarras, sans savoir de quelle façon en sortir, à cause des piéges qui sont tendus de toutes parts. Car il ne se soucie pas, si ce qu'il met en usage pour nous faire trébucher, est une chose réelle ou une pure illusion; et pourvu qu'il vienne à bout de son intention, qui est d'arracher de nous quelque consentement criminel, du reste, il lui importe peu par quel moyen et de quelle manière cela se fasse. On dit d'ordinaire que dans ces sortes de tentations, on n'est point obligé de répondre oui ou non, et que même on fait mieux de ne rien répondre, principalement quand on est d'humeur scrupuleuse; parce que, si avec cette disposition d'esprit on entre une fois en matière avec le démon, et qu'on vienne à écouter ses demandes, et à y faire des réponses, c'est ce qu'il souhaite, il ne manquera pas de répliques, et on ne pourra jamais se tirer si bien d'affaire avec lui, que du moins on n'en ait la tête rompue. Mais pour moi, je trouve qu'il y a une réponse à donner dans ces sortes de tentations, et une réponse si juste et si sainte, que je tiens qu'il vaut mieux la faire, que de ne rien dire. C'est de répondre toujours aveuglément et sans aucune délibération, à toutes les propositions du démon : Si la volonté divine est telle, j'y consens; si Dieu le veut, je le veux pareillement; je n'ai point là-dessus d'autre volonté que la sienne; je me remets en tout cela à sa volonté; je tâcherois de

faire ce qui seroit de mon devoir; j'espère que le Seigneur me donneroit la grâce nécessaire pour ne point l'offenser, et pour ne faire que ce qui lui seroit le plus agréable. Ces réponses générales satisfont pleinement à tout, et ne sont d'aucun embarras ni d'aucun inconvénient; car tout ce que Dieu veut, est bon; et s'il veut quelque chose, c'est assurément ce qui nous convient le plus. Enfin, nous pouvons en toute sûreté nous abandonner entièrement à sa volonté, et par ce moyen le démon ne remportera jamais que de la confusion et de la honte de nous avoir attaqués; et outre la satisfaction que nous aurons de l'avoir vaincu, nous aurons acquis encore par là de nouvelles forces, et un nouveau courage pour le vaincre. De même que dans les tentations qui surviennent sur la foi, on conseille, principalement aux personnes scrupuleuses, de ne rien répondre en particulier, et de s'en tenir seulement aux termes généraux, en disant : Je crois tout ce que l'Eglise croit; de même, dans les tentations dont nous venons de parler, il est bon de n'entrer dans le détail de rien, et de recourir toujours à la volonté divine, qui est souverainement bonne et souverainement parfaite.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel on fait voir, par quelques exemples, combien l'exercice de la conformité à la volonté divine est parfait et agréable à Dieu.

CÉSAIRE rapporte (1) que dans un certain monastère, il y avoit un religieux, à qui Dieu avoit si abondamment communiqué le don des miracles, que les malades guérissoient à toucher seulement ses habits ou sa ceinture. L'abbé de ce monastère faisant réflexion là-dessus, et ne voyant éclater dans ce religieux aucune marque particulière de sainteté, le tira un jour à part, et le pressa de lui dire d'où pouvoit procéder que Dieu opérât tant de merveilles par son moyen. Je n'en sais rien, lui répondit-il; car je ne fais pas plus de jeûnes, et je ne pratique pas plus de pénitences et d'austérités que les autres; je ne travaille et je ne veille pas davantage que les autres; enfin je ne donne pas plus de temps qu'eux à la méditation et à la prière. Tout ce que je puis dire de moi, c'est que ni la prospérité ne m'élève, ni l'adversité ne m'abat; que quoiqu'il m'arrive, rien ne me trouble et rien ne m'inquiète; et que dans tous les divers accidens de la vie, soit qu'ils

(1) *Lib.* 1, *Dial. c.* 6.

me regardent en particulier, soit qu'ils regardent mes frères, je conserve toujours une égale paix et une égale tranquillité d'âme. Mais ne sentîtes-vous point l'autre jour quelque légère émotion dans votre cœur, repartit l'abbé, lorsqu'un de nos ennemis mit le feu à notre grange et la brûla? Nullement, répliqua le religieux, et cela ne me donna aucun trouble, parce qu'il y a long-temps que j'ai tout remis entre les mains de Dieu : ainsi tout ce qui m'arrive d'agréable ou de fâcheux, et les petites choses comme les grandes, je reçois tout avec d'égales actions de grâces, et comme venant de la main du Tout-puissant. Alors l'abbé reconnut que cette résignation étoit sans doute la cause de tant de merveilles que Dieu opéroit par ce bon religieux.

Blosius raconte (1) qu'un certain pauvre, qui vivoit dans une grande sainteté de vie, étant interrogé par un grave théologien, comment il étoit parvenu à une si haute perfection : En faisant résolution, lui dit il, de ne m'attacher qu'à la seule volonté de Dieu, et j'y ai si bien conformé la mienne, que tout ce qu'il veut, je le veux aussi. Quand la faim me presse, ou que le froid m'incommode, je loue Dieu; et que la saison soit douce ou rude, que l'air soit serein ou qu'il pleuve, enfin quelque temps qu'il fasse, je bénis toujours Dieu de tout. Quoi qu'il m'envoie, ou qu'il permette qu'il m'arrive d'agréable ou de fâcheux, je reçois tout de sa main avec

(1) *In appendice ad instit. spirit. c. 2.*

joie ; parce que rien ne peut venir de lui que de bon, et je me résigne avec une profonde humilité entre les bras de sa providence paternelle. Tout ce qui n'est point Dieu, ne m'a jamais pu donner de la satisfaction ; et maintenant que j'ai trouvé mon Dieu, je jouis d'une paix et d'une consolation perpétuelles.

Le même Blosius (1) fait mention d'une sainte vierge, qui étant interrogée comment elle étoit parvenue à un si haut point de perfection : En me conformant en tout, répondit-elle, à la volonté de Dieu, et en recevant toujours toutes choses comme venant de sa main ; en essayant toujours de rendre le bien pour le mal, toutes les fois qu'on m'avoit fait quelque déplaisir ; en ne me plaignant à personne de mes souffrances, et en n'ayant recours qu'à Dieu seul, dont je reçois aussitôt des forces et de la consolation. Le même auteur dit que la même demande ayant été faite à une autre sainte fille, elle répondit avec beaucoup d'humilité, qu'elle n'avoit jamais tant souffert, qu'elle n'eût souhaité de souffrir encore davantage pour l'amour de Dieu ; et que toutes les afflictions qu'il lui envoyoit, elle les recevoit comme une faveur singulière, dont elle se jugeoit indigne.

Thaulère rapporte (2) que plusieurs personnes venant de divers endroits recommander le succès de leurs affaires à une sainte fille, qui vivoit dans une entière résignation

(1) *Id. ubi sup. et c.* 10. *mon. spirit.*
(2) *Thaul. serm.* 1. *de Circumcis.*

à la volonté de Dieu, elle leur promettoit de s'en souvenir dans ses prières, et l'oublioit quelquefois. Comme cependant tout ce qu'on lui recommandoit, réussissoit toujours à souhait, et qu'on attribuoit ces succès à ses oraisons, elle recevoit des remercîmens de toutes parts, à quoi elle répondoit avec beaucoup de confusion et d'humilité, qu'elle n'y avoit contribué en rien, et qu'il n'en falloit rendre grâces qu'à Dieu seul. Plusieurs personnes étant venues la remercier de cette sorte, elle se plaignit un jour tendrement à Dieu de ce qu'il faisoit tellement réussir toutes les affaires pour lesquelles on s'adressoit à elle, que quoiqu'elle ne s'en fût pas même souvenue dans ses prières, on ne laissoit pas de lui faire des remercîmens. Ma fille, lui répondit Jésus-Christ, du moment que vous me remîtes votre volonté entre les mains, je remis aussi la mienne entre les vôtres ; de sorte que quoique vous ne me demandiez rien en particulier, je ne laisse pas de faire toutes choses selon votre intention, par la connoissance que j'ai de ce que vous souhaitez.

Dans la vie des Pères, il est fait mention d'un laboureur, dont les terres rapportoient toujours beaucoup plus que celles des autres ; et ses voisins lui demandant d'où cela pouvoit procéder : Ne vous étonnez pas, leur dit-il, que je retire beaucoup plus de mes terres que vous des vôtres, car j'ai toujours toutes les saisons et tous les temps à souhait. Ils furent encore plus surpris de cette réponse

que du reste ; et l'ayant pressé de leur expliquer comment cela pouvoit se faire : C'est, dit-il, que je ne veux jamais d'autre temps que celui que Dieu veut ; et comme je veux tout ce qui lui plaît, il me donne aussi une récolte telle que je puis la souhaiter.

Sulpice Sévère, dans la vie de saint Martin, rapporte que durant tout le temps qu'il fréquenta ce saint évêque jamais il ne lui vit aucun mouvement de colère ou de chagrin ; et qu'au contraire il avoit toujours remarqué beaucoup de tranquillité et beaucoup de joie sur son visage. La cause de cela, dit-il, est que tout ce qui arrivoit à ce grand Saint, il le recevoit toujours comme une chose envoyée de la main de Dieu, et qu'il se conformoit en tout à la volonté divine, avec un entier abandon et une résignation parfaite.

CHAPITRE IX.

De quelques pratiques qui nous rendront l'exercice de la conformité à la volonté divine, d'une pratique douce et aisée.

AFIN que cet exercice de la conformité à la volonté de Dieu devienne facile et agréable, il faut en premier lieu se mettre continuellement devant les yeux le principe que nous avons établi au commencement de ce traité, qu'il ne peut jamais rien nous arriver de fâcheux qui n'ait passé auparavant par les

mains de Dieu, et qui n'ait été arrêté et déterminé par sa volonté. Jésus-Christ nous a enseigné lui-même cette vérité, non-seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple. Car lorsque la nuit de sa passion il commanda à saint Pierre de remettre l'épée dans le fourreau, et qu'il ajouta ces mots : *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon père m'a donné* (1) *?* il ne dit pas le calice qui m'a été préparé par Judas, ou par les Scribes et les Pharisiens, parce qu'il savoit bien qu'ils n'étoient que les exécuteurs des volontés de son père, et que ce qu'ils faisoient alors par haine et par envie, le Père éternel, par sa bonté et par sa sagesse infinie, l'avoit ordonné de toute éternité pour le rachat du genre humain. Aussi, lorsque Pilate lui dit qu'il avoit le pouvoir de le crucifier, et celui de le délivrer : *Vous n'auriez point de pouvoir sur moi*, lui répondit-il, *s'il ne vous avoit été donné d'en-haut* (2)*;* c'est-à-dire, comme l'expliquent les Saints (3), si la providence divine ne l'avoit ainsi ordonné. De manière donc que tout vient d'en-haut, et est un effet de la disposition et de l'ordonnance de Dieu.

Saint Pierre marque admirablement bien ceci dans les Actes des Apôtres, lorsque expliquant ce passage du Psalmiste : *D'où vient*

(1) Calicem, quem dedit mihi pater, non vis ut bibam? *Joan.* 18. 11.

(2) Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper. *Joan.* 19. 11.

(3) *Chrys. hom.* 83. *in Joan. Cyril. l.* 12. *c.* 22. *Iren. l.* 4. *contra hæres. c.* 34. *August. Tract.* 116. *sup. Joan.*

que les nations se sont émues, et que les peuples ont formé de vains projets ? Les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ (1) *: Nous voyons*, dit-il, *véritablement qu'Hérode et Ponce Pilate se sont assemblés dans cette ville, avec les gentils et avec le peuple d'Israël, contre votre saint fils Jésus, sur qui vous avez répandu votre onction sacrée ; et qu'ils se sont unis tous ensemble, pour faire ce que votre puissance et votre providence éternelles avoient résolu* (2). Les princes et les grands de la terre se sont joints contre notre divin Sauveur, pour exécuter simplement ce qui avoit été arrêté dans le conseil adorable de la très-sainte Trinité ; car leur pouvoir ne s'étendoit pas plus loin : en effet, nous voyons que celui d'Hérode, et tous les moyens qu'il employa pour le perdre dans son enfance, ne furent pas capables de lui ôter la vie, lorsqu'il ne plut pas à Dieu qu'il mourût. Ce fut en vain que ce tyran fit un massacre général de tous les enfans de la contrée qui étoient au-dessous de l'âge de deux ans : il ne put jamais rencontrer parmi eux celui qu'il cherchoit, parce que l'heure que le Sauveur s'é-

(1) Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversùs Dominum, et adversùs Christum ejus. *Ps.* 2. 1 *et* 2.

(2) Convenerunt enim verè in civitate istâ adversùs sanctum puerum tuum Jesum, quem unxisti, Herodes et Pontius Pilatus cum gentibus et populis Israel, facere quæ manus tua et consilium tuum decreverunt fieri. *Act.* 4. 27 *et* 28.

toit prescrite à lui-même, n'étoit pas encore venue. Les Juifs et les Pharisiens ne voulurent-ils pas aussi plusieurs fois mettre les mains sur lui, et le faire mourir? Une fois ceux de Nazareth le menèrent hors de leur ville, pour le précipiter du haut de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie; et le texte sacré dit qu'*il passa au milieu d'eux, et se retira* (1). Il passa librement au milieu d'eux, parce que n'ayant pas choisi ce genre de mort, il n'étoit pas en leur pouvoir de la lui donner. Une autre fois ceux de Jérusalem voulurent le lapider, et déjà ils avoient les pierres toutes prêtes et les mains levées; mais lui sans s'émouvoir, ne fit que leur dire: *J'ai fait beaucoup de bonnes œuvres devant vous au nom de mon père; pour la quelle de toutes est-ce que vous me lapidez* (2)? Ainsi il leur lia les mains, et il ne permit pas qu'ils exécutassent leur dessein, *parce que son heure n'étoit pas encore venue* (3). Mais sitôt qu'elle fut arrivée selon qu'il l'avoit déterminé lui-même, alors ils eurent une entière puissance de lui faire tout ce qu'il avoit résolu de souffrir, parce qu'il le vouloit bien, et qu'il leur en donna la permission. *C'est ici votre heure*, leur dit-il, quand ils l'abordèrent pour le prendre, *et le temps de la puissance des ténèbres* (4). J'étois tous les

(1) Ipse autem transiens per medium illorum ibat. *Luc.* 4. 30.

(2) Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo, propter quod eorum opus me lapidatis? *Joan.* 10. 32.

(3) Quia nondum venerat hora ejus. *Joan.* 7. 30.

(4) Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. *Luc.* 22. 53.

jours avec vous dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté, parce qu'elle n'étoit pas venue; maintenant qu'elle est arrivée, me voici, faites de moi ce que la providence éternelle de mon père vous a permis. Que ne fit point encore Saül pour faire mourir David? Quel soin n'apporta-t-il point pour tâcher de l'avoir entre les mains? Quelle peine ne se donna-t-il point, lui qui étoit un puissant roi, pour perdre un particulier, *et pour chercher une puce* (1), comme dit David lui-même? Cependant, jamais il n'en put venir à bout; et la raison qu'en rend la sainte Écriture, c'est que *le Seigneur n'avoit pas livré David entre les mains de Saül* (2). C'est par cette même raison que saint Cyprien, écrivant sur ces paroles : *Et ne nous induisez point en tentation*, dit (3) que dans les tentations et dans les adversités, nous devons toujours tourner toute notre attention et toute notre crainte du côté de Dieu; parce que ni le démon, ni qui que ce soit ne peut jamais nous faire aucun mal, si Dieu ne lui en donne auparavant le pouvoir.

Mais quoique cette vérité une fois bien imprimée dans notre esprit, puisse effectivement suffire, pour nous obliger à nous conformer en tout à la volonté de Dieu, il ne faut pas cependant en demeurer à cette seule considération; mais il faut en second

---

(1) Ut quærat pulicem unum. 1. *Reg.* 26. 20.

(2) Non tradidit eum Dominus in manus ejus. 1. *Reg.* 23. 14.

(3) *Cyprian. serm. de orat. Dom. sup. hæc verba :* Et ne nos inducas in tentationem. *Matth.* 6. 13.

lieu passer jusqu'à la connoissance d'une autre vérité, qui est tirée de la première, et qui est particulièrement remarquée par les Saints (1). C'est qu'en considérant que toutes choses nous sont envoyées de la main de Dieu, nous devons considérer aussi en même temps qu'elles nous sont envoyées pour notre bien. Les peines des damnés viennent de Diéu; mais ce n'est pas pour leur avantage qu'elles leur sont envoyées, ce n'est simplement que pour leur punition. Quant aux peines que les justes ou les pécheurs endurent dans cette vie, nous devons toujours présumer de la bonté et de la miséricorde infinie de Dieu, qu'elles leur sont envoyées pour leur plus grand bien, et que c'est effectivement ce qui leur convient le plus, et ce qui peut le plus contribuer à leur salut. C'est pourquoi lorsque Judith parla à ceux de Béthulie, qui étoient assiégés par Holoferne, et réduits dans une extrême nécessité de toutes choses : *Croyons*, leur dit-elle, *que tout ceci est arrivé pour notre amendement, et non pas pour notre perte* (2). En effet, l'intention de Dieu est si bonne, et il nous aime si tendrement, que nous pouvons bien être assurés qu'il fait tout pour le mieux, et qu'il ne veut rien que ce qui nous est le plus expédient, ainsi que nous le ferons voir plus particulièrement dans la suite de ce traité.

Ce n'est pourtant pas encore assez que nous

(1) *Doroth. Doct.* 19. *Nil. de orat. c.* 9.
(2) Ad emendationem et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith.* 8. 27.

sachions, par une connoissance spéculative, que toutes choses viennent de la main de Dieu, ni que nous le croyions en général, parce que la foi nous l'enseigne, ou parce que nous l'avons lu, et que nous l'avons entendu prêcher. Mais pour tirer un plus grand profit de cette vérité, et pour acquérir plus aisément par ce moyen une parfaite conformité à la volonté divine, il faut en troisième lieu en avoir une croyance vive et forte, et l'appliquer tellement aux choses qui nous arrivent, que nous venions à les prendre, comme si nous voyions Jésus-Christ qui nous dît : Recevez ceci, mon fils ; c'est moi qui vous l'envoie, et qui veux que vous fassiez, ou que vous souffriez telle ou telle chose. De cette sorte, il nous sera très-facile et très-doux de nous conformer en tout à la volonté de Dieu ; car, si Jésus-Christ lui-même vous apparoissoit, et vous disoit : Considérez, mon fils, que c'est moi qui souhaite ceci de vous, que c'est moi qui veux que vous souffriez cette peine ou cette maladie, pour l'amour de moi, que c'est moi qui veux que vous me serviez dans une telle charge ou dans un tel ministère ; n'est-il pas vrai que quand ce qu'il exigeroit de vous, seroit la chose du monde la plus pénible, non-seulement vous vous soumettriez de bon cœur à la faire tout le reste de votre vie, mais que vous vous estimeriez encore heureux, que Dieu eût voulu se servir de vous en cela ? N'est-il pas vrai que vous vous persuaderiez aisément que ce qu'il vous auroit ordonné, seroit ce qu'il

y auroit de meilleur et de plus avantageux pour votre salut, et qu'il ne vous viendroit pas même le moindre doute, ni le moindre premier mouvement qui fût contraire à cette croyance ?

Il faut en dernier lieu nous attacher dans nos oraisons à réduire cet exercice en pratique par plusieurs actes, et ne point cesser de creuser dans cette riche veine de la providence paternelle de Dieu sur nous, que nous n'ayons rencontré le trésor inestimable d'une parfaite conformité à sa volonté.

CHAPITRE X.

De la providence paternelle et particulière de Dieu sur nous, et de la confiance filiale que nous devons avoir en lui.

Un des plus grands biens dont jouissent ceux qui sont éclairés par les lumières de la foi, est la confiance en la providence de Dieu, et la certitude qu'ils ont qu'il ne peut rien arriver, qui ne soit un effet de son ordonnance immuable, et un présent de sa main. C'est pourquoi le Prophète royal disoit : *Seigneur, vous nous avez couverts de votre bonne volonté, ainsi que d'un bouclier* (1).

(1) Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos. Ps. 5. 13.

En effet nous sommes tellement environnés de toutes parts de l'amour que Dieu a pour nous, qu'il ne peut rien parvenir à nous, qui ne passe auparavant par cette enceinte : ainsi nous n'avons aucune chose à craindre ; car il est certain qu'il ne laissera passer que ce qui sera le plus avantageux et le plus utile pour notre salut. *Il m'a caché dans son tabernacle au jour des afflictions*, dit ce même Prophète, *et il m'a donné refuge et protection dans le lieu le plus secret de son tabernacle* (1). Il fait plus, il nous cache sous ses ailes ; et comme si ce n'étoit pas encore assez, *Vous les cacherez*, dit ce grand roi, *dans l'endroit le plus caché de votre face* (2) ; une autre version porte, *dans les yeux de votre face* (3). Ainsi le soin qu'il a de nous, va jusqu'à nous cacher dans la prunelle de ses yeux ; et cela s'accorde très-bien avec ce que dit ailleurs le même Prophète, quand il demande à Dieu *qu'il le conserve comme la prunelle de l'œil* (4) ; et avec ce que dit le Seigneur lui-même dans Zacharie, quand il nous assure que *celui qui nous touchera, le touche à la prunelle de l'œil* (5). Peut-on jamais rien imaginer de plus précieux et de plus estimable, qu'une protection si singulière et si tendre ?

(1) Quoniam abscondit me in tabernaculo suo, in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui. *Ps.* 26. 5.

(2) Abscondes eos in abscondito faciei tuæ. *Ps.* 30. 21.

(3) In oculis faciei tuæ.

(4) Custodi me ut pupillam oculi. *Ps.* 16. 8.

(5) Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. *Zach.* 2. 8.

Que nous sentirions de soulagement dans tous nos maux, et que nous aurions de confiance et de consolation au milieu de nos plus pressans besoins et de nos plus grandes afflictions, si nous étions bien pénétrés de cette vérité ! Si un homme voyoit son père très-puissant, très-riche et très-avant dans les bonnes grâces du roi, il se tiendroit sans doute assuré que le crédit et la protection de son père ne lui manqueroient jamais au besoin. A combien plus forte raison devons-nous avoir la même assurance, quand nous venons à considérer que nous avons pour père celui qui est le maître absolu du ciel et de la terre ; et qu'il ne peut rien nous arriver, qui ne passe auparavant par ses mains ? Combien est-il plus juste que nous ayons une confiance entière en la providence spéciale de celui qui est mille fois plus notre père que tous les pères charnels, et en comparaison duquel ils ne méritent pas seulement le nom de père ? Car il n'y a point de tendresse qui approche de celle que Dieu a pour nous : elle surpasse infiniment toute celle que la nature imprime dans le cœur des pères ; et cela étant, nous pouvons bien être certains, que tout ce que nous enverra un tel père, il ne nous l'enverra que pour notre avancement et pour notre bien. L'amour qu'il a pour nous dans son Fils unique, ne lui permettra pas de manquer à procurer l'avantage de ceux pour qui il a livré ce Fils aux souffrances et à l'ignominie de la croix. *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré*

pour nous tous, ne nous a-t-il pas donné aussi toutes choses en nous le donnant (1)? Et lui qui nous a donné si libéralement tout ce qu'il avoit de plus précieux et de plus cher, ne nous donnera-t-il pas facilement tout le reste? Que si tout le monde doit avoir cette confiance en Dieu, combien plus doivent l'avoir les religieux, eux qu'il a particulièrement adoptés, à qui il a inspiré les véritables sentimens que des enfans doivent avoir pour leur père, et qu'il a fait renoncer à leurs pères charnels, afin qu'ils le prissent lui-même pour leur vrai père? Quel amour et quelle tendresse de père ne faut-il pas se persuader qu'il a pour eux; et quel soin ne doit-on pas croire qu'il en aura? *Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a reçu* (2). Que c'est un échange avantageux que celui que vous avez fait! et que vous avez choisi un bon père en la place de celui que vous avez quitté! Désormais vous pouvez dire avec plus de droit et plus de confiance que personne : *Je suis sous la conduite du Seigneur, et rien ne me manquera* (3). *Il est vrai que je suis pauvre et dénué de toutes choses; mais le Seigneur prend pitié de moi* (4). Qui ne se consolera, et qui ne

---

(1) Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodò non etiam cum illo omnia nobis donavit! *Ad Rom.* 8. 32.

(2) Pater meus, et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me. *Ps.* 26. 10.

(3) Dominus regit me, et nihil mihi deerit. *Ps.* 22. 1.

(4) Ego autem mendicus sum, et pauper; Dominus sollicitus est meî. *Ps.* 39. 18.

sentira dans son cœur un épanchement extraordinaire de tendresse pour Dieu, quand il fera réflexion que c'est Dieu lui-même qui prend soin de lui, et qui lui subvient avec autant de bonté et d'application, que si dans toute l'étendue de l'univers sa providence éternelle n'avoit aucune autre créature à conserver? Que nous trouverions de sujets d'aimer Dieu, et de nous abandonner tout-à-fait à lui, si nous faisions les réflexions que nous devons sur sa providence paternelle, et sur la tendresse qu'il a pour nous?

C'est de là que naît, dans les véritables serviteurs de Dieu, cette confiance filiale qu'ils ont en lui, et qui est telle en quelques-uns, qu'il n'y a point de fils qui en ait une si grande en la protection de son père. Car ils savent que Dieu a pour eux des entrailles plus que de père, et non-seulement plus que de père, mais aussi plus que de mère, et plus tendres mille fois que celles de la plus tendre mère du monde. C'est lui-même qui nous en assure, en parlant à son peuple par la bouche d'Isaïe. *Une mère*, dit-il, *peut-elle jamais oublier son fils, jusqu'à n'avoir pas pitié de celui qu'elle a porté dans son sein? Mais quand elle l'oublieroit, je ne vous oublierai jamais; je porte Sion gravée dans mes mains, et ses murs sont toujours devant mes yeux* (1). C'est comme s'il

(1) Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tuî. Ecce in manibus meis descripsi te; muri tui coram oculis meis semper. *Isai.* 49. 15 *et* 16.

disoit : Je vous porte entre mes mains, et j'ai les yeux continuellement attachés sur vous, pour vous protéger et pour vous défendre. Il nous explique encore ceci chez le même prophète, par une autre comparaison pleine de tendresse : *Ecoutez*, dit-il, *enfans d'Israël, que je porte dans mon sein* (1) ; comme voulant nous donner par là à entendre, que de même que les entrailles de la mère servent de demeure, de nourriture et de toutes choses au fruit qu'elle porte, de même les entrailles de la miséricorde divine nous tiennent lieu de toutes choses, et fournissent à tous nos besoins. C'est pour ce sujet que les justes ont en toutes sortes de rencontres une si ferme confiance en son secours, que rien de tout ce qui peut arriver de plus fâcheux dans la vie ne les inquiète et ne les trouble. Celui qui se confie dans le Seigneur, dit Jérémie, est comme un arbre planté le long des eaux : *Au temps de la sécheresse il ne sera en peine de rien* (2) ; c'est-à-dire que rien n'ébranlera son cœur, et qu'il n'aura aucune inquiétude de toutes les traverses de la vie, parce qu'il sait que rien ne peut arriver sans la volonté de son Père, en la tendresse et en la bonté duquel il a une telle confiance, qu'il est entièrement persuadé que tout se fait pour son plus grand bien, et que tout ce que Dieu lui ôtera

---

(1) Qui portamini à meo utero. *Isai.* 46. 3.

(2) Et in tempore siccitatis non erit sollicitum. *Jerem.* 17. 8.

d'une part, il le lui rendra de l'autre avec usure.

De cette confiance filiale que les justes ont en Dieu, naît dans leur âme cette paix et cette tranquillité heureuse, qui nous est marquée par ces paroles d'Isaïe : *Mon peuple se reposera dans la beauté de la paix, dans les tabernacles de la confiance, et dans une tranquillité abondante en toutes sortes de biens* (1). Le prophète met ensemble la paix et la confiance, parce qu'en effet la paix de l'esprit est une suite nécessaire de la confiance, et que celui qui se confie pleinement en Dieu, ne craint rien, et ne se trouble de rien, sachant qu'il a Dieu pour protecteur. *Je dormirai, et je me reposerai dans la paix*, dit le Psalmiste, *parce que c'est vous, Seigneur, qui par une bonté singulière m'avez fortifié dans l'espérance* (2). Mais la confiance dont nous parlons ne nous donne pas seulement une parfaite tranquillité, elle nous remplit aussi de la véritable joie des fidèles : *Que le Dieu d'espérance*, dit l'Apôtre, *vous remplisse de toute sorte de joie, et vous comble de sa paix dans la foi, afin que vous augmentiez en espérance par la vertu du Saint-Esprit* (3). La ferme

(1) Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta. *Isa.* 32. 18.

(2) In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me. *Ps.* 4. 9 *et* 10.

(3) Deus autem spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe, et virtute Spiritûs Sancti. *Ad Rom.* 15. 13.

croyance qu'on a que Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et qu'il fait tout pour notre bien, est cause que non-seulement on est exempt de tous les troubles et de toutes les inquiétudes qui agitent ceux qui regardent les choses avec les yeux de la chair; mais que même dans les événemens les plus fâcheux, on sent toujours de la satisfaction et de la joie. Et plus cette confiance est parfaite, plus aussi la tranquillité et la joie sont grandes, parce que plus on aime Dieu, et plus on se confie en lui, plus aussi on est assuré que tout ce qui viendra de lui, se tournera toujours en bien, étant impossible qu'on puisse se persuader autre chose de la tendresse et de la bonté infinie qu'il a pour nous.

Voilà ce qui fortifioit les Saints, et ce qui les rendoit si tranquilles et si assurés dans les souffrances et dans les périls, qu'ils ne craignoient ni les hommes, ni les démons, ni les bêtes sauvages, ni rien généralement de tout le reste des créatures, parce qu'ils savoient bien que sans la permission de Dieu, elles n'avoient aucun pouvoir de leur nuire. Saint Athanase rapporte que les démons apparurent une fois à saint Antoine sous diverses figures de lions, de tigres, de taureaux et de serpens, l'environnant de tous côtés, et tâchant de l'épouvanter, les uns avec leurs dents et leurs griffes, les autres avec des mugissemens et des sifflemens effroyables. Le Saint cependant se moquoit d'eux, et leur disoit : Si vous aviez quelque pouvoir, un seul de vous suffiroit pour combattre contre

un homme ; mais parce que Dieu vous a ôté vos forces, et que vous êtes foibles, vous vous joignez plusieurs ensemble, pour tâcher au moins de m'effrayer par le nombre. Si Dieu vous a donné quelque puissance sur moi, me voici, dévorez-moi ; mais s'il ne vous en a pas donné la permission, pourquoi faites-vous inutilement tant d'efforts ? La connoissance qu'avoit ce grand Saint qu'ils ne pouvoient rien lui faire d'eux-mêmes, et son entière résignation à la volonté divine, étoient ce qui produisoit en lui cette fermeté de cœur et cette tranquillité d'esprit. L'histoire ecclésiastique est pleine d'exemples de cette nature (1) ; et la vie de saint Ignace nous en fournit un presque tout semblable (2) ; mais, pour ne pas répéter deux fois une même chose, je me contenterai de rapporter celui que nous lisons dans le second livre de sa vie. Un jour qu'il faisoit voile vers Rome, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'un coup de vent ayant brisé le mât, et rompu presque toutes les amarres et tous les cordages du vaisseau, tous ceux qui étoient dedans, saisis de frayeur, et s'imaginant que leur dernière heure étoit venue, n'attendoient plus rien que la mort. Dans cette extrémité et dans l'épouvante que la vue de la mort prochaine donnoit généralement à tout le monde, il ne se sentit touché d'aucune crainte : la seule chose qui lui fit peine, fut de songer qu'il n'avoit pas si bien servi Dieu qu'il le devoit ; mais du

---

(1) *Greg. refert simile exemp. lib.* 3. *dial. c.* 16.
(2) *Lib.* 5. *ejus vitæ, c.* 9.

reste il n'eut aucune appréhension, parce qu'il savoit *que les vents et la mer lui obéissent* (1), que les tempêtes ne s'excitent que par son commandement, et que les vagues ne peuvent engloutir personne sans sa permission. C'est à cette confiance filiale en Dieu et à cette tranquillité d'âme, que nous devons tâcher de parvenir en produisant continuellement des actes de conformité à la volonté divine, et en creusant, par le moyen de l'oraison et de la méditation, dans le trésor de la providence toute paternelle de Dieu sur nous. Je suis certain qu'il ne peut rien m'arriver sans son ordre, et que les hommes, les démons, ou quelque autre créature que ce soit, ne peuvent faire que ce qu'il voudra. Que ses ordres donc s'exécutent sur moi : je ne dois rien refuser de ce qu'il m'envoie, et je ne désire autre chose que l'accomplissement de sa volonté.

Nous lisons de sainte Gertrude (2), que les périls, les traverses, la perte de ses biens, et même ses propres péchés et ses propres défauts, ne furent jamais capables de rien diminuer de la ferme confiance qu'elle avoit en la miséricorde de Dieu ; parce qu'elle étoit fortement prévenue, que quoi qu'il lui pût arriver d'agréable ou de fâcheux, tout cela étoit toujours également dirigé à son plus grand bien, par la disposition de la providence. Comme cette sainte vierge avoit des

---

(1) Quia venti et mare obediunt ei. *Matth.* 8. 27.
(2) *Blos. c.* 11. *mon. spiritual.*

révélations fréquentes, Dieu lui apparut un jour, et lui dit : Celui qui a une ferme confiance en moi, croyant que je puis et que je veux l'assister en toutes choses, me perce le cœur de telle sorte, que je ne puis en quelque façon, ni me résoudre à répandre mes consolations sur lui, à cause du plaisir que j'ai à le voir dans cette résignation absolue qui augmente son mérite, ni manquer aussi à le favoriser, pour satisfaire aux obligations de ma bonté infinie et de l'extrême tendresse que j'ai pour lui. Il parle à notre manière, et comme parleroit une personne que l'excés de l'amour mettroit dans l'incertitude de ce qu'elle auroit à faire.

On rapporte aussi de sainte Mathilde (1), que Dieu lui dit un jour : Je suis très-aise que les hommes se confient en ma miséricorde ; et quiconque aura une humble et ferme confiance en moi, je le favoriserai en cette vie, et je lui ferai en l'autre plus de bien qu'il ne mérite. Plus on se confiera en ma bonté, plus on obtiendra de grâces de moi ; car il est impossible qu'on n'obtienne pas de moi tout ce qu'on en aura espéré sur la foi de mes promesses : c'est pourquoi il est avantageux aux hommes qui espèrent de moi de si grandes choses, de se confier aussi tout-à-fait en moi. Une autre fois cette même Sainte demandant à Dieu ce qu'il falloit principalement croire et attendre de sa bonté ineffable : Croyez, lui répondit-il, qu'après

(1) *Id. ubi sup.*

votre mort je vous recevrai comme un père reçoit un fils bien-aimé, et qu'il n'y a jamais eu de père qui ait si libéralement fait part de tous ses biens à son fils unique, que je vous ferai part des trésors inépuisables de ma grâce, en me communiquant moi-même à vous. Quiconque aura cette confiance en ma bonté infinie, et se résignera entre mes mains avec un esprit de charité et d'humilité, sera éternellement heureux.

CHAPITRE XI.

De quelques exemples tirés de l'Ecriture-Sainte, pour nous aider à acquérir une parfaite confiance en Dieu.

Il est à propos, avant toutes choses, que nous jetions un peu la vue sur la coutume qu'avoient les anciens patriarches, d'attribuer toujours tous les événemens à Dieu, de quelque nature qu'ils fussent, et par quelque voie qu'ils arrivassent. Les enfans de Jacob étant allés acheter du blé en Egypte, Joseph leur frère, qui y commandoit sous Pharaon, sans être connu d'eux, fit remplir leurs sacs, et donna ordre qu'on y remît secrètement leur argent. A leur retour, un d'eux voulant donner à manger à sa monture dans l'hôtellerie, trouva son argent à l'entrée du sac; ce qu'ayant rapporté à ses frères, ils furent saisis d'étonnement, et se di-

rent l'un à l'autre : *Qu'est-ce que Dieu nous a fait* (1) ? Il faut remarquer qu'ils ne disent pas : N'est-ce point un piége qu'on nous a dressé ici ? le maître d'hôtel auroit-il laissé cet argent par mégarde ? seroit-ce une charité que l'on nous auroit voulu faire ? mais ils rapportent tout à Dieu, et disent : *Qu'est-ce que Dieu nous a fait ?* confessant ainsi, que puisqu'il ne tombe pas une feuille d'arbre sans la volonté de Dieu, cela ne pouvoit être arrivé que par une disposition particulière de sa providence. Lorsque Jacob se fut transporté ensuite en Egypte, et qu'il y tomba malade, Joseph lui mena ses deux enfans ; et le saint vieillard lui ayant demandé qui ils étoient : *Ce sont*, dit-il, *mes enfans, que Dieu m'a donnés dans ce pays-ci* (2). Jacob avoit fait auparavant la même réponse à son frère Esaü ; et quand il le pressa d'accepter les présens qu'il lui offroit : *Recevez*, dit-il, *la bénédiction que je vous ai apportée, et que Dieu qui est le souverain dispensateur de toutes choses, m'a donnée* (3). Il appelle son présent une bénédiction de Dieu, parce qu'en effet, bénir et faire du bien, ne sont qu'une même chose en Dieu, et il rapporte tout à Dieu, sans rien s'attribuer. Lorsque David, indigné contre Nabal, s'avançoit pour saccager sa mai-

(1) Quidnam est hoc, quod fecit nobis Deus ! *Genes.* 42. 28.

(2) Filii mei sunt, quos donavit mihi Deus in hoc loco. *Genes.* 48. 9. *Genes.* 33. 5.

(3) Suscipe benedictionem quam attuli tibi, et quam donavit mihi Deus tribuens omnia. *Genes.* 31. 11.

son, et qu'Abigaïl sortit au-devant de lui avec des présens pour l'apaiser : *Béni soit*, lui dit-il, *le Seigneur*, *le Dieu d'Israël*, *qui vous a envoyée aujourd'hui au-devant de moi*, *pour m'empêcher de répandre du sang* (1); comme voulant dire : Vous n'êtes pas venue de vous-même, mais c'est Dieu qui vous a envoyée, afin que je ne péchasse point ; c'est à lui que je suis redevable de cette grâce, et que son nom en soit à jamais béni. C'étoit là le langage ordinaire de ces grands patriarches, et ce devroit être aussi le nôtre.

Mais pour voir encore plus particulièrement les merveilles de la providence, il ne faut que considérer l'histoire du même Joseph (2). La haine et l'envie que le récit de ses songes, qui présageoient sa grandeur future, avoit excitées contre lui dans le cœur de ses frères, leur avoient fait prendre la résolution de le tuer ; mais en ayant été détournés par les remontrances de Ruben, ils le vendirent pour esclave à quelques marchands Ismaélites ; et le même moyen dont ils se servirent pour empêcher l'effet de ses songes, fut celui que la providence employa pour le mettre sur leur tête et sur celle de tous les Egyptiens. Aussi, lorsqu'il se découvrit à ses frères, et qu'eux saisis de frayeur, ne savoient que lui répondre : *Ne craignez rien*,

(1) Benedictus Dominus Deus Israël, qui misit hodiè te in occursum meum, ne irem ad sanguinem. 1. *Reg.* 25. 32 *et* 33.

(2) *Genes.* 37.

leur

leur dit-il, *n'ayez point de regret de m'avoir vendu en ces pays-ci ; car c'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé devant vous en Egypte. Il m'y a envoyé pour votre conservation sur la terre, et afin que vous puissiez avoir des vivres pour votre nourriture* (1). *Ce n'est point par votre conseil que cela s'est fait : c'est par la seule volonté de Dieu que j'ai été envoyé ici* (2). *Pouvons-nous au reste*, leur dit-il dans une autre rencontre, *résister à la volonté de Dieu ? Vous eûtes un mauvais dessein contre moi ; mais Dieu l'a tourné en bien, pour me mettre au point d'élévation où vous me voyez maintenant, et pour sauver plusieurs peuples*(3). Qui ne se confiera donc pas en Dieu après cela, et qui appréhendera les mauvais desseins des hommes, et les traverses qui arrivent dans le monde ; puisque nous voyons que rien ne se fait que par l'ordre immuable de la providence, qui ajuste tout à ses fins, et qui tourne à notre avantage et à notre gloire les mêmes moyens que les hommes emploient pour nous persécuter et pour nous perdre ? *Ce que j'ai résolu*, dit le Seigneur dans Isaïe, *demeu-*

(1) Nolite pavere, nec vobis durum esse videatur quòd vendidistis me in his regionibus : pro salute enim vestrâ misit me Deus ante vos in Egyptum. Præmisitque me Deus ut reservemini super terram, et escas ad vivendum habere possitis. *Genes.* 45. 5 *et* 7.

(2) Non vestro consilio, sed Dei voluntate hùc missus sum. *Genes.* 45. 8.

(3) Num Dei possumus resistere voluntati ? Vos cogitastis de me malum : sed Deus vertit illud in bonum, ut exaltaret me, sicut in præsentiarum cernitis, et salvos faceret multos populos. *Genes.* 50. 19 *et* 20.

rera stable, et ma volonté s'accomplira en toutes choses (1). Faites tout ce que vous voudrez, il faut que la volonté de Dieu s'exécute ; et il saura toujours faire servir à ses desseins tout ce que vous pourrez faire pour les éluder.

Saint Chrysostome (2) fait à ce sujet une réflexion sur une autre particularité de la même histoire. L'interprétation que Joseph avoit donnée au songe de l'échanson de Pharaon (3) ayant eu son effet par le rétablissement de cet officier dans sa charge, deux ans se passèrent sans que cet homme se souvînt de Joseph qui l'en avoit conjuré avec instance : Mais croyez-vous, dit le Saint, que cet oubli n'ait été qu'un effet du hasard ou du peu de reconnoissance de l'échanson ? Nullement, ce fut un effet de la disposition divine, qui vouloit attendre le temps le plus propre, et la conjoncture la plus favorable, pour tirer Joseph de prison avec plus d'éclat et plus de gloire. Car si cet homme se fût souvenu de lui, peut-être que par son crédit il eût trouvé les moyens de le faire sortir sourdement ; mais parce que Dieu ne vouloit pas qu'il sortît de cette sorte, et parce qu'il avoit dessein de le tirer de là avec honneur, il permit que l'échanson l'oubliât entièrement pendant deux ans, afin que le temps des songes de Pharaon arrivât, et qu'alors, le roi

---

(1) Consilium meum stabit et omnis voluntas mea fiet. *Is*. 46. 10.

(2) *Chrysost. hom.* 63. *sup. Genes.*

(3) *Genes.* 40. 23.

le fît sortir glorieusement de prison, pour commander ensuite à toute l'Egypte. Dieu, ajoute ce grand Saint, est un très-sage ouvrier, qui sait parfaitement combien de temps l'or doit être dans le feu, et quand il est à propos de l'en tirer.

Nous avons dans le premier livre des Rois une autre histoire, où la providence divine éclate clairement jusque dans les moindres choses. Dieu voulant marquer à Samuel celui qu'il avoit choisi pour régner sur Israël : *Demain*, lui dit-il, *à la même heure qu'il est, j'enverrai vers vous un homme de la tribu de Benjamin, et vous le sacrerez roi sur tout le peuple d'Israël* (1). Mais examinons de quelle manière il envoya cet homme, qui étoit Saül. Les ânesses de Cis, père de Saül, s'égarent, et Cis commande à son fils d'aller les chercher. Saül prend un serviteur avec lui ; tous deux cherchent inutilement de tous côtés, et comme Saül veut s'en retourner, de peur que son père ne soit en peine de lui, le serviteur qui l'accompagne, lui dit que dans la ville prochaine il y a un homme de Dieu, qui pourra les informer de ce qu'ils cherchent. Ils vont pour trouver cet homme, qui étoit Samuël, et lorsqu'ils arrivent en sa présence : *Voilà*, lui dit le Seigneur, *l'homme que je vous avois dit : c'est lui qui dominera sur mon peuple* (2). O pro-

(1) Hâc ipsâ horâ quæ nunc est, cras mittam virum ad te de terrâ Benjamin, et unges eum ducem super populum meum Israel. 1. *Reg.* 9. 16.

(2) Ecce vir quem dixeram tibi : ipse dominabitur populo meo. *Ibid. versu* 17.

fondeur incompréhensible des jugemens de Dieu ! Cis envoie Saül pour chercher ses ânesses égarées, et Dieu l'envoie à Samuel pour être sacré roi. Que les vues des hommes sont différentes de celles de Dieu ! Que Saül, aussi-bien que son père, étoit éloigné de s'imaginer qu'il alloit pour être sacré roi ! Il en est de même de la plupart des projets que les pères forment pour leurs enfans : ils sont souvent très-éloignés des fins que Dieu se propose ; mais il dirige tellement toutes choses à l'exécution de ses ordres, que de celles qui semblent y avoir le moins de rapport, il en tire l'accomplissement de ses desseins. Car ce ne fut point par hasard que les ânesses se perdirent, que Cis envoya Saül pour les chercher, qu'on ne put pas les trouver, et que le serviteur qui étoit avec Saül, lui conseilla d'aller consulter le prophète. Tout cela fut arrangé de cette sorte par la providence, qui se servit de ces moyens, afin d'envoyer Saül à Samuel, pour que Samuel le sacrât roi, selon que Dieu le lui avoit ordonné. Peut-être vos parens ne vous avoient-ils envoyé au collége, qu'afin que vous profitassiez dans les belles-lettres, et qu'ensuite vous fussiez capable ou de remplir quelque charge, ou de posséder quelque bénéfice; mais Dieu vous y avoit envoyé dans une autre vue, et il s'est servi de celle de vos parens, pour vous attirer à lui, et pour vous faire entrer dans la religion. Quand saint Augustin partit de Rome pour aller à Milan, où le préfet Symmaque l'envoyoit, il s'imaginoit

aussi-bien que le préfet, qu'il y alloit pour enseigner la rhétorique ; mais ils se trompoient tous deux : Dieu qui avoit d'autres vues, l'envoyoit à Milan pour y être converti par saint Ambroise.

Considérons un peu tant de différentes vocations et tant de moyens si particuliers, et même apparemment si éloignés, par lesquels Dieu a attiré une infinité de personnes à la religion. C'est une chose qui paroîtra surprenante : car assez souvent on verra que sans je ne sais quoi qui arriva, sans une bagatelle, sans une affaire de rien, on n'auroit pas été religieux ; ces choses cependant qui semblent n'être rien en elles-mêmes, étoient les préparations et les instrumens que Dieu avoit de tout temps résolu d'employer pour vous faire entrer dans la religion. Que l'on remarque ceci en passant, c'est une réflexion qui peut être très-utile à quelques-uns, qui se figurent quelquefois que leur vocation ne vient pas de Dieu, parce qu'elle a été opérée par des voies de cette nature. Cette imagination est une adresse et une tromperie dangereuse du démon votre ennemi, qui, jaloux de l'état où vous êtes, fait tout ce qu'il peut pour vous y troubler. Car quant à Dieu, c'est sa coutume de se servir de ces sortes de moyens pour ses fins, c'est-à-dire, pour sa plus grande gloire et pour notre plus grand bien ; et nous en avons plusieurs exemples dans la vie des Saints. Son intention donc ne s'arrêtoit pas à ce qui vous paroissoit pour lors, et il ne vous envoyoit

pas non plus que Saül, pour chercher des ânesses, *Car Dieu se met-il en peine de ce qui regarde les bœufs* (1) ? mais il vouloit que par ces moyens détournés vous vinssiez régner comme Saül, puisqu'en effet, *C'est régner, que de servir Dieu* (2).

Lorsque Samuel alla de la part de Dieu reprendre aigrement Saül de la désobéissance qu'il avoit commise, en ne détruisant pas les Amalécites comme Dieu le lui avoit commandé; Saül reconnoissant sa faute, et voyant le prophète qui s'en alloit, voulut le retenir par son manteau, pour le prier d'intercéder pour lui, et un morceau du manteau de Samuel se rompit, et demeura dans la main de Saül. Qui ne s'imagineroit pas que c'étoit le hasard seul qui avoit fait cela, et que le manteau ne s'étoit déchiré que parce qu'il étoit peut-être trop vieux, et que Saül avoit tiré trop fort? Cependant cela n'arrivoit que par une particulière disposition de la providence, pour signifier que Dieu avoit privé Saül du royaume, à cause de son péché. C'est pourquoi Samuel voyant son manteau déchiré : *Connoissez par-là*, lui dit-il, *que Dieu vous a arraché aujourd'hui le royaume d'Israël, et l'a donné à un autre qui vaut mieux que vous* (3).

Dans le même livre des Rois (4), il est

(1) Numquid de bobus cura est Deo? 1. *Cor.* 9. 9.

(2) Servire Deo, regnare est.

(3) Scidit Dominus regnum Israel à te hodiè, et tradidit illud proximo tuo meliori te. 1. *Reg.* 15. 28.

(4) 1. *Reg.* 23. 26.

rapporté que Saül avoit une fois enfermé David et ses gens comme dans un cercle ; de sorte que David désespéroit déjà de pouvoir échapper de ses mains. Comme il étoit en cette extrémité, il vint un courrier à Saül, pour lui dire que les Philistins étoient entrés en armes dans le pays, et qu'ils saccagoient tout. Il fallut que Saül, pour accourir à ce qui étoit le plus nécessaire, abandonnât aussitôt son entreprise, et David se sauva de cette sorte. L'irruption des Philistins ne fut point une chose fortuite ; ce fut l'exécution des mesures que Dieu avoit prises, pour délivrer David par ce moyen.

Une autre fois les satrapes des Philistins firent en sorte auprès de leur roi Achis, qu'il commanda à David, qui étoit réfugié depuis long-temps dans sa cour, et qui étoit pour lors à l'armée avec lui, de retourner dans le lieu qu'il lui avoit donné pour retraite. Achis avoit à la vérité beaucoup de confiance en la valeur de David ; et c'étoit pour cela qu'il le menoit à l'expédition où il marchoit contre Saül ; *Mais David ne plaisoit pas aux satrapes* (1). Le conseil cependant qu'ils donnèrent contre lui, ne fut point un simple effet de leur jalousie et de leur mauvaise volonté, et n'eut point simplement la fin qu'ils s'étoient tous proposée : ce fut un ressort de la providence, qui disposoit ainsi les choses pour des fins bien différentes de celles des hommes. Car David trouva à son retour que

(1) Sed satrapis non places. 1. *Reg.* 19. 6.

les Amalécites profitant de l'éloignement des Philistins, s'étoient jetés à main armée dans le pays, et qu'après avoir pris Sicéleg, le lieu de sa retraite, et en avoir emmené tous les habitans, *depuis le plus petit jusqu'au plus grand* (1), et même deux de ses femmes, ils avoient ensuite mis le feu à la ville. Il les suit avec ce qu'il avoit de monde, les atteint, les défait, délivre tous les prisonniers, et recouvre tout le butin qu'ils avoient enlevé. Si les satrapes ne l'eussent pas chassé de l'armée, il n'eût pas pu exécuter toutes ces choses ; et c'est pour cela que la providence, qui les avoit de tout temps déterminées, dirigea leur conseil à l'exécution de ce qu'elle avoit projeté, quoique pour eux, ils eussent d'ailleurs une autre vue.

Nous voyons encore dans toute l'histoire d'Esther, que cette providence particulière de Dieu y éclate jusque dans les moindres choses. De quels moyens Dieu ne se servit-il point, pour délivrer les Juifs de la cruelle sentence du roi Assuérus ? Et quelles voies détournées ne choisit-il point, pour faire que Vasthi étant répudiée, Esther devînt reine en sa place ; afin que comme elle étoit juive, elle intercédât pour son peuple ? Que Mardochée vienne à découvrir la trahison que les eunuques avoient tramée contre le roi Assuérus ; que quelque temps après, le roi ne pouvant pas dormir la nuit, se fasse apporter le journal de son règne ; et qu'en li-

(1) A minimo usque ad magnum. 1. *Reg.* 30. 2.

sant devant lui on vienne à tomber sur le service que Mardochée lui avoit rendu en cette occasion : tout cela paroît un pur effet du hasard ; et tout cela cependant n'arrivoit que par un ordre spécial de la providence, qui, par une conduite incompréhensible aux hommes, disposoit ainsi tous ses différens moyens, pour tirer son peuple du danger où il étoit. Aussi lorsqu'Esther envoya dire à Mardochée qu'elle n'osoit pas se hasarder d'aller trouver le roi sans qu'il l'eût fait appeler : *Qui sait*, lui répondit Mardochée, *si vous n'avez pas été élevée sur le trône, afin seulement que vous puissiez secourir votre peuple dans cette occasion* (1) *?*

Les histoires ecclésiastiques sont pleines de semblables exemples, qui nous apprennent à rapporter toujours tout à Dieu, et à recevoir tout, comme nous étant envoyé de sa main pour notre plus grande utilité ; et saint Clément (2) raconte de lui-même, à ce sujet, une particularité très-considérable. Il dit qu'ayant été converti à la foi par saint Barnabé, dans le temps que Simon le magicien étoit le plus vivement combattu par la doctrine et par les miracles de saint Pierre, il alla trouver le prince des apôtres, lui rendit compte de sa conversion, et lui demanda d'être plus amplement instruit dans les choses de la foi. Saint Pierre lui répondit qu'il venoit dans une conjoncture très-propre,

(1) Quis novit utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris. *Esth.* 4. 14.

(2) *S. Clemens in libro recognitionum.*

parce que le lendemain étoit le jour pris pour une dispute publique entre lui et Simon le magicien, et que là il pourroit entendre ce qu'il désiroit. Là dessus arrivent deux disciples de Simon le magicien, qui disent à saint Pierre qu'ils étoient envoyés vers lui, pour lui dire qu'il étoit survenu quelque affaire à leur maître, et qu'il le prioit de remettre la dispute dans trois jours. Saint Pierre leur répond qu'il le vouloit bien; et dès qu'ils furent sortis, voyant que cette remise donnoit quelque chagrin à saint Clément: Qu'avez-vous, mon fils, lui dit-il, qui vous rende triste? Je vous avoue, mon père, repartit saint Clément, que je suis fâché que la dispute se diffère, et que j'aurois fort souhaité que c'eût été pour demain. Alors le saint apôtre prenant de là occasion de lui parler de la soumission à la providence: Parmi les gentils, lui dit-il, lorsque les affaires ne succèdent pas à leur gré, il s'élève du trouble dans leur cœur; mais pour nous qui sommes persuadés que Dieu conduit et gouverne tout, nous devons avoir toujours l'esprit en paix et en repos. Sachez que ceci n'est arrivé que pour votre plus grand bien; car si la dispute se faisoit demain vous ne la comprendriez pas bien; mais dans trois jours il vous sera plus facile de la comprendre, parce qu'avant ce temps-là j'aurai soin de vous instruire et de vous rendre capable d'en profiter.

Je veux conclure par les moyens dont il plut à Dieu de se servir pour faire aller saint

François Xavier aux Indes orientales (1) ; et sans doute c'est une chose qui mérite que l'on y fasse attention, et où la conduite de la providence éclate merveilleusement. Saint Ignace avoit nommé pour cette mission le père Simon Rodriguez et le père Nicolas Vobadille ; et quoique le premier qui étoit à Rome, eût alors la fièvre quarte, il se disposa cependant à s'embarquer pour le Portugal avec l'ambassadeur Dom Pedro Mascarennas, qui étoit près d'y retourner. On écrivit au père Vobadille qu'il se transportât de la Calabre à Rome ; et il y vint, mais si affoibli des fatigues du chemin, et si incommodé d'une jambe, que l'ambassadeur, qui étoit alors sur le point de son départ, ne pouvant attendre que le père Vobadille fût guéri, et ne voulant point partir sans l'autre père, qui avoit été nommé pour les Indes, il fallut qu'à la place du père Vobadille, on substituât saint François Xavier, qui s'embarqua aussitôt, et fit voile avec l'ambassadeur. A considérer les choses humainement, il semble que cette substitution, qui se fit dans la conjoncture d'un départ pressé, n'ait été faite que par hasard ; et ce ne fut point pourtant l'effet du hasard : ce fut l'exécution des ordres de la providence, qui avoit déterminé de tout temps que saint François Xavier seroit l'apôtre des Indes. De plus, lorsque lui et le père Simon Rodriguez furent arrivés en Portugal, ils y firent un si grand fruit

(1) *In vitâ S. Ignat. lib. 2. c. 16.*

dans les âmes, qu'on vouloit les y retenir, et la conclusion fut que l'un d'eux demeureroit, et que l'autre continueroit sa route. Voilà l'affaire remise, ce semble, de nouveau en état d'incertitude; mais à l'égard de Dieu, il n'y a rien d'incertain : enfin, il fallut que ce fût saint François Xavier qui passât aux Indes, parce que c'étoit la volonté de Dieu, qui l'avoit ainsi ordonné pour le salut de beaucoup d'âmes, et pour sa plus grande gloire. Que les hommes projètent tout ce qu'il leur plaira, et qu'ils se servent de telles voies qu'ils voudront pour faire réussir leurs projets, Dieu saura tourner tout à ses fins, et faire toujours ce qui sera le plus expédient pour sa gloire et pour notre avancement. Tous ces exemples et tous ceux que l'expérience peut nous fournir, doivent, avec le secours de l'oraison et de la méditation, servir à imprimer dans notre cœur une confiance filiale en Dieu; et il ne faut point discontinuer cet exercice, que nous ne nous sentions entièrement affermis dans ce sentiment. Plus vous vous abandonnerez entre les bras de Dieu, plus vous serez en sûreté : au contraire sans cette confiance, toutes choses vous troubleront et vous feront perdre courage, et jusqu'à ce que vous l'ayez tout-à-fait acquise, vous n'aurez jamais de paix solide et de véritable repos. Achevons donc de nous résigner entièrement entre les mains de Dieu avec une pleine confiance, *Remettons tous nos soins sur le Seigneur, et il*

nous nourrira (1) ; *et puisqu'il prend soin de nous, jetons toutes nos inquiétudes dans son sein* (2). Quoi, Seigneur, vous m'avez aimé si tendrement, que pour l'amour de moi vous vous êtes livré entre les mains des bourreaux, afin qu'ils fissent de vous ce qu'ils voudroient ! Que ferai-je d'extraordinaire, en m'abandonnant absolument entre des mains aussi miséricordieuses que les vôtres, afin que vous disposiez de moi comme il vous plaira, puisque je suis assuré que vous ne ferez rien que pour mon plus grand avantage ? Prenons le parti que Jésus-Christ offrit une fois à sainte Catherine de Sienne. Il lui faisoit ordinairement des faveurs très-signalées ; et entr'autres lui étant un jour apparu : Ma fille, lui dit-il, pensez à moi, et je penserai continuellement à vous. Quel avantageux accord ! quel heureux échange ! et quel gain immense pour nos âmes ! Dieu cependant fait la même composition avec tout le monde. Oubliez-vous vous-même, oubliez le soin de ce qui vous regarde, et abandonnez vos projets ; et plus vous vous oublierez vous-même, pour vous souvenir de Dieu, et pour mettre toute votre confiance en lui, plus il aura soin de vous. Qui ne voudroit accepter une condition si avantageuse ? C'est la même que l'épouse avoit faite avec son époux : *Je ne pense*, dit-elle, *qu'à mon*

(1) Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet. *Ps.* 54. 23.

(2) Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis. 1. *Pet.* 5. 7.

bien-aimé, et toutes ses pensées sont aussi tournées vers moi (1).

CHAPITRE XII.

Combien il est utile de joindre l'oraison avec l'exercice de la conformité à la volonté de Dieu : et comment il faut descendre au détail des choses, jusqu'à ce qu'on parvienne au troisième degré de conformité.

Rusbroque (2), homme très-docte et très-versé dans la spiritualité, rapporte qu'une sainte vierge rendant compte à son directeur, qui étoit un grand serviteur de Dieu, de la méthode qu'elle observoit dans son oraison, lui dit qu'elle avoit coutume de méditer sur la passion de Jésus-Christ, et que le fruit qu'elle en tiroit, étoit de se connoître elle-même, de connoître ses défauts et ses mauvaises inclinations, et sur-tout d'avoir une extrême compassion des souffrances du Fils de Dieu. Le confesseur lui répondit que ce qu'elle lui disoit étoit très-bien; mais que cependant on pouvoit, sans une grande perfection, se sentir extrêmement touché des douleurs de Jésus-Christ, de même que parmi les hommes les seuls sentimens naturels font

(1) Ego delicto meo, et ad me conversio ejus. *Cant.* 7. 10.
(2) *Rusbroch. in fine operum suorum.*

que l'on a pitié des douleurs de son prochain. Mais, continua cette sainte vierge, qui vouloit savoir les sentimens de son confesseur, pour y conformer sa conduite, sera-ce une véritable dévotion que de pleurer tous les jours ses péchés? Oui, ma fille, lui répliqua-t-il; mais ce n'est pas encore ce qu'il peut y avoir de plus parfait, parce que naturellement tout ce qui est mal en soi donne du déplaisir et du regret. Seroit-ce donc, ajouta-t-elle, une parfaite dévotion que de s'attacher à penser aux peines des damnés et à la gloire des bienheureux? Cela non plus, lui répondit-il, n'est point encore ce qu'il y a de plus sublime dans la perfection; car la nature seule abhorre ce qui peut lui causer de la douleur, et se porte à rechercher ce qui peut lui donner du contentement et de la joie. Enfin, voyant qu'elle ne tiroit point d'autre réponse de son directeur, elle s'en alla fondant en larmes, et très-affligée de ne pouvoir pas savoir à quoi il falloit qu'elle s'appliquât particulièrement dans ses oraisons, pour les rendre plus agréables à Dieu. Peu de temps après, comme elle étoit toujours dans la même affliction, il se présenta à elle un jeune enfant d'une beauté surprenante, auquel ayant dit le sujet de son déplaisir, et qu'il n'y avoit personne qui fût capable de la consoler: Ne dites pas cela, lui répondit-il, car je puis et je veux vous donner de la consolation. Allez trouver votre père spirituel, et dites-lui que la véritable dévotion consiste dans un entier renoncement à soi-même, et dans une résignation

absolue entre les mains de Dieu, en s'unissant étroitement à lui par amour, et en se conformant entièrement en toutes choses à la volonté divine. La sainte fille, très-satisfaite de ce qu'elle avoit entendu, l'alla dire à son directeur, qui lui répondit que c'étoit là en effet le point essentiel, et à quoi il falloit s'appliquer particulièrement dans l'oraison, parce qu'en cela consiste la véritable charité et l'amour de Dieu, et par conséquent tout notre avancement et toute notre perfection. Blosius (1) rapporte qu'une autre Sainte fut avertie de Dieu, qu'en récitant l'oraison dominicale, elle insistât particulièrement sur ces mots : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel* (2). Et on raconte de sainte Gertrude, qu'un jour par inspiration divine, elle dit trois cent soixante-cinq fois ces paroles de Jésus-Christ dans le jardin : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre* (3) ; et qu'elle sut ensuite que cela avoit été extrêmement agréable à Dieu. Imitons donc ces exemples, et appliquons-nous particulièrement à cet exercice dans nos oraisons.

Mais afin que nous puissions le pratiquer avec plus de facilité et plus de fruit, il faut supposer deux choses, dont la première est, que cet exercice est principalement nécessaire dans le temps des adversités, et quand

---

(1) *Blos. c.* 11. *mon. spiritual.*

(2) Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terrâ. *Matth.* 6. 10.

(3) Non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* 22. 42.

il se présente à nous des choses fâcheuses, et qui répugnent aux impressions de la nature. Car dans ces sortes d'occasions, on a besoin d'une vertu plus ferme, et c'est alors que l'amour que chacun a pour Dieu, se fait beaucoup mieux sentir que dans un autre temps. De même que l'affection qu'un roi a pour ses soldats, se témoigne particulièrement dans la paix par les récompenses qu'il leur donne; et que le zèle qu'ils ont pour lui se fait connoître dans la guerre, en combattant et en mourant pour son service : de même la tendresse et la bonté que le souverain maître des rois a pour nous, éclatent principalement dans le temps des consolations et des grâces; et celui des afflictions et des sécheresses marque l'excès de l'amour que nous lui portons. Il est commun à tout le monde, dit le père Avila (1), de remercier Dieu dans le temps des consolations; mais c'est le propre des justes de le remercier dans le temps même des adversités. Les actions de grâces qu'on lui rend alors font un concert harmonieux à ses oreilles; et une seule bénédiction qu'on lui donne alors du fond du cœur, lui est mille fois plus agréable qu'une infinité d'autres que l'on pourroit lui donner dans le temps de la prospérité. Aussi l'Ecriture-Sainte compare-t-elle le juste à l'escarboucle (2), parce que comme l'escarboucle jette plus de feu la

(1) *Tom.* 2. *Epist. fol.* 20.
(2) *Eccli.* 32. 7.

nuit que le jour, de même la vertu du juste et du véritable serviteur de Dieu brille davantage dans les souffrances et dans les traverses, que dans la douceur des consolations et des heureux succès. C'est de cette parfaite résignation dans les accidens les plus fâcheux, que la même Ecriture-Sainte loue particulièrement Tobie, quand elle dit de lui, qu'étant devenu aveugle après plusieurs autres afflictions dont il avoit été visité, *il ne s'en fâcha point contre le Seigneur; mais que demeurant inébranlable dans la crainte de Dieu, il continua à lui rendre grâces tout le reste de ses jours*(1). C'est ce que Job avoit fait auparavant au milieu de tous les malheurs et de toutes les souffrances qu'il avoit plu à Dieu de lui envoyer: Et voilà, dit saint Augustin, ce que nous devons tâcher d'imiter. Proposez-vous d'être toujours le même dans l'adversité et dans la prospérité, comme la main qui est toujours la même et lorsqu'on l'étend, et lorsqu'on la ferme (2): car le serviteur de Dieu doit être toujours le même au dedans de l'âme, quoiqu'au dehors il paroisse vivement pressé de la douleur. Socrate, dit-on (3), ne fut jamais ni plus gai, ni plus triste en un temps qu'en un autre; et parmi toutes les inégalités de la fortune, il se conserva tou-

---

(1) Non est contristatus contra Deum, sed immobilis in Dei timore permansit, agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ. *Tob.* 2. 13. 14.

(2) Ut in cunctis idem sis, tam in prosperis, quàm in adversis, sicut manus quæ eadem est, et cùm in palmum extenditur, et cùm in pugnum constringitur. *Aug. Serm.* 4. *ad fratres in erem.*

jours égal à lui-même jusqu'au dernier moment de sa vie. Nous ne ferons pas un trop grand effort quand nous, qui sommes chrétiens et religieux, nous nous proposerons de gagner sur nous, avec l'assistance de la grâce, ce qu'un païen avoit obtenu de lui par le seul secours de la raison.

En second lieu, il faut savoir qu'il ne suffit pas de se conformer en général à la volonté de Dieu; car cette conformité vague, et qui ne s'applique à rien de particulier, n'est pas une affaire fort difficile; et au fond, y a-t il quelqu'un qui ne dise pas qu'il souhaite que la volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses? Les bons et les méchans tiennent tous le même langage à cet égard, et disent tous également tous les jours à Dieu: *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Mais il faut quelque chose de plus que cela; il faut en venir à la dissection; il faut descendre dans le détail de ce qui pourroit nous donner de la peine s'il arrivoit, continuer toujours jusqu'à ce que nous ayons surmonté toute sorte de difficultés, et qu'il ne nous reste plus aucun ennemi à vaincre. Enfin il faut faire tête à tout ce qui peut se présenter, et ne point cesser que nous n'ayons dissipé entièrement tout ce qui pourroit nous empêcher de nous unir et de nous conformer absolument à la volonté de Dieu.

Ce n'est pas même encore assez; il faut

(1) Nec hilariorem quisquam, nec tristiorem Socratem vidit. Æqualis fuit in tantà inæqualitate fortunæ. *Cic. l.* 3. *Tusc.*

passer plus avant, et ne point nous arrêter, que nous ne soyons parvenus à sentir intérieurement une extrême joie de voir accomplir en nous la volonté de Dieu, par le moyen même des souffrances et des opprobres; et voilà le troisième degré de conformité. Car, dans cette vertu, aussi-bien que dans les autres, il y a plusieurs degrés, qui peuvent tous se réduire à trois, suivant la distinction de ceux que les Saints établissent dans la vertu de la patience. Le premier degré est, lorsque loin de désirer et d'aimer les choses fâcheuses qui peuvent arriver, on les fuit au contraire le plus qu'on peut; mais que cependant on aime mieux les souffrir, que de commettre aucun péché pour les éviter: et c'est là le degré le plus bas, et ce qui est précisément d'une obligation indispensable. Ainsi, quoique l'on soit sensiblement affligé des maux que l'on souffre, qu'on gémisse quand on est malade, qu'on crie dans la violence de la douleur, qu'on pleure la mort de ses parens et de ses amis, on peut cependant avec tout cela, avoir de la conformité à la volonté divine. Le second degré est lorsque, quoique de soi-même on ne se porte pas à désirer les peines et les afflictions, cependant, lorsqu'elles sont arrivées, on les reçoit et on les souffre de bon cœur, parce qu'on sait que c'est la volonté de Dieu qui s'exécute; et ce qu'il y a de plus dans ce degré que dans l'autre, c'est qu'il fait que l'on aime, en quelque sorte, la peine pour l'amour de Dieu, et que l'on veut bien l'endurer, non-

seulement avec patience, en tant que l'on y est obligé sous peine de péché, mais aussi avec quelque joie, en ce que l'on croit que c'est une chose agréable à Dieu. Le premier degré fait que l'on souffre les choses avec patience; le second fait qu'on les endure avec une prompte et facile disposition d'esprit à tout ce que Dieu veut. Mais le troisième et le plus parfait de tous, c'est lorsque, par un excès d'amour pour Dieu, non-seulement on souffre et on reçoit de bon cœur toutes les peines et toutes les afflictions qu'il envoie; mais que même on les prévient par ses désirs, et que l'on se réjouit quand elles sont arrivées, parce que l'on sait qu'elles n'arrivent que par l'ordre adorable de sa volonté. C'est ainsi que les apôtres, après avoir été publiquement battus de verges, *sortirent de l'assemblée des Juifs, en se réjouissant de ce qu'ils avoient été jugés dignes d'être ignominieusement outragés pour le nom de Jésus-Christ* (1). Et c'est ce qui faisoit dire à saint Paul, *qu'il étoit rempli de consolation, et qu'il se sentoit comblé de joie au milieu de toutes ses souffrances* (2). Le même Apôtre loue les Hébreux de la même chose, lorsque dans l'épître qu'il leur adresse, il leur dit: *Vous avez regardé avec joie la perte de vos biens, connoissant que vous avez d'ailleurs*

(1) Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* 5. 41.

(2) Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. 2. *Cor.* 7. 4.

de meilleures et de plus solides richesses (1). Tâchons de parvenir, avec la grâce de Dieu, à recevoir ainsi avec joie tout ce qui peut nous arriver de fâcheux; et comme dit saint Jacques dans sa première épître canonique: *Considérez, mes frères, comme un grand sujet de joie, toutes les diverses afflictions qui vous arrivent* (2). Nous devons trouver une si grande douceur dans tout ce qui est de la volonté divine, que cela doit nous adoucir toutes les amertumes de la vie, et nous rendre agréable tout ce qui peut y survenir d'affligeant et de fâcheux. Si l'esprit s'attache fortement à Dieu, dit saint Grégoire, tout ce qu'il peut y avoir d'amer dans la vie, lui devient doux; il rencontre son repos dans les peines et dans les afflictions, et il désire même la mort avec ardeur, afin de jouir plus pleinement de la vie future (3).

Sainte Catherine de Sienne, dans un dialogue qu'elle a composé de la perfection du chrétien, dit qu'entre plusieurs choses que son divin époux lui avoit apprises, il lui avoit dit qu'il falloit qu'elle se renfermât dans sa divine volonté, comme dans une retraite assurée, et qu'elle y demeurât comme la perle

(1) Et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. *Ad Heb.* 10. 34.

(2) Omne gaudium existimate, fratres mei, cùm in tentationes varias incideritis. *Jac.* 1. 2.

(3) Si mens in Deum forti intentione dirigitur, quidquid sibi in hâc vitâ amarum sit, dulce æstimat, omne quod affligit, requiem pûtat, transire et per mortem appetit, ut obtinere pleniùs vitam possit. *Greg. lib.* 7. *Mor. c.* 7.

dans sa nacre, ou comme l'abeille dans sa ruche, sans sortir jamais de là en quelque manière que ce fût. Qu'au commencement elle trouveroit peut-être le lieu étroit; mais qu'il lui paroîtroit ensuite très-spacieux, et que, sans sortir de là, elle se promèneroit dans les demeures éternelles des bienheureux, et obtiendroit en peu de temps ce que hors de là elle ne pourroit acquérir dans un long espace d'années. Usons en de cette sorte, et que ce soit là notre continuel exercice. *Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis toute à lui* (1). Dans ces seules paroles il y a de quoi s'exercer toute sa vie; c'est pourquoi nous devons les avoir incessamment dans la bouche et dans le cœur.

CHAPITRE XIII.

De la conformité qu'un religieux doit avoir à la volonté divine, pour aller et pour demeurer en quelque part du monde que l'obéissance l'appelle.

AFIN que nous puissions tirer plus de fruit de cet exercice de résignation à la volonté de Dieu, et mettre en pratique ce que nous avons dit, nous marquerons ici quelques choses principales sur lesquelles nous devons nous exercer; et quand nous aurons parlé

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant.* 2. 16.

de celles qui regardent particulièrement nos constitutions, (car c'est en celles-là qu'il est juste qu'un religieux montre principalement sa vertu et sa soumission), nous viendrons ensuite aux générales, qui concernent tout le monde. Cependant, ce que nous dirons, chacun pourra l'appliquer à d'autres conjonctures semblables, suivant les obligations de son état et de sa profession.

Dans la septième partie de nos constitutions (1), saint Ignace parlant des missions, qui sont une des principales fins de notre institution, dit que ceux de la Compagnie doivent avoir une telle indifférence d'esprit pour tous les lieux où l'obéissance peut les destiner, qu'ils doivent être toujours également prêts à aller et à demeurer en quelque part du monde où elle veuille les envoyer; parmi les fidèles ou chez les infidèles, chez les catholiques ou chez les hérétiques. C'est sur quoi les religieux profès de notre Compagnie font un quatrième vœu solennel d'obéissance au pape, promettant d'aller partout où il voudra, sans retardement, sans excuse, sans répugnance, à pied ou à cheval, avec de l'argent ou sans argent, et demandant l'aumône, selon que le pape le trouvera plus à propos. La fin que l'on s'est proposée en établissant ce vœu, dit saint Ignace (2), a été de pouvoir mieux rencontrer, par ce moyen, ce qui seroit de la volonté

(1) 7. *p. Const. c.* 2. 5. 2.

(2) *P.* 1. *Exam.* § 5. 5. *p. Const. c.* 3. § 3. 6. *p.* 9. *c.* 1. § 13. *et p.* 7. *c.* 1. § 3.

lonté

lonté de Dieu, parce que comme les premiers pères de la Compagnie étoient de diverses nations, et qu'ils ne savoient pas en quelle partie du monde ils seroient plus agréables à Dieu, si ce seroit parmi les chrétiens ou parmi les infidèles, ils jugèrent à propos, pour ne point faillir en suivant leur propre choix, de faire ce quatrième vœu entre les mains du vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il les distribuât par le monde, selon qu'il l'estimeroit le plus expédient pour le service et pour la plus grande gloire de Dieu. C'est pourquoi, ajoute-t-il, il ne faut pas qu'aucun religieux de la Compagnie projète d'aller, ou de demeurer plutôt en un lieu qu'en un autre; mais il faut avoir une telle indifférence à ce sujet, que sans envisager autre chose que le plus grand service et la plus grande gloire de Dieu, on s'abandonne absolument entre les mains du supérieur qui en tient la place.

Pour montrer jusqu'à quel point notre saint instituteur veut qu'il nous soit indifférent d'aller en quelque endroit de la terre que l'obéissance puisse nous appeler, il ne faut que rapporter l'exemple suivant. Le père Lainez lui ayant dit une fois (1), qu'il avoit envie d'aller aux Indes, pour y procurer le salut de tant d'infidèles, dont les âmes se perdoient dans l'aveuglement de l'idolâtrie, faute d'ouvriers évangéliques qui y allassent travailler : Et moi, repartit le Saint, je n'en

(1) *Lib. 5. c. 4. ejus vitæ.*

ai aucune envie. Le père Lainez lui en demandant la cause : C'est, lui répondit-il, que puisque nous avons fait vœu d'obéissance au pape, afin qu'à son gré il nous envoie en telle partie du monde qu'il voudra, pour le service de Dieu, nous devons nous conserver dans une entière indifférence là-dessus, sans pencher plus d'un côté que d'un autre; et pour moi, si je me sentois comme vous quelque inclination d'aller aux Indes, je tâcherois de m'en donner une tout opposée, afin de me remettre, par ce contre-poids, dans la juste égalité et dans l'indifférence d'esprit où il faut être pour acquérir la perfection de l'obéissance.

Nous ne disons pas ceci pour condamner les désirs d'aller en mission aux Indes; car ils sont très-louables et très-saints d'eux-mêmes : et saint Ignace veut (1) que les supérieurs se réjouissent, quand les religieux, qui sont sous leur charge, leur témoignent avoir ces sortes de désirs, parce que c'est d'ordinaire la marque de la vocation de Dieu, et le moyen que les choses se fassent avec plus de satisfaction et plus de douceur. Mais nous voulons faire voir par là, quelle indifférence saint Ignace veut que nous ayons pour toutes sortes de lieux et d'emplois, puisqu'il ne veut pas même que nous ayons aucun attachement pour une chose si importante au service de Dieu, et si pénible, de peur que cela ne détruise en nous l'indiffé-

(1) 7. *p. Const. c.* 2. *litt. L.*

rence où nous devons toujours être pour toutes celles auxquelles l'obéissance peut nous destiner.

Il s'ensuit de là quelques conséquences, qui peuvent faire connoître encore plus clairement ce que je dis. Premièrement, que si le désir que quelqu'un auroit d'aller aux Indes, le possédoit de telle manière qu'il en eût moins d'indifférence et de disposition pour tout ce que l'obéissance pourroit lui commander d'ailleurs, cette sorte de désir seroit entièrement condamnable; par exemple, si l'envie d'aller aux Indes, ou en quelque autre endroit de la terre, faisoit que je me déplusse dans celui où l'on m'auroit envoyé; ou si elle me rendoit plus tiède et plus négligent dans les fonctions de l'emploi qu'on m'auroit donné; il est constant qu'elle seroit blâmable, et qu'elle ne viendroit point de Dieu, puisqu'elle seroit opposée à sa volonté. Car Dieu ne peut être contraire à lui-même : de plus, les inspirations du Saint-Esprit ne sont point accompagnées d'inquiétude et de trouble; au contraire, elles portent avec elles la paix et la tranquillité dans le cœur. Et c'est une des marques que donnent les maîtres de la vie spirituelle, pour pouvoir discerner les désirs qui viennent de Dieu de ceux qui viennent de l'homme.

En second lieu, il s'ensuit que celui qui se sent une disposition universelle et égale pour tous les lieux et pour toutes les choses auxquelles l'obéissance peut le destiner, ne doit point s'affliger de ce qu'il ne se sent

point d'inclination particulière pour les missions éloignées. Car la disposition d'esprit où il est, n'en est pas moins bonne pour cela : au contraire, elle n'en est que meilleure, puisque celle où saint Ignace veut que nous soyons tous dans la Compagnie, est que nous n'ayons aucune inclination particulière qui nous porte plus à une chose qu'à une autre, et que nous soyons comme la languette de la balance, sans pencher d'une ou d'autre part. Il étoit une fois dans la résolution d'envoyer le père Natal à quelque mission ; mais pour faire les choses avec plus de douceur, il voulut auparavant savoir de lui à quoi il avoit le plus d'inclination. Le père Natal lui répondit par écrit, qu'il n'en avoit aucune autre que de n'en point avoir ; et voilà ce que notre saint fondateur estime le plus dans un religieux, et avec raison. En effet, celui qui s'affectionne à quelque chose de particulier, semble se lier en quelque sorte à cela seul ; mais celui qui est dans une disposition égale et indifférente pour tout ce qu'on peut lui ordonner, embrasse généralement toutes choses ; et comme Dieu regarde le cœur, et qu'il répute la volonté pour le fait, c'est à son égard, comme si l'on avoit généralement tout exécuté.

Pour mieux éclaircir encore cette vérité, je dis que si c'est par lâcheté et par mollesse de cœur que l'on ne sent aucun désir d'aller aux Indes ; si c'est que l'on craigne de quitter les commodités dont on jouit au lieu où l'on est, ou que l'on appréhende les fatigues et

les périls auxquels on est exposé dans ces sortes de missions; alors il y a en cela de l'imperfection et de l'amour-propre. Mais si ce n'est point lâcheté qui empêche d'en former le désir, ou faute de vouloir bien souffrir toutes choses pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes; que ce ne soit que l'incertitude de ce que Dieu veut; qu'on se sente également disposé à tout ce qu'on pourroit connoître qui seroit de sa volonté, et tout prêt à aller aux Indes ou en Angleterre, avec autant et plus de joie que si on l'avoit souhaité avec ardeur, parce qu'on seroit assuré que ce ne seroit point sa propre volonté, mais celle de Dieu qu'on accompliroit; en ce cas, il n'y a point de doute que ce ne soient là les meilleurs sentimens que l'on puisse avoir. Aussi voyons-nous que les supérieurs choisissent très-volontiers pour la mission des Indes, ceux en qui ils reconnoissent cette disposition d'esprit égale et universelle.

Mais pour revenir à notre point principal, je dis que saint Ignace veut que nous ayons tous une indifférence et une résignation si grandes pour demeurer d'aussi bon cœur en un endroit qu'en un autre, que même la considération de notre santé ne soit pas capable de nous donner d'autres sentimens. Il dit, dans la troisième partie des constitutions, qu'il est de notre vocation et de notre institut d'aller partout où l'on nous juge plus utiles pour le service de Dieu et pour le salut du prochain. Que si cependant on voit

par expérience que l'air de quelque climat soit contraire à un religieux, et qu'il s'y porte toujours mal, le supérieur doit alors considérer s'il est à propos de l'envoyer en quelque autre endroit, où sa santé devenant meilleure, il puisse s'employer avec plus de fruit au service de Dieu et des âmes. Ce ne sera pas cependant, ajoute-t-il (1), à celui qui sera infirme, de demander ce changement, ou d'y témoigner de l'inclination; mais il faudra en laisser le soin au supérieur. Ce que l'on exige ici de nous, n'est pas assurément peu de chose; car il faut un grand détachement de soi-même, pour pouvoir, lorsqu'il s'agit de sa santé, et qu'on la voit dépérir tous les jours, non-seulement s'abstenir de demander à changer d'air, mais même s'empêcher d'en faire paroître aucun désir. De sorte que pour ce qui est d'aller en mission chez les infidèles ou chez les hérétiques, on peut bien proposer ses pensées et ses désirs, pourvu que ce soit avec une entière résignation entre les mains du supérieur; mais s'il est question de changer de lieu pour rétablir sa santé, il n'est pas permis de demander le changement, ni même de montrer qu'on le souhaite. Tout ce qu'on peut faire, quand on est en cet état, et qu'on se sent incapable de satisfaire aux obligations de son emploi, c'est d'en donner avis au supérieur, et nos règles mêmes nous le pres-

(1) Non tamen erit ipsius infirmi hujusmodi mutationem postulare, nec animi propensionem ad eam ostendere, sed superioris curæ id relinquatur.

crivent. Mais aussi après cela, l'inférieur n'a plus rien à faire, et c'est au supérieur à voir ensuite s'il est à propos de l'envoyer ailleurs pour y reprendre des forces, et rendre plus de service à la Compagnie, ou si quelque inutile qu'il soit au lieu où il est, il ne sera pas plus expédient, pour la gloire de Dieu, qu'il y demeure. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à l'inférieur à en juger; c'est au supérieur qui le gouverne en la place de Dieu, et à qui il doit tellement abandonner sa conduite, qu'il croie toujours que ce que le supérieur lui ordonne, est ce qu'il y a de plus avantageux pour le service de Dieu et pour son propre salut. Combien y a-t-il de gens qui demeurent dans des pays très-éloignés du leur, et très-contraires à leur santé, seulement parce qu'ils y trouvent de quoi subsister? Combien y en a-t-il qui passent les mers, qui vont à Constantinople, en Afrique, aux Indes, et qui, pour un gain léger, exposent non-seulement leur santé, mais même leur vie? Ce ne sera donc rien de fort surprenant, quand nous qui sommes religieux, nous ferons, pour l'amour de Dieu et par obéissance, ce qui se fait tous les jours dans le monde pour un intérêt passager. Que s'il vous vient quelquefois dans la pensée, que l'indisposition que vous cause le lieu où vous êtes, vous rend inutile à tout, et qu'ailleurs vous pourriez vous employer avec fruit pour le service de Dieu; souvenez-vous en même temps, qu'avec tout cela il vaut encore mieux demeurer inutile où vous êtes,

en vous soumettant à la volonté de Dieu, que de rendre de grands services en suivant la vôtre ; et conformez-vous à cet égard à la volonté divine, qui exige cela de vous, pour des causes qui lui sont connues, et qu'il n'est pas nécessaire que vous sachiez.

Nous lisons dans les chroniques des frères mineurs (1), que le bienheureux frère Gilles, ayant eu permission de saint François, d'aller et de demeurer en telle province et en telle maison de l'ordre qu'il voudroit, fut à peine quatre jours dans cette liberté, que l'inquiétude et l'agitation succédant au calme et à la tranquillité d'esprit qu'il avoit accoutumé d'avoir, il supplia le Saint de lui marquer une maison pour y demeurer, sans lui en laisser le choix ; parce que cette liberté si vague et si étendue qu'il lui avoit donnée, ne servoit qu'à le déconcerter et à troubler son repos. Les bons religieux ne trouvent point la paix et la satisfaction de l'âme dans l'accomplissement de leur volonté : ainsi, ils n'affectionnent point un lieu plus qu'un autre ; mais celui où l'obéissance les envoie, est toujours le meilleur pour eux, parce qu'ils savent que c'est celui qui leur est déterminé par la volonté de Dieu, dans laquelle ils mettent tout leur contentement et tout leur repos.

---

(1) *1. p. lib. 7. c. 5.*



CHAPITRE XIV.

De l'indifférence qu'un religieux doit avoir pour toutes les charges et pour tous les emplois auxquels l'obéissance voudra l'occuper.

L'INDIFFÉRENCE et la résignation dont nous venons de parler doivent s'étendre de même à tous les emplois auxquels il plaira à l'obéissance de nous attacher. Il est aisé d'en savoir le nombre et les fonctions; que chacun les parcoure tous l'un après l'autre en lui-même, jusqu'à ce qu'il sente une égale disposition d'esprit pour tous. Quant à ceux qui sont les plus méprisables, et auxquels on a par conséquent plus de répugnance, nos constitutions veulent que ce soit à ceux-là (1) que nous nous portions avec plus de promptitude, lorsque l'obéissance nous l'ordonne. Il n'y a rien où la résignation soit plus nécessaire que dans ces sortes d'occupations, parce que notre orgueil naturel nous en donne de l'aversion; ainsi, il y a plus de vertu et de perfection à vouloir bien s'y soumettre pour l'amour de Dieu, qu'à vouloir embrasser des emplois plus relevés et plus honorables. Si quelqu'un s'attachoit pour toute sa vie à un grand seigneur, jusqu'à

(1) *C. 4. Exam.* § 28. *reg.* 13. *summar.*

vouloir le servir dans les fonctions les plus basses de sa maison, s'il en étoit besoin; il témoigneroit sans doute en cela plus de zèle pour son service, que s'il ne vouloit s'y engager que dans les emplois honorables, qui portent en quelque façon leur récompense avec eux; et plus il auroit de capacité pour des choses plus élevées, plus on devroit lui savoir gré de vouloir s'abaisser à tout. Il en est de même dans la religion : si vous ne vous offrez à servir Dieu qu'en qualité de prédicateur ou de régent en théologie, vous ne faites pas un grand effort, et vous ne donnez pas une grande marque d'ardeur et de zèle pour son service, puisque ces sortes d'emplois sont assez considérables pour mériter qu'on les recherche pour eux-mêmes. Mais si vous vous offrez à le servir toute votre vie dans les fonctions les plus basses, les plus contraires à l'orgueil de la nature, et qui répugnent le plus à vos sens; alors vous lui donnez une preuve bien plus signalée de votre ferveur pour son service; et plus vous avez de talent pour les choses grandes et sublimes, plus cette preuve lui est agréable. Cela seul devroit suffire pour nous obliger à désirer toujours les charges les plus abjectes, vu principalement que dans la maison de Dieu, il n'y en a point qui le soient. On dit même communément qu'il n'y en a point de petites chez le roi, parce qu'en quelque qualité qu'on le serve, il y a toujours de l'honneur : combien donc y en a-t-il plus à servir Dieu, en quelque emploi que ce soit, puisque c'est régner que de le servir ?

Saint Basile (1) voulant nous exciter à aimer les fonctions les plus basses et les plus viles, rapporte l'exemple de Jésus-Christ, qui s'y exerça non-seulement une fois, en lavant les pieds aux apôtres, mais toute sa vie, en obéissant à sa sainte mère et à saint Joseph, en tout ce qu'ils vouloient lui commander. Car quoique le texte sacré ne dise rien de lui, depuis douze ans jusqu'à trente, si ce n'est qu'*il leur étoit soumis* (2), on infère pourtant de là et de leur extrême pauvreté, qu'il falloit qu'il les servît en plusieurs choses très-abjectes. Qu'un chrétien ne dédaigne donc point, dit saint Augustin, de faire ce que Jésus-Christ lui-même a fait (3). Puisque le Fils de Dieu n'a pas dédaigné de s'exercer pour l'amour de nous, aux occupations les plus basses, ne dédaignons point non plus de nous y exercer pour l'amour de lui, quand même ce devroit être pour toute notre vie.

Mais pour nous renfermer davantage dans notre sujet, je dis qu'un des principaux motifs qui doivent nous obliger à embrasser de bon cœur quelque emploi que l'obéissance veuille nous donner, c'est de savoir que cet emploi est précisément ce que Dieu demande pour lors de nous. Car, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, ce doit être pour nous un grand sujet de consolation et de joie dans

(1) *In regul. fusius disput. pet.* 7.

(2) Et erat subditus illis. *Luc.* 2. 51.

(3) Ne dedignetur facere christianus, quod fecit Christus. *Aug. Tract.* 58. *sup. Joan. in illud :* Si ergo ego lavi, etc.

toutes les occupations que l'obéissance nous prescrit, que d'être positivement assurés que c'est la volonté de Dieu que nous faisons. Rien ne satisfait plus l'âme que cette pensée : Dieu veut que je fasse maintenant ceci, c'est sa volonté; il ne faut pas consulter davantage, et il n'y a rien de plus à désirer, puisqu'il n'y a rien de meilleur que l'accomplissement de la volonté divine. Ceux qui envisagent les choses de cette sorte, ne se soucient pas qu'on leur en commande une plutôt qu'une autre, ni qu'on les occupe à une fonction basse, ou à un emploi relevé, parce que tout leur est égal.

Saint Jérôme rapporte (1) un exemple qui vient très-bien à notre sujet. Il dit que visitant une fois les solitaires du désert, il en vit un qui, par ordre de son supérieur, s'exerçoit deux fois chaque jour à porter une grosse pierre sur ses épaules l'espace d'une lieue, sans nulle nécessité, et sans que le supérieur eût eu en cela d'autre vue que de lui apprendre, et d'apprendre à chacun par son exemple, à obéir avec soumission, et à mortifier son propre jugement. Il y avoit alors huit ans qu'il faisoit continuellement la même chose : Et parce que, continue saint Jérôme, à ceux qui ne connoissent pas le prix et le mérite de l'obéissance, et que l'orgueil et l'indocilité de la nature a empêchés de parvenir à la pureté et à la simplicité de cette vertu, cela pouvoit peut-être sembler un jeu

(1) *In Reg. Monast. c.* 12.

d'enfant, plusieurs personnes lui demandoient avec quel esprit il supportoit cette sujétion; moi-même désirant savoir quels mouvemens il ressentoit au fond de son âme pendant cet exercice, je l'interrogeai aussi là-dessus. Il me répondit que quand il avoit achevé de porter sa pierre, il avoit autant de satisfaction et de joie en lui-même, que s'il eût fait la chose la plus importante que l'on eût pu lui commander; et cette réponse me toucha de telle sorte, que dès-lors je commençai à vivre en véritable religieux. En effet, c'est agir en vrai religieux, que de ne point s'arrêter à ce qui paroît méprisable dans les choses extérieures, et de songer que l'on exécute la volonté de Dieu en les faisant : et ceux qui envisagent de cette sorte tout ce que l'obéissance leur enjoint, font de grands progrès dans la vertu, parce qu'ils ne se nourrissent que de ce qu'elle a de plus pur. L'accomplissement de la volonté divine, dont ils font leur nourriture ordinaire, est cette *fleur de froment dont ils sont rassasiés* (1).

Mais je vois bien, dira quelqu'un, que c'est une grande perfection que de faire la volonté de Dieu en toutes choses, et qu'en effet, à quelque exercice que l'on m'occupe, je suis toujours assuré de la faire; cependant je voudrois bien l'accomplir en quelque emploi plus considérable. C'est là pécher dans les principes; parce qu'au fond c'est

---

(1) Et adipe frumenti satiat te. *Ps.* 147. 3.

vouloir que Dieu fasse votre volonté, et ne vouloir pas vous accommoder à la sienne. Ce n'est pas à vous à prescrire des conditions à Dieu, et à vouloir qu'il s'ajuste à ce qui vous est plus agréable : c'est à vous à suivre aveuglément celles qu'il lui plaît de vous imposer, et à vous conformer entièrement à tout ce qu'il souhaite de vous. Celui-là, Seigneur, dit saint Augustin, vous sert comme il faut, qui ne cherche point que vous lui commandiez ce qu'il veut, mais qui s'attache simplement à vouloir ce que vous lui commandez (1). Et le saint abbé Nil, écrivant sur l'oraison : Ne priez pas, dit-il, que ce que vous voulez, se fasse ; mais priez plutôt comme on vous a appris à prier, que la volonté de Dieu s'accomplisse en vous (2).

Que l'on remarque bien ceci. C'est un point très-utile, et qui peut s'appliquer généralement à tout ce qui peut nous arriver de fâcheux. Ce n'est pas à nous, c'est à Dieu seul de choisir en quoi, et comment nous devons souffrir ; ce n'est pas à vous non plus de choisir quelle espèce de tentation vous devez avoir, et de dire : Si c'étoit une autre sorte de tentation, je la souffrirois aisément ; mais pour celle-ci elle m'est insupportable. Les peines que nous endurons ne

(1) Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc à te audire, quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod à te audierit. *Aug. lib.* 10. *Conf. c.* 26.

(2) Non ores, ut fiant quæ fieri velis, sed potiùs ora sicut orare didicisti, ut fiat voluntas Dei in me. *Nil. c.* 29. *de orat.*

seroient plus des peines, si elles étoient telles que nous voudrions ; et si vous désirez véritablement de plaire à Dieu, vous devez lui demander qu'il vous conduise par où il veut, et non pas par où vous voulez. Que s'il vous envoie ce qu'il peut y avoir de plus désagréable pour vous, et ce que vous pouvez avoir plus de répugnance à souffrir, et que cependant vous vous y soumettiez avec une entière résignation, alors vous serez un parfait imitateur de Jésus-Christ, qui demandoit, non pas que sa volonté fût faite, mais que celle de son père fût accomplie (1). Nous ne pouvons pas dire que nous ayons une véritable conformité à la volonté de Dieu, si nous ne nous abandonnons pas tout-à-fait entre ses mains, afin qu'il fasse de nous tout ce qu'il voudra, et quand et comme il voudra, sans nulle contradiction de notre part, et sans aucune sorte de réserve.

Blosius rapporte (2) que sainte Gertrude s'étant mise un jour en prières pour une personne qui supportoit impatiemment les souffrances et les tentations que Dieu lui avoit envoyées ; le Seigneur lui dit : Vous direz à la personne pour qui vous me priez, que puisque le royaume du ciel ne peut s'acquérir que par les souffrances, et que celles que je lui envoie, ne sont pas selon son gré, il faut donc qu'elle s'en choisisse elle-même d'autres. Cette sainte vierge comprit aisé-

---

(1) *Luc.* 22. 42.

(2) *C.* 10. *Mon. spir.*

ment par ces paroles, et par la manière dont le Seigneur les dit, que c'est une dangereuse espèce d'impatience, que de vouloir se choisir soi-même des souffrances à sa mode, et de dire que l'on ne sauroit supporter celles que Dieu envoie, et qu'elles ne sont pas utiles pour le salut. Car chacun doit être fermement persuadé que ce que Dieu lui envoie, est précisément ce qui lui est le plus utile ; ainsi il faut qu'il le reçoive avec patience, en se conformant absolument à la volonté divine. Pour faire l'application particulière de ceci à notre sujet, de même que ce n'est pas à vous de choisir quelles peines et quelles tentations vous devez souffrir, mais qu'il faut que vous receviez, comme de la main de Dieu, toutes celles qu'il vous envoie, et que vous croyiez que c'est ce qu'il y a de plus avantageux pour votre salut : de même ce n'est pas à vous de choisir quelle charge et quelle fonction vous devez faire ; mais il faut que vous preniez comme de la main de Dieu, l'emploi auquel l'obéissance vous a destiné, et que vous soyez convaincu que c'est en effet ce qui vous est le plus convenable et le plus utile.

On ajoute (1) encore à ceci un autre point, qui est d'une perfection très-consommée : c'est de nous résigner à la volonté de Dieu avec une telle confiance, que nous n'ayons pas la moindre curiosité de savoir ce qu'il lui plaira de faire de nous. Comme c'est

(1) *Blos. c. 15. mon. spir.*

la plus grande marque de confiance qu'un maître puisse donner à un serviteur, que de se reposer sur lui du soin de tout, sans vouloir prendre connoissance de rien : *Voilà*, dit Joseph, *que mon seigneur m'a tellement abandonné toutes choses, qu'il ignore ce qu'il a dans sa maison* (1) : de même c'est une preuve d'une extrême confiance en Dieu, que de ne vouloir point savoir ce qu'il veut faire de nous. Je suis en bonnes mains ; cela me suffit : *Mon destin, Seigneur, est entre vos mains* (2). Je vis en paix et en assurance avec cela, et je ne veux pas en savoir davantage.

Quant à ceux qui désirent des postes et des emplois plus élevés que ceux où ils sont, s'imaginant qu'ils y feront plus de fruit pour le service de Dieu et pour le salut des âmes, ils se trompent extrêmement de croire que ces désirs ne partent que du zèle qu'ils ont pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain. Ce sont des sentimens qui viennent de leur ambition, de l'envie qu'ils ont d'être estimés et considérés, de l'attachement qu'ils ont à leurs propres commodités, et de ce que l'emploi qu'ils souhaitent est ou plus honorable ou plus conforme à leurs inclinations, que celui auquel on les occupe. Si vous étiez dans le monde, et que vous ne dépendissiez de personne, il vous seroit libre de quitter une chose pour une autre, dans

(1) Ecce dominus meus, omnibus mihi traditis, ignorat quid habeat in domo suâ. *Genes.* 39. 8.

(2) In manibus tuis sortes meæ. *Ps.* 30. 16.

la vue de son plus grand service, parce que vous ne pourriez pas fournir seul à tout. Mais il n'en est pas de même dans la religion : on ne peut pas y abandonner une fonction pour une autre ; il faut que l'une et l'autre se fassent, il faut que chacun y tienne sa partie, et que si vous faites le dessus, un autre y fasse la basse. Que si vous étiez humble, vous devriez même désirer que tout autre que vous fût employé dans les charges les plus importantes, parce que vous devriez croire que tout autre s'en acquitteroit mieux que vous, et y seroit moins en danger de se laisser aller à des sentimens de vanité.

C'est une doctrine très-utile pour le fait particulier dont nous traitons, et pour plusieurs autres semblables, que celle que saint Ignace établit (1) pour fondement dans l'élection des choses qui dépendent de notre choix. Il dit qu'il y a en cela trois degrés d'humilité, et que le plus parfait est de choisir toujours, entre deux occasions de servir également Dieu, celle où l'on voit qu'il y a plus d'abaissement et plus de mépris ; afin de mieux imiter Jésus-Christ, qui a voulu pour l'amour de nous se soumettre au mépris et à l'opprobre des hommes. Un autre avantage que l'on peut encore tirer de là, c'est que dans les fonctions abjectes, il se mêle moins d'intérêts propres que dans tous les autres, et qu'ainsi on y a moins lieu de s'y chercher soi-même, et on y est moins exposé aux ten-

---

(1) *Lib. Exerc. spirit.*

tations de la vaine gloire. Dans les emplois bas, on exerce en même temps la charité et l'humilité, et on conserve particulièrement l'humilité, puisque c'est là principalement qu'elle s'entretient. Mais dans les emplois élevés, on n'exerce que la charité avec quelques risques de l'humilité ; et cela devroit suffire non-seulement pour nous empêcher de les désirer, mais aussi pour nous obliger à les craindre.

CHAPITRE XV.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu, dans la distribution des dons et des talens naturels.

IL faut que chacun se contente des talens qu'il a reçus de Dieu, sans se chagriner de ce qu'il n'a pas autant d'habileté et de lumières qu'un autre. Tout le monde a besoin de cette instruction ; car, quoique plusieurs semblent exceller en quelque chose, ils ont toujours leurs défauts, qui balancent ces avantages, et qui font que la modération et la conformité dont nous parlons, leur sont d'un usage nécessaire. C'est pourquoi il importe de se précautionner à cet égard, d'autant plus que c'est par là que le démon attaque souvent beaucoup de personnes. Vous serez, par exemple, dans le cours de vos études ; et s'il arrive que dans les occasions

des disputes et des actions publiques, les autres se signalent plus que vous, vous en sentirez en vous-même quelque espèce d'envie, qui n'ira pas peut-être jusqu'à faire que vous vous affligiez du bien de votre prochain, mais qui vous donnera du dépit et de la honte, de voir que les autres vous devancent, et que vous demeurez en arrière; qui vous plongera dans l'abattement et dans la tristesse, et qui vous découragera enfin de telle sorte, que vous serez tenté d'abandonner vos études, quelquefois même de quitter la religion; comme en effet cette tentation l'a fait quitter à quelques-uns, parce qu'ils n'avoient pas fait de bons fondemens d'humilité. On s'étoit peut-être imaginé qu'on se distingueroit dans ses études, et qu'on y acquerroit de la réputation; et le succès ne répondant pas ensuite à cette idée, on en conçoit tant de honte, que le démon prenant l'occasion qui lui est offerte, représente alors qu'à moins de sortir de la religion, on ne peut pas se délivrer de l'ennui et de la confusion dont on se sent accablé.

Cette sorte de tentation n'est pas nouvelle, et nous lisons dans les chroniques de l'ordre de saint Dominique (1) un exemple presque tout semblable d'Albert-le-grand, qui fut maître de saint Thomas d'Aquin. Albert-le-grand, selon que l'histoire le rapporte, avoit été dès son enfance très-dévot à la sainte Vierge: il récitoit tous les jours

(1) *Hist. Ord. Prædicat.* 1. *p.l.* 3. *c.* 46.

quelques oraisons en son honneur ; et ce fut par son intercession que dès l'âge de seize ans il fut reçu à prendre l'habit de saint Dominique. Il n'avoit pas alors l'esprit extrêmement ouvert, au contraire, il l'avoit pesant, et peu propre pour les sciences : de sorte que voyant que parmi ses compagnons d'étude, il y en avoit plusieurs qui réussissoient merveilleusement, il conçut un si grand dépit contre lui-même, qu'enfin la tentation le pressant, il fut sur le point de quitter la religion ; et il l'eût en effet quittée, si dans l'agitation et dans le trouble où il étoit, il n'eût été secouru par une vision miraculeuse. Une nuit qu'il dormoit, il lui sembla qu'il dressoit une échelle contre la muraille du monastère, afin d'en sortir ; et comme il montoit, il vit sur le haut de la muraille, quatre dames vénérables, dont l'une paroissoit la maîtresse des autres. Dès qu'il fut proche d'elles, une des quatre le poussant rudement, le jeta du haut de l'échelle en bas. Il voulut remonter, une autre de ces dames le traita de même ; et comme il s'opiniâtroit encore à vouloir sortir, la troisième lui en demanda le sujet. Il répondit tout confus, qu'il voyoit ses compagnons faire de grands progrès dans l'étude de la philosophie, tandis qu'il s'y appliquoit inutilement, et que la honte qu'il en avoit, étoit cause qu'il quittoit la religion. Alors cette dame lui montrant la sainte Vierge : Voilà, lui dit-elle, la mère de Dieu et la reine du ciel, dont nous ne sommes que les

servantes; recommandez-vous à elle, et nous joindrons nos prières aux vôtres, afin qu'elle vous obtienne de son Fils, les lumières nécessaires pour profiter dans vos études. En disant cela, elle le présenta à la sainte Vierge, qui l'ayant reçu avec beaucoup de bonté, lui demanda ce qu'il désiroit : il répondit que c'étoit d'apprendre la philosophie qu'il étudioit depuis quelque temps, sans pouvoir rien y comprendre; et la sainte Vierge lui repartit, qu'il prît courage, qu'il continuât à étudier, et qu'il deviendroit très-savant et très-célèbre. Mais afin, ajouta-t-elle, que vous sachiez que vous tiendrez votre science de moi, et non point de votre propre capacité, il arrivera qu'un jour enseignant publiquement, vous oublierez tout d'un coup tout ce que vous aurez su. Il demeura extrêmement consolé de cette vision, et depuis cela il fit non-seulement dans la philosophie, mais aussi dans la théologie et dans l'Ecriture-Sainte, les progrès dont ses écrits nous rendent encore témoignage. Trois ans avant que de mourir, comme il enseignoit publiquement à Cologne, il perdit tellement la mémoire pour tout ce qui regardoit les sciences, qu'il ne lui en resta aucune notion, non plus que s'il n'eût jamais rien appris; peut-être Dieu le permit-il ainsi, pour le punir de n'avoir pas eu assez de conformité à la volonté divine, dans le partage des talens qu'il avoit reçus. Alors se souvenant de la vision qu'il avoit eue, quand il avoit voulu sortir de la religion, il

la raconta publiquement à ses auditeurs ; et prenant ensuite congé d'eux, il se retira dans son monastère, où il employa le reste de sa vie à l'oraison et à la contemplation.

Or, afin que nous ne tombions pas en de semblables inconvéniens, il est nécessaire de nous précautionner ; et la précaution dont nous avons le plus besoin, est une profonde humilité. Car ce n'est que faute d'humilité, qu'on ne peut pas se contenter du peu de lumières que l'on a ; ce n'est que parce qu'on ne sauroit souffrir de passer pour le moins habile et le moins capable de ses compagnons. Que seroit-ce donc, s'il arrivoit qu'à cause de votre incapacité on ne voulût pas vous laisser continuer vos études, et que cependant vous vissiez les autres s'avancer dans les sciences les plus sublimes, et devenir de grands théologiens et de fameux prédicateurs ? Il faut pour cela beaucoup d'humilité et beaucoup de résignation ; mais il ne vous en faudra pas moins ensuite, si après vos études vous voyez que vous n'êtes pas propre à de si grandes choses que les autres, et que vous n'avez aucun talent pour la chaire, pour les emplois du dehors et pour le maniement des affaires du dedans. Ceux qui n'ont jamais étudié, ne doivent pas être moins sur leurs gardes ; car il peut leur venir des mouvemens de regret et de chagrin ; à l'un, de ne pas savoir le latin ; à l'autre, de n'être pas prêtre ; à l'autre, de n'avoir pas assez de science pour s'employer à la conversion des âmes : et la tentation sera

peut-être si violente, qu'elle les dégoûtera de leur vocation, comme il est arrivé quelquefois, et qu'elle les mettra même en danger de leur salut.

Ce que nous disons ici regarde généralement tout le monde; et c'est à chacun de s'en faire l'application particulière, suivant la situation où il se trouve, puisqu'il est du devoir de chacun de se conformer à la volonté de Dieu, de se contenter des talens que Dieu lui a donnés et de la condition où il l'a mis, et de ne vouloir être rien davantage que ce que Dieu veut. Saint Augustin, sur ce passage du Psalmiste : *Portez mon cœur à la pratique de vos commandemens, et non pas à l'avarice* (1), dit que l'avarice (et par ce terme il faut entendre toute sorte de désir déréglé,) a été la source de tous nos maux. Ce qui fit que nos premiers pères déchurent de l'heureux état où ils étoient, et qu'ils furent dépouillés des avantages dont ils jouissoient, c'est qu'ils voulurent être plus que Dieu ne les avoit faits, et qu'ils souhaitèrent d'avoir plus que Dieu ne leur avoit donné. *Vous serez*, leur dit le démon, *comme des dieux, sachant le bien et le mal* (2). Voilà l'appât dont il se servit pour les tromper et pour les perdre ; et nous avons hérité d'eux ce désir de divinité, je veux dire, la folie ou plutôt la frénésie de vouloir être plus que

(1) Inclina cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam. *Ps.* 118. 36

(2) Eritis sicut dii scientes bonum et malum. *Gen.* 3. 5.

nous

nous ne sommes. Il a si bien réussi par là contre nos premiers pères, qu'il se sert encore aujourd'hui des mêmes moyens contre nous, en nous portant, autant qu'il peut, à désirer d'être plus que ce que Dieu veut que nous soyons, et à ne pas nous contenter des talens qu'il nous a donnés, ni de la situation où il nous a mis. C'est pour ce sujet, dit saint Augustin, que le prophète royal demande à Dieu, qu'il lui donne un cœur désintéressé, un cœur qui se porte fidèlement à tout ce qui est agréable à la volonté divine, et qui soit entièrement détaché de sa propre satisfaction et de ses propres intérêts. Car par le mot d'avarice, comme nous l'avons déjà dit, il entend non-seulement la cupidité des richesses, mais encore celle des honneurs, de la gloire, des plaisirs, et généralement toute sorte de cupidité; et c'est dans ce sens que l'Apôtre dit : *Que la cupidité est la racine de tous les maux* (1).

Mais quand nous n'aurions point d'autre raison de devoir nous contenter des talens que Dieu nous a donnés, et du rang où il nous a placés, que celle de sa volonté, celle-là seule doit suffire, pour nous obliger à nous conformer entièrement aux ordres de sa providence : *Car c'est un seul et même esprit*, dit saint Paul, *qui opère toutes ces choses, faisant les partages comme il lui plaît* (2). L'Apôtre se sert en cet endroit

(1) Radix enim omnium malorum est cupiditas. 1. *Ad Tim.* 6. 10.

(2) Hæc autem omnia operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult. 1. *Cor.* 12. 11.

de la métaphore du corps humain, de laquelle nous avons parlé ailleurs, à l'occasion de l'union qui doit être entre les religieux ; et il dit que, de même que dans le corps humain, Dieu a placé les membres comme il a voulu, et que les pieds n'ont pas murmuré de ce qu'ils n'étoient pas la tête, ni les mains de ce qu'elles n'étoient pas les yeux ; de même, dans le corps de l'Eglise, (et cela peut se dire aussi de celui de la religion), Dieu a placé les fidèles comme il lui a plu. Ce n'est pas par hasard que les uns se trouvent dans une charge, et les autres dans une autre : c'est par un ordre particulier de la providence. Que si Dieu veut que vous soyez les pieds, de quel droit voulez-vous être la tête ? Et s'il veut que vous soyez les mains, quelle raison avez-vous de vouloir être les yeux ? Que les jugemens de Dieu sont profonds ! qu'ils sont incompréhensibles ! Et *qui est celui d'entre les hommes qui pourra savoir les desseins de Dieu* (1) ? Toutes choses, Seigneur, viennent de vous, et par conséquent, on doit toujours vous louer de tout ; vous savez ce qui est convenable à chacun, et pourquoi vous donnez à l'un plus et à l'autre moins ; et il ne nous appartient pas d'en pénétrer la raison. Car, que sait-on ce qu'il seroit arrivé de nous, si nous eussions eu plus d'esprit et plus de capacité ? Que savez-vous, si en

(1) Quis enim hominum poterit scire consilium Dei ! *Sap.* 9. 13.

cas que vous eussiez été un très-grand prédicateur, et que vous vous fussiez vu très-suivi et très-estimé, vous ne vous seriez point peut-être perdu par là, comme beaucoup d'autres, que l'orgueil et la vanité ont précipités ? Les savans sont bien aises d'être connus et estimés (1). Quoi, si avec le peu d'entendement et le peu de savoir que vous avez, si avec une capacité médiocre, et peut-être moins que médiocre, vous avez tant de présomption, que vous osiez vous comparer et vous préférer peut-être aux autres, et que vous croyiez qu'on vous fait tort de ne point vous choisir pour les emplois les plus considérables ; que seroit-ce, si effectivement vous aviez une extrême capacité, et que vous eussiez des talens rares et extraordinaires ? Les ailes, dit le proverbe, ne viennent à la fourmi que pour son malheur (2) ; et peut-être ne vous viendront-elles à vous que pour le vôtre. Que si au lieu de ne regarder les choses qu'au travers d'une imagination gâtée, nous les envisagions avec de bons yeux, nous rendrions grâce à Dieu tous les jours, de nous avoir mis dans un état de bassesse et d'humilité, et de nous avoir donné peu de talens et de lumières, et nous dirions avec un saint homme (3) : Seigneur, je tiens à bonheur signalé de n'avoir pas beaucoup de talens qui puissent mériter la louange et l'applaudissement des hommes. Les Saints con-

(1) *Imit. Christi lib.* 3. *c.* 22.
(2) Por su mal nacieron las alas à la hormiga.
(3) *Thom. à Kemp.*

noissoient bien le péril qu'il y avoit dans ces sortes d'avantages : ainsi non-seulement ils ne les désiroient pas, mais ils les craignoient à cause du danger qu'il y a de se laisser aller à la vanité, quand on les possède ; et par là ils se rendoient bien plus agréables à Dieu, qui aime mieux dans ses serviteurs un cœur humble, qu'un esprit sublime. Si nous étions bien convaincus, qu'excepté l'accomplissement de la volonté de Dieu, tout le reste n'est que vanité, et si nous pouvions gagner sur nous d'établir tout notre contentement en celui de Dieu, nous ne verrions rien d'ailleurs à souhaiter. Si vous êtes plus agréable à Dieu, vous sans aucune science, et vous avec une science bornée, pourquoi vous attachez-vous à désirer ce qui vous manque ? Si quelque raison devoit vous y obliger, ce seroit afin de pouvoir plaire davantage à Dieu ; mais si au contraire il lui plaît davantage que vous demeuriez dans l'ignorance et dans la médiocrité, comme sans doute c'est ce qui lui plaît le plus, puisque c'est lui qui distribue les talens comme il lui plaît, de quoi vous mettez-vous en peine? Pourquoi voulez-vous être ce que Dieu ne veut pas que vous soyez, et ce qu'il ne vous est pas convenable d'être? Les grands sacrifices que Saül voulut offrir à Dieu (1) ne lui plurent pas, parce qu'ils n'étoient pas conformes à sa volonté : les désirs élevés que vous formez ne lui plai-

(1) 1. *Reg.* 13. 19.

ront pas davantage. Car notre avancement spirituel ne consiste pas à être de savans théologiens ou d'habiles prédicateurs, ni à avoir de grandes lumières, de grands talens et de grands emplois : il consiste à faire la volonté de Dieu, à rendre un compte fidèle de ce qu'il a commis à notre charge, et à bien faire valoir le talent qu'il nous a donné. C'est à cela seul que nous devons particulièrement nous attacher, puisque c'est là précisément ce que Dieu demande de nous.

C'est une comparaison très-propre, pour bien éclaircir ce que nous disons, que celle que l'on fait d'ordinaire des hommes dans les différens états de la vie, avec les comédiens sur le théâtre. Un acteur ne tire pas son mérite du personnage qu'il fait, mais de la manière dont il le fait : de sorte que si celui qui représente un paysan, joue mieux son rôle que celui qui représente un empereur, il sera aussi plus estimé, plus applaudi que lui. Il en est de même de nous à l'égard de Dieu : ce qu'il estime le plus en nous dans cette vie, qui n'est proprement qu'une longue comédie (et Dieu veuille qu'elle ne devienne jamais tragédie pour aucun de nous), ce n'est pas le personnage que nous faisons dans la religion, l'un de supérieur, l'autre de prédicateur, l'autre de portier et l'autre de sacristain ; mais c'est la manière dont chacun s'acquitte de celui qu'il fait. Que si l'inférieur fait bien sa charge, et qu'il représente mieux son personnage que le supérieur, il sera aussi plus estimé que lui de-

vant Dieu, et il recevra plus de récompense et plus de gloire. Tel comédien auroit peut-être mal réussi à représenter le personnage de roi, qui, en faisant celui de berger, acquerra de l'honneur et remportera le prix. Vous auriez peut-être mal représenté le personnage de prédicateur ou de supérieur, et vous faites bien celui d'infirmier ou de confesseur. Dieu sait distribuer à chacun le rôle qui lui convient, et il partage les talens *à chacun selon sa capacité* (1). C'est pourquoi il ne faut pas désirer d'autre personnage ni d'autre talent que celui qu'on a : il faut seulement s'étudier à bien jouer le personnage qu'on a à faire, et à rendre un bon compte du talent qu'on a reçu ; car, de cette sorte, on plaira davantage à Dieu, et on recevra une récompense plus grande.

CHAPITRE XVI.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans la maladie.

COMME la santé est un don de Dieu, la maladie en est un aussi, et Dieu nous l'envoie pour nous éprouver et pour nous corriger ; pour nous faire connoître notre foiblesse, et pour nous désabuser de nous-mêmes ; pour

(1) Unicuique secundùm propriam virtutem. *Matth.* 25. 15.

nous détacher de l'amour des choses de la terre, et des plaisirs de nos sens; pour amortir l'impétuosité, et pour diminuer les forces de notre plus grand ennemi, qui est la chair; pour nous faire souvenir que nous sommes ici dans un lieu d'exil, et que le ciel est notre véritable patrie; pour nous procurer enfin tous les autres avantages que l'on en retire, quand on la reçoit comme un présent de sa main. C'est pour ce sujet que le Sage dit, *Qu'une grièvé maladie rend l'âme sobre* (1). C'est pourquoi un ancien père du désert disoit un jour à un de ses disciples qui étoit malade : Mon fils, ne vous affligez point de votre maladie; au contraire rendez-en grâces à Dieu : car c'est un feu qui vous fera perdre la rouille, si vous n'êtes que du fer, et qui ne servira qu'à vous éprouver, si vous êtes de l'or. C'est l'effet d'une grande vertu et d'une piété bien consommée, que de remercier Dieu des maladies qu'il nous envoie.

Nous lisons dans la vie de sainte Claire (2), qu'elle fut tourmentée vingt-huit ans durant, de diverses maladies très-fâcheuses; et que loin de se plaindre et de murmurer de ses maux, elle en rendoit continuellement grâces à Dieu. Sur-tout elle fut si cruellement tourmentée dans sa dernière maladie, qu'elle fut dix-sept jours sans pouvoir rien prendre; et comme son confesseur tâchoit de l'en consoler, et l'exhortoit à souffrir patiem-

---

(1) Infirmitas gravis sobriam facit animam. *Eccli.* 31. 2.
(2) *Surius refert in ejus vitâ.*

ment un si long martyre : Depuis, dit-elle, que par le moyen du grand saint François, j'ai connu la grâce de Jésus-Christ mon Sauveur, je n'ai plus rien trouvé de fâcheux dans les maladies, rien d'insupportable dans les douleurs, rien de pénible dans la pratique de la pénitence. La vie de sainte Liduvine (1) est aussi d'un exemple admirable sur ce sujet, et très-propre à donner du courage et de la consolation aux malades. De trente-huit ans que cette sainte vierge fut malade, avec des douleurs très-vives, elle en demeura trente dans le lit, sans pouvoir mettre un moment les pieds à terre ; et elle supporta ses maux avec tant de patience et d'humilité, qu'elle mérita par là que Dieu lui fît tous les jours quelque faveur signalée.

Mais, parce que dans ces sortes d'occasions il s'offre quelquefois à l'esprit des raisons particulières, qui, sous une spécieuse apparence de bien, empêchent notre entière résignation à la volonté divine, nous tâcherons de répondre, et de satisfaire pleinement à toutes. Premièrement, quelqu'un pourra dire : Pour ce qui est de mon particulier, si je ne regardois que moi, il me seroit indifférent d'être malade ou de me bien porter ; mais ce qui me fait de la peine, c'est qu'il me semble que je suis à charge à la religion, et que je deviens incommode à la maison. A cela je réponds que c'est taxer les supérieurs de peu de charité et de peu de sou-

---

(1) *Surius*, *tome* 7. *fol.* 277.

mission à la volonté de Dieu ; que vous devez croire qu'ils tendent aussi-bien que vous à s'y conformer parfaitement, et à prendre toutes choses comme venant de sa main ; que par conséquent, s'il veut qu'ils soient long-temps occupés à avoir soin de vous faire traiter, ils s'accommoderont à ce qu'il veut ; et que comme vous portez avec résignation la croix qu'il vous envoie, ils porteront de même celle qui leur sera tombée en partage.

Mais je vois bien, direz-vous, l'extrême charité qu'on a dans la Compagnie ; ce qui m'inquiète, ce n'est que de voir que si je me portois bien, je pourrois faire des progrès, ou prêcher avec fruit, ou servir utilement le prochain dans les sciences, dans la direction des âmes, et que la maladie m'en empêche. Saint Augustin répond très-bien à cela (1). Il dit que nous ne savons pas s'il est expédient ou non, que ce que nous souhaitons, se fasse, que nous devons compter toujours là-dessus dans tous les desseins que nous formons ; et qu'après cela, s'ils réussissent, nous devons nous réjouir, non pas de ce que nous avons fait ce que nous voulions, mais de ce que nous avons fait ce que Dieu vouloit. Que si au contraire, il arrive qu'ils ne réussissent pas selon notre intention, il ne faut pas pour cela nous troubler, et perdre la paix de l'âme : car il est bien plus juste que nous suivions la volonté de

(1) *Lib. de Catechis. rudib. c. 14.*

Dieu, qu'il n'est juste qu'il suive la nôtre (1). Enfin, conclut ce grand Saint, personne n'est mieux réglé dans ce qu'il doit faire, que celui qui est plus disposé à ne pas faire ce que la puissance divine l'empêche d'exécuter, qu'il n'est porté à faire ce que la raison humaine lui fait projeter (2). Nous devons donc apporter toujours une telle indifférence d'esprit à tout ce que nous nous proposons de faire, que s'il ne plaît pas à Dieu que ce que nous prétendons arrive, nous soyons toujours prêts à nous conformer à sa volonté : cela étant, lorsque par maladie ou par quelque autre obstacle, nous ne pourrons pas faire ce que nous aurons résolu, nous ne nous en affligerons pas, quelque utile même que notre dessein pût être pour le service de Dieu et pour le salut des âmes. Le père Avila (3) écrivant à un prêtre malade : Ne considérez pas, lui dit-il, ce que vous feriez si vous vous portiez bien; mais songez combien vous plairez à Dieu, si vous prenez votre maladie en gré. Que si, comme je le crois, vous ne cherchez purement que la volonté divine, que vous importe-t-il d'être malade ou d'être en santé, puisque cette volonté qui fait tout notre bien, s'accomplit toujours également?

(1) Equiùs est ut nos ejus, quàm ut ille nostram sequatur voluntatem.

(2) Nemo meliùs ordinat quid agat, nisi qui paratior est non agere quod divinâ potestate prohibetur, quàm cupidior agere quod humanâ cogitatione meditatur. *Id. ubi sup.*

(3) *M. Avila, tom. 2. Epist.*

Saint Chrysostome dit que Job mérita plus par ces paroles : *Il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur ; le nom du Seigneur soit béni* (1) ; et par sa soumission à la volonté divine dans ses afflictions et dans ses souffrances, que par toutes les bonnes œuvres qu'il fit étant en prospérité et en santé. Vous mériterez plus aussi, et vous serez plus agréable à Dieu, en vous conformant tout-à-fait à sa volonté pendant votre maladie, qu'en faisant tout ce que vous pourriez faire dans une santé parfaite. Saint Bonaventure est du même sentiment. Il y a plus de perfection, dit-il, à supporter avec patience les adversités, qu'à s'appliquer avec ferveur à faire de bonnes œuvres (2); car Dieu n'a pas besoin de vous, ni de moi, pour produire dans son Eglise le fruit qu'il souhaite. *J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez que faire de mes biens* (3). C'est lui-même qui veut vous prêcher maintenant, par le moyen de la maladie, et qui veut vous apprendre à avoir de la patience et de la soumission. Laissez-le faire, il sait ce qui vous convient le plus, et vous l'ignorez. Si nous devions souhaiter la santé pour quelque chose, ce seroit pour l'employer à le servir et à lui plaire ; mais s'il aime mieux que je sois malade, et si je lui suis plus

(1) Sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. *Job.* 1. 21.

(2) Perfectius est adversa tolerare patienter, quàm bonis operibus insudare. *Bon. de Grad. virt. c.* 24.

(3) Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. *Ps.* 15. 2.

agréable en souffrant patiemment toutes les incommodités d'une maladie fâcheuse, que sa volonté soit faite : c'est là ce qui est le plus avantageux pour moi, et ce qui peut m'être le plus convenable. Dieu permit (1) que l'apôtre des gentils demeurât deux ans en prison, dans un temps où l'Eglise naissante avoit si besoin de gens qui annonçassent l'Evangile. Ne trouvez donc pas étrange que Dieu vous retienne comme en prison, par une maladie de deux mois ou de deux ans, ou même de toute votre vie, si sa volonté est telle; car vous n'êtes pas si nécessaire à son Eglise, que pouvoit l'être l'Apôtre.

Il y a encore outre cela, d'autres personnes, qui ayant des infirmités continuelles qui les empêchent de se ranger aux heures de la communauté, et qui les obligent à être différens des autres en beaucoup de choses, s'en affligent sensiblement par cette raison. Car ils se figurent qu'ils ne sont pas de véritables religieux comme les autres, puisqu'ils n'en font pas les fonctions, ou que du moins ces sortes de singularités peuvent être de mauvaise édification ; si principalement, comme il arrive quelquefois, l'incommodité qu'ils souffrent ne paroît pas extrêmement au dehors, et n'est connue que de Dieu et d'eux, au lieu que tout le monde s'aperçoit qu'ils se dispensent des règles. A cela je réponds que leur sentiment est très-juste, et leur réflexion très-louable ; mais

(1) *Actor.* 28. 30.

que cependant il ne faut pas qu'aucune de ces considérations diminue en rien la conformité qu'ils doivent avoir à la volonté divine dans leurs maux : au contraire, il faut que de là ils prennent occasion d'augmenter leur mérite, soit en se conformant absolument à la volonté de Dieu, dans les indispositions qu'il lui plaît de leur envoyer, soit en désirant ardemment de pouvoir satisfaire avec toute sorte d'exactitude et de ponctualité à tous les exercices de la religion, et en sentant un extrême regret de ne pouvoir pas y vaquer comme les autres. De cette manière, outre qu'on méritera d'un côté, en supportant ses infirmités avec patience et avec résignation, on pourra mériter encore de l'autre, autant ou plus que ceux qui se portent bien, et qui pratiquent régulièrement tous ces exercices.

Saint Augustin (1) traitant de l'obligation que tous les chrétiens ont de jeûner pendant le carême, et parlant ensuite de ceux qui étant malades, ne peuvent pas satisfaire au commandement, dit qu'à ceux-là il suffit que ne pouvant pas jeûner, ils gémissent et soupirent dans leur cœur, de ce qu'ils sont obligés de manger, tandis que les autres jeûnent. Un brave soldat que l'on remporte blessé de la mêlée, a plus de déplaisir de n'être plus alors en état de combattre et de se signaler pour le service de son prince, qu'il n'a de douleur de ses blessures et des

(1) *Aug. serm.* 72.

rudes opérations qu'on lui fait. Il en doit être de même d'un parfait religieux, lorsque ses infirmités l'empêchent de s'accommoder aux règles de la communauté, et de faire tous les exercices de la religion : il doit sentir cet obstacle encore plus vivement que son mal. Mais après tout, cet accident, ou quelque autre que ce puisse être, ne doivent jamais nous empêcher d'avoir une entière conformité à la volonté divine, dans nos maladies ; puisque nous devons au contraire les recevoir toujours comme venant de la main de Dieu, et comme nous étant envoyées pour sa plus grande gloire, et pour notre plus grande utilité.

Saint Jérôme rapporte que le saint abbé Jean l'Egyptien, étant un jour pressé par un solitaire de vouloir le guérir d'une fièvre lente qui le tourmentoit : Vous voulez, lui dit-il, vous défaire d'une chose qui vous est nécessaire ; car, de même que les pâtes et les compositions détersives nettoient les corps de leur crasse et de leur ordure, de même les langueurs et les afflictions corporelles purifient les âmes de leurs défauts (1).

---

(1) Rem tibi necessariam cupis abjicere : ut enim corpora nitro, vel aliis hujusmodi linimentis abluuntur à sordibus ; ita animæ languoribus aliisque hujusmodi castigationibus purificantur. *Hier. in Vitis Patr.*

CHAPITRE XVII.

Que dans les maladies il ne faut point mettre sa confiance dans le secours des médecins, mais qu'il faut l'établir en Dieu seul, et que nous devons nous conformer à sa volonté, non-seulement pour la maladie en général, mais aussi pour toutes les choses fâcheuses qui l'accompagnent.

Ce que nous avons dit de la maladie, doit s'entendre également de tout ce qui arrive pendant le cours du mal. Saint Basile (1) nous donne à ce sujet une instruction très-salutaire : il dit que nous devons recourir de telle sorte aux médecins et aux remèdes, que nous n'y mettions pas pourtant toute notre confiance, comme fit le roi Asa, qui est repris par l'Écriture de ce qu'*en sa maladie il ne chercha pas le Seigneur, et qu'il se confia plutôt en la science des médecins* (2). Ce n'est point à eux qu'il faut attribuer le bon ou le mauvais effet des remèdes ; il faut l'attribuer à Dieu seul, qui les fait opérer comme il lui plaît : et quand nous nous verrions destitués du secours des mé-

(1) *Bas. in Regul. fusius disputatis, disput.* 55.

(2) Nec in infirmitate suâ quæsivit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus.

decins et de celui des remèdes, il ne faudroit pas pour cela, dit ce père, désespérer de notre santé. Lorsque le Sauveur du monde conversoit parmi les hommes, il guérissoit quelquefois les maladies par sa seule volonté, comme quand il guérit le lépreux, en lui disant : *Je le veux, soyez guéri* (1) : quelquefois il se servoit de l'application de quelque chose, comme lorsqu'ayant fait de la boue avec sa salive (2), il en frotta les yeux de l'aveugle, et lui commanda d'aller se laver à la piscine de Siloé : quelquefois aussi il les laissoit dans leurs maladies, et ne vouloit pas qu'ils guérissent, quelque dépense qu'ils pussent faire en médecins et en remèdes. Dieu en use de même : tantôt il nous renvoie la santé, sans que les médecins et les remèdes y contribuent ; tantôt il nous la redonne par le moyen des remèdes ; tantôt aussi il rend toutes les consultations et tous les remèdes inutiles, afin de nous apprendre par là à ne mettre notre confiance qu'en lui. Ezéchias n'attribua pas sa guérison (3) au cataplasme de figues qu'Isaïe lui fit appliquer ; mais il l'attribua à Dieu seul. Vous devez de même attribuer votre guérison, non pas au soin des médecins et à la vertu des remèdes, mais à la bonté de Dieu, qui a le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies. *Car ce ne sont point les herbes et les fomentations qui les ont guéris*, dit le Sage,

(1) Volo, mundare. *Matth.* 8. 3.
(2) *Joan.* 9. 6.
(3) 4. *Reg.* 20. 7.

mais, Seigneur, c'est votre parole, qui a la vertu de guérir toutes choses (1). Que si au contraire vous ne guérissez pas, il ne faut pas pour cela vous plaindre des médecins, ni des remèdes; mais il faut considérer que tout vient de Dieu, et que c'est lui qui ne veut pas que vous guérissiez.

Lorsqu'il arrivera de même, que le médecin n'aura pas bien connu votre mal, et qu'il ne l'aura pas bien traité, ou que l'infirmier n'aura pas eu assez de soin de vous; vous devez en attribuer la cause à la seule volonté de Dieu: cela étant vous vous garderez bien de dire que c'est par leur faute que la fièvre vous a repris; mais vous croirez qu'il a voulu se servir d'eux pour la faire revenir, et vous recevrez tout comme venant de sa main. Car quoique, quant à ceux qui vous traitent, ces choses-là soient des fautes; cependant, quant à Dieu qui les permet, et à l'égard duquel il ne se fait rien par hasard, c'est un pur effet de la providence, qui l'avoit ainsi déterminé. Ce ne fut point par hasard que le vieux Tobie s'endormit sous un nid d'hirondelles, et que leur ordure qui lui tomba sur les yeux, le rendit aveugle; ce fut par un ordre immuable de la volonté divine. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture-Sainte, *permit que cette tentation lui arrivât, afin que la postérité eût en lui un exemple de patience, comme elle en avoit eu un en la personne*

(1) Etenim neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo qui sanat omnia. *Sap.* 16. 2.

de Job (1). Et l'ange même, parlant à Tobie, après sa guérison, lui dit : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tentation* (2).

Il est rapporté (3) dans la vie des saints Pères, que l'abbé Etienne étant malade, son compagnon voulut lui faire un gâteau, et que par mégarde, au lieu de le faire avec de la bonne huile, il le fit avec de l'huile de lin, qui est très-amère. Il le présenta de cette sorte au saint abbé, qui s'en aperçut dès qu'il en goûta, et qui ne laissa pas d'en manger un peu sans faire semblant de rien. Le même frère lui fit encore une autre fois un gâteau de la même sorte; et parce qu'aussitôt que l'abbé en eut goûté, il n'en voulut plus, le frère le pressant d'en manger, voulut en manger lui-même un morceau, pour l'y exciter; mais à peine l'eut-il dans la bouche, qu'en ayant senti l'amertume, il commença à s'affliger extrêmement, et à dire qu'il étoit un empoisonneur. Ne vous tourmentez point, mon fils, lui dit alors ce saint abbé : si Dieu n'eût pas voulu que vous vous fussiez mépris en prenant une cruche d'huile pour l'autre, cela ne seroit pas arrivé. Nous avons plusieurs autres exemples de Saints, qui se soumettoient avec une patience et

(2) Hanc autem tentationem permisit Dominus evenire illi, ut posteris daretur exemplum patientiæ, sicut et sancti Job. *Tob.* 2. 12.

(2) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit, ut tentatio probaret te. *Tob.* 12. 13.

(3) *Doroth. Doct.* 9.

une résignation admirables à tous les remèdes qu'on leur faisoit, quoique même ils fussent contraires à la nature de leur mal : et c'est ainsi que nous devons recevoir les fautes des médecins, et les négligences des infirmiers, sans nous plaindre des uns, et sans rejeter sur les autres les accidens qui nous arrivent.

Il n'y a rien où la vertu paroisse plus que dans ces sortes d'épreuves ; et un religieux malade édifie extrêmement toute une communauté, lorsqu'il reçoit ainsi toutes choses comme de la main de Dieu, avec une égale tranquillité d'esprit, et que s'oubliant en quelque sorte lui-même, il se laisse entièrement gouverner par les supérieurs et par les infirmiers. Eh quoi, dit saint Basile (1), vous confiez bien à votre supérieur ce qui regarde votre âme ; pourquoi ne lui confieriez-vous pas ce qui regarde votre corps ? Vous avez remis entre ses mains le soin de votre salut ; pourquoi n'y remettriez-vous pas le soin de votre santé ? Nos règles (2) nous permettent, et même nous commandent de ne nous mettre alors nullement en peine de notre corps ; et puisqu'elles nous déchargent de cet embarras, nous devrions nous prévaloir d'une permission et d'une ordonnance si avantageuse. Mais il est au contraire d'une très-mauvaise édification, qu'un religieux prenne trop de soin de lui-même

(1) *Basil. in Regul. fusius disp. reg.* 48.
(2) 3. *p. Const. c.* 2. *litt. G.*

dans sa maladie ; qu'il s'inquiète de ce qu'on lui donnera, et de la manière dont on le lui donnera ; et que quand il n'a pas à point nommé tout ce qu'il lui faut, il se plaigne, et aille même quelquefois jusqu'à murmurer.

Cassien dit très-bien (1) que l'indisposition du corps ne nuit pas à la bonne disposition de l'âme, et qu'au contraire elle y sert, si on la reçoit comme il faut. Mais prenez garde, ajoute-t-il, que l'infirmité du corps ne passe jusqu'à l'âme ; et elle y passera infailliblement, et elle donnera lieu au supérieur d'être plus en peine de l'infirmité spirituelle que de la corporelle, si vous vous comportez de telle façon dans votre maladie, que vous preniez de là occasion de ne faire que votre volonté, et de n'avoir plus de docilité et d'obéissance. Pour être malade, il ne faut pas cesser d'être religieux ; et il ne faut pas qu'on s'imagine que quand on se porte mal, on n'est plus obligé à rien, qu'on peut ne songer qu'à sa santé et qu'à ses commodités, et que l'on est dispensé de s'appliquer à son avancement spirituel. Le malade, dit saint Ignace (2), doit, en témoignant beaucoup d'humilité et de patience, tâcher de n'édifier pas moins ses frères dans le temps de sa maladie, que dans celui d'une parfaite santé. Saint Chrysostome sur ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, vous nous avez couverts de votre bonne volonté, comme d'un*

(1) *Lib.* 5. *de Instit. renunt. c.*7.
(2) *Reg.* 50. *summar.*

bouclier (1), dit que cette vie n'est qu'une guerre perpétuelle, où il faut se tenir toujours prêt à combattre; et il ajoute ensuite: Les malades et ceux qui se portent bien y sont également obligés; le temps même le plus propre à cette sorte de combat est celui de la maladie, lorsque les douleurs attaquent l'âme de tous côtés, que la tristesse l'assiége, et que le démon nous excite à tout moment à laisser échapper quelque parole d'impatience (2). C'est donc alors principalement que nous devons essayer de faire éclater davantage notre vertu. On peut dans un lit, dit Sénèque, au milieu des incommodités d'une fâcheuse maladie, exercer aussi-bien son courage, en souffrant, que dans un champ de bataille, en combattant. La principale partie de la force consiste même plutôt à endurer constamment, qu'à attaquer vigoureusement; et c'est pour ce sujet que le Sage a dit: *Qu'un homme patient vaut mieux qu'un homme vaillant; et celui qui se commande à lui-même, que celui qui prend les villes de force* (3).

---

(1) Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos. *Ps*. 5. 13.

(2) Et ægroti et sani: morbi enim tempore, hujus maximè pugnæ tempus est, quando dolores undique conturbant animam, quandò tristitiæ obsident, quandò adhæsit diabolus incitans ut acerbum aliquod verbum dicamus. *Chrys. in illa verba. Ps*. 5.

(3) Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. *Prov*. 16. 32.

CHAPITRE XVIII.

Ce qui a été dit dans le chapitre précédent, se confirme par quelques exemples.

On rapporte de sainte Gertrude (1), que Notre Seigneur lui apparut une fois; et que lui ayant dit qu'il laissoit la santé et la maladie à sa disposition, et qu'elle choisît ce qu'elle voudroit : Ce que je veux, Seigneur, répondit-elle, c'est que vous n'ayez nul égard à ma volonté, et que vous accomplissiez en moi ce qui sera de votre plus grande gloire.

Un homme (2) qui avoit une dévotion particulière à saint Thomas de Cantorbéry, étant devenu infirme, alla visiter le tombeau du Saint, pour le prier d'intercéder pour sa guérison auprès de Dieu. Il obtint ce qu'il demandoit; et étant de retour en son pays en pleine santé, il lui vint dans l'esprit que peut-être il avoit eu tort de souhaiter de guérir, puisqu'il ne savoit pas si l'infirmité qu'il avoit auparavant, ne lui étoit point plus convenable pour son salut. Cette pensée eut tant de force sur son esprit, qu'il retourna une seconde fois au tombeau du Saint, et le pria de demander pour lui à Dieu ce qui pouvoit

(1) *Blos. c.* 11. *mon. spirit.*
(2) *Maurul. l.* 5. *c.* 4. *et Jac. de voragine.*

être le plus avantageux pour son salut. Dieu lui envoya sa première infirmité, et il la reçut avec une très-grande consolation, comprenant par là qu'il falloit que ce fût ce qui lui étoit le plus convenable.

Nous lisons dans la Vie de saint Vast, évêque (1), un exemple presque semblable d'un aveugle, qui se trouvant à la translation des reliques de ce Saint, fut touché d'un désir ardent de recouvrer la vue pour les voir. Ses vœux furent exaucés; il vit ce qu'il souhaitoit : ensuite il se remit à prier Dieu, que si la vue qu'il lui avoit rendue n'étoit pas utile pour son salut, il l'en privât de nouveau; et après avoir achevé sa prière, il redevint aveugle comme auparavant.

Saint Athanase ayant fait venir saint Antoine à Alexandrie (2), pour lui aider à réfuter et à extirper les hérésies qui s'y répandoient, un savant homme, nommé Didime, qui étoit aveugle, y conféra avec le saint abbé sur plusieurs passages de l'Ecriture. Après que leur conférence fut finie, le Saint qui avoit admiré la profondeur de son savoir, lui demanda s'il n'étoit point affligé d'être aveugle; et Didime, qui étoit honteux de l'avouer, ne répondit rien au commencement; enfin, se voyant pressé jusqu'à la troisième fois, il lui confessa ingénument, que la perte de sa vue lui étoit sensible. Je m'étonne, lui dit alors saint Antoine, qu'un homme aussi sage que vous s'afflige de la

(1) *Surius.*
(2) *Hieron. epist. ad Castr. cæcum.*

privation d'une chose qui lui seroit commune avec les mouches et les fourmis, et que vous ne vous réjouissiez pas d'avoir ce que les apôtres seulement et les plus grands saints ont mérité de posséder.

On lit dans l'histoire de l'ordre de saint Dominique (1), que ce Saint étant à Rome, y visitoit quelquefois une grande servante de Dieu, qui étoit tourmentée d'un mal très-fâcheux, et qui s'étoit retirée auprès de la porte de St.-Jean-de-Latran, dans une tour, où elle s'étoit enfermée entre quatre murailles. Cette femme s'appeloit Bonne ; et sa vie étoit si conforme à son nom, qu'instruite par le souverain Maître, elle avoit appris à pouvoir, parmi de très-cruelles souffrances, et presque entre les bras de la mort, conserver de la tranquillité et de la joie. Son mal étoit un cancer, qui, en lui rongeant le sein, le lui avoit tellement pouri, que les vers y fourmilloient ; et elle enduroit cette croix avec tant de patience, qu'elle s'en faisoit un sujet continuel d'actions de grâces. Saint Dominique voyant que parmi des douleurs si étranges, elle avoit tant de résignation et tant de vertu, l'aimoit avec une charité très-ardente, et avoit accoutumé d'aller souvent la confesser et lui administrer le saint Sacrement. Un jour, après l'avoir confessée et communiée, il eut envie de voir cette plaie si dégoûtante et si propre à faire soulever le cœur ; et il obtint d'elle,

(1) *Chron. Ord. Prædic.* 1. *p.* *l.* 6. *c.* 49.

quoique

quoique avec peine, qu'elle la lui montrât. Quand elle vint à la découvrir, et qu'il vit d'un côté la boue, la pouriture et les vers, et de l'autre la patience et la joie de cette femme, il se sentit touché d'une extrême compassion, et préférant les ordures de cette plaie à tous les trésors de la terre, il la pria instamment de vouloir lui donner un de ces vers, pour le garder comme une relique. Elle n'y voulut point consentir qu'il ne lui promît de le lui rendre, parce qu'elle regardoit comme un si grand plaisir de se voir ronger ainsi toute vive, que lorsqu'il en tomboit quelqu'un par terre, elle le ramassoit aussitôt et le remettoit en sa place. Après avoir eu parole de lui, elle lui en donna un; mais à peine l'eut-il dans sa main, qu'il se changea aussitôt en une très-belle perle. Les religieux qui étoient avec le Saint, étonnés d'un tel prodige, vouloient qu'il la gardât: la malade, d'un autre côté, redemandoit son ver, en disant qu'on lui redonnât sa perle; enfin, le Saint la rendit, et aussitôt sa première forme de ver étant revenue, cette sainte femme le remit dans son sein où il avoit été engendré, et où il s'étoit nourri si long-temps. Alors saint Dominique se mit en prière pour elle, et lui ayant ensuite donné sa bénédiction, il se retira. Mais comme il descendoit encore les degrés de la tour, tout ce que cette femme avoit d'apostume et de pouriture aux mamelles, disparut tout d'un coup avec les vers; et les chairs revenant après cela insensiblement,

elle se vit entièrement guérie en peu de jours, et rendit témoignage à tout le monde des merveilles que Dieu avoit opérées en elle par le moyen de son serviteur.

Il est rapporté dans la même histoire (1), qu'un religieux, nommé frère Regnault, étant encore séculier, s'adressa à saint Dominique, pour lui demander l'habit de son ordre ; et comme il étoit sur le point de le prendre, il tomba malade d'une fièvre continue, que les médecins jugèrent mortelle. Le Saint, prenant la guérison du malade extrêmement à cœur, faisoit de fréquentes prières pour l'obtenir, et l'un et l'autre invoquoient incessamment la sainte Vierge avec beaucoup de dévotion et de ferveur. Un jour qu'ils étoient tous deux en prière pour ce sujet, la reine des anges, tout éclatante de lumière, et accompagnée de deux autres vierges, qui paroissoient être sainte Cécile et sainte Catherine, entra dans la chambre du malade, et s'approchant avec elles de son lit, lui dit : Que voulez-vous que je fasse pour vous ? je viens savoir ce que vous désirez ; dites-le-moi, et je vous l'accorderai. Le malade se troublant à l'aspect d'une vision si admirable, et saisi de crainte et de respect, ne savoit que faire et que dire ; mais une des deux saintes qui accompagnoient la glorieuse Vierge, le tira de cet embarras, en lui disant : Ne demandez rien, mon frère, abandonnez-vous entre les mains de la mère de

(1) 1. p. l. 1. c. 83.

Dieu ; elle sait mieux que vous-même ce qui vous est nécessaire. Il suivit un conseil si sage ; et s'adressant à la sainte Vierge : Je ne demande rien, lui répondit-il ; je n'ai point d'autre volonté que la vôtre, et je me remets entièrement en votre disposition. Alors la bienheureuse Vierge prenant de l'huile que les deux Saintes avoient apportée, l'en frotta, comme l'on a coutume de faire dans l'extrême-onction ; et le seul attouchement de ses mains sacrées eut tant de vertu, que tout d'un coup le malade se trouva guéri, et en aussi bonne santé que si jamais il n'eût eu de fièvre. Mais, ce qui est encore plus admirable, c'est que cette grâce passa jusqu'à l'âme, et qu'elle y laissa une si grande impression de pureté, que depuis ce moment-là, jamais en aucun temps, en aucun lieu, ni en aucune occasion, il ne se sentit tourmenté d'aucun mouvement qui y fût contraire.

L'Histoire Ecclésiastique rapporte (1), qu'entre plusieurs grands personnages qui florissoient dans le quatrième siècle, il y avoit un solitaire, nommé Benjamin, qui avoit reçu de Dieu le don de guérir les malades, par la seule imposition de ses mains, ou en faisant oraison sur eux, et en les frottant avec un peu d'huile bénite. Le don cependant qu'il avoit de guérir les autres n'empêcha pas qu'il ne tombât lui-même malade d'une hydropisie, qui lui enfla tellement

(1) *Hist. Eccl. p. 2. l. 6. c. 2.*

le corps, qu'il ne pouvoit plus passer par la porte de sa cellule. Il demeura huit mois en cet état, au bout desquels il mourut; et pendant tout ce temps-là il continua toujours à guérir toutes sortes de maladies, sans se plaindre de ce qu'il ne pouvoit apporter de remède à la sienne. Il tâchoit même de consoler ceux qu'il voyoit touchés de son mal, et il leur disoit : Priez Dieu pour mon âme, et ne vous mettez point en peine de mon corps; car lors même que j'étois en pleine santé, il ne me servoit de rien.

Il est rapporté dans le Pré spirituel (1), qu'un solitaire, nommé Barnabé, s'étant fait entrer une fois une écharde dans le pied, par hasard, ne voulut point, durant quelques jours, l'arracher, ni permettre que l'on y fît des remèdes, afin, disoit-il, d'avoir quelque chose à souffrir pour l'amour de Dieu. Il avoit aussi accoutumé de dire à ceux qui le visitoient, que plus l'homme extérieur s'affoiblit par les souffrances, plus l'homme intérieur se fortifie.

Nous lisons dans la vie de saint Pacôme (2), qu'un solitaire, nommé Zachée, étant tombé malade d'épilepsie, ne voulut jamais rien relâcher de son abstinence ordinaire, qui consistoit à ne manger qu'un peu de pain et de sel, ni se dispenser de s'assujettir aux heures du chœur et à toutes les règles des frères; il employoit le reste de la journée à faire des nattes, des paniers et des cordes; et parce

(1) *Prat. spir. c.* 10.
(2) *Surius.*

que le jonc dont il se servoit étoit très-rude, il en avoit les mains crevées en plusieurs endroits, d'où le sang découloit incessamment. Le soir avant que de s'endormir, il avoit accoutumé de méditer sur quelque passage de l'Ecriture; après quoi, faisant le signe de la croix sur tout son corps, il se reposoit jusqu'à matines, et après y avoir assisté, il demeuroit en prière jusqu'au jour. Voilà de quelle manière ce saint malade partageoit son temps, et quels étoient ses exercices ordinaires. Or, il arriva une fois qu'un autre solitaire l'étant allé voir, et lui voyant les mains toutes crevassées et toutes en sang, lui conseilla de se les frotter avec de l'huile, l'assurant qu'il en recevroit du soulagement. Il pratiqua ce remède, qui néanmoins au lieu d'apaiser sa douleur, ne servit qu'à l'irriter; et comme il s'en plaignoit à saint Pacôme qui l'étoit venu voir : Eh quoi, mon fils, dit le Saint, pensez-vous que Dieu ne voie pas toutes nos infirmités, et qu'il ne puisse pas les guérir s'il le veut? Mais aussi quand il ne le fait pas, et qu'au contraire il permet que nous souffrions, pourquoi pensez-vous qu'il en use de cette sorte, si ce n'est afin que nous lui abandonnions entièrement le soin de nous-mêmes, que nous ne mettions notre confiance qu'en lui, et qu'après nous avoir donné lieu de mériter davantage par les souffrances, il puisse, pour quelques légères douleurs qu'il nous envoie dans le temps, augmenter notre récompense dans l'éternité? Zachée fut si touché de ces pa-

roles du Saint, qu'il lui dit : Pardonnez-moi, mon père, et priez Dieu qu'il me pardonne d'avoir eu trop d'envie de guérir, et trop peu de confiance et de conformité à la volonté divine. Il fit ensuite une pénitence si grande d'une faute si légère, qu'il fut une année à ne prendre que très-peu de nourriture de deux jours l'un, et à ne faire que pleurer et que gémir. Le grand Pacôme avoit accoutumé de raconter cet exemple à ses religieux, pour les porter à souffrir avec résignation, à avoir toujours une entière confiance en Dieu, dans leurs peines, et à ne pas se pardonner les moindres fautes.

CHAPITRE XIX.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu, aussi-bien pour la mort que pour la vie.

Nous devons pareillement être tout-à-fait résignés à la volonté de Dieu, aussi-bien pour ce qui est de la mort, que pour ce qui est de la vie. Car quoique généralement parlant, ce soit ici un point très-difficile, d'autant qu'il n'y a rien de plus terrible et de plus fâcheux que la mort : cette difficulté cependant est beaucoup diminuée et applanie pour les religieux, parce qu'ils ont déjà fait plus de la moitié du chemin, ou que, pour mieux dire, ils ont déjà surmonté pres-

que tous les obstacles. Premièrement, une des choses qui font le plus que les gens du monde ont peine à se résoudre à la mort, et qu'ils en redoutent les approches, c'est que la mort les prive des richesses, des honneurs, des plaisirs, des divertissemens et des commodités dont ils jouissoient dans la vie; c'est qu'elle les sépare de leurs parens et de leurs amis, et qu'elle leur fait quitter, à l'un une femme qu'il aime, et à l'autre des enfans qui ne sont pas encore établis. Un religieux est libre de toutes ces sortes d'attaches; et comme il ne tient à rien, rien aussi ne lui donne de la peine. On arrache facilement une dent, quand on l'a bien décharnée auparavant, et qu'on l'a bien séparée des gencives; mais si on se la fait arracher sans cette précaution, on souffre beaucoup de douleur. Il en est de même d'un religieux qui est déjà détaché des choses de la terre : il n'a aucun déplaisir de les quitter à l'heure de la mort, parce qu'il les avoit par avance abandonnées volontairement et avec mérite, en entrant dans la religion; au lieu que les gens du monde ne les quittant qu'à l'extrémité, et lorsque la nécessité les y contraint, les quittent par conséquent avec peine, souvent même sans aucun mérite, puisqu'on peut dire qu'ils les quittent moins qu'elles ne les quittent eux-mêmes. Entre plusieurs fruits que l'on recueille de la vie religieuse, celui-ci n'est pas sans doute un des moindres. Car les gens du monde, comme le remarque très-bien saint Chry-

sostome (1), étant attachés aux richesses, aux plaisirs et aux commodités de la vie, trouvent la mort très-fâcheuse. *O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui est dans l'abondance de toutes choses* (2) ! Que si elle leur paroît si fâcheuse, à ne l'envisager que de loin, que sera-ce, quand ils la verront de près? et s'ils trouvent tant d'amertume à y penser, que sera-ce, quand il la faudra goûter? Il n'en est pas de même d'un religieux : comme il a déjà quitté toutes choses, la mort, loin de lui être amère, lui semble douce; il la regarde comme la fin de toutes ses peines, et comme un passage qu'il doit franchir, pour aller recevoir le prix et la récompense de tout ce qu'il a abandonné pour l'amour de Dieu.

Une autre chose qui a coutume de tourmenter encore davantage les gens du monde à l'heure de la mort, et de la leur rendre terrible et épouvantable, c'est, dit saint Ambroise (3), le mauvais état de leur conscience, et le défaut de dispositions nécessaires pour bien mourir. Un religieux est très-éloigné d'un si malheureux inconvénient : toute sa vie n'est qu'une préparation continuelle à la mort; et l'on cite à ce propos l'exemple d'un saint religieux, qui étant averti par le médecin de se préparer à mourir : Je n'ai fait autre chose, lui répondit-il, depuis que j'ai

(1) *Chrys. hom.* 14. *sup. epist.* 1. *ad Timoth.*

(2) O mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis! *Eccli.* 41. 1.

(3) *Ambrosius, de bono mortis, c.* 8.

pris l'habit. Voilà quel doit être l'exercice d'un religieux ; et il ne peut satisfaire à l'obligation de son état, sans être toujours dans la disposition dans laquelle Jésus-Christ veut que nous attendions sa venue, quand il dit : *Que vos reins soient ceints, et ayez dans vos mains des lampes ardentes* (1). Saint Grégoire dit (2) que ceindre ses reins, dénote la chasteté, et qu'avoir des lampes ardentes dans les mains, marque la pratique des bonnes œuvres ; et comme ces deux vertus éclatent principalement dans la vie religieuse, un véritable religieux n'a pas sujet de craindre la mort.

Il faut remarquer ici une chose qui vient extrêmement bien à notre sujet, et que nous avons déjà touchée ailleurs. C'est qu'une des plus grandes marques que l'on a la conscience en bon état, et que l'on est bien avec Dieu, est d'être tout-à-fait soumis à la volonté divine, pour ce qui regarde l'heure de la mort, et de l'attendre *de la même sorte que des gens qui attendent que leur maître retourne des noces* (3). Au contraire, c'est un mauvais signe de n'avoir pas la soumission dont nous parlons, et d'avoir beaucoup de regret de mourir. Une brebis se laisse égorger sans aucune résistance ; c'est pourquoi l'Ecriture-Sainte, parlant de la mort de

(1) Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. *Luc.* 12. 35.

(2) *Gregor. hom.* 13. *in Evang.*

(3) Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum, quandò revertatur à nuptiis. *Luc.* 12. 36.

Jésus-Christ, dit qu'*il a été mené comme une brebis à la boucherie* (1). Mais le pourceau, qui est un animal immonde, jette des cris effroyables quand on veut le tuer, et se défend autant qu'il peut contre la mort. Cette même différence se rencontre entre les justes, qui sont figurés par les brebis, et les hommes méchans et charnels, qui sont désignés par les pourceaux. Un criminel, qui est condamné à mort, et qui sait qu'on ne le tirera de son cachot que pour le conduire au gibet, tremble à chaque fois que l'on ouvre la prison; mais celui qui est déclaré innocent, se réjouit dès qu'il entend ouvrir la porte, parce qu'il croit que l'on va le mettre en liberté. Aussi un mauvais chrétien, dès que le mal le presse, et qu'il sent les approches de la mort, se trouble, s'afflige, se désespère; parce qu'ayant la conscience ulcérée, il croit à tout moment qu'il va être précipité dans les flammes éternelles; mais celui dont la conscience est pure, et qui voit que sa dernière heure approche, s'en réjouit, parce qu'il se persuade que sa délivrance est prochaine, et que le temps de son repos éternel est arrivé. Faisons donc ce que de véritables religieux doivent faire, et non-seulement nous n'aurons aucune répugnance à nous conformer à la volonté de Dieu touchant l'heure de notre mort, mais nous nous réjouirons quand elle viendra : nous la préviendrons

(1) Tanquam ovis ad occisionem ductus est. *Is*. 53. 7. et *Act*. 8. 32.

même par nos souhaits, et nous dirons avec le Psalmiste : *Seigneur, délivrez mon âme de sa prison* (1).

Saint Grégoire, sur ces paroles de Job : *Et vous ne redouterez point les bêtes de la terre* (2), dit que la sécurité de l'esprit à l'article de la mort, est un commencement de la récompense des justes. Ils commencent dès-lors à jouir de cette paix spirituelle, qu'ils doivent posséder ensuite pour toujours, et dès-lors ils ont quelque avant-goût de leur bonheur : au lieu que les méchans commencent dès-lors à sentir les peines de l'enfer, par la crainte qui les tourmente, et par les remords qui les rongent. Il est très-louable, dit saint Jean Climaque (3), d'attendre la mort tous les jours ; mais il n'appartient qu'aux Saints de la désirer à toute heure, et saint Ambroise (4) donne de grandes louanges à ceux qui sont dans une si sainte disposition. C'est celle où étoient les anciens patriarches, quand *ils avouoient qu'ils étoient des pèlerins et des étrangers ser la terre ;* car, suivant la remarque de l'Apôtre, *ceux qui parlent de cette sorte, font bien voir qu'ils cherchent leur patrie* (5).

(1) Educ de custodia animam meam. *Psal.* 141. 8.

(2) *Greg. lib.* 6. *Mor. c.* 16. *sup. illa verba* : Et bestias terræ non formidabis. *Job.* 5. 22. Justis namque initium retributionis est ipsa plerumque in obitu securitas mentis.

(3) *Climac. c.* 6.

(4) *Ambros. in orat. fun. de obitu Valentin. Imperat. t.* 5.

(5) Confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. Qui hæc dicunt, significant se patriam inquirere. *Ad Hebr.* 11. 13 *et* 14.

C'étoit là aussi le sujet des gémissemens du prophète royal, lorsque se plaignant tendrement à Dieu, il disoit : *Hélas! pourquoi mon exil est-il prolongé* (1)? Que si les patriarches de l'ancienne loi tenoient ce langage et avoient ces sentimens, lorsque la porte du ciel étoit encore fermée, et que leur mort ne pouvoit leur en donner l'entrée ; que ne devons-nous point dire à présent que cette porte est tellement ouverte pour nous, qu'au moment que l'âme est entièrement purgée de ses fautes, elle est admise à la jouissance de Dieu ?



CHAPITRE XX.

De quelques raisons pour lesquelles nous pouvons légitimement et saintement désirer la mort.

AFIN que nous puissions nous conformer plus parfaitement à la volonté de Dieu, aussi-bien touchant la mort que touchant la vie, nous proposerons ici quelques raisons pour lesquelles on peut désirer de mourir, et chacun choisira ensuite celle qui lui semblera la meilleure. La première raison pour laquelle on peut justement souhaiter la mort, c'est pour être délivré des misères de la vie : *Car la mort*, dit le Sage, *est*

(1) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! *Ps.* 119. 5.

préférable à une vie malheureuse (1). C'est ainsi que les gens du monde désirent souvent la mort, et qu'ils la demandent à Dieu; et sans doute ils peuvent le faire sans péché, puisqu'enfin les misères de la vie sont telles et en si grand nombre, qu'il est permis de souhaiter de mourir pour les éviter. Les Saints disent qu'une des raisons pour lesquelles Dieu a chargé les hommes de tant de maux et d'infirmités, c'est afin qu'ils ne s'attachassent pas si étroitement au monde, et qu'au lieu d'aimer cette vie, qui est périssable, ils tournassent toutes leurs affections vers l'autre vie, qui est éternelle, et *où il n'y aura plus de gémissemens, de cris, et de douleur* (2). Saint Augustin dit (3) que Dieu, par sa miséricorde infinie, a voulu que la vie présente, qui est très-pénible, fût pareillement très-courte, et que celle que nous attendons fût éternelle, afin que de cette sorte la peine passât très-vite, et que la joie et le repos durassent toujours. Cette vie, dit saint Ambroise (4), est remplie de tant de maux, que la mort en comparaison, paroît plutôt un remède qu'un châtiment, et si Dieu ne nous l'avoit point donnée comme une punition, nous devrions le prier de nous l'accorder comme une grâce, pour

---

(1) Melior est mors quàm vita amara. *Eccli.* 30. 17.

(2) Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà. *Apoc.* 21. 4.

(3) *August. serm.* 37. *de Sanctis.*

(4) Tantis malis hæc vita repleta est, ut comparatione ejus mors remedium putetur esse, non pœna. *Ambr. serm. sup. c.* 7. *Job. t.* 2.

nous délivrer de tant de traverses et de tant de souffrances. Il est vrai que les gens du monde pèchent souvent en ce point, par l'impatience avec laquelle ils reçoivent les afflictions, et par les inquiétudes et les plaintes avec lesquelles ils demandent à Dieu la mort; mais s'ils la demandoient avec plus de soumission d'esprit, et qu'ils dissent : Seigneur, si c'est votre bon plaisir, tirez-moi du malheureux état où je suis, j'ai assez vécu; sans doute ils ne pécheroient aucunement.

En second lieu, on peut encore plus légitimement, et d'une manière plus parfaite, désirer la mort, pour ne point voir les persécutions de l'Eglise, et les offenses continuelles qui se commettent contre Dieu. C'est ainsi que le prophète Elie la désiroit du temps de la persécution d'Achab et de Jésabel : car, voyant que l'un et l'autre, après avoir détruit les autels et tué les prophètes, le faisoient chercher lui-même pour le faire mourir, et qu'il ne pouvoit mettre aucun obstacle à tant de violences et de sacriléges; plein d'indignation et d'amertume, il se retira dans les déserts, et s'asseyant sous un arbre, *il souhaita la mort, et dit : Il me suffit, Seigneur, ôtez-moi la vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères* (1). Le grand Jude Machabée, chef du peuple de Dieu, voulant animer les siens au combat : *Il vaut*

(1) Petivit animæ suæ ut moreretur, et ait : Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam; neque enim melior sum quàm patres mei. 3. *Reg.* 19. 4.

mieux, dit-il, *que nous mourions en combattant, que de voir les maux que l'on fait souffrir à notre nation, et la profanation des choses saintes* (1). Lorsque la ville d'Hippone fut assiégée par les Vandales, qui étant passés d'Espagne en Afrique, mettoient tout à feu et à sang, sans respecter ni caractère, ni âge, ni sexe; saint Augustin, qui en étoit évêque, voyant une désolation si terrible, les villes désertes et ruinées, les églises pillées, et le peuple fugitif et sans pasteurs, ne cessoit de répandre continuellement des larmes devant Dieu. Un jour ayant assemblé son clergé: J'ai prié le Seigneur, leur dit-il, ou qu'il nous délivrât des malheurs présens, ou qu'il nous donnât la grâce de les supporter avec patience, ou qu'il m'ôtât la vie, pour n'être point réduit à voir tant de maux; et il m'a accordé la dernière de ces trois choses. En effet, il tomba malade aussitôt après, et mourut de cette maladie le troisième mois du siége. On rapporte un pareil exemple de saint Ignace (2); et sans doute c'est là une perfection qui est propre aux Saints, que de sentir les maux de l'Eglise, et les offenses qui se commettent contre la majesté divine, jusqu'à souhaiter de mourir, pour ne pas en être témoin.

C'est encore un sentiment très-louable et très-pieux, que de désirer la mort, et de la demander à Dieu, afin de n'être plus en

(1) Meliùs est mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ et sanctorum. 1. *Mach.* 3. 59.

(2) *In ejus vita, lib.* 4. *c.* 16.

état de le pouvoir offenser : car il est constant que tandis que nous vivons, nous ne pouvons nous répondre de rien, et que nous sommes capables de tomber en péché mortel ; puisque d'autres qui étoient plus parfaits que nous, qui avoient reçu de grands dons de Dieu, et qui étoient véritablement Saints, et de grands Saints, n'ont pas laissé d'y tomber. Voilà une des choses qui font le plus trembler les vrais serviteurs de Dieu, et qui leur font le plus souhaiter de sortir promptement de cette vie. On peut même, par un saint emportement de zèle, désirer que l'on n'eût jamais été, afin que l'on n'eût jamais péché ; car le péché est un plus grand mal que le néant, et il vaudroit mieux n'avoir jamais été, que d'avoir péché. A combien plus forte raison pourra-t-on donc souhaiter de mourir, afin de ne plus pécher ? Jésus-Christ, parlant de celui qui devoit le trahir : *Il lui eût été avantageux*, dit-il, *de n'être pas né* (1). Et saint Ambroise, expliquant à ce sujet ces paroles de l'Ecclésiaste : *J'ai préféré la condition des morts à celle des vivans, et j'ai jugé que celui qui n'est pas encore né, est plus heureux que les uns et les autres* (2) : Le mort est préféré, dit-il, aux vivans, parce qu'il a cessé de pécher ; et celui qui n'est pas né est préféré à celui qui est mort, parce qu'il n'a jamais

(1) Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille. *Matth.* 26. 24.

(2) Et laudavi magis mortuos quàm viventes : et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est. *Eccl.* 4. 2.

péché. Ce sera donc très-bien fait de produire souvent, dans l'oraison, des actes sur ce sujet, en disant : Seigneur, ne permettez pas que le péché me sépare de vous. Si je dois être assez malheureux pour vous offenser, faites-moi plutôt mourir, car je ne désire de vivre que pour vous servir, et je ne veux point de la vie, s'il faut que je manque de l'employer à votre service (1). Cette sorte d'exercice est très-sainte et très-utile, parce qu'elle comprend une extrême horreur du péché, et de grands sentimens d'humilité et d'amour de Dieu ; et qu'en cela nous faisons à Dieu une des plus agréables demandes que nous puissions jamais lui faire. On rapporte de saint Louis, roi de France, que la reine Blanche, sa mère, lui disoit quelquefois : Mon fils, j'aimerois mieux vous voir mort, que de vous savoir tombé en péché mortel ; et ce saint désir fut si agréable à Dieu, et attira tant de bénédictions sur ce prince, qu'on dit qu'en toute sa vie il n'offensa jamais Dieu mortellement. Peut-être de semblables désirs produiront-ils en nous des effets semblables.

Mais ce n'est pas seulement afin d'éviter les péchés mortels qu'on peut souhaiter la mort ; on peut même la désirer afin d'éviter les péchés véniels, auxquels nous sommes tous sujets dans cette vie, et c'est un motif très-saint et très-louable. Car un serviteur

---

(1) Mortuus præfertur viventi, quia peccare desiit : mortuo præfertur, qui natus non est, quia peccare nescivit. *Ambr. serm.* 18. *sup. Ps.* 118.

de Dieu doit être fermement déterminé à mourir non-seulement plutôt que de commettre un péché mortel, mais même plutôt que de dire un mensonge, qui n'est qu'un péché véniel. Or, il est certain que pour peu que nous vivions, il est impossible que nous ne commettions pas plusieurs péchés véniels, *car le juste tombera sept fois le jour* (1), c'est-à-dire, plusieurs fois ; et plus sa vie sera longue, plus le nombre de ses chutes deviendra grand. Mais les zélés serviteurs de Dieu n'en demeurent pas encore là ; ils vont jusqu'à souhaiter la mort, afin de n'être plus sujets à tant de défauts, d'imperfections, de tentations et de foiblesses, dont la vie de l'homme est pleine. Hélas, Seigneur, que je souffre (2), dit un saint homme, lorsqu'étant en prières, et méditant sur les choses du ciel, mille pensées charnelles se présentent en foule à mon imagination ! C'est le malheur de la vie humaine, que jamais on n'y manque d'afflictions et de misères : tout y est rempli d'embuches et d'ennemis ; à peine une tentation est-elle passée, qu'il en vient une autre ; souvent même, avant qu'on ait achevé de vaincre l'une, on est accablé subitement de plusieurs autres que l'on n'avoit pas prévues. Comment peut-on aimer une vie si pleine d'amertume, et si sujette à tant d'accidens et de traverses ? Comment peut-on appeler vie, ce qui produit tant de divers genres de mort ? Une

(1) Septies enim in die cadet justus. *Prov.* 24. 16.
(2) *De Imit. Christi*, *l.* 3. *c.* 10.

grande Sainte avoit coutume de dire, que s'il lui étoit permis de faire un choix, elle choisiroit la mort, comme le seul moyen qui peut mettre l'âme hors de l'appréhension de pouvoir jamais rien faire de contraire à l'amour de Dieu. Il y a même plus de perfection à désirer la mort, pour éviter les péchés véniels, les fautes et les imperfections les plus légères, qu'à la souhaiter pour éviter les péchés mortels ; car il peut se faire qu'en ceci il y ait plus de crainte de l'enfer, et plus d'amour-propre, que d'amour de Dieu. Mais aimer Dieu si ardemment, que pour ne plus commettre de péchés véniels, et pour ne plus tomber dans les moindres fautes, on souhaite de ne plus vivre, c'est avoir sans doute une intention très-pure, et une vertu très-consommée.

Mais, dira quelqu'un, c'est pour l'expiation de mes péchés et de mes fautes que je souhaite de vivre. A cela je réponds que si en vivant plus long-temps, nous diminuions toujours quelque chose de nos fautes, et que nous n'en ajoutassions point de nouvelles aux anciennes, ce sentiment-là seroit bon; mais si au lieu de vous acquitter de vos dettes, vous ne faites qu'en accumuler d'autres, et si plus vous vivez, plus vous avez aussi de comptes à rendre à Dieu, cette objection n'est pas raisonnable. Pourquoi désirons-nous si passionnément la vie (1), dit saint Ber-

(1) Cur ergò tantopere vitam istam desideramus, in qua quantò ampliùs vivimus, tantò plus peccamus; quantò est vita longior, tantò culpa numerosior? *Bern. c. 2. Med.*

nard, puisque plus nous vivons, plus nous péchons, et que le nombre de nos jours ne s'augmente que pour augmenter celui de nos fautes? Saint Jérôme (1) parlant sur le même sujet : Quelle différence croyez-vous, dit-il, qu'il y ait entre celui qui meurt jeune et celui qui meurt vieux, si ce n'est qu'un vieillard est plus chargé de péchés qu'un jeune homme, et qu'il a de plus grands comptes à rendre à Dieu? C'est donc une sainte résolution, que celle que saint Bernard prend à ce sujet, lorsque son extrême humilité lui mettant dans la bouche des paroles qui nous conviendroient mieux qu'à lui : J'ai honte de vivre, dit-il, parce que je profite peu; je crains de mourir, parce que je ne suis pas préparé; mais après tout, j'aime mieux mourir, et m'abandonner à la miséricorde de Dieu, qui est infiniment bon, que d'être un sujet de scandale à mon prochain, par le mauvais exemple de ma vie (2). Le père Avila dit, que quiconque se trouveroit dans une disposition médiocre pour la vertu, devroit souhaiter plutôt la mort que la vie, à cause qu'il seroit dans un continuel danger, qui cesseroit entièrement par la mort : Car, la mort qu'est-elle autre chose, dit

(1) *Hier. epist. ad Heliod.*

(2) Vivere erubesco, quia parùm proficio; mori timeo, quia non sum paratus. Malo tamen mori, et misericordiæ Dei me committere et commendare, quia benignus et misericors est, quàm de mala mea conversatione alicui scandalum facere. *Bern. de inter. dom. c.* 35.

saint Ambroise, que la sépulture des vices, et la résurrection des vertus (1)?

Ce sont de bonnes et de saintes raisons de souhaiter de mourir, que celles dont nous venons de parler; mais la plus parfaite de toutes est celle qui portoit l'Apôtre *à désirer d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ* (2). Que dites-vous, grand Saint? Pourquoi souhaitez-vous d'être délivré de la prison de votre corps? N'est-ce point peut-être pour vous dérober aux souffrances? Nullement, car *c'est dans les afflictions que nous mettons notre gloire* (3). Est-ce pour éviter de tomber dans le péché? Encore moins: *Car je suis certain*, nous direz-vous, *que ni la mort ni la vie ne pourront jamais nous séparer de l'amour de Dieu* (4). Ce grand Saint étoit confirmé de telle sorte dans la grâce, qu'il étoit assuré de ne pouvoir jamais la perdre; ainsi il n'avoit rien à craindre de ce côté-là. Mais pourquoi donc désirez-vous la mort avec tant d'ardeur? *Pour être avec Jésus-Christ, et parce que je languis d'amour* (5). Il étoit malade d'amour, il soupiroit après son bien-aimé; et dans l'impatience qu'il avoit de jouir de sa pré-

---

(1) Quid est mors, nisi sepultura vitiorum, et virtutum suscitatio! *Ambros. de bono mortis*, *c.* 4.

(2) Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. *Ad Phil.* 1. 23.

(3) Gloriamur in tribulationibus. *Ad Rom.* 5. 3.

(4) Certus sum enim quia neque mors, neque vita poterit nos separare à caritate Christi. *Ad Rom.* 8. 38 *et* 39.

(5) Quia amore langueo. *Cant.* 2. 5.

sence divine, le moindre retardement lui sembloit très-long et très-ennuyeux.

C'est en cela que saint Bonaventure établit le souverain degré de l'amour de Dieu; car il dit (1) qu'il y en a trois. Le premier est d'aimer Dieu plus que toutes choses, de telle sorte que rien au monde n'ait assez de pouvoir sur nous, pour nous faire commettre un péché mortel, et pour nous faire contrevenir à aucun commandement de Dieu. C'est ce que le Sauveur donna pour règle à ce jeune homme de l'Evangile, lorsqu'il lui dit : *Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandemens* (2); et c'est là ce qui est du devoir général de tout le monde. Le second degré de charité est d'ajouter la pratique des conseils à l'observation des préceptes ; et cela regarde particulièrement les religieux, qui non-seulement s'appliquent à faire le bien, mais qui portent encore leur vue à ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Afin que vous cherchiez dans la volonté de Dieu ce qui est bon, ce qui lui plaît davantage et ce qu'il y a de plus parfait* (3). Mais le troisième degré de charité, continue saint Bonaventure, est d'être tellement transporté d'amour pour Dieu, que vous ne puissiez presque pas vivre sans lui (4); que vous dé-

(1) *De Processu Relig. c.* 11. 12 *et* 13.

(2) Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. *Matth.* 19. 17.

(3) Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. *Ad Rom.* 12. 2.

(4) Tanto affectu ad Deum æstuare, quòd sine ipso, quasi vivere non possis. *Bonav. ubi supra.*

siriez ardemment de voir vos liens rompus, pour aller avec Jésus-Christ; que vous souhaitiez à tout moment qu'on vous rappelle de votre exil, pour retourner dans votre patrie; et que vous fassiez sans cesse des vœux pour la destruction de cette prison corporelle, qui vous empêche de pouvoir jouir de la vue de Dieu. Tout ce que peuvent faire ceux qui ont de pareils sentimens, c'est, ajoute-t-il, de prendre la vie en patience; car elle leur est à charge et ennuyeuse, et ils n'aspirent qu'à en être délivrés.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace (1), qu'il brûloit continuellement du désir d'être dégagé de la prison de son corps, et qu'il souhaitoit si ardemment de voir Dieu, que toutes les fois qu'il pensoit à l'heure de sa mort, il ne pouvoit retenir les larmes que la joie faisoit couler abondamment de ses yeux. Mais il est remarqué aussi au même endroit, que c'étoit moins la considération du bonheur qu'il espéroit de cette vue bienheureuse, qui le portoit à la désirer, que l'amour ardent dont il brûloit pour la sacrée humanité de Jésus-Christ. De même que le prophète royal faisoit consister sa joie *à voir la joie du Seigneur* (2); et que dans le monde, lorsqu'on aime véritablement quelqu'un, on se fait un extrême plaisir de le voir dans un poste honorable et avantageux : de même ce grand Saint désiroit, par pur principe et par pur excès d'amour, de voir son cher maître

---

(1) *In ejus. vita*, *l*. 5. *c*. 2.
(2) Ut videam voluptatem Domini. *Ps*. 26. 4.

dans toute la splendeur de sa gloire. Il désiroit de l'y voir, pour s'en réjouir avec lui, sans aucun rapport à son intérêt particulier et à son propre bonheur : et c'est là sans doute l'acte d'amour le plus parfait et le plus sublime que l'on soit capable de produire.

Quand nous regarderons les choses de la sorte, non-seulement le souvenir de la mort ne nous sera point amer, mais il nous donnera même de la satisfaction et de la joie. Approfondissez un peu ce que vous craignez; songez que dans peu de jours vous serez dans le ciel, et que vous y jouirez d'un bien qui ne tombe point sous les sens, que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, et qui est infiniment au-dessus de l'entendement humain : et toutes vos appréhensions se convertiront bientôt en plaisir et en douceur. Car, comment est-il possible qu'on ne se réjouisse pas du rappel de son exil, et de la fin de ses peines ? qu'on ne se réjouisse pas de parvenir à la fin pour laquelle on a été créé ? qu'on ne se réjouisse pas d'entrer en la possession de son héritage, et d'un héritage si ample et si glorieux ? Or ce n'est que par la mort que nous pouvons entrer dans l'héritage du ciel. *Quand il aura envoyé le sommeil à ses bien-aimés*, dit le Psalmiste, *alors voilà l'héritage du Seigneur qui leur est ouvert* (1). C'est donc la mort qui doit nous en mettre en possession; et c'est pour cela que le Sage dit : *Que*

(1) Cùm dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini. *Ps.* 126. 2.

le

le juste espère dans sa mort (1); parce qu'en effet, c'est la mort qui lui ouvre le passage pour aller au ciel, et qui fait le sujet de sa consolation pendant tout le temps de son exil. Saint Augustin, expliquant ces paroles du Psalmiste : *Je m'appliquerai à marcher toujours dans une voie pure, et je chanterai : Quand est-ce que vous viendrez à moi* (2)? Toute mon attention, Seigneur, dit-il (3), sera à me conserver sans tache toute ma vie, j'aurai ce soin-là continuellement devant les yeux, et je chanterai toujours : Quand est-ce, Seigneur, que finira mon bannissement? Quand viendrez-vous me chercher? *Quand irai-je vers vous, et quand paroîtrai-je devant la face de Dieu* (4)? O que l'heure tarde long-temps à venir! et que j'aurai de contentement, quand on me dira qu'elle approche! *Je me suis réjoui dès qu'on m'a dit que nous irons dans la maison du Seigneur, et que nous serons bientôt dans vos portes, ô Jérusalem* (5)! Oui, Seigneur, je m'imagine que je suis déjà dans le ciel, et que j'y suis dans la compagnie des anges et des Saints, jouissant de votre divine présence, et vous bénissant éternellement.

---

(1) Sperat justus in morte sua. *Prov.* 14. 32.

(2) Psallam et intelligam in via immaculata : Quandò venies ad me? *Ps.* 100. 2.

(3) *August. Tract.* 9. *sup. epist. Joan.*

(4) Quandò veniam, et apparebo ante faciem Dei? *Ps.* 41. 3.

(5) Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem. *Ps.* 112. 1 *et* 2.

CHAPITRE XXI.

Ce qui a été dit dans le chapitre précédent se confirme par l'autorité de quelques exemples.

Siméon Métaphraste, dans la vie de saint Jean l'aumônier, archevêque d'Alexandrie, rapporte qu'un homme très-riche qui n'avoit qu'un fils, le recommanda un jour aux prières du Saint, le conjurant de les offrir à Dieu, pour la conservation de ce fils, ajoutant à cela beaucoup d'argent, pour être distribué aux pauvres à la même intention. Le Saint fit ce que cet homme souhaitoit de lui, et au bout de trente jours cet enfant mourut; de quoi le père fut sensiblement affligé, lui semblant que l'aumône et les prières que l'on avoit faites, avoient été inutiles. Cette disposition étant venue à la connoissance du saint patriarche, il se mit en prières pour ce père infortuné, demandant à Dieu qu'il le consolât : et à quelque temps de là, un ange apparut la nuit à cet homme, et lui dit que les prières que l'on avoit faites pour son fils avoient été exaucées; qu'il vivoit dans le ciel, que s'il eût vécu plus long-temps dans le monde, il se seroit perverti, et se seroit rendu indigne de la béatitude céleste. Il ajouta encore que l'on devoit être persuadé qu'il n'arrivoit rien dans la vie que par un

juste jugement de Dieu, quoique les causes de ces jugemens fussent inconnues aux hommes; que par conséquent c'étoit mal fait de s'abandonner à une douleur excessive, et qu'au contraire, il falloit recevoir avec un esprit de soumission et de reconnoissance tout ce qu'il plaisoit à Dieu d'envoyer. Cette vision céleste consola entièrement ce père affligé, et l'encouragea à servir Dieu avec plus de ferveur que jamais.

Dans l'histoire de la Thébaïde (1), il est rapporté qu'une femme de qualité ayant une très-grande dévotion à saint Maurice, qui avoit été autrefois colonel de la légion thébaine, elle en reçut une grâce particulière. Cette dame avoit un fils unique; et à peine étoit-il sorti de l'enfance, qu'afin qu'il fût de bonne heure élevé à la piété, elle le consacra à Dieu dans le monastère de saint Maurice, selon qu'il se pratiquoit alors. C'est ainsi que du temps de saint Benoît, plusieurs gentilshommes romains, entr'autres saint Maur et saint Placide, furent mis par leurs parens dans le monastère du Mont-Cassin, et que plusieurs années après saint Thomas d'Aquin y fut mis aussi par sa mère Théodore et par ses frères les comtes d'Aquin. Cet enfant étant dans le monastère, y fut très-bien élevé dans les belles lettres, dans les bonnes mœurs et dans la discipline religieuse; et déjà il commençoit à psalmodier au chœur avec les religieux, lorsqu'il fut

---

(1) *Lib.* 2. *c.* 10.

attaqué d'une fièvre qui l'emporta en peu de jours. La mère désolée vint à l'église; et là, fondant en pleurs, elle accompagna le corps de son fils jusqu'au tombeau, sur lequel elle venoit ensuite pleurer tous les jours, sentant renouveler principalement sa douleur, lorsque dans le temps que l'on chantoit le service divin, elle venoit à songer qu'elle étoit privée pour jamais d'entendre la voix de son fils. Comme elle persistoit dans un si triste exercice, et que non-seulement le jour à l'église, mais aussi la nuit chez elle, elle s'abandonnoit continuellement aux larmes et à la douleur, sans se donner jamais de relâche, il arriva qu'une fois étant vaincue d'abattement et de lassitude, elle se laissa aller au sommeil. Alors saint Maurice lui apparut; et lui ayant demandé pourquoi elle pleuroit incessamment la mort de son fils, sans pouvoir mettre fin à ses larmes: Tout ce qui peut me rester de temps à vivre, lui répondit-elle, n'est pas capable d'en pouvoir tarir la source, ni d'apporter aucun soulagement à mon mal; c'est pourquoi je pleurerai mon fils unique tant que je vivrai, et mes yeux seront continuellement ouverts aux larmes, jusqu'à ce que la mort les ferme, et qu'elle sépare mon âme de mon corps. Femme, lui répliqua le Saint, ne vous affligez plus, et ne pleurez plus votre fils, comme s'il étoit mort, car il est maintenant avec nous, où il jouit de la vie éternelle. Et pour preuve de cette vérité, levez-vous à l'heure de matines, et allez-vous-en à l'église: là

vous entendrez la voix de votre fils, qui psalmodie avec les religieux : et non-seulement vous aurez demain cette satisfaction, mais vous l'aurez encore toutes les fois que vous assisterez à l'office divin. Consolez-vous donc, et mettez fin à vos larmes, puisque vous avez bien plus de sujet de vous réjouir, que de pleurer. Cette mère affligée s'étant réveillée là-dessus, et ne sachant pas trop bien si cette apparition n'étoit peut-être point un songe, attendoit avec impatience l'heure de matines, afin d'aller à l'église, et de pouvoir s'en éclaircir; mais à peine y eut-elle mis le pied, qu'elle entendit la voix de son fils, qui entonnoit une antienne, et alors, persuadée entièrement qu'il jouissoit de la gloire des bienheureux, elle bannit toute sa douleur et rendit grâces à Dieu, qui l'ayant consolée de cette sorte, lui continua la même faveur jusqu'à la fin de ses jours.

Nous lisons dans un auteur grave (1) qu'un grand seigneur étant un jour à la chasse, et tous ses gens s'étant écartés de différens côtés après plusieurs bêtes, il en suivit une jusque dans un bois très-éloigné, et que comme il vouloit pousser plus avant, il entendit la voix d'un homme qui chantoit très-agréablement. Surpris d'entendre une si belle voix dans un lieu si retiré, et sachant que ce ne pouvoit être celle d'aucun de ses gens ni d'aucune autre personne du même pays, il eut la curiosité de s'éclaircir de ce que ce

(1) *Flor. de Henriq. gran. l. 4. c. 68.*

pouvoit être ; et perçant le bois du côté d'où venoit la voix, il rencontra un homme si perdu et si défiguré de lèpre dans toutes les parties de son corps, que les chairs rongées par la pouriture, lui tomboient par pièces de tous côtés. Il eut horreur de cette vue ; cependant se faisant violence, il s'approcha du lépreux, le salua avec des paroles très-honnêtes, et lui ayant demandé ensuite si c'étoit lui qui chantoit, et d'où lui pouvoit venir une voix si agréable, le lépreux lui répondit que c'étoit lui, et que cette voix étoit sa voix naturelle. Mais comment pouvez-vous vous réjouir, répliqua ce seigneur, dans le pitoyable état où vous êtes ? Entre Dieu et moi, repartit le lépreux, il n'y a point d'autre séparation que cette muraille de boue, qui est mon corps : quand elle sera par terre, et que cet empêchement sera ôté, alors j'irai jouir librement de la vue de mon Sauveur : et comme je vois que chaque jour cette muraille tombe en ruine, l'excès de la joie que j'en ai, me fait chanter, n'attendant plus désormais que l'heure qu'elle soit entièrement démolie ; et que mon âme étant séparée de son corps, je puisse aller jouir de mon Dieu, qui est la fontaine vive et la source inépuisable de toutes sortes de félicités.

Saint Cyprien rapporte (1) qu'un évêque qui étoit malade à l'extrémité ayant demandé à Dieu de lui prolonger la vie, il lui apparut

(1) *Cyprian. lib. de mortalit.*

un jeune homme tout éclatant de lumière, qui lui dit d'une voix grave et sévère : Vous craignez les souffrances auxquelles vous êtes exposé dans le monde ; vous ne voulez pas en sortir, que voulez-vous donc que je fasse? Il lui donnoit assez à entendre par là, que sa répugnance à quitter la vie n'étoit pas agréable à Dieu, et saint Cyprien ajoute que l'ange dit ces paroles à ce prélat, afin que les redisant ensuite aux autres, elles leur servissent d'instruction.

Siméon Métaphraste, cité par Surius (1), raconte que le saint abbé Théodose sachant combien le souvenir de la mort est utile à un chrétien, et voulant exciter par là ses religieux à la vertu, leur commanda un jour de creuser un tombeau, autour duquel les ayant tous assemblés ensuite : Eh bien, leur dit-il, voilà le tombeau achevé ; mais qui sera le premier d'entre vous, de qui nous ferons ici les obsèques ? Alors un de ses religieux, nommé Basile, qui étoit prêtre, et que sa grande vertu mettoit en état d'être toujours préparé à la mort, s'avance ; et se mettant à genoux devant lui : Donnez-moi votre bénédiction, mon père, lui dit-il, car je serai, s'il vous plaît, le premier pour qui on fera ici le service. Il insiste, et le Saint lui accordant sa prière, commande aussitôt qu'on fasse pour lui les prières et les cérémonies que l'Eglise a accoutumé de célébrer pour les morts. Le

(1) *Surius*, *tome* 1. *fol.* 237.

service se fait le premier jour, le troisième, le neuvième; et au bout de quarante jours, dès l'instant que les obsèques furent entièrement achevées, Basile, qui étoit en parfaite santé, sans fièvre, sans douleur de tête et sans aucun autre mal, passa tout d'un coup de cette vie à l'autre, comme un homme qui s'endort d'un sommeil doux et paisible, et alla recevoir la récompense de sa vertu et de l'ardeur avec laquelle il avoit souhaité d'être réuni à son Sauveur. Mais afin que l'on pût voir encore plus clairement combien son zèle avoit plu à Dieu, le premier miracle fut suivi d'un autre, et quarante jours durant, après sa mort, l'abbé Théodose le vit tous les jours assister à vêpres, et chanter au chœur avec les religieux. Aucun d'eux ne le voyoit ni ne l'entendoit, excepté un seul, nommé Aëtius, qui l'entendant, mais ne le voyant pas, alla trouver l'abbé Théodose; et lui ayant demandé s'il n'entendoit pas chanter Basile: Je l'entends, mon fils, dit l'abbé, et je le vois de plus, et si vous voulez, je ferai aussi en sorte que vous le verrez. Le lendemain, lorsque tous les religieux étoient au chœur, l'abbé Théodose vit encore Basile, qui chantoit avec les autres comme de coutume, et le montrant du doigt à Aëtius, ils se mirent en prières, afin qu'il plût aussi à Dieu de le lui faire voir. Dès qu'il l'eut aperçu, il courut à lui pour l'embrasser; mais Basile disparut aussitôt, en disant à haute voix, en sorte que tous les religieux l'entendirent: Adieu,

mes pères et mes frères, adieu, car vous ne me verrez plus désormais.

Nous lisons dans les chroniques de l'ordre de saint Augustin (1), que le jeune saint Colomban, neveu et disciple de saint Colomban, abbé, étant tombé malade, et la sainte confiance qu'il avoit en Dieu, lui faisant désirer la mort avec ardeur, il lui apparut un jeune homme tout brillant de lumière, qui lui dit : Sachez que les prières de votre abbé, et les larmes qu'il verse pour votre guérison, empêchent que vous ne sortiez de cette vie. Alors le Saint se plaignant tendrement à son abbé, et le visage tout baigné de pleurs : Pourquoi, lui dit-il, me retenez-vous dans une vie si misérable que celle-ci, et m'empêchez-vous d'aller jouir de la vie éternelle? Ces paroles touchèrent tellement l'abbé, qu'il cessa de prier et de pleurer pour son neveu, qui ayant reçu ensuite tous ses sacremens, et embrassé tous les religieux, s'endormit heureusement dans le Seigneur.

Saint Ambroise rapporte (2) que ceux de Thrace pleuroient à la naissance des hommes, et se réjouissoient à leur mort : Estimant, ajoute-t-il, et avec raison, que ceux qui entroient dans le monde, où tout est rempli de misère, étoient dignes de compassion, et que lorsqu'ils sortoient d'un si malheureux exil, on devoit être bien aise de les voir affranchis de tant de maux. Que si des barbares qui vivoient dans les ténèbres du

(1) *Chron. Ord. S. August. centur.* 1.
(2) *Ambros. de fide resur.*

paganisme, et qui n'avoient nulle connoissance de la gloire qui nous attend, en usoient de cette sorte, quels sentimens ne devons-nous point avoir, nous qui sommes éclairés des lumières de la foi, et qui savons de quels biens on va jouir, quand on meurt dans la grâce de Dieu? C'est dans cette vue que le Sage a dit, *que le jour de la mort est préférable à celui de la naissance* (1). Et de là vient, dit saint Jérôme (2), que quand le Fils de Dieu voulut sortir de ce monde pour s'en retourner à son père, il dit à ses disciples, qui s'en affligeoient: *Si vous m'aimiez, vous seriez bien aises de ce que je m'en vais à mon père* (3); mais quand il résolut de ressusciter le Lazare, il pleura. Au reste il ne pleura pas, ajoute ce Saint, parce que le Lazare étoit mort, car il savoit bien qu'il le ressusciteroit; mais il pleura, parce que celui qu'il avoit aimé si tendrement, alloit être de nouveau exposé à toutes les misères de la vie, et à tous les malheurs d'un si déplorable exil.

(1) Melior est dies mortis die nativitatis. *Eccl.* 7. 2.
(2) *Hieron. Epist. ad Tarasium.*
(3) Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem. *Joan.* 14. 28.



CHAPITRE XXII.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu, dans toutes les calamités publiques.

MAIS ce n'est pas seulement en ce qui ne regarde que nous, et dans nos afflictions particulières, que nous devons être tout-à-fait soumis à la volonté de Dieu; il faut l'être aussi dans les calamités publiques, comme dans la famine, dans la guerre, dans la peste et dans tous les autres fléaux de la vengeance divine. Pour cet effet, il est nécessaire d'établir pour fondement, que comme lorsqu'un bon juge se voit obligé de condamner à mort un criminel, la compassion naturelle, et les sentimens de l'amitié ne l'empêchent pas de prononcer la sentence et de vouloir effectivement qu'il meure, parce que la justice le commande, et que cela importe au bien général de la république; de même la compassion que nous donnent les châtimens que Dieu envoie à son peuple, ne doit pas nous empêcher de nous conformer en cela à ce qui lui plaît, puisque nous devons considérer qu'ils ne sont que l'effet de sa volonté, qui l'ordonne ainsi par un secret jugement, pour en tirer les avantages qu'il sait convenir le plus à sa gloire et à son service; car, quoiqu'il soit vrai que la

conformité qu'il veut que nous ayons à sa volonté en toutes ces choses, ne nous oblige pas à les aimer positivement, et qu'il suffise que nous les souffrions avec patience et sans murmurer contre les ordres de sa providence (1); il est certain néanmoins qu'il y a bien plus de perfection et de mérite d'aller jusqu'à les chérir en tant quelles sont l'effet de sa volonté et de sa justice, et qu'elles servent à sa plus grande gloire. Saint Thomas dit (2) que c'est ainsi que les bienheureux se conforment en toutes choses à la volonté de Dieu; et saint Anselme ajoute (3), que celle de Dieu et la nôtre seront conformes entr'elles dans le ciel, comme les yeux le sont dans un même corps. C'est un même mouvement qui gouverne les deux yeux; l'un ne peut rien regarder, que l'autre ne le regarde aussi, et quoiqu'ils soient tous deux attachés sur un objet, il ne s'en forme cependant qu'une seule image dans le cerveau. Or, puisque la conformité des bienheureux à la volonté de Dieu va à n'envisager en toutes choses que ce que Dieu veut, et ce qui est de sa plus grande gloire à laquelle elles sont toutes dirigées, nous ne saurions mieux faire que de les imiter, en ne regardant aussi en toutes choses que l'exécution des ordres de la providence, et l'accomplissement de la volonté divine. Ce ne sauroit être

(1) *Bonav. 1. sent. dist.* 48.
(2) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 15. *art.* 10. *ad* 1.
(3) *Anselmus, lib. similit. c.* 63.

qu'un sentiment très-louable que de vouloir ce que Dieu veut, et de le vouloir pour les mêmes fins et de la même manière qu'il le veut.

Possidoine rapporte, dans la vie de saint Augustin, que la ville d'Hippone, dont il étoit évêque, étant assiégée par les Vandales, qui désoloient toute l'Afrique, et la remplissoient de carnage, ce grand Saint s'en consoloit par ces paroles d'un ancien : Il n'est pas d'un grand homme de s'étonner, comme de quelque chose de grand, de voir tomber le bois et les pierres, et de voir mourir des hommes mortels (1). Mais nous avons de quoi nous consoler encore plus justement de ces sortes de calamités, si nous considérons que tout vient de la main de Dieu, que telle est sa volonté, et que, quoique la cause pour laquelle il afflige quelquefois les hommes, nous soit cachée, elle ne peut pourtant jamais être injuste. *Les jugemens de Dieu sont un abîme* (2), dit le Prophète royal. Il y auroit de la témérité de vouloir, avec un esprit aussi foible et aussi borné que le nôtre, en pénétrer les secrets et les raisons ; *car qui est celui qui connoît les desseins de Dieu, ou qui a été appelé à son conseil* (3) ? Il faut révérer ses jugemens avec une profonde humilité, et croire que, puisque nous sommes

(1) Non erit magnus magnum putans, quòd cadunt ligna et lapides, moriuntur mortales. *Refert de S. Aug. Possid. in ejus vita.*

(2) Judicia tua abyssus multa. *Ps.* 35. 7.

(3) Quis enim cognovit sensum Domini ? aut quis consiliarius ejus fuit ? *Ad Rom.* 11. 34.

gouvernés par une sagesse infinie, comme la sienne, il ne peut rien arriver qui ne soit pour notre plus grand avantage. Nous devons toujours compter là-dessus, et croire, de sa bonté et de sa miséricorde, qu'il ne permettroit pas qu'il arrivât de semblables calamités, si ce n'étoit pour en tirer un plus grand bien. Dieu veut conduire au ciel, par le chemin des souffrances, plusieurs âmes qui se seroient perdues par une autre route. Combien y a-t-il de gens, qui, dans les traverses et dans les afflictions, se convertissent à Dieu de tout leur cœur, et meurent avec un véritable repentir de leurs péchés? Combien y en a-t-il eu par là de sauvés, qui auroient été damnés autrement? Ainsi, ce qui nous paroît un fléau et un châtiment, est souvent une grâce et une miséricorde insignes.

Dans le second livre des Machabées, l'auteur, après avoir raconté l'horrible persécution que les Juifs souffrirent sous le roi Antiochus, les massacres qui furent faits sans distinction d'âge, de sexe, ni de dignité, le pillage et la profanation du temple, et les abominations qui s'y commirent par l'ordre de ce prince impie: *Je conjure*, ajoute-t-il, *ceux qui liront ce livre, de ne point se laisser décourager par tant de calamités; mais de croire qu'elles ne sont tombées sur nous, que pour nous châtier, et non pour nous exterminer entièrement* (1).

(1) Obsecro autem eos qui hunc librum lecturi sunt, ne abhorrescant propter adversos casus, sed reputent ea

Ce que la sangsue prétend, en suçant le sang du malade, dit saint Grégoire (1), c'est de se soûler, et de le tirer tout, si elle le pouvoit, jusqu'à la dernière goutte ; mais l'intention du médecin n'est que d'ôter par là ce que le malade a de mauvais sang, et de le guérir par ce moyen. Celle de Dieu est semblable dans les afflictions qu'il nous envoie : et comme un malade seroit imprudent, qui regardant plutôt l'avidité de la sangsue, que la bonne intention du médecin, ne voudroit pas se laisser tirer ce qu'il auroit de sang corrompu ; de même, lorsqu'il nous arrive quelque chose de fâcheux, soit par le moyen des hommes, soit par quelque autre créature que ce puisse être, il faut regarder en cela, non pas les hommes et les autres créatures, mais le souverain médecin, qui s'en sert comme de sangsues, pour nous purifier le sang, et pour nous rétablir dans une parfaite santé. Nous devons donc être persuadés qu'il ne nous envoie rien, que pour notre plus grand avantage ; et quand il n'y en auroit point d'autre que d'être châtiés dès ce monde comme ses enfans, au lieu d'être réservés dans l'autre à une punition plus sévère, ce seroit toujours une grande grâce qu'il nous feroit, et une insigne obligation que nous lui aurions.

On raconte de sainte Catherine de Sienne (2),

---

quæ acciderunt, non ad interitum, sed ad correptionem esse generis nostri. 2. *Mac.* 6. 12.

(1) *Greg. lib.* 2. *Mor. c.* 32.

(2) *In ejus vita, p.* 2. *c.* 4.

qu'étant une fois extrêmement affligée, à cause de quelques médisances que l'on avoit faites contre son honneur, le Sauveur du monde lui apparut, tenant en sa main droite une couronne d'or, enrichie de perles et de pierreries, et en sa main gauche une couronne d'épines, et lui dit : Sachez, ma chère fille, qu'il est nécessaire que vous soyez couronnée de ces deux couronnes en divers temps. C'est pourquoi, choisissez lequel vous aimez le mieux, ou d'être couronnée de la couronne d'épines dans cette vie passagère, et que l'autre couronne vous soit réservée pour la vie éternelle ; ou d'avoir maintenant la couronne d'or, pour être couronnée de la couronne d'épines après votre mort. Il y a long-temps, Seigneur, repartit cette sainte vierge, que j'ai renoncé entièrement à ma volonté, pour ne suivre que la vôtre, et par conséquent il ne m'appartient pas de choisir ; mais si vous voulez pourtant que je réponde, je dis que je choisirai toujours ce qui me rendra plus semblable à vous, et que, pour vous imiter, j'embrasse de tout mon cœur les souffrances. A ces mots elle prit des mains du Sauveur la couronne d'épines, et se la mettant sur la tête, elle l'y enfonça avec tant de violence, qu'il lui resta toujours depuis une très-grande douleur à la tête, des piqûres que les pointes d'épines lui avoient faites.

CHAPITRE XXIII.

Que la vue et le regret de nos péchés sont un moyen très-propre pour nous aider à supporter avec une extrême résignation toutes les afflictions générales et particulières que Dieu nous envoie.

C'est un sentiment général de tous les Saints, confirmé par plusieurs passages de l'Ecriture, que d'ordinaire les calamités publiques sont envoyées de Dieu, pour le châtiment des péchés des hommes. *C'est pour nos péchés, Seigneur*, disoit Azarias dans la fournaise, *que vous avez fait venir tous ces maux sur nous; car nous avons péché, nous avons mal fait en nous éloignant de vous; nous avons failli en toutes choses; nous n'avons ni écouté, ni observé vos préceptes, et nous n'avons rien fait de ce que vous nous aviez commandé de faire pour être heureux; c'est pourquoi nous avons bien mérité tous les malheurs que vous avez fait tomber sur nous, et généralement tout ce que vous avez fait contre nous, vous l'avez fait avec justice* (1). Nous voyons par là que

(1) Induxisti omnia hæc propter peccata nostra. Peccavimus enim, et iniquè egimus, recedentes à te. Deliquimus in omnibus, et præcepta tua non audivimus, nec observavimus, nec fecimus sicut præceperas nobis, ut benè nobis esset: omnia ergo quæ induxisti super nos, et universa quæ fecisti nobis, in vero judicio fecisti. *Daniel.* 3. 28 *et seq.*

Dieu châtioit son peuple, et qu'il le livroit entre les mains de ses ennemis, lorsqu'il l'avoit offensé ; comme nous lisons aussi en plusieurs endroits, qu'il le délivroit ensuite, lorsque ce peuple faisant pénitence de ses péchés, se convertissoit à Dieu de tout son cœur. C'est pourquoi Achior, général des Ammonites, après avoir dit à Holoferne, que Dieu prenoit les enfans d'Israël sous sa protection, mais qu'il les châtioit, lorsqu'ils s'écartoient de leur devoir, ajouta qu'avant que de les attaquer, il tâchât de savoir s'ils n'avoient point alors offensé leur Dieu en quelque chose, parce qu'en ce cas-là il pouvoit s'assurer de la victoire ; mais que s'ils ne l'avoient point offensé, il abandonnât son entreprise, de peur qu'elle ne tournât à sa honte; d'autant que Dieu, à qui personne ne peut résister, combattroit infailliblement pour son peuple. Lorsque Jésus-Christ guérit le paralytique, qui étoit malade depuis trente-huit ans : *Voilà*, lui dit-il, *que vous êtes guéri ; ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis* (1) : et les saints docteurs observent que ces paroles du Sauveur marquent particulièrement cette vérité. Suivant donc cette doctrine, un des moyens qui peuvent nous aider le plus à nous conformer à la volonté de Dieu dans toutes les adversités, tant générales que particulières, et à les supporter avec patience, c'est de rentrer

(1) Ecce sanus factus es; jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. *Joan.* 5. 14.

aussitôt en nous-mêmes, de faire réflexion sur nos péchés, et de songer combien justement nous méritons le châtiment que Dieu nous envoie. Car, de cette sorte, quoi qu'il nous arrive de fâcheux, nous le supporterons doucement, et nous croirons, qu'eu égard à la grandeur de nos fautes, la punition est encore moindre qu'elle ne devroit être.

Saint Bernard et saint Grégoire traitent parfaitement bien cette matière. Si l'on ressent extrêmement sa faute au dedans, dit saint Bernard (1), on n'en sent la peine au dehors que peu ou point. C'est ainsi que David ayant la persécution de son fils présente devant les yeux, ne sent point l'outrage que son sujet lui fait en le maudissant. *Mon fils*, dit il, *qui me doit la vie, cherche à me l'ôter; à combien plus forte raison le fils de Jémini a-t-il droit de me maudire* (2)? Saint Grégoire écrivant sur ces paroles de Job : *Et vous connoîtriez que vous recevez de lui un moindre châtiment que votre iniquité ne mérite* (3), se sert d'une comparaison qui explique très-bien cette doctrine. De même, dit-il, que dans les blessures et dans les abcès, plus la plaie est grande et dange-

---

(1) Culpa verò ipsa si intus sentitur, perfectè utique exterior pœna parùm, aut nihil sentitur. *Bern. serm. de altit. et hæsit. cordis.*

(2) Ecce filius meus, qui egressus est de utero meo, quærit animam meam : quantò magis nunc filius Jemini? *2. Reg.* 16. 11.

(3) *Gregor. lib.* 10. *Moral. in hæc verba.* Et intelligeres quòd multò minora exigatis ab eo, quàm meretur iniquitas tua. *Job.* 11. 6.

reuse, plus on souffre avec patience qu'on y applique le fer et le feu; de même, lorsque quelqu'un sent vivement la douleur de la plaie que le péché a faite à son âme, il endure de bon cœur qu'on lui applique le fer et le feu des souffrances, des mortifications et des humiliations, dont Dieu se sert pour faire suppurer cette plaie, et pour la guérir parfaitement. Car la douleur du châtiment, continue-t-il, devient moindre lorsqu'on reconnoît sa faute (1). Que si vous ne prenez pas en gré les souffrances et les afflictions qui vous arrivent, c'est que vous ne connoissez pas la grandeur de la plaie que le péché a faite en vous; ainsi, ne sachant pas l'abcès qui s'y forme, vous ne sauriez souffrir les opérations qu'il y faut faire.

Les saints personnages, et les véritables serviteurs de Dieu, non-seulement reçoivent de bon cœur les afflictions et les peines, mais ils les désirent même, et ils les demandent à Dieu avec instance. *Qui fera en sorte*, disoit Job, *que l'effet de ma demande arrive, que celui qui a commencé, achève de me briser, qu'il étende sa main et qu'il me retranche, et que j'aie la consolation de n'en être point épargné dans les douleurs dont il m'afflige* (2) *?* Le prophète royal avoit de pareils sentimens, lorsqu'il disoit : *Eprou-*

(1) Dolor quippe flagelli temperatur, cùm culpa cognoscitur.

(2) Quis det, ut veniat petitio mea, et qui cœpit, ipse me conterat; solvat manum suam, et succidat me; et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat! *Job.* 6, 8 *et seq.*

vez-moi, Seigneur, et tentez-moi (1), *car je suis prêt à recevoir toute sorte de châtiment* (2). *Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié* (3). Les vrais serviteurs de Dieu souhaitent si ardemment, dit saint Grégoire (4), que Dieu les châtie et qu'il les humilie en cette vie, que même ils s'affligent, lorsque venant à considérer leurs fautes, ils voient que Dieu ne les en a pas punis. Car alors ils craignent qu'il ne les veuille réserver à un châtiment plus rigoureux dans l'autre monde : et c'est pour cela que Job ajoute : *Et que j'aie la consolation de n'en être point épargné dans les douleurs dont il m'afflige.* C'est comme s'il disoit : Il y a des gens que Dieu épargne dans ce monde, pour les punir ensuite plus sévèrement dans l'autre ; mais qu'il ne m'épargne point maintenant de cette sorte, afin qu'il m'épargne dans l'éternité ; que maintenant il me châtie comme un père charitable, afin qu'il ne me châtie pas ensuite comme un juge rigoureux. Je n'en murmurerai point, je ne m'en plaindrai pas même, *et je ne m'opposerai point à ses saints décrets* (5) ; je trouverai au contraire dans mes souffrances, le sujet de ma consolation. C'est ce que disoit pareillement saint Augustin, lorsqu'il s'écrioit à Dieu : Brûlez, Seigneur, coupez, et ne m'épargnez

---

(1) Proba me, Domine, et tenta me. *Ps.* 25. 2.
(2) Quoniam ego in flagella paratus sum. *Ps.* 37. 18.
(3) Bonum mihi, quia humiliasti me. *Ps.* 118. 71.
(4) *Greg. l.* 7. *Mor. c.* 7 *et* 8.
(5) Nec contradicam sermonibus sancti. *Job.* 6. 10.

en rien dans cette vie, afin que vous m'épargniez dans l'éternité (1).

C'est un effet de notre stupidité, que d'être si peu sensibles aux maux de l'âme, et de l'être tant à ceux du corps; car nos péchés nous devroient beaucoup plus toucher que toute autre chose; et si nous connoissions bien l'énormité de nos fautes, le plus sévère châtiment nous sembleroit trop léger, et nous dirions avec Job : *J'ai péché, j'ai effectivement failli, et je n'en suis pas encore puni comme je le méritois* (2). Nous devrions toujours avoir ces paroles dans le cœur et dans la bouche; car tout ce que nous pouvons souffrir en ce monde, n'est rien en comparaison de ce que mérite un seul péché : *Et vous connoîtriez que vous recevez de lui un moindre châtiment que votre iniquité ne mérite.* Quiconque feroit réflexion qu'il a offensé Dieu, et qu'il mérite par conséquent la damnation éternelle, quels affronts, quelles injures et quels opprobres ne souffriroit-il point avec joie, pour l'expiation des fautes qu'il a commises contre la divine majesté? *Laissez*, disoit David à ceux qui vouloient punir Semeï, qui le maudissoit : *peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et que le Seigneur me rendra le bien pour la malédiction présente* (3); peut-être

(1) Hîc ure, hîc seca, hîc nihil parcas, ut in æternum parcas. *August.*

(2) Peccavi, et verè deliqui, et ut eram dignus, non recepi. *Job.* 33. 27.

(3) Si fortè respiciat Dominus afflictionem meam, et

qu'après cela son courroux sera apaisé, et qu'il me pardonnera mes péchés et aura pitié de moi; et ainsi je serai heureux d'avoir été outragé. C'est avec un semblable esprit que nous devons embrasser les affronts et les déplaisirs qui nous arrivent. Qu'ils viennent; peut-être que Dieu ayant égard à notre patience, recevra nos souffrances en déduction des peines qui sont dues à nos péchés: et ce que nous envisageons comme un mal, deviendroit ainsi le plus grand bien qui nous pouvoit arriver. Si le temps que nous perdons à nous plaindre et à ressentir nos maux, nous l'employions à rentrer ainsi en nous-mêmes, nous plairions davantage à Dieu, et nous trouverions plus de soulagement dans nos peines.

Les Saints se servoient si ordinairement de ce moyen en semblables occasions, et cet exercice leur étoit si familier, que nous lisons de quelques-uns d'eux, qu'ils attribuoient à leurs péchés tous les fléaux que Dieu envoyoit à son Eglise; et que s'imaginant que leurs péchés méritoient encore une punition plus grande: Ce sont mes péchés, disoient-ils, qui sont cause de tant de guerres; ce sont mes péchés qui sont cause de la peste et des autres calamités que Dieu envoie. Ce qui peut contribuer à confirmer une personne dans ces sentimens, c'est qu'effectivement Dieu châtie souvent tout un peuple pour les péchés d'un seul homme; comme nous

---

reddat mihi Dominus bonum pro afflictione hac hodierna, 2. *Reg.* 16. 11.

voyons que pour le péché de David (1), Dieu envoya une peste si violente sur tout le peuple d'Israël, qu'il mourut soixante et dix mille hommes en trois jours. On me dira peut-être que David étoit roi, et qu'il est vrai que Dieu punit quelquefois le peuple des péchés du prince. Mais que dira-t-on sur l'exemple d'Achan, qui n'étoit qu'un homme particulier ? Cependant, parce qu'il avoit emporté quelques effets du pillage de Jéricho contre la défense (2), Dieu vengea cette transgression sur tout le peuple, en permettant que trois mille hommes des plus braves de toute l'armée tournassent honteusement le dos à leurs ennemis, et ne se sauvassent qu'avec perte. Ce n'est donc pas seulement pour les péchés du chef, mais aussi pour les péchés d'un particulier, que Dieu étend quelquefois le châtiment sur toute une multitude ; et c'est dans ce sens que les Saints expliquent ce qui est répété si souvent dans l'Écriture, que Dieu punit les péchés des pères sur les enfans, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération (3). Car pour ce qui est du péché seul, elle nous assure que celui du père ne sera point imputé au fils, et que celui du fils ne sera point imputé au père. *Celui qui aura péché, mourra ; le fils ne portera point l'iniquité de son père, et le père ne portera point l'iniquité de son fils* (4).

(1) 2. *Reg.* 14. 15.

(2) *Jos.* 7. 4. 5 *et* 11.

(3) Qui reddis iniquitatem patrum filiis, in tertiam et quartam progeniem. *Exod.* 34. 7.

(4) Anima quæ peccaverit ipsa morietur : filius non por-

Mais

Mais pour ce qui est de la peine, Dieu tient une autre conduite : il châtie souvent les uns pour les péchés des autres; et ainsi peut-être que pour mes péchés et pour les vôtres, Dieu châtiera toute la maison, ou même toute la compagnie.

Ayons donc toujours devant les yeux, d'un côté cette considération, et de l'autre la volonté de Dieu; et ainsi nous nous y conformerons aisément dans toutes les afflictions qu'il lui plaira de nous envoyer. *Il est le maître : qu'il fasse ce que bon lui semblera* (1). *Qu'il soit fait selon qu'il a été ordonné dans le ciel* (2). *Je me suis tu, et je n'ai pas seulement ouvert la bouche pour me plaindre, parce que c'est vous, Seigneur, qui avez fait tout ce que je souffre* (3). Voilà ce que nous devons dire; voilà quelle doit être notre consolation dans les accidens les plus fâcheux. Dieu le veut, Dieu l'ordonne, Dieu le fait, Dieu l'envoie : il faut recevoir tout de sa main, et il n'est pas besoin d'autre raison, pour supporter toutes choses avec patience et avec joie. Les saints docteurs expliquant ces paroles du Psalmiste : *Et mon bien-aimé est comme le petit des licornes* (4), remar-

tabit iniquitatem patris, et pater non portabit iniquitatem filii. *Ezech.* 18. 20.

(1) Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat. 1. *Reg.* 3. 18.

(2) Sicut autem fuerit voluntas in cœlo, sic fiat. *Matth.* 3. 10.

(3) Obmutui, non aperui os meum, quoniam tu fecisti. *Ps.* 38. 13.

(4) Et dilectus quemadmodum filius unicornium. *Ps.* 28. 6.

quent que Dieu se compare à la licorne, parce que cet animal a sa corne plus bas que les yeux, et qu'ainsi il voit bien où il frappe; au lieu que le taureau ayant les siennes sur la tête ne peut voir où il heurte. De plus la licorne guérit avec la même corne dont elle blesse; et Dieu de même, ne nous frappe point, que les mêmes choses dont il nous frappe, ne servent à nous guérir.

Au reste, cette conformité et cette soumission au châtiment sont si agréables à Dieu, que quelquefois même c'est un moyen pour l'apaiser et pour l'empêcher de nous punir. Il est rapporté dans les histoires ecclésiastiques, qu'Attila, roi des Huns, qui désola tant de provinces, et qui se fit appeler la *terreur du monde et le fléau de Dieu* (1), s'étant avancé vers la ville de Troyes, en Champagne, saint Loup, qui en étoit évêque, sortit au-devant de lui en habits pontificaux, avec tout son clergé; et l'ayant abordé: Qui êtes-vous, lui dit-il, vous qui troublez et qui désolez toute la terre? Je suis, lui répondit Attila, le fléau de Dieu; et alors le saint évêque lui repartit: Que le fléau de Dieu soit le bien-venu, et il commanda qu'on lui ouvrît les portes. Mais à mesure que les soldats entroient dans la ville, Dieu les aveugla de telle sorte, qu'ils y passèrent, sans y faire le moindre mal; car quoique Attila fût le fléau de Dieu, Dieu ne voulut pas toutefois qu'il le fût pour ceux qui le recevoient comme son fléau, avec tant de soumission.

(1) Metus orbis, et flagellum Dei. *Nauclerus*, 2. *vol*.

CHAPITRE XXIV.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans les sécheresses de l'oraison, et de ce que nous entendons ici par le mot de sécheresse.

Ce n'est pas seulement dans les choses extérieures, naturelles et humaines, que nous devons nous conformer entièrement à la volonté de Dieu : il faut nous y soumettre aussi de même, dans celles où plusieurs croient qu'il est de la sainteté de désirer toujours de plus en plus, je veux dire dans les biens spirituels et surnaturels, comme dans les consolations divines, dans les vertus même, dans le don de l'oraison, dans la paix intérieure de l'âme, enfin dans tous les avantages de la grâce. Mais se peut-il faire, dira quelqu'un, que dans ces sortes de choses il y ait aucun déréglement de volonté et d'amour-propre, et qu'il soit nécessaire de se modérer même là-dessus ? Je réponds qu'il peut y en avoir, et par là on verra combien l'amour-propre est dangereux et subtil, puisqu'il se glisse même dans les choses les plus saintes. Les consolations et les douceurs spirituelles sont très-avantageuses à l'âme, parce qu'elles lui donnent du dégoût et de l'horreur pour tous les plaisirs de la terre, qui sont l'amorce et la nourriture des vices ;

et qu'elles l'encouragent à marcher plus librement dans le service de Dieu. *J'ai couru dans la voie de vos commandemens*, disoit le Psalmiste, *lorsque vous avez dilaté mon cœur* (1). Comme le cœur se resserre par la tristesse, aussi il se dilate par la joie ; et c'est pour ce sujet que le Prophète royal dit ici, que quand son cœur étoit dilaté par la joie des consolations spirituelles, il en couroit plus rapidement dans le chemin de la vertu et des commandemens du Seigneur. Les consolations spirituelles servent encore extrêmement à faire qu'on renonce à sa propre volonté, qu'on réprime ses passions, qu'on mortifie sa chair, et qu'on supporte plus constamment les afflictions qui se présentent. C'est pourquoi, lorsque Dieu veut envoyer des croix, il a accoutumé d'y préparer l'âme auparavant, par des douceurs et par des consolations qui la fortifient et qui la disposent à faire son profit dans toutes les traverses qui doivent lui arriver. C'est ainsi que Jésus-Christ voulut consoler ses disciples par sa glorieuse transfiguration, afin qu'ils ne se troublassent point ensuite de le voir mourir sur une croix, et c'est ainsi que nous voyons que Dieu donne d'ordinaire de grandes consolations à ceux qui commencent à embrasser la vertu, pour les détacher par là entièrement de toutes les affections de la terre. Mais quand ils sont une fois bien enflammés de l'amour divin, et que les ver-

(1) Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum. *Ps.* 118. 32.

tus ont jeté de profondes racines dans leurs cœurs, alors il les exerce par des sécheresses, afin qu'ils augmentent en humilité et en patience, et que le servant purement pour lui, sans aucune douceur sensible, ils méritent un plus grand accroissement de grâce et de gloire. De là vient que quelques-uns trouvent que lorsqu'ils étoient encore nouveaux dans la religion, ou que même ils n'y étoient point encore entrés, et qu'ils en avoient seulement le désir, ils recevoient beaucoup plus de consolations et de douceurs spirituelles que dans la suite. C'est que Dieu les traitoit alors selon leur âge, je veux dire, selon l'âge qu'ils avoient à l'égard de la vertu. Pour les arracher et les sevrer du monde, et pour leur inspirer du dégoût et de l'horreur de toutes les vanités du siècle, il les nourrissoit de lait comme des enfans, et d'un lait spirituel, qui étoit plus doux que toutes les douceurs de la terre; mais lorsqu'étant plus avancés, ils n'ont plus besoin d'être si délicatement traités, il leur donne aussi des alimens plus solides. C'est donc pour des fins de cette nature qu'il envoie d'ordinaire les douceurs et les consolations spirituelles : et c'est pourquoi les Saints nous conseillent d'employer le temps de la consolation à nous préparer pour celui de la tentation, de même que dans la paix on fait des préparatifs pour la guerre, étant presque infaillible que les consolations sont le présage d'une affliction prochaine.

Les consolations spirituelles sont donc très-

avantageuses, si nous savons bien en user; et lorsqu'il plaît à Dieu de les envoyer, il faut les recevoir avec actions de grâces: mais si quelqu'un s'arrêtant à ce qu'elles ont de sensible, ne les désiroit que pour sa seule satisfaction, et à cause de la douceur que l'âme y trouve, ce seroit alors un désir condamnable, et un déréglement d'amour-propre. Comme on pécheroit si dans les choses nécessaires à la vie, comme le boire, le manger et le dormir, on se proposoit pour fin le plaisir qui y est attaché: de même si dans l'oraison on avoit pour but les consolations et les douceurs, ce seroit un vice d'intempérance spirituelle. Il ne faut ni désirer ni recevoir ces sortes de choses dans la vue de notre contentement; mais il faut les regarder comme un moyen qui nous sert pour arriver aux fins dont nous avons parlé. Comme un malade qui auroit été long-temps dégoûté des alimens qui lui sont nécessaires, se réjouit d'y retrouver quelque saveur, non pas précisément à cause du plaisir qu'il trouve à les manger, mais parce que ce plaisir réveillant son appétit, il peut prendre ensuite autant de nourriture qu'il en faut pour recouvrer sa santé et ses forces: de même un serviteur de Dieu doit souhaiter les consolations spirituelles, non pas pour la douceur qu'il y trouve, mais parce que c'est un rafraîchissement céleste, qui lui donne du courage et des forces pour avancer dans le pénible chemin de la vertu, et pour y persévérer toujours avec constance. De cette sorte

on ne désire point les consolations spirituelles pour elles-mêmes, mais seulement pour la plus grande gloire de Dieu, et en tant qu'elles y peuvent servir.

Mais je dis plus, je dis que même en ne les désirant que dans cette vue, qui est très-bonne et très-sainte, il peut néanmoins y avoir de l'excès dans ces sortes de désirs, et quelque mélange d'amour-propre. Si l'on souhaite, par exemple, ces consolations avec si peu de règle, et avec tant d'inquiétude et tant d'empressement, que manquant à les recevoir, on en ait l'esprit moins content et moins conforme à la volonté de Dieu, et qu'on s'abandonne aux plaintes et au chagrin; alors cette affection si violente est une convoitise spirituelle déréglée. Car il ne faut pas être tellement attaché à ces sortes de douceurs, que s'il ne plaît pas à Dieu de les envoyer, on en perde la paix de l'âme et la conformité que l'on doit avoir à la volonté divine; puisque cette volonté est préférable à toute autre chose, et que ce qui importe le plus, c'est de se soumettre entièrement à ce que Dieu veut.

Ce que je dis des douceurs et des consolations spirituelles, je l'entends pareillement du don de l'oraison, et de la facilité que nous désirons d'y avoir, de la paix et de la tranquillité intérieures de l'âme, et de tous les autres avantages spirituels; car il peut y avoir du déréglement dans le désir de ces sortes de choses, si on les souhaite avec tant d'ardeur et d'inquiétude, que manquant à

les obtenir, on soit mécontent et chagrin ; et qu'on ne puisse pas se conformer à la volonté de Dieu. C'est pourquoi, par ces mots de douceurs et de consolations spirituelles, nous entendons non-seulement les plaisirs sensibles de la dévotion, mais la substance même de l'oraison, et le don de pouvoir y persévérer avec toute l'attention et tout le recueillement d'esprit que nous souhaiterions. Ou plutôt c'est de cela principalement que nous voulons parler à présent, et c'est sur quoi nous prétendons montrer qu'il faut se conformer absolument à la volonté divine, sans se laisser emporter à des désirs trop ardens et trop inquiets. Car, pour ce qui est des douceurs et des consolations sensibles, il n'y a personne qui n'y renonçât aisément, pourvu que d'ailleurs il fût assuré d'avoir ce qu'il y a de plus essentiel dans l'oraison, et qu'il en sentît le fruit en lui-même. Tout le monde sait assez que l'essence de l'oraison ne consiste point dans ces sortes de douceurs, et dans une dévotion tendre et sensible ; ainsi, pour consentir à en être privé, il n'est pas nécessaire de faire beaucoup d'efforts, ni d'avoir une vertu bien sublime. Mais quand il arrive que dans le temps de l'oraison, on se trouve dans une sécheresse si grande, qu'il semble que Dieu se soit retiré, et qu'on ressente l'effet de la malédiction dont il menaçoit son peuple, quand il lui disoit : *Je ferai que le ciel sera de fer pour vous, et la terre d'airain* (1) ; c'est

(1) Daboque vobis cœlum desuper sicut ferrum, et terram æneam. *Levit.* 26. 19. *et Deut.* 18. 23.

alors que pour soutenir cet état avec toute la résignation qu'on doit, il faut une force et une vertu extraordinaires; car le ciel paroît effectivement de fer, et la terre d'airain à ceux qui sont dans cette situation. Non-seulement ils éprouvent une sécheresse et une stérilité continuelles, sans qu'il tombe sur eux une goutte d'eau pour les consoler; mais ils sont aussi quelquefois inquiétés par des distractions perpétuelles, et par une infinité de pensées si étranges et si honteuses, qu'on diroit qu'ils ne se mettent en oraison, que pour y être tourmentés par toute sorte de tentations. Que si vous leur dites qu'ils pensent alors à la mort ou à Jésus-Christ crucifié, et que c'est un très-bon remède pour le recueillement de l'esprit, ils vous répondront, qu'ils savent bien que c'en est un très-bon, et que s'ils pouvoient le pratiquer, ils n'auroient plus rien à désirer. Mais le mal est qu'ils ne sont pas maîtres de leur imagination, et que quand ils ont fait bien des efforts pour l'arrêter, rien ne les touche et rien ne fait impression sur leur cœur. Voilà ce qu'en matière de spiritualité, nous appelons sécheresse et délaissement; et il faut qu'en cela, aussi-bien qu'en tout le reste, nous nous conformions absolument à la volonté de Dieu.

Ce point au reste est d'une extrême importance, comme étant un des plus ordinaires sujets de plainte, et une des plus grandes mortifications que puissent éprouver ceux qui s'adonnent à l'oraison. Car, entendant

dire d'un côté, que de la manière dont on s'acquitte de l'oraison, dépend la conduite de tout le reste de la journée, et consécutivement celle de toute la vie; et que c'est un des principaux moyens que nous ayons, tant pour notre propre avancement spirituel, que pour l'édification de notre prochain: et de l'autre, s'imaginant être très-éloignés de s'en acquitter comme il faut, ils se laissent aller aux gémissemens et aux larmes, comme si Dieu les avoit abandonnés; et voyant que tandis qu'ils font inutilement toutes choses pour y réussir, d'autres y font sans peine, de grands progrès, ils craignent d'avoir perdu sa grâce, puisqu'ils ne ressentent plus les effets de sa présence. De là naissent en eux d'autres tentations encore plus dangereuses; comme de se plaindre de Dieu, parce qu'il les traite de cette sorte, et de vouloir quitter l'exercice de l'oraison, se figurant qu'ils n'y sont pas propres, puisqu'ils y réussissent si peu. Enfin, pour comble d'affliction, le démon leur représente que ce n'est que pour leurs péchés que Dieu les laisse dans cet abandon; et il y a des personnes que cette considération plonge dans un tel accablement d'esprit, qu'ils sortent toujours de l'oraison comme d'un supplice, et qu'ils s'entretiennent dans un chagrin qui les rend insupportables à eux-mêmes et à ceux qui les pratiquent. Nous allons, avec la grâce de Dieu, répondre suffisamment à toutes les plaintes et à toutes les objections que cette tentation peut donner lieu de former.

CHAPITRE XXV.

On satisfait à la plainte de ceux qui sentent de la sécheresse dans l'oraison.

PREMIÈREMENT, je ne prétends point qu'il ne faille pas nous réjouir quand Dieu s'approche de nous, et nous affliger quand il s'en retire ; car il est impossible que l'âme n'ait une joie très-sensible de la présence de son bien-aimé, et qu'elle n'en supporte pas aussi l'absence avec douleur, puisque cet éloignement la laisse dans les sécheresses et dans les tentations. Jésus-Christ lui-même fut sensiblement touché de se voir abandonné par son père, lorsqu'étant sur la croix, il s'écria : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (1) ? Mais ce que je demande, c'est que nous sachions faire notre profit de cette rude épreuve où Dieu met quelquefois ses élus, et que nous tâchions de nous fortifier l'esprit, en nous conformant à la volonté divine, et en disant : *Toutefois, Seigneur, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne* (2). Nous devons d'autant plus en user de cette sorte, que la perfection du chrétien ne consiste pas dans la douceur des consolations, ni dans la sublimité de l'orai-

(1) Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? *Matth.* 27. 46.

(2) Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth.* 26. 39.

son, et que notre avancement ne se mesure pas à cela, mais seulement à la règle de la véritable charité, qui est indépendante de toutes ces choses, et qui consiste à être parfaitement uni et soumis à la volonté divine, aussi-bien dans l'adversité et dans l'amertume, que dans la prospérité et dans les douceurs. C'est pourquoi les croix et le délaissement spirituel doivent être reçus de la main de Dieu, aussi-bien que les consolations et les faveurs; et il faut lui rendre également grâces de tout. Si vous voulez, Seigneur, que je demeure dans les ténèbres, soyez béni, et si vous voulez que je jouisse de la lumière, soyez béni; si vous voulez me consoler, soyez béni, et si vous voulez m'affliger, soyez béni (1). C'est ainsi que l'Apôtre nous conseille d'en user, lorsqu'il dit aux Thessaloniciens: *Rendez grâces à Dieu en toutes choses; car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus Christ* (2). Que si la volonté de Dieu est telle, qu'avons-nous davantage à désirer? Je n'ai point d'autre affaire que de lui plaire: la vie ne m'a été donnée que pour cela; ainsi, quelque obscur et quelque fâcheux que puisse être le sentier par où il lui plaira de me mener, il est inutile que je désire une route plus belle et plus aisée. Dieu veut conduire les autres par des campagnes agréables où ils goûtent mille douceurs; il veut que j'aille

(1) *De Imit. Christi*, *lib.* 3. *c.* 13.

(2) In omnibus gratias agite, hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu, in omnibus vobis. 1. *ad Thess.* 5. 18.

par un désert affreux, où je sois privé de toute sorte de consolation : je ne changerois pas ce qu'il y a de plus pénible dans ma route, contre tout ce qu'il y a de plus délicieux dans la leur. Voilà le langage que tiennent ceux qui ont les yeux bien dessillés, et c'est ainsi qu'ils se consolent de tout. Ah! s'il plaisoit à Dieu de nous les ouvrir, dit le père Avila (1), nous verrions plus clair que le jour, qu'il n'y a rien sur la terre ni dans le ciel, qui mérite d'être désiré ou possédé, si la volonté de Dieu n'y est jointe; et qu'au contraire il n'y a rien de si méprisable et rien de si fâcheux, qui ne devienne d'un prix inestimable, lorsqu'elle y est attachée. Il vaut mieux, sans comparaison, être dans les afflictions, dans les peines, dans les sécheresses et dans les tentations, s'il le veut ainsi, que de jouir de toutes les consolations imaginables, et des contemplations les plus élevées, en s'éloignant de sa volonté.

Mais si je croyois, dira quelqu'un, que la volonté de Dieu fût telle, et que ce fût là effectivement ce qui lui plairoit davantage, je m'y conformerois aisément; et quand je devrois passer toute ma vie dans cet état, je m'y soumettrois avec joie, parce que je sais bien qu'il n'y a rien au monde à désirer, que de plaire à Dieu, et que la vie ne nous a pas été donnée pour autre chose. Mais il me semble au contraire, que Dieu voudroit que j'eusse plus d'attention et plus de recueil-

---

(3) *M. Avila*, Audi, filia. *c.* 26.

lement dans l'oraison, pourvu que j'y apportasse de ma part une meilleure disposition; et ce qui me fâche, c'est de croire que les distractions et les sécheresses qui m'empêchent d'y vaquer, ne viennent que de ce que je suis trop tiède, et que je ne fais pas assez tout ce que je puis. Car si je pouvois être content de moi là-dessus, que je crusse avoir fait tout mon possible, et que je fusse bien persuadé qu'il n'y eût point de ma faute, je me mettrois l'esprit en repos. Cette plainte est très-bien fondée, et il n'y a rien à y ajouter, parce qu'elle comprend tout ce qu'on peut dire là-dessus; de sorte que nous aurons gagné un grand point, si nous y satisfaisons pleinement, puisque c'est une plainte très-ordinaire, et qu'il n'y a point d'âme si sainte et si parfaite, qui ne ressente quelquefois de ces sortes de sécheresses et d'afflictions spirituelles. Saint François et sainte Catherine de Sienne n'en ont pas été exempts, quoiqu'ils fussent d'ailleurs si favorisés de Dieu; et le grand saint Antoine, qui après avoir passé les nuits entières en oraison, croyoit n'y avoir été qu'un moment, et se plaignoit que le soleil se levoit trop tôt, ne laissoit pas quelquefois d'être tellement tourmenté d'une infinité de mauvaises pensées, que ne pouvant les chasser, il s'écrioit à Dieu : Seigneur, je voudrois bien être parfait; mais l'égarement de mes pensées m'en empêche. Saint Bernard se plaignant de la même chose : Mon cœur s'est desséché, dit-il, il s'est caillé comme du lait, il est

devenu comme une terre aride et sans eau ; et sa dureté est telle, que je ne saurois m'exciter à la componction et aux larmes. Je ne prends plus de plaisir à psalmodier, je n'ai plus de goût pour la lecture et pour l'oraison, je ne retrouve plus les saintes méditations que j'avois accoutumé de faire. Où est maintenant cet embrasement spirituel ? où est cette tranquillité d'âme ? où sont cette paix et cette joie dans le Saint-Esprit (1) ? De sorte donc que la matière dont nous parlons regarde généralement tout le monde : or, j'espère qu'avec la grâce de Dieu, nous satisferons aussi aux plaintes et aux objections de tout le monde.

Je commence, premièrement, par vous accorder que tout ce que vous éprouvez de distraction et de sécheresse dans l'oraison, et toute la difficulté que vous trouvez à y vaquer, ne provient que de votre faute. Il est bon même que vous en soyez très-persuadé, et que vous reconnoissiez effectivement que c'est en punition de vos péchés passés et de votre nonchalance présente, que Dieu permet que vous n'ayez nulle facilité pour l'oraison, nulle attention quand vous y êtes, nul recueillement d'esprit et nulle tranquillité. Il ne s'ensuit pas de là cependant qu'au lieu de vous conformer en cela

(1) Exaruit cor meum, coagulatum est sicut lac, factum est sicut terra sine aqua, nec compungi ad lacrymas, quia tanta est duritia cordis : non sapit psalmus, non legere libet, non orare delectat, meditationes solitas non invenio. Ubi illa inebriatio spiritûs ? Ubi mentis serenitas, et pax, et gaudium in Spiritu Sancto ? *Bern. ser. 54. sup. Cantica.*

à la volonté de Dieu, vous ayez droit de vous plaindre. Voulez-vous le voir clairement ? *Je vous condamne par votre propre bouche* (1). Ne confessez-vous pas que pour vos péchés passés et pour vos négligences présentes, vous méritez un grand châtiment de Dieu ? vous l'avouez sans doute : vous demeurez même d'accord que vous avez mérité plusieurs fois l'enfer ; qu'ainsi il ne peut y avoir de trop grandes punitions pour vous dans le monde ; qu'en comparaison de celles que vous méritez, tout ce que vous pourrez d'ailleurs souffrir, sera un effet de la miséricorde et de la bonté de Dieu ; et qu'enfin vous recevrez comme un bienfait signalé, les châtimens qu'il lui plaira de vous envoyer pendant cette vie, parce que vous les regarderez comme une assurance, qu'il vous aura pardonné vos péchés, et qu'il ne voudra pas vous châtier dans l'autre. Cela suffit, je n'en demande pas davantage ; mais venons à l'explication de ce raisonnement. Les distractions, les sécheresses, les dégoûts, les afflictions, le délaissement spirituel, le ciel qui devient de fer, et la terre qui se fait de bronze pour vous, le peu de facilité que vous sentez pour l'oraison toutes les fois que vous voulez vous y appliquer, Dieu enfin, qui semble se cacher à vous ; tout cela, dis-je, est le châtiment que Dieu vous envoie pour l'expiation de vos péchés passés et de vos fautes présentes. Ne

---

(1) De ore tuo te judico. *Luc.* 19. 22.

trouvez-vous pas que les uns et les autres méritent bien une pareille punition ? Oui, sans doute, vous le trouvez, sans doute vous avouez qu'elle est légère, eu égard à ce que vous méritez, et qu'elle est également pleine de justice et de miséricorde : de justice, parce qu'ayant fermé tant de fois à Dieu la porte de votre cœur, ayant fait le sourd, lorsqu'il y frappoit avec de saintes inspirations, et les ayant si souvent rejetées, il est juste que maintenant il fasse la sourde oreille lorsque vous l'appelez, qu'il ne vous réponde point, et qu'au lieu de vous ouvrir la porte, il vous la ferme rudement en face. Vous ne sauriez disconvenir de cela, et voilà par conséquent la justice du châtiment que vous recevez entièrement établie. Mais vous ne disconvenez pas non plus, qu'il ne soit aussi très-léger, eu égard à ce que vous méritez ; et ainsi vous voyez qu'il est plein aussi de miséricorde. Conformez-vous donc à la volonté de Dieu, dans le châtiment qu'il vous envoie, et recevez-le avec actions de grâces, puisqu'il vous châtie avec tant de miséricorde et de douceur. N'avouez-vous pas que vous méritez l'enfer ? De quel front osez-vous donc maintenant prétendre de recevoir des consolations et des faveurs dans l'oraison, d'y avoir un libre accès auprès de Dieu, de vous y entretenir familièrement avec lui, et d'y jouir d'une paix et d'une tranquillité qu'il n'accorde qu'à ses enfans bien-aimés ? Comment osez-vous vous plaindre de n'avoir pas des choses que vous méritez si peu ? n'y a-t-il pas trop de hardiesse

et trop de présomption dans cette conduite ? Contentez-vous que Dieu vous souffre dans sa maison, et qu'il consente que vous demeuriez en sa présence ; c'est une grâce si grande et un bienfait si considérable, que vous ne sauriez en faire trop d'estime, ni en avoir trop de reconnoissance. Si nous étions véritablement humbles de cœur, de quelque manière que Dieu nous traitât, nous n'aurions point de bouche pour nous plaindre ; et ainsi toutes les tentations que nous avons là-dessus se dissiperoient bientôt.

CHAPITRE XXVI.

Comment on peut convertir les sécheresses et les dégoûts en une espèce d'oraison très-utile.

Ce n'est pas encore assez de ne pas nous plaindre de ces sortes de sécheresses et de dégoûts ; il faut essayer même d'en profiter, et de les convertir en une excellente oraison. La première chose qui pourra nous y servir beaucoup, c'est, comme nous avons déjà dit dans le traité de l'oraison (1), de nous adresser à Dieu, et de lui dire : Seigneur, en tant que ceci vient de ma faute, j'en ai une douleur très-sensible, et j'ai un extrême regret du sujet que j'en ai donné ;

(1) *Traité* 5. *c.* 19.

mais en tant que c'est votre volonté et un juste châtiment de mes péchés, je l'accepte de bon cœur, et non-seulement je me soumets maintenant à cette croix, mais je l'embrasse pour tout le reste de mes jours, et je vous en rends mille actions de grâces. Cet esprit de patience, d'humilité et de résignation à la volonté de Dieu lui est alors infiniment plus agréable que des plaintes et des inquiétudes fondées sur ce qu'on n'a pas de facilité pour l'oraison, et que l'on y est distrait par une infinité de pensées. Lequel croyez-vous qu'un père qui a deux enfans doive plus aimer, ou de celui qui se contente toujours aisément de tout ce qu'on lui donne, ou de celui qui ne se contente jamais de rien, qui murmure et qui se plaint incessamment, qui trouve que tout ce qu'on lui donne est peu, en comparaison de ce qu'on devroit lui donner ? Il n'y a point de doute que le premier doit lui être plus agréable. Il en est de même de nous à l'égard de Dieu : nous sommes tous ses enfans : celui qui est d'une humeur paisible et accommodante, qui se conforme à la volonté de son père céleste en toutes choses, et qui se contente de toutes celles qu'il lui envoie, quelque fâcheuses qu'elles puissent être ; celui-là plaît bien davantage à Dieu, que celui qui est difficile à contenter, et qui ne fait que se plaindre et murmurer de ce qu'on ne lui donne pas assez à son gré. De plus, qui trouvez-vous qui en use mieux et qui excite plus la compassion et la charité, ou

d'un pauvre qui gronde à une porte, dès qu'il voit qu'on ne lui répond pas assez tôt ou qu'on ne lui donne rien, ou d'un autre qui s'y tient patiemment, quand il sait qu'on l'a entendu, et qui, sans oser presser de nouveau, et sans se plaindre, attend au froid ou à la pluie si on voudra lui donner quelque chose? il est constant que l'humilité de celui-ci inspire des sentimens de piété, et que l'orgueil de l'autre excite des mouvemens d'indignation. La même chose nous arrive à l'égard de Dieu.

Mais afin que l'on connoisse encore mieux l'excellence et l'utilité de cette sorte d'oraison, et combien elle est agréable à Dieu, je demande quel plus grand fruit peut-on recueillir de l'oraison, que celui d'une grande patience dans les afflictions, d'une entière conformité à la volonté divine, et d'un extrême amour pour Dieu? N'est-ce pas là ce que nous devons nous proposer dans l'oraison? Cela étant, lorsque Dieu vous y envoie des sécheresses et des dégoûts, conformez-vous à sa volonté dans cet abandon spirituel où il vous laisse, et ce sera un des plus grands actes de patience et d'amour de Dieu que vous puissiez jamais exercer. Rien ne fait mieux voir l'excès de l'amour, que la grandeur des peines et des travaux qu'on souffre pour l'objet aimé. Or il est constant que les sécheresses et les abandons dont nous parlons, sont les plus grandes souffrances, les mortifications les plus sensibles, et les croix les plus douloureuses des

véritables serviteurs de Dieu : car toutes les afflictions temporelles, qui regardent les biens, la santé ou la réputation n'ont rien qui y soit comparable ; de sorte que se conformer entièrement en cela à la volonté de Dieu en imitant Jésus-Christ, dans l'abandon où il se vit sur la croix, et vouloir bien, par le seul désir de plaire à Dieu, accepter pour toute la vie une croix si rude, c'est assurément un très-grand acte de patience et d'amour de Dieu, une sorte d'oraison très-sublime et très-utile, et l'effet d'une perfection très-consommée. Il y a tant de vertu et tant de mérite en cela, que ceux qui se soumettent ainsi à ces sortes d'afflictions, sont appelés par quelques-uns d'excellens martyrs (1).

Outre cela, pourquoi allez-vous à l'oraison, si ce n'est pour y acquérir une profonde humilité et une entière connoissance de vous-même ? Combien de fois avez-vous demandé à Dieu qu'il vous fît connoître ce que vous êtes ? et voilà qu'il veut vous le faire connoître maintenant par le moyen des dégoûts et des sécheresses. Quelques-uns croient que la connoissance de soi-même consiste à avoir un extrême regret de ses péchés, et à les pleurer amèrement. Mais ils se trompent : cette componction est de Dieu, et non pas de vous ; et ainsi c'est Dieu, et non pas vous, que vous connoissez par là. Ce qui est purement de

(1) *Blos. in speculo Spirit. c.* 5.

vous, c'est la dureté, c'est l'insensibilité; c'est d'être comme un rocher, duquel il ne peut pas sortir une goutte d'eau, si Dieu ne frappe la pierre. C'est en cela que consiste précisément la connoissance de vous-même, et par conséquent le principe de toute sorte de biens. Vous la pouvez très-facilement acquérir dans les sécheresses dont vous vous plaignez, et pourvu que vous recueilliez ce fruit-là de votre oraison, elle vous aura été très-utile.

CHAPITRE XXVII.

De quelques autres raisons qui doivent nous porter à nous consoler, et à nous conformer à la volonté divine dans les sécheresses et dans les dégoûts de l'oraison.

QUOIQUE, pour nous entretenir toujours d'autant plus dans de grands sentimens d'humilité et dans une extrême confusion de nous-mêmes, il soit bon que nous pensions que nos péchés sont la cause des sécheresses que nous sentons; il faut néanmoins nous mettre aussi dans l'esprit qu'elles ne sont pas toujours une punition de nos fautes, mais que quelquefois c'est un pur effet de la providence impénétrable de Dieu, qui fait part de ses dons et de ses faveurs à qui il lui plaît. Comme le corps ne doit pas

être seulement composé des plus nobles parties qui le forment ; l'Eglise doit avoir aussi plusieurs membres différens : de sorte qu'il ne faut pas que tous ceux qui en forment le corps mystique soient élevés à cette espèce d'oraison sublime, dont nous avons parlé dans le cinquième Traité. Cependant ce n'est pas à dire que ceux à qui Dieu ne fait point cette grâce, en soient indignes : mais c'est qu'il connoît qu'ils pourront mieux faire leur profit en quelque autre chose ; et qu'ainsi il leur fera une faveur plus signalée, en les favorisant de quelque autre grâce, qu'en leur accordant celle-ci. Il y a eu de très-grands Saints, qui peuvent ne l'avoir pas eue ; ou s'ils l'ont eue, ils ont dit avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose, qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1).

Le père Avila dit (2) à ce sujet une chose qui est d'une très-grande consolation. Il dit que Dieu laisse quelquefois certaines personnes dans une privation entière de toute sorte de douceurs spirituelles pendant plusieurs années, et souvent même pendant toute leur vie. Mais leur partage, ajoute-t-il, est, à mon avis, le meilleur, pourvu qu'ils aient une foi assez vive pour ne pas juger mal des ordres de la providence, et une patience assez courageuse, pour supporter avec fermeté un délaissement si rude.

---

(1) Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. *Ad Galat.* 6. 14.
(2) *M. Avila, c.* 2. *Epist. fol.* 22.

Tout le monde se conformeroit aisément en cela à la volonté de Dieu, si chacun étoit bien persuadé que cet état lui fût plus avantageux que tout autre. Les Saints et les maîtres de la vie spirituelle allèguent plusieurs raisons pour le prouver; mais je me contenterai de rapporter ici une des principales que donnent saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire et généralement tous ceux qui traitent cette matière. C'est que tout le monde n'est pas capable de conserver l'humilité parmi les faveurs d'une contemplation élevée. A peine avons-nous jeté une larme dans l'oraison, que nous croyons exceller déjà dans la spiritualité, et que nous osons ensuite nous comparer, et peut-être même nous préférer aux plus parfaits. Il semble même que saint Paul ait eu besoin du contre-poids de la tentation, pour ne pas se laisser emporter à la vanité qui pouvoit lui venir de ce côté-là: *Et de peur*, dit-il, *que la grandeur de mes révélations ne m'énorgueillisse, l'aiguillon de ma chair, qui est le ministre de Satan, m'a été donné pour me tourmenter* (1). Dieu permet que l'Apôtre soit inquiété d'une tentation qui l'humilie, et qui lui fasse connoître sa foiblesse, de crainte que son ravissement au troisième ciel, et la sublimité de ses révélations ne lui donnassent de la vaine gloire. De tous les chemins que l'on peut tenir dans la vie

(1) Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ, qui me colaphizet. 2. *Cor.* 12. 7.

spirituelle,

spirituelle, celui de la contemplation est le plus élevé, mais il n'est pas le plus sûr; et c'est pour cela que Dieu, qui nous a tous créés pour une même fin, qui est lui, nous conduit tous aussi par la route qu'il sait être la plus convenable à chacun. Peut-être que si vous trouviez dans l'oraison toutes les facilités et toutes les douceurs que vous souhaiteriez, vous vous enfleriez d'orgueil; au lieu que n'y rencontrant que des sécheresses, cela sert à vous entretenir toujours dans l'humilité et dans le mépris de vous-même: ainsi ce chemin-là est beaucoup meilleur et beaucoup plus sûr pour vous. Que si vous désirez d'aller par un autre, c'est que *vous ne savez pas ce que vous demandez* (1).

Saint Grégoire écrivant sur ces paroles de Job: *S'il vient à moi, je ne le verrai point, et s'il s'en va, je ne m'en apercevrai pas* (2), nous enseigne une doctrine qui vient très-bien à notre sujet. L'homme, dit-il, est devenu si aveugle par le péché, qu'il ne connoît ni quand il approche de Dieu, ni quand il s'en éloigne; au contraire, ce qu'il se figure être une grâce, et lui pouvoir servir de moyen pour s'approcher le plus de Dieu, lui en attire la colère, et l'en éloigne davantage; et ce qu'il croit être une marque de l'indignation et de l'éloignement de Dieu, est une faveur particulière, qui lui donne occasion de s'unir inséparablement

---

(1) Nescitis quid petatis. *Matth.* 20. 22.

(2) *Lib.* 9. *Moral. c.* 7. Si venerit ad me, non videbo eum: si abierit, non intelligam, *Job.* 9. 11.

à lui. Car, qui est celui qui se voyant élevé à un degré d'oraison très-sublime, et y recevant tous les jours quelque nouvelle faveur, ne s'imagineroit pas que par là il s'approche incessamment de Dieu de plus en plus ? Cependant ce qui arrive souvent de ces sortes de faveurs, c'est qu'elles donnent de l'orgueil et de la présomption ; ainsi les mêmes choses que nous pensons qui doivent le plus nous élever et le plus nous approcher de Dieu, sont celles dont le démon se sert pour nous faire tomber dans le précipice. Lorsqu'on se voit au contraire privé de toute consolation spirituelle, et tourmenté de pensées ou contre la pureté ou contre la foi, on s'imagine qu'on est abandonné de Dieu, qu'il est en colère et qu'il se retire de nous : cependant c'est alors qu'il en approche davantage, parce que c'est alors qu'on s'humilie le plus, qu'on a moins d'opinion de ses forces, et plus de connoissance de sa foiblesse, que l'on a recours à lui avec plus de ferveur, qu'on y met toute sa confiance, et qu'on tâche de s'y unir si étroitement, que jamais on n'en puisse être séparé. Il n'est donc pas sûr que le chemin le meilleur pour vous, soit celui que vous pensez ; mais la route par où il plaît à Dieu de vous conduire, est celle infailliblement qui vous est la plus convenable et la plus avantageuse.

De plus, la douleur même que vous ressentez de ce qu'il vous semble que vous ne vous acquittez pas de l'oraison comme vous

devez, est un sujet de consolation, puisque c'est une grâce particulière de Dieu, et une marque que vous l'aimez. Car la douleur suppose l'amour, et on n'a point de regret de le servir mal, que l'on n'ait en même temps la volonté de le servir bien. Véritablement si vous n'étiez point fâché de le servir mal, et de mal vous acquitter de votre oraison et de tous vos autres exercices, ce seroit effectivement un mauvais signe; mais d'avoir du déplaisir de ce qu'il vous semble que vous ne faites pas les choses aussi-bien que vous devriez, c'est une très-bonne marque. C'est pourquoi, puisque la peine que vous souffrez en cela est un effet de la volonté divine, il faut que d'un côté cette considération serve à apaiser votre déplaisir, en vous conformant à tout ce que Dieu veut; et que d'ailleurs vous lui rendiez grâce de ce que, s'il y a du défaut et de la tiédeur dans vos actions, vous avez du moins un extrême désir de mieux faire.

Outre cela, comme la seule assiduité des grands à la cour du prince, est un service qu'ils lui rendent; de même quand vous ne feriez autre chose dans l'oraison, que de vous y tenir en la présence de Dieu, ce seroit toujours le servir. *Bienheureux celui qui m'écoute*, dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage, *et qui veille tous les jours à ma porte, et qui attend que je l'ouvre* (1).

---

(1) Beatus homo, qui audit me, et qui vigilat ad

Il est convenable, soit à la grandeur de la majesté infinie de Dieu et à la bassesse de notre condition, soit à l'importance de l'affaire dont il s'agit, que nous allions souvent attendre à sa porte. S'il lui plaît de vous l'ouvrir, remerciez-le; s'il ne vous l'ouvre pas, reconnoissez que vous ne le méritez point, humiliez-vous en vous-même, et ce sera une manière de prier très-utile et très-excellente. Il faut nous servir de ces sortes de considérations et de plusieurs autres de même nature, pour nous aider à nous conformer à la volonté de Dieu, dans les sécheresses qu'il nous envoie, et dans l'abandon spirituel où il nous laisse, et recevant tout de sa main avec action de grâces, dire avec saint Barthelemi des martyrs : Je vous salue, ô amertume, puisque toute fâcheuse que vous êtes, vous êtes pourtant remplie de toute sorte de grâces (1).

---

fores meas quotidiè, et observat ad postes ostii mei. *Prov.* 8. 34.

(1) Salve, amaritudo amarissima, omni gratiâ plena. *In suo Compend. Cap.* 26.

CHAPITRE XXVIII.

Que c'est un très-grand abus de quitter l'exercice de l'oraison, à cause des dégoûts et des sécheresses que l'on y éprouve.

De tout ce que nous venons de dire, il s'ensuit que c'est un abus de quitter l'exercice de l'oraison, ou de s'y adonner moins qu'à l'ordinaire, parce qu'on s'y trouve dans un état de sécheresse, et qu'ainsi on s'imagine qu'on ne fait rien qu'y perdre le temps. Cette pensée est une tentation dangereuse, qui a fait quitter l'exercice de l'oraison, non-seulement à beaucoup de séculiers, mais aussi à beaucoup de religieux; et quand elle n'en détourne pas absolument, elle fait du moins que l'on n'y donne pas tout le temps que l'on pourroit. Plusieurs commencent avec ardeur à s'adonner à l'oraison, et continuent de même, tant qu'ils y trouvent de la satisfaction et de la douceur; mais quand les sécheresses et les distractions viennent, alors, s'imaginant que ce n'est plus faire oraison, mais que c'est commettre une faute que d'être en la présence Dieu avec si peu d'attention et si peu de respect, et qu'ils le serviront mieux dans quelque autre exercice spirituel, ils s'appliquent moins que de coutume à

celui de la prière. Le démon qui voit leur relâchement et leur foiblesse, se sert de l'occasion, et prend tellement à tâche de les inquiéter pendant l'oraison, par toute sorte de pensées et de tentations, qu'enfin rebutés, et se persuadant que le temps qu'ils passent de cette sorte est un temps mal employé, ils abandonnent tout-à-fait l'oraison, et avec l'oraison, le désir de leur perfection, et quelquefois même le soin de leur âme et celui de leur salut. C'est ainsi que beaucoup de gens se sont perdus. *Ce sont des amis de table, qui ne demeurent pas fermes dans le temps de la nécessité* (1). Il n'y a personne qui ne veuille bien être heureux avec Dieu; mais la véritable marque d'amour, c'est de vouloir bien souffrir avec lui. Ce n'est pas faire beaucoup que de persévérer long-temps dans l'oraison, quand on y reçoit des consolations et des douceurs; la seule satisfaction qu'on y trouve peut obliger à cela, et si l'on discontinue, lorsqu'elle manque, c'est une marque que l'on n'agit que par ce motif. Mais quand Dieu nous envoie des dégoûts, des sécheresses et des distractions, c'est alors que l'on connoît quels sont les véritables amis et les serviteurs fidèles, qui ne cherchent point leur propre intérêt, et qui n'envisagent que la volonté et le contentement de Dieu. C'est pourquoi nous de-

---

(1) Est amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis. *Eccli.* 6, 10.

vons persévérer alors avec un esprit d'humilité et de patience, et donner à l'oraison tout le temps qui y est destiné, et même un peu davantage, comme le conseille saint Ignace (1), afin de mieux surmonter la tentation, et de témoigner plus de fermeté et de courage contre le démon.

Pallade raconte de lui-même (2), que s'étant enfermé dans une cellule, pour y vaquer à la contemplation des choses divines, il s'y trouvoit dans une telle sécheresse, et il y étoit inquiété de tant de pensées, qu'il lui vint dans l'esprit d'abandonner cet exercice, comme n'y pouvant faire aucun progrès. Il alla trouver à ce sujet le grand saint Machaire d'Alexandrie, lui conta cette tentation, et lui demanda conseil. Lorsque ces sortes de pensées, répondit ce Saint, vous diront que vous vous en alliez, et que vous ne faites que perdre le temps, dites à vos pensées elles-mêmes : C'est pour l'amour de Jésus-Christ que je garde les murailles de cette cellule. C'étoit assez lui dire qu'il falloit persévérer, et que quand il n'eût point dû tirer d'autre fruit de cet exercice, que de le continuer pour l'amour de Jésus-Christ, cela seul devoit lui suffire. Nous pouvons nous servir très-à-propos de cette même réponse, quand il nous viendra de pareilles tentations. Car notre propre satisfaction n'est point le but

(1) *Exer. spirit. annot.* 13.
(2) *Palladius in Hist. Laus.*

que nous devons nous proposer dans cet exercice ; et ce n'est point dans cette vue qu'il faut nous y appliquer. Ce que nous devons nous y proposer, c'est de faire une action qui soit agréable à Dieu, par laquelle nous puissions nous acquitter en quelque sorte et d'une partie de ce que nous lui devons, comme à notre Dieu, et d'une partie des obligations que nous lui avons, comme à notre bienfaiteur ; et cela étant, quoique parmi les sécheresses et les distractions, je ne croie pas pouvoir tirer aucun fruit de l'oraison, je ne laisserai pas d'y persévérer, puisque c'est une chose qui lui plaît.

Nous lisons de sainte Catherine de Sienne (1), qu'elle fut privée pendant plusieurs jours de toute sorte de consolation spirituelle, n'ayant plus alors sa ferveur accoutumée, et étant si cruellement inquiétée d'une infinité de pensées impures, qu'elle ne pouvoit s'en défaire. Elle ne laissoit pas cependant de faire toujours son oraison ordinaire, dans laquelle persévérant du mieux qu'elle pouvoit, elle parloit à elle-même de cette manière : Eh quoi ! misérable pécheresse, méritez-vous aucune consolation ? Ne seriez-vous pas trop heureuse de passer toute votre vie dans les ténèbres et dans l'affliction où vous êtes, pourvu que vous ne fussiez point damnée ? Vous ne vous êtes pas mise au service de Dieu, pour avoir

(1) *Blos. c. 4. Monit. spirit.*

des douceurs dans cette vie, mais pour jouir éternellement de lui dans le ciel : prenez donc courage, continuez dans vos exercices, et persévérez dans la fidélité que vous devez à votre souverain maître.

Imitons ces deux exemples, et fortifions-nous de plus par ces paroles d'un saint personnage (1) : Que ma consolation, Seigneur, soit de vouloir bien être privé de toute consolation humaine, et si votre consolation vient aussi à me manquer, que votre volonté et la juste épreuve où il vous plaira de me mettre, me tiennent lieu de toute sorte de consolation. Lorsque nous aurons gagné sur nous d'attacher tellement notre satisfaction à la volonté divine, que même ce soit une joie pour nous de n'avoir point de consolation, si Dieu veut que nous en soyons privés, alors nous jouirons d'un contentement si parfait, que rien au monde ne sera jamais capable de nous troubler.

---

(1) *De Imit. Christ. lib.* 3. *c.* 16.



CHAPITRE XXIX.

Dans lequel ce que nous venons de dire se confirme par quelques exemples.

Dans les chroniques de l'ordre de saint Dominique (1), il est rapporté qu'un religieux des plus considérables de cet ordre y vécut quelques années dans une pureté et dans une innocence de vie très-exemplaire, sans avoir jamais reçu la moindre consolation spirituelle dans aucun de tous les exercices de la religion. Cependant, comme il entendoit continuellement parler des faveurs que Dieu faisoit à d'autres, et des douceurs spirituelles dont il les combloit, il s'affligeoit si sensiblement, qu'enfin une nuit, étant demeuré dans l'église après les matines, accablé de douleur, il se prosterna devant un crucifix; et là, pleurant amèrement, et presque hors de lui-même, il s'emporta à faire cette plainte : Seigneur, j'ai toujours ouï dire que vous surpassez toutes vos créatures en bonté et en douceur. Vous me voyez ici devant vous; il y a plusieurs années que je vous sers. J'ai enduré pour l'amour de vous beaucoup de choses fâcheuses, et je me suis sacrifié tout à vous. Si j'avois servi un tyran la quatrième partie du temps qu'il y a que je vous sers, il

(1) *Hist. Ord. Præd.* 1. *p. lib.* 1. *c.* 60.

m'auroit déjà donné quelque marque de bienveillance, du moins par une parole obligeante, par un souris ou par un regard favorable; mais vous, Seigneur, vous ne m'avez jamais fait la moindre de toutes les faveurs que vous avez accoutumé de faire aux autres; et vous, qui êtes la douceur même pour tout le monde, vous avez plus de dureté pour moi, que n'en auroit un tyran. D'où vient donc cela, Seigneur, et pourquoi me traitez-vous si rudement? A peine avoit-il achevé ces paroles, que tout d'un coup il entendit un bruit épouvantable, comme si toute l'église se fût renversée de fond en comble; et alors, saisi de frayeur, et tournant la tête pour voir ce que c'étoit, il aperçut derrière lui un démon, qui tenant une barre de fer dans les mains, lui en déchargea un si grand coup sur le corps, qu'il le fit tomber le visage contre terre, sans pouvoir se relever. Il eut néanmoins encore assez de courage pour se traîner jusqu'à un autel qui étoit tout proche; et là, ne pouvant plus se remuer à cause de l'extrême douleur qu'il sentoit, il demeura tout étendu, comme s'il eût été brisé à force de coups. Les religieux étant venus ensuite à l'office de prime, et l'ayant trouvé à demi-mort, l'emportèrent à l'infirmerie, sans savoir d'où pouvoit lui être arrivé un accident si étrange. Il y demeura trois semaines, souffrant de très-grandes douleurs, et rendant une puanteur si insupportable, que les infirmiers ne pou-

voient presque pas approcher de lui, pour le panser et pour le servir. Au bout de ce temps-là, il recouvra un peu ses forces, et dès qu'il put se lever, voulant se guérir entièrement de sa présomption et de son orgueil, il en alla chercher le remède au lieu même où il avoit commis la faute. Là, plein d'une sainte confusion, et fondant en larmes, il fit une oraison bien différente de la première, confessant qu'il étoit coupable, qu'il ne méritoit aucune grâce, et qu'il n'y avoit point de châtiment dont il ne fût digne. Alors il entendit une voix du ciel, qui lui dit : Si vous voulez des consolations et des douceurs, il faut que vous soyez humble, que vous reconnoissiez votre bassesse, et que vous vous souveniez que vous êtes plus vil et plus méprisable que la boue et que les vers. Il fit si bien son profit de cet avertissement et de tout ce qui lui étoit arrivé, que depuis il fut un très-parfait religieux.

Nous lisons un exemple bien différent de celui-ci dans la vie de saint Ignace (1). Il y est rapporté que ce grand Saint, considérant ses fautes, et les pleurant amèrement, disoit qu'il souhaitoit que Dieu l'en punît, en le privant quelquefois de la douceur de ses consolations, afin que ce châtiment le rendît plus soigneux et plus ardent à son service ; mais que Dieu avoit toujours tant de miséricorde pour lui, et qu'il

(1) *In ejus vita*, *l.* 5. *c.* 1.

le traitoit avec une si grande douceur, que plus il commettoit de fautes, et plus il désiroit d'en être châtié de cette sorte, plus le Seigneur lui témoignoit de bonté, et plus il versoit abondamment sur lui les trésors de sa libéralité infinie. Aussi disoit-il qu'il ne croyoit pas qu'il y eût personne en qui ces deux choses se rencontrassent dans un tel excès que dans lui ; l'une, d'offenser Dieu si souvent, et l'autre d'en recevoir de si fréquentes faveurs.

Blosius rapporte (1) qu'un saint homme, à qui le Seigneur faisoit des grâces insignes, et communiquoit de grandes lumières dans l'oraison, demanda un jour à Dieu, par un excès d'humilité et par un ardent désir de lui plaire davantage, qu'il le privât des faveurs qu'il lui faisoit, si cette privation pouvoit le rendre plus agréable à ses yeux. Dieu exauça sa prière, et retira tellement de lui toutes ses consolations pendant l'espace de cinq années, que durant tout ce temps-là, il n'éprouva que des tentations, des sécheresses et des amertumes continuelles. Un jour que pressé de douleur, il pleuroit amèrement, deux anges lui apparurent pour le consoler ; mais lui refusant la consolation qu'ils vouloient lui donner : Je n'en demande point, leur dit-il ; car pour toute consolation il me suffit que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi.

(1) *Blos. c. 10. Mon. spiritual.*

Le même Blosius rapporte (1) que Jésus-Christ étant un jour apparu à sainte Brigide, qui étoit dans un grand abattement d'esprit, lui demanda pourquoi elle étoit si affligée ; et que cette Sainte lui ayant répondu qu'elle étoit tourmentée d'une infinité de mauvaises pensées qui lui faisoient appréhender ses jugemens : Il est juste, lui répliqua le Sauveur, que comme vous vous êtes plue aux vanités du monde, contre ma volonté, vous soyez inquiétée, contre la vôtre, de plusieurs pensées vaines et méchantes ; et, pour ce qui est de mes jugemens, il est bon aussi que vous les craigniez ; mais il faut que ce soit avec modération et avec une ferme confiance en moi qui suis votre Dieu. Car vous devez tenir pour constant, que les mauvaises pensées auxquelles on résiste et que l'on éloigne de soi autant que l'on peut, sont le purgatoire de l'âme en ce monde, et le sujet de sa récompense dans le ciel. Si vous ne pouvez pas les chasser tout-à-fait, contentez-vous de vous y opposer de toute votre volonté, et du reste souffrez-les avec patience. Mais prenez garde aussi de ne point attribuer cette résistance à vos propres forces, et qu'ainsi l'orgueil ne vienne à être cause de votre chute, car on ne sauroit demeurer ferme dans la vertu, qu'autant qu'on est soutenu par la grâce.

---

(1) *Id. ibid. c. 4.*

Taulère dit (1) que beaucoup de gens s'adressant à lui dans leurs afflictions spirituelles, et se plaignant qu'ils étoient dans un déplorable état, parce qu'ils ressentoient des peines d'esprit continuelles, il leur répondoit que tout alloit bien pour eux, et que les choses mêmes dont ils se plaignoient, étoient une grâce que Dieu leur faisoit. Quand ils lui repartoient qu'ils croyoient, tout au contraire, que cela ne leur arrivoit que pour leurs péchés : Que ce soit pour vos péchés ou non, leur répliquoit-il, croyez toujours que cette croix vous vient de Dieu ; et ainsi embrassez-la, en lui rendant grâces, et en vous résignant tout-à-fait entre ses mains. Que si on lui disoit qu'on se sentoit consumer intérieurement de sécheresse et d'ennui : Souffrez cela avec patience, répondoit-il, et vous recevrez par là plus de grâces, que si vous ressentiez en vous les mouvemens d'une dévotion tendre et fervente.

Un grand serviteur de Dieu avoit coutume de dire que depuis quarante ans qu'il servoit Dieu, et qu'il s'appliquoit à l'oraison, jamais il n'y avoit reçu aucune consolation et aucune douceur ; que cependant il avoit toujours éprouvé que toutes les fois qu'il faisoit oraison, il sentoit ensuite plus de force pour s'acquitter de tous ses autres exercices spirituels ; et que lorsqu'il manquoit à la faire, il se trouvoit si languissant et si

---

(1) *Tauler. in pusil. consolat.*

foible, qu'il étoit presque incapable de se porter à quoi que ce fût de vertueux.

CHAPITRE XXX.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu, dans le partage de toutes les autres vertus et de tous les autres dons surnaturels.

La même soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu, de quelque manière qu'il nous traite dans l'oraison, nous devons l'avoir aussi à l'égard de tous les autres avantages de la grâce. Il est bon de désirer la vertu, de s'y porter avec ardeur, et de s'efforcer de l'acquérir ; mais il faut pourtant se gouverner en cela de telle sorte, que si nous n'arrivons pas au point de perfection que nous souhaitons, nous ne laissions pas de conserver la paix intérieure de l'âme, de nous contenter de ce que Dieu veut, et de nous conformer entièrement à sa volonté. Si Dieu ne veut pas vous donner une pureté d'ange, et qu'il veuille vous humilier et vous éprouver par de continuelles tentations contre la chasteté, il vaut mieux vous soumettre humblement á la volonté divine, que de vous troubler, et de vous plaindre de ce que vous n'êtes pas aussi pur qu'un ange. Si Dieu ne veut pas vous donner une aussi profonde humilité qu'à saint Fran-

çois, une douceur d'esprit aussi grande qu'à Moïse et à David, ni une patience aussi constante qu'à Job, et qu'il veuille que vous soyez intérieurement agité par des mouvemens contraires, il est bon de prendre de là occasion de connoître votre bassesse ; mais il ne faut pas pour cela perdre la tranquillité de l'âme, et vous abandonner à la douleur et aux plaintes, parce qu'il ne lui plaît pas de vous faire les mêmes grâces qu'à ces grands Saints. Je ne crois pas, dit le père Avila, qu'il y ait jamais eu de Saints si parfaits, qu'ils n'aient toujours désiré de le devenir davantage. Mais cela ne troubloit pas cependant leur paix ; parce que ce n'étoit point un désir qui partît d'une convoitise insatiable, mais un sentiment que le seul amour de Dieu leur inspiroit. De sorte qu'ils ne laissoient pas de se contenter du partage qu'ils avoient reçu, et qu'ils se seroient même contentés de moins, si Dieu leur eût moins donné ; sachant bien que c'est une illusion de l'amour-propre, de désirer de grands dons, dans la vue de rendre de grands services à Dieu, et que l'amour véritable consiste à être satisfait de ce qu'on lui donne.

Ce discours, dira quelqu'un, semble aller à établir que nous ne devons point désirer avec ferveur d'être plus vertueux que nous ne sommes, mais qu'il faut abandonner tout à Dieu, aussi-bien le soin de l'âme que celui du corps ; et cela étant, n'est-ce pas ouvrir la porte au relâchement,

donner occasion à la tiédeur, et empêcher qu'on ne travaille à devenir plus parfait? Cette objection mérite d'être remarquée, et touche justement le seul inconvénient qu'il y ait à craindre dans la matière dont nous parlons. Il n'y a point de doctrine si sainte dont on ne puisse abuser, quand on n'en sait pas faire l'application; et de crainte que cela n'arrive ici, tant en ce qui regarde l'oraison en particulier, qu'en ce qui concerne toutes les autres vertus en général, il est à propos de donner un plus grand éclaircissement des choses. Je ne dis pas que nous ne devions pas désirer de nous rendre chaque jour plus parfaits dans la vertu, et nous efforcer d'imiter ceux qui y sont les plus consommés (car c'est pour cela que nous sommes entrés dans la religion, et sans cela nous ne pouvons pas être de bons religieux); mais ce que je dis c'est que comme dans les choses extérieures et corporelles, il faut avoir un soin qui soit exempt d'inquiétude et d'avidité, il faut aussi que celui des intérieures et des spirituelles ne puisse pas troubler notre paix, et nous empêcher de nous conformer entièrement à la volonté de Dieu. Lorsque Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Ne vous mettez point en peine, ni pour votre nourriture, ni pour votre vêtement* (1), ce qu'il a prétendu défendre par là, disent les pères, ce n'est que le trop grand empressement et

(1) Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. *Matth.* 6. 25.

le trop d'avidité ; car, pour le soin raisonnable et le travail, non-seulement il ne nous a pas été défendu, mais il nous a même été commandé. C'est une punition qui nous a été imposée, lorsque Dieu dit à Adam : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage* (1) ; et ce seroit tenter Dieu que de vouloir s'en dispenser. Il en est de même à l'égard des choses spirituelles. Il faut les rechercher avec soin, et faire tout ce qu'on peut pour les acquérir ; mais si en faisant tout ce qui peut dépendre de vous, vous trouvez encore que vous ne parveniez pas au point que vous souhaiteriez, il ne faut pas pour cela, quand même il vous sembleroit qu'il y auroit de votre faute, vous laisser aller à des sentimens d'impatience, qui seroient plus criminels que les défauts qui les causeroient. Tâchez de ne manquer à rien de tout ce qui peut être en votre pouvoir ; et si malgré tout le soin que vous y apporterez, il vous arrive de commettre quelques fautes, ne vous étonnez pas et ne perdez pas courage pour cela ; car nous sommes tous sujets à faillir. Nous ne sommes ni des anges ni des Saints confirmés en grâce ; nous sommes des hommes foibles, et Dieu qui sait notre foiblesse et notre misère, *lui qui connoît de quelle matière nous sommes formés* (2), ne veut pas que nous nous découragions.

---

(1) In sudore vultûs tui vesceris pane tuo. *Genes.* 3. 19.
(2) Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. *Ps.* 102. 14.

Ce qu'il demande de nous après notre chute, c'est que nous en ayons du regret et de la confusion, que nous nous relevions promptement, que nous lui demandions de nouvelles forces, et que nous tâchions de conserver la tranquillité au dedans et au dehors. Car il vaut mieux que vous vous releviez tout d'un coup avec une sainte confiance, qui vous redouble le courage pour le service de Dieu, que de vous laisser abattre l'esprit, en croyant pleurer vos fautes pour l'amour de lui, et que de lui déplaire par votre chagrin, par votre manière languissante de le servir, et par mille autres choses qui partent de la même source.

Il y a seulement ici à craindre ce que nous avons déjà marqué ; c'est que le relâchement et la tiédeur ne se glissent par ce moyen dans notre esprit, et que nous ne manquions à faire ce que nous pouvons, sous prétexte qu'il faut que Dieu nous en donne auparavant la grâce, que tout nous doit venir de sa main, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de rien faire davantage. Nous avons à nous défendre de la même chose touchant ce que nous avons dit de l'oraison, et à prendre garde que sous ce même prétexte la paresse et la nonchalance ne s'emparent insensiblement de nous. Mais quand cette entrée sera une fois bien fermée, et que de votre côté vous ferez effectivement tout ce qui vous est possible, il est constant que la patience et l'humilité que vous

aurez dans vos chutes et dans vos foiblesses seront beaucoup plus agréables à Dieu, que les déplaisirs et les plaintes où quelques-uns s'abandonnent, parce qu'ils s'imaginent qu'ils ne font pas tant de progrès, qu'ils souhaiteroient dans l'oraison et dans la vertu. Car la grâce de la prière et de la perfection n'est point une grâce qu'on obtienne par force ou par chagrin ; c'est une faveur que Dieu fait à qui il lui plaît, comme il lui plaît, et quand il lui plaît. Après tout il est certain que tous ceux qui seront sauvés ne seront pas égaux en vertu : ainsi il ne faut point nous désespérer, si nous ne sommes pas du rang des plus parfaits, ni peut-être même de celui des médiocres ; mais il faut nous conformer en tout à la volonté de Dieu, et lui rendre grâces de ce qu'il nous a fait espérer que nous pourrons nous sauver par sa miséricorde infinie. Si nous ne pouvons pas parvenir à ne point faire de faute, remercions Dieu au moins de ce qu'il nous donne la grâce de connoître celles que nous faisons, et puisque pour aller au ciel, le sentier des vertus les plus sublimes, qui est frayé par peu de gens, est trop élevé pour nous, contentons-nous d'y arriver par le chemin de la connoissance et de la douleur de nos péchés, qui est battu par quantité de personnes. Chacun, dit saint Jérôme (1), offre ce qu'il peut au temple de Dieu : les uns y

---

(1) *Hieron. in Prologo Galeato.*

offrent de l'or, de l'argent et des pierres précieuses; les autres y présentent des étoffes de lin, de pourpre et d'écarlate; pour moi, je serai content si je puis donner quelques peaux de chèvres. Que ceux donc qui sont parvenus à une perfection consommée, offrent à Dieu leurs éminentes vertus et leurs contemplations sublimes; il me suffira, quant à moi, de lui offrir ma bassesse, en me reconnoissant pécheur, en lui avouant que je suis rempli de défauts et d'imperfections, et en me présentant devant sa divine majesté, comme dénué généralement de toutes choses. Il faut se faire une joie intérieure de ces bons sentimens, et remercier Dieu qui nous les donne, de peur que si nous n'en avions pas de la reconnoissance, il ne vînt peut-être à nous les ôter.

Saint Bonaventure, Gerson et beaucoup d'autres (1) ajoutent à cela une chose qui confirme bien ce que nous venons de dire. Ils disent qu'il y a plusieurs personnes que la privation d'une vertu qu'elles désirent, rend plus ferventes à servir Dieu, qu'elles ne le seroient, si elles la possédoient; car ne l'ayant point, elles sont humbles, ardentes, soigneuses, elles s'efforcent toujours de se perfectionner, et elles ont continuellement recours à lui. Mais peut-être que si elles l'avoient acquise, elles en concevroient de

---

(1) *Bonav. opus. de Prof. Relig. l.* 1. *cap.* 11. *Gerson, tract. de Monte contempl. Bart. de Martyribus in suo complet. p.* 2. *c.* 15.

l'orgueil, ou qu'elles se relâcheroient et qu'elles deviendroient plus tièdes à le servir, et que s'imaginant qu'il ne leur manqueroit plus rien, elles ne s'efforceroient plus de faire de nouveaux progrès. Tout ceci nous marque que nous devons de notre côté faire absolument tout ce qui dépend de nous, pour tâcher d'acquérir la perfection; mais qu'après cela aussi il faut nous contenter de ce que le Seigneur nous donne, et ne pas nous affliger et nous plaindre de ce qu'il y a des choses qu'il n'est pas en notre pouvoir d'acquérir : Car ce seroit, dit le père Avila (1), comme si on se chagrinoit de ce qu'on n'a pas des ailes pour voler.

CHAPITRE XXXI.

De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu, dans les biens de la gloire.

NON-SEULEMENT nous devons nous conformer à la volonté divine dans ce qui regarde les biens de la grâce, mais il faut aussi nous y soumettre dans ce qui concerne les biens de la gloire. Le véritable serviteur de Dieu doit même en cela être tellement dépouillé de tout intérêt, que l'accomplissement de la volonté divine lui donne plus

(1) *M. Avila*, *t.* 2. *Epist. fol.* 32.

de joie, que son bonheur propre. Il est de la perfection consommée, dit un saint homme (1), de ne chercher aucunement son intérêt propre, ni dans les petites choses, ni dans les grandes, ni dans les temporelles, ni dans les éternelles, parce que votre volonté, Seigneur, et le désir de votre gloire doivent toujours l'emporter sur tout le reste, et qu'on doit trouver plus de consolation et plus de contentement en cela seul, qu'en tous les bienfaits qu'on a reçus ou qu'on peut jamais recevoir de vous.

C'est là proprement ce qui fait la satisfaction et la joie des bienheureux. Ils se réjouissent davantage de l'accomplissement de la volonté divine sur eux, que de leur élévation dans la gloire; ils sont tellement transformés en Dieu et tellement unis à sa volonté, que c'est moins par retour sur eux-mêmes, que par effusion d'amour pour lui, qu'ils aiment la félicité qu'ils possèdent. De là vient que chacun d'eux est si content du degré de gloire où il est élevé, qu'il ne désire rien davantage, et qu'il n'est point fâché qu'un autre le soit plus que lui. Car dès le moment qu'on jouit de la vue de Dieu, on est tellement transformé en lui, qu'on cesse de vouloir par ses propres sentimens, pour ne vouloir plus que par ceux de Dieu; ainsi à quoi que ce soit que la volonté de Dieu se porte, on y porte aussitôt la sienne propre, et on y trouve son contentement.

(1) *Imit. Christ. l.* 3. *cap.* 23.

Cette

Cette perfection a éclaté en quelques grands Saints, comme en un Moïse et en un saint Paul, que le zèle du salut des âmes et de la plus grande gloire de Dieu transportoit de telle sorte, qu'ils s'oublioient eux-mêmes pour ce sujet, et qu'ils ne se soucioient pas de leur propre béatitude. *Ou pardonnez-leur cette faute*, disoit le conducteur du peuple de Dieu, *ou si vous ne le faites pas, effacez-moi du livre de vie où vous m'avez écrit* (1). *Je désirois*, dit l'apôtre des gentils, *d'être moi-même anathème et séparé de Jésus-Christ, pour mes frères* (2). Et c'est de là que saint Martin et plusieurs autres grands Saints apprirent à dire : Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail (3). Ils préféroient ainsi de bon cœur les peines et les souffrances, pour la gloire et pour le service de Dieu, au repos et au bonheur éternel dont ils étoient près de jouir : et c'est là véritablement faire la volonté de Dieu sur la terre, comme elle se fait dans le ciel, que de mettre tout notre contentement à la voir accomplie, et de préférer celui de Dieu à notre propre intérêt et à la possession même du ciel et de la terre.

On peut concevoir par là quelle est la perfection qu'exige cet exercice de la con-

(1) Aut dimitte eis hanc noxam, aut si non facis, dele me de libro tuo quem scripsisti. *Exod.* 31. 31. 32.

(2) Optabam ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis. *Rom.* 9. 3.

(3) Si adhuc sum necessarius populo tuo, non recuso laborem.

formité à la volonté divine ; puisque si nous devons détourner les yeux des biens mêmes de la grâce et de la gloire, pour n'envisager que le seul contentement et la seule volonté de Dieu, quel détachement ne faut-il point avoir de toute sorte d'intérêt temporel et des considérations humaines ? On peut aussi connoître par là en même temps combien c'est être éloigné de cette perfection, que d'avoir peine à se conformer à la volonté divine dans les choses dont nous avons parlé au commencement, je veux dire, dans ce qui est de demeurer en telle ou telle maison, d'avoir tel ou tel emploi, de se porter bien ou mal, et d'être méprisé ou estimé. Nous disons qu'il faut faire plus de cas de la volonté et du contentement de Dieu, que de tous les avantages de la grâce et de la gloire, et vous vous attachez à des choses qui ne sont rien en comparaison de celle-ci. Lorsque l'on a tant d'ardeur pour l'accomplissement de la volonté divine, que par ce seul principe, et non par aucun motif de tiédeur, de foiblesse et de courage, on peut renoncer de bon cœur aux prééminences de la béatitude, et se contenter d'être le moindre dans la gloire, il est aisé de sacrifier le reste à la même considération, après y avoir sacrifié un bien qui surpasse infiniment tous les autres. C'est là le dernier effort que l'on puisse faire pour se conformer à la volonté divine. Si Dieu veut que je meure maintenant, et que je possède un moindre degré de béatitude que celui que je posséde-

rois, si je vivois encore vingt ou trente ans, j'aime mieux l'accomplissement de la volonté divine, qu'une plus grande élévation de gloire ; et si Dieu veut au contraire que je demeure encore long-temps dans la prison de mon corps au milieu des peines et des souffrances, je préfère encore cela à l'avantage d'aller jouir dès à présent de la félicité éternelle, parce que je mets tout mon bonheur et toute ma gloire dans le contentement de Dieu et dans l'accomplissement de sa volonté. *Vous êtes ma gloire, Seigneur, et c'est de vous que vient toute mon élévation* (1).

On raconte à ce sujet une chose assez particulière de saint Ignace (2). Un jour qu'il étoit avec le père Lainez et quelques autres : Que croyez-vous, lui dit-il, que vous feriez, supposé que Dieu vous dît : Si vous voulez mourir maintenant, je vous tirerai de la prison de votre corps, pour aller jouir de la béatitude éternelle ; mais si vous voulez encore vivre, je ne vous donne assurance de rien, si ce n'est qu'en cas que vous persévériez dans la vertu, je vous récompenserai, et qu'en cas aussi que vous vous écartiez de la bonne voie, je vous jugerai selon vos œuvres ? Si donc Notre-Seigneur vous parloit de cette sorte, et que vous sussiez en même temps qu'en vivant encore quelques années, vous pourriez lui rendre quelque service très-considérable,

(1) Tu es gloria mea, et exaltans caput meum. *Ps.* 3. 4.
(2) *Liv.* 5. *c.* 2.

que choisiriez-vous ? Pour moi, répondit le père Lainez, je vous avoue que je ne balancerois pas un moment à choisir d'aller jouir de Dieu, d'assurer mon salut éternel, et de me délivrer de toute sorte de dangers, dans une affaire aussi importante que celle là. Et moi, repartit alors le Saint, je n'en userois pas de même : car si je jugeois que demeurant encore en vie, je pusse rendre quelque service signalé à Dieu, je le supplierois de m'y laisser pour ce sujet; et en cela, je ne considérerois purement que lui, sans aucun retour sur moi, et sans avoir aucun égard à la certitude infaillible d'être sauvé, ni au danger de ne pas l'être. Il étoit cependant très-persuadé qu'en ce cas-là, non-seulement son salut eût été également indubitable, mais qu'à cause qu'il auroit préféré le service de Dieu à la considération de son bonheur propre, sa récompense eût été beaucoup plus grande dans le ciel. Car, disoit-il, si un prince voyoit qu'un de ses sujets, par le seul motif de lui aller rendre quelque service important, se privât de jouir des grâces dont il lui auroit offert de le combler, ne se croiroit-il pas obligé, non-seulement à lui faire ensuite les mêmes grâces, mais à les augmenter encore de beaucoup, puisque le refus de les accepter ne seroit parti que d'un excès de zèle pour son service ? Que si nous pouvons justement nous persuader que les hommes en useroient de cette sorte, eux qui naturellement sont ingrats, que ne devons-nous point

croire que feroit Dieu, lui qui nous prévient si libéralement par sa grâce, et de qui nous recevons tous les jours tant de bienfaits? Comment pourrions-nous craindre qu'il voulût nous abandonner et nous laisser tomber dans le précipice, parce que nous aurions différé pour l'amour de lui, de jouir de lui? Il est impossible de pouvoir se figurer cela d'un si bon maître.

CHAPITRE XXXII.

De la conformité et de l'union avec Dieu, par le moyen d'un parfait amour, et de la pratique qu'il faut suivre dans cet exercice.

Afin que l'on connoisse mieux quelle est la perfection que renferme l'exercice de la conformité à la volonté de Dieu, et afin que nous fassions voir jusqu'où l'on peut aller par ce moyen, je veux, pour conclusion de ce traité, toucher ici quelque chose de l'exercice que les Saints et les maîtres de la vie spirituelle reconnoissent pour le plus sublime de tous. Cet exercice est celui de l'amour de Dieu; et sans doute il ne sera pas hors de propos d'en parler ici, puisqu'un des principaux effets de l'amour étant, selon saint Denis, de faire que ceux qui s'aiment n'aient qu'une même volonté en toutes choses, il s'ensuit par con-

séquent, que plus on aimera Dieu, plus on sera conforme à sa volonté, et que réciproquement plus la conformité sera étroite, plus aussi l'amour sera parfait. Pour mieux expliquer ceci, il est besoin de nous élever par la pensée jusque dans le ciel, et d'y considérer que l'occupation continuelle des bienheureux est d'aimer Dieu, de se conformer entièrement à sa volonté, et de n'en avoir point d'autre que la sienne, d'autant que, plus nous approcherons de cette idée, plus il y aura de perfection dans notre exercice. Saint Jean, dans sa première épître canonique, dit que la vue de Dieu rend les bienheureux semblables à lui : *Lorsqu'il nous apparoîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1). Et cela vient de ce qu'au même instant qu'ils voient Dieu, ils sont tellement transformés en lui, que leur volonté devient la même que la sienne. Voyons maintenant quelle est la volonté de Dieu, et ce qu'il aime souverainement, afin que connoissant par là quelle est la volonté et quel est l'amour des bienheureux, nous connoissions en même temps quelle volonté et quel amour nous devons avoir. La volonté et l'amour suprême de Dieu sont la volonté de sa propre gloire, et l'amour de son être souverainement parfait et souverainement aimable ; et la volonté et l'amour des bienheureux sont la même

(1) Quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus ; quoniam videbimus eum sicuti est. 1. *Joan.* 3. 2.

chose que la volonté et l'amour de Dieu : de sorte que leur amour est un acte continuel, par lequel ils se portent incessamment à vouloir de toutes leurs forces, que Dieu soit ce qu'il est, qu'il soit aussi bon, aussi parfait, aussi heureux et aussi digne d'honneur et de louange qu'il l'est ; et comme ils voient en lui tout ce qu'ils veulent qui y soit, de là naît en eux une joie inconcevable de voir celui qu'ils aiment si rempli de perfection et si comblé de toute sorte de biens. Ce que nous voyons arriver quelquefois dans le monde peut nous donner une idée légère de cette joie suprême et toute divine que reçoivent en cela les bienheureux. Considérez quelle joie sensible est celle d'un fils qui aimant tendrement son père, le voit riche, sage, puissant, honoré et estimé de tout le monde, et favorisé particulièrement de son roi. Il y a sans doute des enfans assez bien nés, pour ne trouver rien de comparable à la joie de voir leur père dans une estime et dans une élévation si hautes. Que si dans le monde, où les sentimens de l'amour sont si foibles et où les biens sont si méprisables, cette joie peut être néanmoins si grande, quelle devons-nous croire qu'est celle des bienheureux, en voyant que leur souverain maître, leur créateur et leur père céleste, en qui l'amour les a entièrement transformés, est infiniment bon, infiniment saint, infiniment parfait et infiniment puissant, en voyant que tout ce qui est créé n'a reçu l'être et la perfection

que de sa volonté seule, et qu'une feuille ne peut pas remuer sur l'arbre sans sa permission ? C'est de cette joie que parle l'Apôtre, quand il dit que *ni l'œil n'a point vu, ni l'oreille n'a point entendu, ni le cœur de l'homme ne peut concevoir ce que Dieu a destiné à ceux qui l'aiment* (1). C'est là *ce fleuve d'eau vive*, que saint Jean *vit sortir du trône de Dieu et de l'agneau* (2), *Ce fleuve dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu* (3), ce fleuve dans lequel les bienheureux étanchent continuellement leur soif, et s'enivrent de l'amour divin, bénissant Dieu éternellement, et chantant sans cesse : *Louez Dieu, parce que le Seigneur notre Dieu tout-puissant est entré dans son règne ; réjouissons-nous, laissons-nous emporter à la joie, et rendons-lui gloire* (4). Ils s'y réjouissent de la gloire et de la grandeur de Dieu ; ils l'en félicitent incessamment ; et comme s'animant les uns les autres, ils disent tous : *Bénédiction, splendeur, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, dans les siècles des siècles* (5).

---

(1) Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. *Cor.* 2. 9.

(2) Fluvium aquæ vitæ procedentem de sede Dei et agni. *Apoc.* 22. 1.

(3) Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. *Ps.* 45. 5.

(4) Alleluia, quoniam regnavit Dominus Deus noster omnipotens ; gaudeamus, et exultemus, et demus gloriam ei. *Apoc.* 19. 6. 7.

(5) Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, et honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum. Amen. *Apoc.* 7. 12.

Voilà, pour parler selon la foible portée de l'entendement humain, quel est le perpétuel exercice de l'amour des bienheureux dans le ciel, et quelle est leur conformité et leur union à la volonté divine ; et voilà par conséquent ce que nous devons tâcher d'imiter à notre manière, afin que cette volonté s'accomplisse sur la terre, comme elle s'accomplit dans le ciel. Lorsque Dieu commanda à Moïse de lui faire un tabernacle : *Regardez*, lui dit-il, *et faites les choses suivant le modèle qui vous en a été montré sur la montagne* (1). C'est ainsi qu'à l'imitation de ce qui se pratique sur cette haute montagne de la gloire, nous devons nous exercer continuellement à aimer et à vouloir ce qu'aiment et ce que veulent les bienheureux dans le ciel, et ce qu'aime et ce que veut Dieu lui-même, c'est-à-dire, la grandeur de sa gloire, et l'immensité de son être souverainement parfait et souverainement heureux.

Mais afin que chacun puisse faire plus facilement ce que nous disons, nous montrerons succinctement en quoi consiste la pratique de cet exercice. Quand vous êtes en oraison, élevez votre entendement à la considération de l'être infini de Dieu, de son éternité, de sa sagesse, de sa toute-puissance, de sa beauté, de sa gloire et de sa félicité ; et formez en même temps des actes de volonté, par lesquels vous vous

(1) Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est. *Exod.* 25, 40.

réjouissiez en vous-même de ce que Dieu est ce qu'il est, de ce qu'il est Dieu, de ce qu'il ne tient que de lui-même l'immensité de son être et des biens infinis qu'il possède; de ce qu'il n'a besoin de rien, et que toutes choses ont besoin de lui; et de ce que par lui-même, il est tout-puissant et tout rempli de bonté, de sainteté et de gloire, et ainsi de toutes les autres perfections, qui sont en lui sans nombre et sans bornes. Saint Thomas (1) et tous les théologiens disent que c'est là le plus grand et le plus parfait acte d'amour de Dieu que l'on soit capable de produire, et c'est aussi le plus sublime exercice de conformité à la volonté divine que nous puissions jamais pratiquer. Car il n'y a point de plus excellent amour de Dieu, que celui que Dieu se porte à lui-même, qui est l'amour de sa propre gloire et de son être souverainement parfait, ni de volonté plus sainte que la sienne. Par conséquent, plus la manière dont nous aimerons Dieu ressemblera à celle dont il s'aime lui-même, plus il y aura de perfection dans notre amour et dans notre union et notre conformité à la volonté divine. De plus s'il est vrai, ce que la philosophie, ou plutôt la nature seule, nous enseigne, qu'aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien; il s'ensuit nécessairement, que plus on veut du bien à quelqu'un, plus on l'aime. Or le plus grand bien que nous puissions

(1) *S. Th.* 2. 2. *q.* 28. *art.* 5. *ad.* 3. *et art.* 2.

vouloir à Dieu, c'est celui qu'il possède ; c'est l'immensité de son être, de sa bonté, de sa sagesse, de sa toute-puissance et de sa gloire. Car on peut bien, lorsqu'on aime quelque créature, non-seulement se réjouir des avantages qu'elle possède, mais lui en souhaiter encore plusieurs autres, d'autant que toute créature manque de quantité de choses ; mais quant à Dieu, nous ne saurions lui désirer aucun bien qu'il ne possède, parce que son immensité embrassant entièrement toutes choses, et tout étant infini en lui, il est impossible qu'il ait plus de puissance, plus de gloire, plus de sagesse et plus de bonté qu'il en a. C'est pourquoi le plus grand bien que nous puissions lui vouloir, et par conséquent l'amour le plus parfait que nous puissions lui porter, c'est de nous réjouir des biens infinis qu'il possède, et de nous en faire un saint plaisir.

La sacrée humanité de Jésus-Christ, la glorieuse Vierge, tous les Saints qui sont dans le ciel, et tous les chœurs des anges se réjouissent incessamment de voir Dieu si rempli de perfections et de biens, et ils ne cessent d'en faire éclater leur joie par de continuels chants d'allégresse, et par les louanges éternelles qu'ils lui donnent. *Bienheureux ceux qui demeurent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles* (1). Appliquons-nous à

(1) Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te. *Ps.* 83. 5.

les imiter suivant que l'Eglise nous l'enseigne, *en joignant nos voix et nos cœurs à leurs cœurs et à leurs voix, et en disant avec un humble sentiment d'esprit : Saint, Saint, Saint, Seigneur, Dieu des armées, le ciel et la terre sont remplis de votre gloire* (1). Exerçons-nous continuellement ou du moins le plus souvent que nous pourrons, à louer et à glorifier Dieu, en nous réjouissant avec lui de l'immensité de tant de biens qu'il possède ; et de cette façon nous nous rendrons en quelque sorte semblables aux bienheureux et à Dieu même, et nous aurons le plus sublime amour de Dieu, et la plus parfaite conformité à la volonté divine, dont nous soyons capables.

CHAPITRE XXXIII.

Combien cet exercice nous est particulièrement recommandé dans l'Ecriture-Sainte.

Le soin que l'Ecriture-Sainte prend de nous recommander fréquemment cet exercice, peut servir à nous en faire connoître encore le mérite et l'excellence, et à nous donner en même temps matière de le prati-

(1) Cum quibus et nostras voces, ut admitti jubeas, deprecamur, supplici confessione dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus sabaoth, pleni sunt cœli et terra gloriâ tuâ.

quer, et de nous y arrêter davantage. Le Psalmiste nous y invite à tous propos, par ces paroles : *Réjouissez-vous, justes, dans le Seigneur, et abandonnez-vous à la joie ; et glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit* (1). *Justes, soyez ravis de joie dans le Seigneur* (2). *Mettez votre joie dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur* (3). Il vous accordera, pour mieux dire, tout ce que vous désirerez et tout ce que vous aurez besoin d'avoir ; car c'est là une espèce d'oraison, dans laquelle, sans que vous demandiez rien, il entend et il exauce tout ce que votre cœur souhaite. L'Apôtre écrivant aux Philippiens, leur dit : *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur* (4) ; et parce qu'il lui semble que ce n'étoit pas une chose à ne devoir être dite qu'une fois, il ajoute aussitôt : *De nouveau, je vous dis que vous vous réjouissiez* (5). C'est de cette sainte joie que la sacrée Vierge se sentoit comblée, lorsqu'elle disoit : *Mon esprit a été ravi de joie en Dieu mon Sauveur* (6) : Et c'est de cette même joie que Jésus-Christ fut transporté, lorsque ses disciples étant de retour

---

(1) Lætamini in Domino, et exultate, justi, et gloriamini, omnes recti corde. *Ps.* 31. 11.

(2) Exultate, justi, in Domino. *Ps.* 32. 1.

(3) Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui. *Ps.* 36. 4.

(4) Gaudete in Domino semper. *Philip.* 4. 4.

(5) Iterum dico, gaudete. *Ibid.*

(6) Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. *Luc.* 1. 47.

de la mission où il les avoit envoyés, l'Evangile dit qu'*il fut ravi de joie dans le Saint-Esprit* (1). Le Prophète royal dit que quand il considéroit l'immensité de la gloire de Dieu, et combien il est digne que tout le monde se réjouisse des avantages infinis qu'il possède, la joie qu'il en ressentoit en son âme passoit jusqu'à son corps. *Mon cœur et ma chair*, dit-il dans un autre endroit, *ont été ravis de joie dans le Dieu vivant* (2). Et ailleurs, marquant encore plus précisément la surabondance de cette joie : *Mon âme*, dit-il, *sera transportée de joie dans le Seigneur, et se plaira dans son Sauveur ; tous mes os diront : Seigneur, qui est semblable à vous* (3) *?* Aussi l'Eglise, qui est gouvernée par le Saint-Esprit, connoissant combien cette sorte d'amour de Dieu est sublime, nous invite, au commencement des Heures Canoniales, à l'aimer de cette manière, et elle se sert pour cet effet de ces paroles de David : *Venez, abandonnons-nous à la joie dans le Seigneur ; chantons des hymnes à Dieu notre Sauveur ; présentons-nous devant sa face, en reconnoissant les bienfaits que nous avons reçus de lui, et chantons des cantiques à sa louange : car le Seigneur est le grand Dieu et le grand roi par-dessus tous les autres dieux :*

(1) Exultavit in Spiritu Sancto. *Luc.* 10. 21.

(2) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Ps.* 83. 3.

(3) Anima mea exultabit in Domino, et delectabitur super salutari suo ; omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi? *Ps.* 34. 9 et 10.

car la mer lui appartient, c'est lui qui l'a faite, et la terre a été formée par ses mains (1). C'est encore par cette même raison, et dans la même vue, qu'à la fin de chaque psaume l'Eglise ajoute toujours ce verset : *Gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit, et qu'elle soit maintenant et toujours, dans les siècles des siècles, telle qu'elle étoit de toute éternité* (2). Voilà proprement ce qui s'appelle *entrer dans la joie de son Seigneur* (3), que de participer de cette sorte à la joie infinie de Dieu, et de se réjouir avec lui de sa gloire, de sa puissance, de sa sagesse et de tous les autres attributs qu'il possède.

Pour mieux nous entretenir dans cette joie spirituelle, et pour nous porter de plus en plus à aimer cet exercice, il sera très-à-propos de nous attacher à considérer combien la bonté de Dieu, sa beauté et sa gloire sont grandes. Elles le sont de telle sorte, qu'il ne faut seulement que le voir pour être heureux, et que si les damnés le voyoient, toutes leurs peines cesseroient au même moment, et l'enfer deviendroit un paradis. Car *la vie éternelle*, comme dit

---

(1) Venite, exultemus Domino; jubilemus Deo, salutari nostro; præoccupemus faciem ejus in confessione, et in psalmis jubilemus ei. Quoniam Deus magnus, Dominus et rex magnus super omnes deos, etc. Quoniam ipsius est mare, et ipse fecit illud, et aridam fundaverunt manus ejus. *Ps.* 94. 1. *et seq.*

(2) Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto : sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

(3) Intra in gaudium Domini tui, *Matth.* 25. 21.

Jésus-Christ lui-même, *consiste à connoître Dieu* (1). C'est cette connoissance et cette vue qui font la félicité des bienheureux, et qui la font non pas pour un jour, ni pour une année, mais pour toute l'éternité : de sorte que sans se lasser jamais de voir Dieu, ils y trouveront à tout moment un nouveau plaisir, suivant ces paroles de saint Jean dans l'Apocalypse : *Et ils chantoient comme un cantique nouveau* (2). Il semble que cela donne une idée assez grande et assez haute de la bonté, de la beauté et de la perfection infinies de Dieu : cependant il y a encore plus, et même beaucoup plus à pouvoir dire sur ce sujet. Dieu est si beau, si parfait et si plein de gloire et de majesté, que lui-même se rend bienheureux en se voyant, et qu'il ne l'est que parce qu'il se voit et parce qu'il s'aime. Considérez maintenant si nous n'avons pas raison de mettre toute notre joie dans une chose qui fait la félicité éternelle des bienheureux, et qui fait pareillement celle de Dieu même, par la connoissance qu'il a de son être, et par l'amour qu'il se porte.

---

(1) Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum. *Joan.* 17. 3.

(2) Et cantabant quasi canticum novum. *Apoc.* 14. 3.



CHAPITRE XXXIV.

Comment nous pourrons nous étendre encore davantage dans cet exercice.

Nous pouvons au reste nous étendre encore davantage dans la pratique de cet exercice, en descendant de la contemplation de la nature divine à la considération de l'humanité sacrée de Jésus-Christ, et en nous excitant par là à produire les mêmes actes d'amour et de joie. Nous considérerons pour cet effet l'excellence et les perfections de cette très-sainte humanité : nous nous réjouirons de ce qu'elle a été élevée jusqu'à être unie à la personne divine ; de ce qu'elle est si remplie de grâce et de gloire ; de ce qu'elle est l'instrument de la divinité, pour sanctifier et pour glorifier les élus, et généralement pour opérer toutes les grâces et pour distribuer tous les dons surnaturels que Dieu communique aux hommes ; enfin, nous nous ferons un plaisir intérieur de tout ce qui concerne la perfection et la gloire de l'âme et du corps de Jésus-Christ. Pour nous arrêter davantage sur ce sujet, et pour nous exciter aux plus grands sentimens d'amour et de joie dont nous soyons capables, nous pourrons nous proposer ou la joie que la sainte Vierge ressentit le jour de la résurrection, lorsqu'elle vit son Fils triompher

glorieusement de la mort; ou celle dont l'Écriture-Sainte dit que le patriarche Jacob se sentit saisir, quand on lui rapporta que son fils Joseph vivoit, et qu'il étoit maître de toute l'Egypte. L'excès de sa joie fut si grand, qu'alors, *recevant comme une nouvelle vie : Je suis satisfait*, dit-il, *puisque mon fils Joseph vit encore ; j'irai et je le verrai avant que je meure* (1).

Nous pouvons aussi appliquer cet exercice à ce qui regarde la gloire de la bienheureuse Vierge et celle de tous les Saints, et ce sera une dévotion très-louable, que d'employer à cela une partie de l'oraison le jour de leur fête ; car ce sera leur donner le plus grand témoignage d'amour qu'ils puissent recevoir de nous, que de nous réjouir avec eux de la félicité qu'ils possèdent. C'est pourquoi l'Eglise, dans la fête de l'Assomption de la Vierge, nous propose cet exercice par ces paroles : *Aujourd'hui la vierge Marie est montée au ciel ; réjouissez-vous de ce qu'elle règne avec Jésus-Christ dans l'éternité* (2). Et le jour de la même fête et de plusieurs autres, elle commence l'office de la messe en nous invitant au même exercice, et en nous y excitant par l'exemple des anges : *Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant cette fête en*

---

(1) Revixit spiritus ejus, et dixit : Sufficit mihi, si adhuc Joseph filius meus vivit; vadam, et videbo illum antequàm moriar. *Gen.* 45. 27 *et* 28.

(2) Hodie Maria virgo cœlos ascendit; gaudete, quia cum Christo regnat in æternum.

l'honneur de la bienheureuse vierge Marie, de l'assomption de laquelle les anges se réjouissent, et donnent louange au Fils de Dieu (1). Il y a encore un autre avantage à pratiquer cet exercice à l'égard des Saints, et principalement à l'égard de la sacrée humanité de Jésus-Christ; c'est que de là on vient peu à peu à s'élever jusqu'à l'exercice qui regarde la divinité, et à se le rendre facile; car le Sauveur lui-même nous apprend, qu'il est le chemin et la porte par où il faut aller au Père (2).

Cet exercice a pareillement ses degrés, même quand on le pratique à l'égard de Dieu, considéré par rapport à sa divinité, et nous pouvons le réduire encore davantage à notre portée, en descendant à la considération des choses d'ici-bas. Car quoiqu'il soit vrai que Dieu en lui-même ne peut augmenter en rien, parce qu'il est infini, et qu'ainsi nous ne saurions lui désirer aucun bien qu'il ne possède déjà, il peut toutefois augmenter au dehors dans les créatures, d'autant qu'elles peuvent le connoître, l'aimer et le glorifier davantage qu'elles ne font; et par conséquent nous pouvons exercer cette espèce d'amour envers lui, en lui souhaitant ardemment cette sorte de bien extérieur. Pour cet effet, lorsque dans notre oraison nous viendrons à

(1) Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore beatæ Mariæ virginis, de cujus assumptione gaudent angeli, et collaudant filium Dei.

(2) *Joan.* 10. 9. *et* 14. 6.

considérer combien Dieu est digne d'être aimé et servi de toutes les créatures, nous devons alors nous attacher à désirer que tous les hommes présens et à venir le connoissent, l'aiment, le louent et le glorifient en toutes choses. Qu'on seroit heureux, ô mon Dieu, de pouvoir convertir tout ce qu'il y a au monde d'infidèles et de pécheurs, de pouvoir faire que personne ne vous offensât, et que chacun vous obéit et ne s'employât plus désormais qu'à vous servir ! *Que votre nom soit sanctifié* (1). *Que toute la terre vous adore et chante des louanges en votre honneur ; qu'elle chante des cantiques de louanges à votre nom* (2). Nous pouvons nous entretenir ainsi dans cet exercice ; et nous représentant ensuite mille sortes de services que les créatures peuvent rendre à Dieu, nous aurons une ample matière d'étendre nos souhaits sur ce sujet.

De là il faut que chacun venant à réfléchir sur soi-même, s'applique à désirer ardemment d'accomplir la volonté de Dieu, et de procurer sa plus grande gloire en tout ce qui pourra dépendre de lui ; et que dès-lors, imitant Jésus-Christ, *qui faisoit toujours les choses qui étoient agréables à son Père* (3), il forme une résolution déterminée de se porter avec joie à tout ce qu'il con-

(1) Sanctificetur nomen tuum. *Matth.* 6. 9.

(2) Omnis terra adoret te, et psallat tibi : psalmum dicat nomini tuo. *Ps.* 65. 4.

(3) Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. *Joan.* 8. 29.

noîtra être de la volonté et de la gloire de Dieu. *Car celui qui dit qu'il connoît Dieu, et qui néanmoins ne garde pas ses commandemens, est menteur, et il n'y a point de vérité en lui; mais l'amour de Dieu est véritablement parfait en celui qui observe ce que la parole divine ordonne* (1). Ainsi, pour avoir un véritable amour de Dieu et une entière conformité à sa volonté, il ne suffit pas que considérant les biens infinis que Dieu possède, on s'en fasse un sujet de joie, et qu'on souhaite que toutes les créatures l'aiment et le glorifient; il faut que l'on se dévoue soi-même à l'accomplissement de la volonté divine, puisqu'on ne peut pas dire avec vérité, que l'on désire la plus grande gloire de Dieu, si on n'y contribue pas de tout son pouvoir. C'est dans cette sorte d'amour que l'âme s'exerce, lorsque dans l'oraison elle conçoit un véritable désir et une ferme résolution d'accomplir la volonté de Dieu, dans les choses qu'elle se propose alors et dans toutes celles qui pourroient ensuite s'offrir; et cet exercice est celui qui doit nous être le plus ordinaire dans toutes nos oraisons.

Nous venons d'ouvrir un champ assez vaste, pour pouvoir nous occuper longtemps dans cet exercice; et nous avons assez expliqué la perfection qu'il renferme,

---

(1) Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in eo veritas non est. Qui autem servat verbum ejus, verè in hoc caritas Dei perfecta est. 1. *Joan.* 2. 4 *et* 5.

et le profit qu'on peut en tirer. Il ne reste plus maintenant qu'à mettre la main à l'œuvre, et à commencer dès à présent à répéter sur la terre ce que nous devons ensuite représenter éternellement dans le ciel. C'est ici qu'il faut commencer à allumer en nous le feu de l'amour de Dieu; mais parce que *ce feu divin a sa source dans Sion, et que sa fournaise est dans Jérusalem* (1), il ne parviendra à la perfection d'un entier embrasement de nous-mêmes, que quand nous serons dans la Jérusalem céleste, c'est-à-dire, dans la félicité de la gloire.

---

(1) Cujus ignis est in Sion, et caminus ejus in Jerusalem. *Is.* 31, 9.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Tome deuxième.

CINQUIÈME TRAITÉ.

De l'Oraison.

SIXIÈME TRAITÉ.

De la présence de Dieu.

SEPTIÈME TRAITÉ.

De l'Examen de conscience.

HUITIÈME TRAITÉ.

De la conformité à la volonté de Dieu.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY